

HISTOIRE
DES DIFFÉRENTS PEUPLES
S O U M I S
A LA DOMINATION DES RUSSES,
T O M E I.

P R É F A C E.

IL y aurait plus de vanité que de modestie à demander l'indulgence du lecteur pour cet ouvrage. C'est un de ces livres qui peuvent renfermer quelques objets de curiosité, même d'utilité, mais qui ne supposent dans leurs auteurs que la patience d'en avoir rassemblé les matériaux.

Les faits que j'ai réunis fourniront peut-être à de vrais philosophes des résultats importants. L'honneur fera pour eux, je n'aurai que le mérite obscur de les avoir servis. Le journalier laborieux qui conduit les marbres au bâtiment ne partage pas la gloire de l'architecte.

Obligé de décrire des hommes

simples, & des usages simples comme eux, mon style a dû répondre à la simplicité du sujet, & le sujet lui-même semblait indiquer l'ordre dans lequel il devait être traité.

J'ai plus d'une fois éprouvé combien il est difficile, même dans notre prose, d'exprimer sans bassesse de petits détails : mais la gloire est la récompense du beau & non du difficile.

On me reprochera de n'avoir pas plus souvent écarté ces détails minutieux. Je les aurais supprimés si j'avais été bien certain qu'ils ne pourront jamais être utiles. J'ai cru que mon livre devait renfermer tout ce qu'on fait jusqu'à présent sur les peuples dont je parle. Il sera fort indifférent à la plupart des lecteurs de connaître tel usage, telle manière de vivre, de se vêtir : mais

c'est peut-être cette faible circonstance que j'aurais négligée qui fera naître quelque jour une idée utile & lumineuse.

J'ai donné à mon ouvrage le titre d'histoire. Il ne doit pas être rapporté à la classe de l'histoire civile & politique, mais à celle de l'histoire naturelle de l'homme.

Il a fallu retracer plusieurs fois des usages à-peu-près semblables, parcequ'ils appartenant à plusieurs peuples, comme, dans l'histoire naturelle des animaux, on est obligé de revenir plus d'une fois sur les mêmes caractères, parcequ'ils sont communs à plusieurs espèces.

J'avais rassemblé les matériaux de ce livre en travaillant à l'histoire de Russie; mais je n'ai pas dû fondre ensemble ces deux ouvrages. Ils sont liés entre eux, mais ils ne

forment pas plus un même corps que l'histoire des Sauvages de Caienne ne fait partie de l'histoire de France.

J. J. Rousseau souhaitait de voir des philosophes voyager chez les Sauvages : c'est ce qui est arrivé en Russie. Les vastes dépendances de cet empire ont été visitées par des membres choisis de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Dé-
gagés des préjugés vulgaires, observateurs attentifs, accoutumés à l'étude de l'homme par leur état de médecins ou de naturalistes ; la plupart nés & élevés dans l'Allemagne, où le caractère flegmatique des habitants les rend peu susceptibles de prévention ou d'un enthousiasme déréglé, ils étaient capables de bien voir & ils en avaient le desir. Steller, Krachéninnikof,

les deux Gmélin, Pallas, Lépekhin, Rytchkof, Géorgi (1) &c.; tels sont les sages voyageurs dont les mémoires ont servi principalement à la composition de mon ouvrage. j'ai dû les suivre avec confiance, & si j'ai quelquefois été trompé par eux, comment pouvais-je éviter l'erreur?

Un écrivain qu'on attaque sur son style, sur ses pensées, sur la forme de son ouvrage, doit se taire. C'est à ses lecteurs à le défendre, & s'il n'en a pas, il est déjà condamné.

(1) M. Géorgi a donné, d'après ses propres observations & d'après les notes des autres Académiciens voyageurs, la description de tous les peuples de Russie. Son ouvrage m'a servi de guide lorsque les autres mémoires me manquaient, & toutes les fois que j'ai pu consulter les

Mais un historien qu'on attaque sur les faits est obligé de répondre. Son honneur même est blessé, puisqu'on l'accuse de mensonge, & son silence ferait un aveu de sa honte. Il doit reprendre ses droits sur la confiance ébranlée de ses lecteurs, & leur prouver qu'il n'a rien avancé dont il ne puisse donner des preuves.

On a voulu répandre le doute sur quelques uns des faits que j'ai rapportés dans mon histoire de Russie (1). J'y ai parlé d'un traité

mémoires originaux, ils m'ont rendu témoignage de sa fidélité.

J'ai suivi, pour les mœurs des Insulaires de l'Océan oriental, M. Géorgi & les *Nouvelles Découvertes des Russes entre l'Asie & l'Amérique*, par M. Coxe.

(1) Voyez les *Réflexions sur l'histoire de Russie*, par M. Levesque, insérées dans le mercure du 25 Janvier 1783.

infidieux que les Suédois firent avec les Russes après la bataille de Narva & qu'ils rompirent le lendemain. On a cru que ce traité n'existait pas, parceque M. de Voltaire n'en a rien dit : On m'a demandé si je l'avais vu. Oui, je l'ai vu & je l'ai encore en ce moment sous les yeux : c'est Pierre I qui l'a consigné lui-même dans son journal ; il assure que Charles XII avait donné sa parole royale qu'il serait observé (1). Je trouve aussi cette con-

(1) « Et cette même nuit du 20 No-
« vembre (1700) tout l'Etat-Général dé-
« puta au Roi le Général Boutourlin, pour
« lui demander une suspension d'armes
« pour le lendemain & la liberté de faire
« la retraite. Les généraux Suédois, par
« ordre & en présence du Roi, don-
« nerent leur parole que ce qui restait de
« l'armée Russe serait libre de se retirer

vention dans un manifeste que le Vice-Chancelier composa par ordre du Tsar : il en rapporte les articles , il assure que Charles XII avait touché la main du général Prince Dolgorouki , en gage de sa parole.

J'ai dit que Pierre I avait plus de 38000 homes lorsqu'il fut enveloppé par les Turcs sur les bords du Prouth ; mais M. de Voltaire

« le lendemain, avec armes & drapeaux,
 « mais sans artillerie.... Bientôt après, nos
 « Généraux furent appelés auprès du Roi
 « & la convention fut confirmée par la
 « parole de ce Prince. Ils redemanderent
 « toute l'artillerie que les Suédois avaient
 « prise dans les retranchements, & le
 « Roi dit lui-même : *Elle est déjà der-*
 « *rière nous, on ne peut vous la rendre.* Ils
 « insisterent pour qu'on leur laissât du
 « moins les pieces de campagne, & il

ne lui en donne que 22000, & on soutient que c'est lui qui a raison. Il est vrai cependant que Pierre I marque lui-même dans son journal qu'il avait 38246 hommes (1). J'avoue que, dans l'Ordonnance pour le couronnement de l'Impératrice son épouse, il dit qu'il n'en avait que 22000. Cette contradiction du héros avec lui-même fait une diffi-

« promit seulement de leur laisser six
« canons. » *Journal de Pierre I.*

Le Tzar raconte ensuite que les Suédois laisserent défilér en effet la division du général Golovin & les deux régiments des gardes qui avaient fait la veille une vigoureuse résistance, mais qu'ils arrêterent l'autre division, la défarmerent, dépouillerent même les soldats de leurs habits & retinrent les Généraux prisonniers de guerre.

(1) « Voici, dit Pierre I dans son

culté; mais il semble qu'on doit s'en tenir à son journal, écrit dans le temps, & où il donne le détail de sa cavalerie & de son infanterie. L'ordonnance pour le couronnement de l'Impératrice est postérieure de treize ans. Le Tfar peut avoir exagéré à dessein le danger

« journal, ce qui composait notre armée :

« Cavalerie, seulement 6692 hommes.

« (Parceque le général Renn avait été envoyé à Brailof avec sept mille hommes de cavalerie, sans compter ce qui avait été laissé sur les frontières de Pologne.)

« Infanterie, 31554

« En tout

38246 hommes.

qu'il avait couru pour relever le mérite de son épouse qui l'en avait tiré. On pourrait aussi soupçonner qu'il y avait une faute de chiffres dans la copie de cette ordonnance publiée dans les *Mémoires de Catherine I.*

Il me vient en ce moment une troisième conjecture : je crois même qu'on doit s'y arrêter quoiqu'elle me soit moins favorable, car j'aime mieux la vérité qu'un passage de mon livre. Je commence donc à soupçonner que le journal & l'ordonnance sont également fideles. Pierre I, dans le journal, aura marqué le nombre de ses troupes au moment où elles furent enveloppées ; & , dans l'ordonnance, il nous apprend à quel nombre elles étaient réduites lorsque son épouse fit entamer les négociations de paix.

Mais comme le héros, dans son journal, ne donne le détail de ses troupes qu'après avoir parlé de la conclusion de la paix; comme il ne le donne que pour prouver que cette paix était nécessaire; j'ai dû naturellement tomber dans une erreur où il me conduisait lui-même. Si la conjecture que je viens d'établir est vraie, ce ne sera dans le journal & dans mon livre, qu'un déplacement de circonstances: mais ce déplacement est une faute, & je ne prétends pas l'excuser. Elle prouve du moins, contre mon censeur, que, loin d'avoir copié M. de Voltaire, j'ai suivi scrupuleusement les mémoires les plus authentiques.

On m'a demandé si l'on trouvait de l'ivoire fossile en Sibérie; &, en faisant cette question, on copiait,

fans le favoir (1), l'endroit de mon livre où je dis qu'on en trouve en Sibérie, sur-tout vers les bords de la Khatanga & de l'Indiguirka. Le fait est prouvé par le témoignage des plus habiles naturalistes qui ont voyagé en Sibérie & par les factures du commerce. J'ai vu moi-même, dans le cabinet de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, des défenses & des os d'éléphants apportés de Sibérie, & je les ai comparés, sous les yeux du célèbre M. Pallas, avec ceux des animaux de la même espece envoyés vivants à la Régente Anne, par Thamas-Kouli-Khan.

(1) C'est que le critique ignorait que la Khatanga & l'Indiguirka sont des fleuves de Sibérie & que les Samoïedes & les Loukaguirs sont des peuples de cette même contrée.

M. de Voltaire a dit que les loix de l'Eglise Russe permettaient le divorce , & j'ai dit qu'elles ne le permettaient pas. On a fait de longs raisonnemens pour prouver que je devais avoir tort ; il eût été plus court de ne pas raisonner & d'aller consulter quelque Russe. Il y en a plusieurs à Paris, & ils sont loin de se rendre inaccessibles.

Des Jésuites ont donné , dans leurs mémoires, la prétendue formule du ferment que prêterent les Chinois & les Russes , lorsqu'ils conclurent la paix sur les frontieres de la Sibérie. Cette formule est belle , & M. de Voltaire , que rien n'avertissait de se défier de ces Jésuites , l'a rapportée dans son histoire. J'avoue que cette erreur est plus agréable que la vérité ; mais enfin j'ai cru devoir suivre M. Mul-

ler, savant, profond dans l'histoire de Russie, qui avait sous les yeux toutes les pièces de la négociation.

Un monument de marbre, érigé dans un désert, parle à l'imagination d'une manière imposante. Mais devais-je dire qu'on avait élevé ce marbre, lorsqu'on s'était contenté de planter en terre un poteau de bois ?

Mon censeur assure que ce poteau ressemble beaucoup au marbre dont parle M. de Voltaire : j'ai de la peine à voir cette ressemblance.

Après m'avoir fait un crime de n'être pas toujours d'accord avec M. de Voltaire, on me reproche de l'avoir suivi pas à pas dans tout ce que j'ai dit du regne de Pierre I. On tranche le mot, on m'accuse de plagiat. Eh ! comment cette ac-

cufation peut-elle être fondée fi je ne me rencontre jamais avec M. de Voltaire dans l'expression, fi j'en differe souvent dans les détails, fi mes réflexions ne font pas les fiennes (1), fi je rapporte des faits dont il n'a pas parlé, fi l'ordre que je suis est différent du sien quand la chronologie n'exige pas qu'il soit le même, fi j'ai cité par-tout en marge mes autorités, & si mes citations font toujours fideles? Il est impossible que deux auteurs qui

(1) Elles ne peuvent être différentes quand nous avons tous deux emprunté celles de Pierre I lui-même, comme nous avons fait en terminant le récit de la bataille de Narva & dans d'autres occasions. C'est ce qui peut avoir trompé mon censeur. On fait qu'on avait envoyé à M. de Voltaire des extraits du journal de son héros.

traitent le même sujet historique ne se rencontrent pas souvent dans les faits & quelquefois dans la même maniere de les voir.

Je n'ai relu l'ouvrage de M. de Voltaire sur la Russie qu'après avoir terminé le mien. J'ai profité alors des faits que lui seul m'indiquait & je n'ai pas négligé d'apprendre aux lecteurs que je les lui devais (1).

Mais je ne les ai jamais adoptés qu'après en avoir examiné les preu-

(1) En parlant de l'affaire du Prouth, sur laquelle mon censeur paraît s'être arrêté, j'ai cité deux fois M. de Voltaire pour quelques légères circonstances qu'il m'a fournies : le reste de mon récit est fidèlement extrait du journal de Pierre I, & la plupart des réflexions sont de ce Prince.

C'est à M. de Voltaire que je dois la réponse du Vizir à Charles XII & je lui

ves. J'ai poussé même le scrupule jusqu'à ne pas parler de la reconnaissance de Catherine I & de son frere, parceque je n'avais pas encore vu les mémoires d'où M. de Voltaire l'a tirée. Les circonstances, vraies pour le fond, ont quelque chose de romanesque qui m'inspirait de la défiance, & j'ai mieux aimé priver mon livre d'une scène intéressante que risquer de mentir au public.

Mon censeur a mis un peu d'hu-

en ai fait hommage. Il la tenait du Comte Poniatovski qui ne quittait pas ce Prince. Pierre I dit seulement que le Vizir répondit au Roi : « Vous avez appris à
« connaître les Russes & nous les con-
« naissons aussi. Attaquez-les si vous vou-
« lez avec vos troupes; pour moi, je ne
« romprai pas la paix ». Il est possible que le général Turc ait fait les deux réponses.

meur dans son attaque, parcequ'il croyait avoir à défendre M. de Voltaire (1) : il m'a été facile de ne mettre que de la modération dans ma réponse, car je n'avais à défendre que mon livre.

On allait tirer les feuilles de cette préface, quand j'ai reçu les deux volumes qui viennent de paraître de l'*Histoire de Russie* par

(1) Il est inutile de combattre ici l'imputation qu'il m'a faite d'être un ennemi caché de M. de Voltaire. Personne ne peut avoir une admiration plus sincère que la mienne pour cet écrivain unique chez toutes les nations, & qui a tant contribué à soutenir, à augmenter la gloire littéraire de la nôtre. Mais les sentiments qu'il m'inspire sont fort indifférents à ma fidélité dans l'histoire, & il ne s'agit ici que de cela.

M. le Clerc. L'un forme le premier tome de l'histoire ancienne & l'autre le premier tome de l'histoire moderne. Comme l'auteur a daigné parler souvent de moi dans cet ouvrage, je dois répondre à son honnêteté, & c'est à lui que j'adresse la parole.

J'ai lu avec empressement, Monsieur, votre nouvel ouvrage & j'y ai reconnu cette maniere qui n'est qu'à vous, & dont vous nous aviez autrefois donné le modele dans votre roman d'Yu le Grand. J'ai admiré avec quel courage vous vous êtes écarté de la route tracée par les Thucydide, les Tite-Live, les Tacite, dont les modernes n'ont fait que suivre servilement les pas. Tous, avec plus ou moins de succès, ont cherché dans leurs

écrits à conserver l'unité d'intérêt : c'est ce que vous avez évité, & vous trouvez dans votre nouvelle méthode une source de richesses. Vous transportez votre lecteur dans tous les temps, vous le promenez sur toute l'étendue du globe. Racontez-vous l'histoire de Sviatoflaf ? vous trouvez que ce prince a des rapports sensibles avec Charles XII, & vous nous donnez une courte histoire du héros de la Suède. Vladimir introduit le Christianisme en Russie : vous tracez à ce sujet un abrégé de la vie de Constantin. Un autre Vladimir chasse les Juifs de Kief : vous nous apprenez comment les Juifs furent persécutés par Trajan. Novgorod éprouve une famine : c'est pour vous une occasion de nous parler d'un tremblement de terre d'An-

tioche. Si les Russes font la guerre aux Bulgares, vous racontez les guerres que les Phéniciens firent aux rois d'Égypte. Enfin vous vous faites suivre par vos lecteurs à la Chine, au Japon, sur les fables de la Négritie, dans le pays des Iroquois, dans les îles de la Mer du Sud. On ne fait jamais où l'on est : mais qu'importe pourvu qu'on soit bien ?

Quand nos vieux maîtres avoient préparé leurs lecteurs à de grands événements, ils ne leur laissent plus le temps de respirer, & ne se donnaient pas à eux-mêmes celui de faire une courte réflexion. Vous avez plus de ménagement pour les vôtres. Leur avez-vous raconté le partage que Vladimir fit de ses États à ses enfants & sa mort qui suivit de près cette imprudence ; ils

prévoient que la Russie va être déchirée par les dissensions des freres ; la curiosité leur cause une forte d'agitation : c'est alors que vous avez l'adresse de leur ménager un long repos, & que vous employez cent trente pages in 4°. à leur parler de l'ancienne idolâtrie des Russes & de leur religion actuelle.

Chez vous le style n'est pas moins varié que les digressions. Quelquefois hardi dans vos métaphores, vous dites en parlant des souffrances : « C'est la maniere
« noire de la vie que les jouissances
« récréent & adoucissent un peu. »
Ailleurs joignant à la hardiesse des figures une profonde & vénérable obscurité, vous dites que « Le des-
« potisme met de la poussiere en
« œuvre, & de l'œuvre en pouf-
« siere ». Tantôt vous vous prêtez,

à un agréable badinage. « Tous ces
« attentats & ces chûtes, dites-
« vous, ne rendaient-ils pas le trône
« de Kief semblable à des monta-
« gnes de glace sur lesquelles les
« princes Russes patinaient quel-
« ques instants & finissaient par se
« rompre le cou »? Tantôt descen-
dant à une douce familiarité, vous
dites en parlant d'un prince : « La
« veille de sa mort, il était en par-
« faite santé ».

Je savais que des Russes instruits
vous avaient donné des notes sur
des points de leur histoire ; je sa-
vais que vous en aviez fait vous-
même, lorsque les conversations
étaient tombées en votre présence
sur quelques usages ou quelques
événements remarquables ; je sa-
vais aussi qu'on vous avait tra-
duit des piéces assez intéressantes ;

enfin je n'ignorais pas que vous étiez en état de donner des *Essais* curieux, des *Recherches* importantes sur la Russie : mais tout cela ne forme pas un corps d'histoire, & je ne comprenais pas comment vous parviendriez à suivre la chaîne des événements depuis les premiers temps de la domination russe jusqu'au regne de Pierre I ou du moins de son aïeul.

Il est vrai que nous avons une traduction de l'histoire ancienne de Russie par Lomonosof : mais elle se termine au regne d'Iaroslaf, mort en 1054, & la partie historique que vous venez de publier nous conduit jusqu'à l'année 1237. Comment vous êtes-vous tiré de cette difficulté qui semblait invincible ? Par le plus aisé de tous les moyens.

Oui, Monsieur, depuis la fin du

regne d'Iaroslaf, si l'on en excepte quelques passages que vous avez tirés des Annales de Pologne par M. Contant d'Orville, vous avez pris tous les événements dans mon Histoire de Russie (1).

Direz-vous que les faits appartiennent à tous les historiens ? je vous répondrai par vos propres paroles : « La justice exige qu'en s'appropriant les richesses d'un auteur, on commence par lui rendre l'hommage que ses recherches laborieuses méritent ».

Soutiendrez-vous que vous vous êtes fait traduire les abrégés historiques ? Vous n'y auriez trouvé

(1) M. le Clerc a souvent tronqué les faits qu'il m'a empruntés : je lui dois cependant la justice de déclarer qu'il a quelquefois élagué des faits que j'aurais bien fait de supprimer, parcequ'ils nuisent à la

qu'un très petit nombre des faits que vous rapportez, vous n'y auriez trouvé aucun développement.

Vous êtes-vous fait traduire quelque'une des grandes histoires? Comment serait-il arrivé qu'entre le grand nombre d'événements qu'elles contiennent sous chaque regne, vous n'eussiez choisi que ceux que j'ai moi-même adoptés? Comment, sur chaque fait, n'auriez-vous rapporté que les circonstances que je rapporte moi-même, lorsque les originaux en fournissent tant d'autres? Comment notre goût, nos vues, peut-être même nos caprices auraient-ils eu tant de conformité que nous ne nous fuf-

chaîne des principaux événements. Mais j'avais à débrouiller un chaos, & M. le Clerc n'avait que la peine de choisir parmi les faits que j'avais conservés.

sions jamais écartés l'un de l'autre dans notre choix? Comment, trouve-t-on si souvent mes expressions dans votre livre, quoiqu'en général nos styles soient si différents l'un de l'autre?

Voulez-vous des preuves plus positives? Vous avez copié jusqu'aux fautes d'impression de mon ouvrage (1). Sous l'année 1093, *Sviatopolk Isiaslavitch* y est nommé *Sviatopolk Iaroslavitch*, & vous le nommez de même aussi en titre. Dans le récit du regne de ce prince, je dis qu'il était fils

(1) Cependant quand M. le Clerc découvre chez moi quelques fautes d'impression, il ne manque pas de me tancer vertement. Il y a dans mon premier tome une erreur de nombre sur les cataractes du Dnepre, il relève cette faute quoique j'aie dit, tome 5 : *Son cours est embar-*
d'Islaf,

d'Isiaslaf, & alors vous le dites comme moi, sans vous appercevoir qu'il s'appellait donc Isiaslavitch. J'avais cependant corrigé cette faute dans l'errata.

Vous aimez à faire parade d'érudition, & à répéter souvent *Nestor dit, Nikon rapporte, les Chroniques disent*. Toutes les fois qu'on trouve ces formules dans votre livre, on n'a qu'à ouvrir le mien, on y trouvera en marge *Nestor, Nikon, &c.* Mais quand par hasard j'ai oublié de citer mes autorités, vous vous égarez aussitôt. C'est ainsi que vous dites, page 401 :

raffé par treize écueils. Il fait une note exprès pour apprendre qu'il s'est glissé un 2 au lieu d'un 6 dans le millésime d'une de mes marges, & en me corrigeant il se trompe lui-même, au moins si j'en dois croire le prince Stcherbatof.

« Ces chroniques disent encore
« que le Pape Urbain II envoya
« à Vfévolod un Evêque nommé
Théodore, &c. ». Non, Monsieur,
ce ne font pas les chroniques qui
disent cela, c'est le prince Stcher-
batof; mais j'avais oublié de le
nommer.

Quelquefois vous ne prenez pas
la peine de rien changer à mon
style. Ainsi le reglement ecclésiast-
tique de Vladimir I, pages 169 &
suivantes de votre Histoire an-
cienne, est copié mot pour mot de
mon ouvrage, tome 1, pages 165
& suivantes. Il serait bien étonnant
que deux écrivains eussent fait dans
les mêmes termes, non pas la tra-
duction, mais l'extrait de cette
piece. Il en est de même de la lettre
du Pape Grégoire VII, &c. &c.

D'autres fois vous changez quel-

ques unes de mes expressions, mais le plagiat est encore facile à reconnaître. En voici un exemple.

Histoire de Russie par M. le Clerc, Histoire Ancienne, page 214.

Les Russes ont conservé l'usage de la Trizna. Ils distribuent du café, du vin, de l'eau-de-vie, du punch à tous les assistants du convoi funéraire : on boit autour du mort, rasé, frisé, & exposé sur un cercueil ordinairement peint & quelquefois doré ou argenté & doublé de satin ou d'autres étoffes de soie, selon le rang, la dignité, la fortune du mort, qui est revêtu de ses plus riches habits : on lui met aux mains des gants blancs & il tient une croix, un passeport & un bouquet.

*Histoire de Russie par M. Levesque. tome I.
page 61.*

L'usage de la Trizna n'est pas entièrement perdu en Russie : il ne s'y fait guere d'enterrement qu'on ne distribue

aux assistants du thé, du café, du vin, du punch & d'autres liqueurs. On boit autour du mort, bien rasé, bien frisé, & exposé à decouvert sur un cercueil peint, doré ou argenté & doublé d'étoffe de soie. Il est revêtu de ses plus riches habits, on lui met aux mains des gants blancs, & il tient une croix & un bouquet.

Dans d'autres endroits vous changez davantage mes expressions, mais vous conservez l'ordre de mes phrases. Il faut encore vous en rappeler un exemple. Pour le rendre plus sensible, je séparerai les phrases par un filet.

Histoire de Russie par M. le Clerc, Histoire Ancienne, page 429.

Des ouragans, des pluies continues & des inondations renversèrent toutes les digues & enleverent toutes les productions des campagnes. — La récolte de l'année précédente avait été médiocre & le peu de grains qui restait se vendit à

un prix exorbitant ; les personnes riches étaient les seules qui pouvaient se procurer des subsistances, & ces ressources précieuses furent bientôt consommées. — Les animaux utiles périrent les premiers par le défaut de pâturages. — Les hommes furent réduits à broyer les feuilles & les écorces des arbres qu'ils s'arrachaient avec fureur, à se nourrir des animaux les plus vils & des insectes les plus dégoûtants. — Les rues étaient couvertes de cadavres dont la corruption répandait au loin un poison destructeur, &c.

*Histoire de Russie par M. Levesque, tome I.
page 269.*

Des ouragans furieux, des pluies surabondantes, de terribles inondations briserent, renversèrent, enleverent les productions de la campagne. — Le peu de grains qu'on avait ramassé se vendait à un prix exorbitant, les riches seuls pouvaient acquérir à grands frais une subsistance insuffisante. — Les animaux qui payent de leurs chairs les soins avarés de ceux

qui les ont nourris, expirerent les premiers par le défaut de pâturages. — On fut réduit à broyer les feuilles & les écorces des tilleuls ; on en fit une sorte de pain que ces malheureux dévoraient avidement ; on se nourrit de la chair dégoûtante de ces animaux vils qui ne sont point enlevés par la disette, parcequ'ils ne se nourrissent que du rebut des autres animaux. — Les rues étaient jonchées de cadavres & le nombre des vivants ne suffisait pas à enterrer les morts. Les vapeurs qui s'exhalaient de ces cadavres abandonnés répandaient au loin leur poison contagieux.

Le plus souvent vous vous écartez encore plus de mon style, mais on retrouve encore dans nos récits la même suite d'idées.

Tout lecteur qui aurait la patience de comparer regne par regne votre ouvrage & le mien, en passant par-dessus vos digressions & vos dif-

fertations, reconnaîtrait aisément le plagiat. Et c'est avec moi que vous prenez le ton méprisant de la raillerie !

Vous m'appellez par-tout le traducteur des chroniques russes. Il faut que vous ayez une singulière idée de la prolixité du style de ces chroniques ou de la concision du mien, pour croire que j'aie renfermé en trois volumes in 12 l'énorme suite des chroniques. Si vous entendez que je n'ai parcouru les temps anciens qu'à l'appui des chroniques, c'est ce qu'a fait Tite-Live, c'est ce qu'ont fait tous les historien dignes de foi qui ont écrit les événements des temps reculés, c'est ce que vous auriez dû vous mettre en état de faire.

Vous plaisantez sur mon attention à citer en marge les originaux.

C'est un devoir que bien de bons esprits ont imposé aux historiens. Mais pourquoi les citez-vous si souvent ces originaux, vous, Monsieur, qui ne les avez jamais vus? Toutes les fois que vous nommez *Nestor*, *Nicon*, *les Chroniques*, vos lecteurs doivent entendre que c'est moi que vous copiez. Que signifie cette affectation de rapporter les phénomènes célestes que vous avez trouvés au bas de mes pages? Que signifie cette histoire numismatique de Russie dont vous parlez avec tant d'emphase? Votre histoire, dites-vous, est appuyée sur les médailles: le persuaderez-vous aux Russes? le persuaderez-vous à nos savants? Ne fait-on pas que les médailles russes sont très modernes, & qu'elles ont besoin de l'appui des anciens monuments écrits, loin de

pouvoir leur en prêter? Est-il de la dignité d'un homme de lettres de chercher à en imposer à l'ignorance, sans craindre les réclamations des gens instruits?

Passons aux reproches que vous me faites. Il fera plus long que difficile d'y répondre.

Page 111 de votre histoire ancienne, vous me renvoyez aux historiens modernes, qui m'apprendront que les Russes n'avaient pas de loix du temps d'Oleg, quoiqu'un traité conservé dans la plus ancienne des chroniques prouve qu'ils en avaient. Voilà un singulier *criterium* pour un homme qui écrit l'histoire. Est-ce donc par distraction que, pour un fait ancien, vous opposez les modernes à la première des chroniques, à celle dont, pour les mêmes temps, toutes les au-

tres ne font que des copies (1)?

Isiaflaf, qui mourut en 1078, laissa deux fils en âge de régner. Cependant son frere lui succéda & ses fils se contenterent de quelques apanages. J'ai dit à ce sujet :
 « On voit qu'il y avait, sinon une
 « loi, du moins un usage plus fort
 « même qu'une loi, par lequel les
 « freres des souverains étaient pré-
 « férés aux fils dans la succession.
 « C'est que les Russes voulaient
 « être gouvernés par celui de leurs
 « princes à qui l'âge avait donné le
 « plus d'expérience ». Cette conjecture vous paraît donc, Monsieur, digne de votre raillerie ? Cepen-

(1) M. le Clerc pense-t-il que j'aie falsifié le passage de Nestor ? Je viens de le vérifier, il n'est pas obscur & je puis assurer que ma traduction est fidele. Il y a deux fois dans le texte *po zakonou*;

dant si je voulais me contenter d'une fausse preuve, vous me la fourniriez vous-même. Vous dites, page 404, que les princes, avant de rétablir Isiaslaf, convinrent que ce seraient les freres qui succéderaient aux freres. Cette convention n'est-elle pas une loi qui existait depuis le rétablissement d'Isiaslaf? Mais quelle est la preuve de cette convention? Il n'y en a aucune. Les originaux ne donnent aucun secours pour résoudre la difficulté. Le prince Stcherbatof, qui avait sous les yeux toutes les chroniques manuscrites de l'ancienne bibliotheque

M. le Clerc doit entendre assez de russe pour savoir que cela signifie, *suivant la loi.*

L'erreur dans laquelle M. le Clerc a été entraîné par Lomonosof prouve combien il est essentiel qu'un historien puisse recourir aux originaux.

patriarchale, se contente de soupçonner modestement ce que vous osez assurer avec tant de hauteur, que le nouvel ordre de succession était fondé sur un accord entre les princes.

Mais, pour que cet accord fût observé fidèlement, comme il l'a été pendant plusieurs siècles, il fallait qu'il fût fondé sur l'esprit national. Oui, sans doute, la nation voulait « que le trône ne quittât
« jamais la maison de Rurik, mais
« qu'il appartînt au prince le plus
« âgé de cette maison ». Vous faites à cela une singulière objection. Igor, Sviatoslaf régnerent, dites-vous, quoiqu'ils fussent encore enfants. Ne voyez-vous pas qu'ils étaient alors les seuls princes descendants de Rurik & ne sommes-nous pas convenus que le trône ne

devait pas sortir de sa maison? Les fils, ajoutez-vous, avaient toujours succédé à leurs peres jusqu'au regne de Vfévolod. Mais remarquez que ces fils n'avaient pas d'oncles paternels, & qu'en montant sur le trône ils étaient les plus âgés de la maison régnante (1).

Ioury ou George Dolgorouki profita pour ses intérêts de la discorde des princes ses parents; il fut, par sa politique, se ménager long-temps la bienveillance des citoyens de Novgorod; il fonda six villes, il attira des étrangers qui vinrent s'y établir & qui augmentèrent la population & les ressources

(1) M. le Clerc fait ici une grave remarque. Il m'apprend que Vfévolod fut le premier prince russe qui prit en surnom le nom de son pere avec la terminaison en *itch*. Je le savais, mais il n'en est pas

de la Russie. Je n'ai pas dit que ce fût un prince vertueux ; mais j'ai dit qu'il avait de grandes qualités, & je ne fais si vous avez raison de me contredire.

Nous venons, Monsieur, de parcourir ensemble un espace de près de quatre siècles, &, malgré votre acharnement, vous n'avez pas encore pu me prouver une seule erreur dans les faits. Je ne présenterais pas le même défi à tout le monde : il est impossible que je ne me sois pas trompé quelquefois. J'aurais une véritable obligation aux personnes qui me feraient connaître mes fautes ; mais j'aimerais qu'elles eussent

moins vrai que les modernes suivent souvent à cet égard l'usage actuel. Lomonofof, dans sa petite chronologie, écrit *Igor Rurikovitch, Sviatoslaf Igorévitch*. J'ai suivi son exemple.

un peu moins d'amertume en me corrigeant, que vous n'en avez en vous trompant vous-même.

Je passe à votre premier tome de l'histoire moderne. C'est apparemment une introduction, puisqu'on n'y trouve encore aucun morceau historique, au moins dans le sens ordinaire du mot *histoire*, & qu'on y trouve cent pages consacrées à la médecine.

Vous employez près de cent autres pages à donner une idée de la littérature russe. J'ai consacré au même sujet vingt pages in 12, & c'étoit peut-être encore trop; car la seule manière de donner une idée juste de la littérature étrangère, seroit d'en traduire les principaux ouvrages. Vous tracez une longue nomenclature de poètes qui avoient, dites-vous, *toute la dureté,*

l'incorrection, le rampant des poésies de Ronfard, & vous vous écriez ensuite : « M. Levesque n'a-t-il pas
« été à portée de voir, n'a-t-il pas
« voulu voir, ou comment a-t-il
« vu? » Et vous, Monsieur, avez-vous vu, c'est-à-dire avez-vous lu les ouvrages de ces poètes? J'aurais pu faire à meilleur marché que vous un bel étalage d'érudition : je n'avais qu'à prendre le Dictionnaire historique des gens de lettres, par M. Novikof, & je n'aurais pas eu besoin de chercher des interpretes.

Mais à quoi bon apprendre aux Français les noms d'une centaine d'auteurs que les Russes ne nomment jamais eux-mêmes? J'ai dit un mot par occasion, dans le cours de l'histoire, des talents de Sophie & de Natalie, parcequ'elles étaient sœurs de Pierre I. J'ai dit que Nata-

lie, qui composait des tragédies & des comédies, eut la gloire d'indiquer une route qui ne fut frayée que long-temps après. On voit bien que je parle de l'art dramatique. Vous répondez à cela que la traduction en vers du pfeautier est bien antérieure aux pieces de Natalie. On dirait que nous jouons ensemble aux propos interrompus.

J'ai parlé du laborieux Trédia-kovski. J'ai dit que ses ouvrages se distinguaient par la bizarrerie du style, de la forme & des idées. J'ai ajouté, ce que vous savez aussi bien que moi, qu'on faisait lire par pénitence, dans l'hermitage de l'Impératrice, sa traduction en vers du Télémaque. Vous croyez m'avoir victorieusement combattu en montrant qu'il a composé presque autant de volumes que l'Abbé Prévost.

J'ai avancé qu'on ne lisait plus les poésies du prince Cantémir, & cela est vrai parcequ'il a trop affecté l'ancien style flavon. Vous assurez que j'aurais dû donner un précis de sa vie & de ses ouvrages. Je ne suis pas bien sûr que je le devais.

J'ai dit en parlant de Pierre I
« Il ordonne que le souverain de
« Russie soit maître à perpétuité
« de nommer à son gré son succes-
« seur, de révoquer son choix &
« d'en faire un nouveau... C'est à
« cette imprudente loi qu'on doit
« attribuer toutes les révolutions
« qui ont affligé la Russie » Vous
appelez cela de la déclamation.
Mais qu'on montre l'énoncé de
cette loi à un homme qui ne con-
naîtra aucun des événements que
je lui attribue, & il jugera qu'elle
a dû être funeste. Vous détaillez

les causes prochaines des révolutions que j'indique, & c'est ne répondre à rien, parceque l'ordre de succession bien respecté aurait produit une autre chaîne d'événements. Pourquoi ne m'avez-vous pas objecté du moins que l'extinction des mâles de la maison Romanof, dans la personne de Pierre II, put être la cause des désordres qui suivirent la mort de ce prince? Je n'aurais pu contester qu'elle n'y ait eu, du moins, beaucoup de part.

Vous voici arrivé, Monsieur, au moment de votre triomphe. Vous avez fait examiner par un géographe cinq ou six de mes lignes sur les dimensions géographiques de la Russie, & je conviens qu'il faut s'en tenir à ses calculs. Cependant ne joignez pas l'insulte à ce

triomphe, car elle retomberait sur M. Muller dont vous respectez les profondes connaissances & l'exactitude. C'est de lui que sont les deux premières assertions, je n'ai fait que les traduire de son dictionnaire géographique de la Russie.

Si je me suis trompé de 11 d. 50 m. en avançant que les possessions de la Russie s'étendaient au-delà du 225^e d. du méridien de l'île de Fer, cette erreur était inévitable dans le temps où je l'ai commise. La dernière carte de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg (1) place l'île de Kigalga, la plus orientale des îles aux renards,

(1) La carte générale de l'Empire de Russie de 1776 & celle de 1777 ne diffèrent qu'en ce que les noms sont gravés sur l'une en caractères russes & sur l'autre en caractères romains.

au-delà du 226°. Le dernier voyage de Cook prouve que cette île ne doit pas même exister & que l'île Ounalachka est moins orientale & moins longue qu'on ne l'avait cru : mais ce voyage & la carte qui l'accompagne n'ont été publiés en France qu'après l'impression de mon Histoire de Russie.

Je ne serais pas étonné, Monsieur, que vous eussiez sur moi plus d'avantage quand vous en serez parvenu à des époques plus récentes. Vous aurez peut-être des lumières que je n'ai pu me procurer, vous suppléerez à mes omissions involontaires. Si mon ouvrage parvient à une seconde édition, je profiterai des nouvelles connaissances que vous m'aurez fournies & je ne manquerai pas de vous en faire un hommage public.

Mais vous feriez peut-être bien alors de ne pas donner comme de rares connaissances des notions incomplètes & peu difficiles à acquérir (1). Par exemple, dans votre premier tome de l'histoire moderne, vous parlez des peines que vous avez eues à déterrer la généalogie de la Maison Romanof, que cependant vous ne donnez pas, & vous avancez qu'elle a été inconnue à ceux qui ont écrit l'Histoire de Russie. Elle se trouve à la fin de mon troisieme tome, & remonte au chef de cette Maison.

(1) M. le Clerc qui a eu tant de peine à découvrir l'origine des différentes Maisons des princes russes, aurait pu la faire chercher dans l'ouvrage du prince Khilkof s'il avait connu cette source. J'ai parlé de ces origines quand l'occasion l'exigeait.

On voit d'ailleurs, dans le cours de mon ouvrage, que je la connaissais. Je l'ai tirée d'une généalogie très détaillée dans toutes ses branches, que j'ai reçue de M. Novikof, & dont je conserve le manuscrit. C'est l'ouvrage d'un homme fort instruit, qui l'a enrichi de détails historiques. Il l'a composé d'après les anciens livres généalogiques & d'après un manuscrit de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, intitulé : « Tableau des an-
« cêtres de nos Tsars dont les corps
« ont été déposés dans la nouvelle
« église du Sauveur ».

C'est un jugement bien hasardé de croire qu'un auteur ignore tout ce qu'il n'a pas développé : il faudrait examiner d'abord si la méthode qu'il s'est prescrite lui permettait ces développements. Je n'ai

pas cru que l'histoire d'une nation dût être le répertoire de tout ce qui concerne cette nation , & je suis persuadé qu'un sûr moyen de faire un mauvais ouvrage , c'est de vouloir y dire tout ce que l'on fait.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans le premier Tome.

P R E M I E R E P A R T I E.

Nations de races indéterminées.

P R E M I E R E S E C T I O N.

Îles découvertes à l'orient du Kamtchatka.

- CHAP. I. **D**ÉCOUVERTE, position, description
de ces îles. Page 6
- CHAP. II. Comment ces îles ont été peuplées.
Des différentes nations qui les habitent. 12
- CHAP. III. Bornes de l'industrie des Insulaires.
15
- CHAP. IV. Manière dont les Insulaires pour-
voient à leur subsistance. 18
- CHAP. V. Manière dont les Insulaires construi-
sent leurs habitations. 40
- CHAP. VI. Vêtements des Insulaires. Idées sin-
gulières sur la beauté, sur la parure. 44
- CHAP. VII. Union des deux sexes chez les insu-
laires. Education de leurs enfants. 52

Tome I.

d

CHAP. VIII. Causes de la guerre entre les Insulaires. Maniere dont ils la font.	Page 56
CHAP. IX. Commerce des Insulaires entre eux & avec les Russes.	59
CHAP. X. Fêtes & divertissemens chez les Insulaires.	60
CHAP. XI. Constitution des Insulaires. Maladie, mort, funérailles.	63
CHAP. XII. De l'anarchie des Insulaires, de leurs Chefs.	65
CHAP. XIII. Idées intellectuelles & religion des Insulaires.	67
CHAP. XIV. Portrait & caractere des Insulaires.	71

S E C O N D E S E C T I O N.

De la presqu'île du Kamtchatka.

CHAP. I. Description du Kamtchatka.	75
CHAP. II. Portrait des Kamtchadales.	77
CHAP. III. Occupations des Kamtchadales.	84
CHAP. IV. Huttes des Kamtchadales.	90
CHAP. V. Nourriture des Kamtchadales.	97
CHAP. VI. Habillement des Kamtchadales.	104
CHAP. VII. Barques des Kamtchadales.	108
CHAP. VIII. Traîneaux des Kamtchadales.	110
CHAP. IX. Difficultés & dangers des voyages chez les Kamtchadales.	118
CHAP. X. Préliminaires du mariage chez les Kamtchadales.	124
CHAP. XI. Noces des Kamtchadales.	129

DES CHAPITRES. 17

CHAP. XII. Fécondité des meres. Education des enfants.	Page 136
CHAP. XIII. Religion des Kamtchadales.	142
CHAP. XIV. Sorcieres.	150
CHAP. XV. Fête solemnelle.	152
CHAP. XVI. Divertissemens des Kamtchadales.	158
CHAP. XVII. Maniere de se faire des amis.	162
CHAP. XVIII. Guerres des Kamtchadales.	164
CHAP. XIX. Maladies des Kamtchadales.	170
CHAP. XX. Funérailles.	174

TROISIEME SECTION.

Des habitans des îles Kouriles.

CHAP. I. Situation de ces îles, portrait des ha- bitans.	179
CHAP. II. Maniere de vivre, habillement, in- dustrie.	182
CHAP. III. Polygamie, vengeance de l'adultere.	186
CHAP. IV. Entrevue de deux amis.	189
CHAP. V. Religion des Kouriles.	192

QUATRIEME SECTION.

*Du Chamanisme, religion fort ancienne & très
répandue dans le nord de l'Asie.*

CHAP. I. De l'antiquité du Chamanisme.	194
CHAP. II. Sentiment des Chamaniens sur le Dieu suprême & les Dieux inférieurs.	202
CHAP. III. Des idoles.	209

CHAP. IV. Des Chamans ou Prêtres du Chamanisme.	Page 213
CHAP. V. Prières, fêtes solennelles, sacrifices.	219
CHAP. VI. De l'ame & de la vie future.	227
CHAP. VII. Des femmes.	233

C I N Q U I E M E S E C T I O N.

Des Koriaks.

CHAP. I. Position de leurs pays. Partage de cette nation en peuplades errantes & sédentaires.	237
CHAP. II. Extérieur & caractère de ce peuple.	240
CHAP. III. Manière de vivre des Koriaks.	246
CHAP. IV. Richesses des Koriaks.	250
CHAP. V. Manière dont les femmes sont traitées.	
Education des enfants.	255
CHAP. VI. Religion des Koriaks.	262
CHAP. VII. Funérailles des Koriaks.	266

S I X I E M E S E C T I O N.

Des Tchouktchi.

CHAP. I. Usage & caractère de ce peuple.	268
CHAP. II. Manière de vivre & industrie des Tchouktchi.	272

S E P T I E M E S E C T I O N.

Des Samoïedes.

CHAP. I. Du pays habité par les Samoïedes.	
Portrait & caractère de ces peuples.	281

DES CHAPITRES. Iviij

CHAP. II. Maniere de vivre des Samoïedes.

-Page 292

CHAP. III. Nourriture & vêtement des Samoïedes. 298

CHAP. IV. Malheureuse condition des femmes Samoïedes. 302

CHAP. V. Religion des Samoïedes, leurs funérailles. 308

SECONDE PARTIE.

Nations de Race Manjoure.

PREMIERE SECTION.

Des Manjours proprement dits.

CHAP. I. Description des Manjours. 311

CHAP. II. Conquête de la Chine par les Manjours. 315

SECONDE SECTION.

Des Tougoufes.

CHAP. I. Extérieur & caractère des Tougoufes.

324

CHAP. II. Intelligence & industrie des Tougoufes. 329

CHAP. III. Habitations, vêtements, nourriture des Tougoufes. 339

CHAP. IV. Gouvernement des Tougoufes.

Duel en usage parmi eux. 346

CHAP. V. Mariages des Tougoufes. 352

CHAP. VI. Infirmités, mort & funérailles 358

TROISIEME PARTIE.

Nations de Race Fennique.

PREMIERE SECTION.

Des Nations de Race Fennique en général.

Page 361

SECONDE SECTION.

Des Ostiaks.

CHAP. I. D'où les Ostiaks sont sortis : leur portrait.	367
CHAP. II. Industrie des Ostiaks.	371
CHAP. III. Vêtement & nourriture des Ostiaks.	377
CHAP. IV. Du mariage des Ostiaks.	380
CHAP. V. Religion des Ostiaks.	383
CHAP. VI. Maladies, remedes, funérailles.	388

TROISIEME SECTION.

Des Vogoules ou Vogoulitches.

CHAP. I. Portrait, caractère & mœurs des Vogoules.	391
CHAP. II. Religion, fêtes, sacrifices.	399

QUATRIEME SECTION.

Des Votiaks.

CHAP. I. Extérieur, industrie des Votiaks.	405
CHAP. II. Mariages des Votiaks.	410
CHAP. III. Religion.	414
CHAP. IV. Cérémonies des funérailles.	420

CINQUIEME SECTION.

Des Mordvans.

- CHAP. I. Mœurs, usages, religion des Mordvans. Page 423
- CHAP. II. Mariages des Mordvans. Parures de leurs femmes. 427

SIXIEME SECTION.

Des Tchérémisses.

- CHAP. I. Du pays occupé par les Tchérémisses. De leurs qualités corporelles, de leur caractère. 432
- CHAP. II. Du vêtement des Tchérémisses. 436
- CHAP. III. Industrie & maniere de vivre des Tchérémisses. 438
- CHAP. IV. Mariages des Tchérémisses. 443
- CHAP. V. Religion & cérémonies des Tchérémisses. 449
- CHAP. VI. Des funérailles. 457

SEPTIEME SECTION.

Des Tchouvaches.

- CHAP. I. Mœurs & usages. 460
- CHAP. II. De la religion des Tchouvaches. 469

HUITIEME SECTION.

Des Lapons.

- CHAP. I. Position de la Laponic, origine des Lapons, leur portrait. 474

IX TABLE, &c.

CHAP. II. Industrie.	Page 483
CHAP. III. Maniere de se loger, de se vêtir, Usages.	492
CHAP. IV. Du mariage des Lapons.	498
CHAP. V. Religion des Lapons.	502

NEUVIEME SECTION.

Des Finnois.

CHAP. I. Portrait, mœurs & usages des Finnois.	508
CHAP. II. Religion.	516

DIXIEME SECTION.

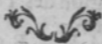
DES IJORIENS.

<i>Origine de ce peuple, sa paresse, ses superstitions.</i>	522
---	-----

ONZIEME SECTION.

Des Létons, des Estoniens & des Livoniens.

CHAP. I. Origine, asservissement & misere de ces peuples.	526
CHAP. II. Ancienne religion de ces peuples avant leur conversion.	529





HISTOIRE

DES

DIFFÉRENTS PEUPLES

SOUMIS A LA RUSSIE.

CONSIDÉREZ un enfant encore au berceau. Vous le voyez déjà convoiteux, envieux, colere, impérieux. Tout ce qu'on soumet à ses regards, il veut le posséder; la possession qu'on lui dispute le plus vivement, à laquelle on paroît le plus fortement attaché, est celle qui fixe le plus ses desirs; il ne peut commander encore par la parole, il le fait par ses gestes impétueux, par la violence de ses cris, par ses pleurs; car c'est par des larmes que les faibles ont l'art de commander aux forts. Si ses cris ne peuvent rien obtenir, il s'emporte, son visage s'altere, son sang qui coule avec plus de violence

Tome I.

A

colore ses joues & son front, ses larmes cessent, & ses cris redoublent; il frappe sa nourrice, il frappe tout ce qui l'entoure. Les objets brillants sont toujours ceux qui excitent le plus vivement sa cupidité; il oublie pour un morceau de clinquant le lait qui le nourrit. Témoin de tant de passions unies à tant de faiblesse, vous faites un retour sur vous-même, & vous dites en gémissant: voilà l'homme.

De même, pour bien connaître l'humanité, il faut d'abord l'étudier dans son berceau, c'est-à-dire dans l'état de l'homme sauvage. C'est là que vous trouverez les principes encore informes de nos idées intellectuelles, de nos vices, de nos vertus, de nos folies, de notre industrie, de nos connoissances. Plus une peuplade sera brute encore, moins elle aura fait de ces progrès qui ne sont dus qu'au long usage de la société & à de longues communications des différentes sociétés entre elles, & mieux nous reconnaitrons ce qu'était l'homme dans le

premier état de nature, & par quelles voies il est devenu tel que nous le voyons dans les États policés.

Où trouver un théâtre plus favorable à cette étude si piquante pour ceux qui veulent suivre la marche de l'esprit humain, que dans les vastes contrées qui composent la domination des Russes? C'est là qu'on voit des Nations plongées dans l'état le plus brut dont on puisse à présent rencontrer le modèle sur la terre; d'autres qui, sauvages encore, se distinguent des premières par une industrie plus avancée; d'autres qui, déjà trop perfectionnées pour être confondues avec les sauvages, doivent être placées dans la classe des peuples que nous appelons Barbares; d'autres enfin qui ont franchi plus ou moins de degrés de la civilisation.

En indiquant ces différentes graduations, nous venons de tracer le plan que nous nous sommes formé pour l'Histoire des Peuples soumis à la Russie. Ce n'est pas l'ordre géographique des contrées

4 PEUPLES SOUMIS

qu'ils habitent, ou plutôt qu'ils parcourent dans leur vie errante & vagabonde, que nous nous proposons de suivre ; ce n'est pas non plus l'ordre des temps dans lesquels ils furent découverts ; mais celui des progrès plus ou moins grands de leur intelligence & de leur industrie.

Nous ne pourrions pas, il est vrai, nous asservir constamment à cette méthode, parce que la nature même des choses refusera de s'y prêter, & nous imposera quelquefois une méthode différente. Pour suivre opiniâtrément un ordre qui n'est que notre ouvrage, nous mettrions le désordre dans l'ouvrage de la nature. Ne ferait-ce pas, par exemple, confondre tous les objets, que de mêler avec les peuples de races indéterminées, ou de race fennique, une nation tatare, parcequ'elle ferait moins avancée dans la civilisation que les autres nations qui ont avec elles une origine commune ? Il est permis de se faire des méthodes convenables au but qu'on se propose : mais il faut savoir les abandonner quand la nature l'ordonne,

Cependant, pour être aussi fideles qu'il est possible au plan qui nous semble indiqué par notre sujet, il faut nous transporter d'abord au-delà de la Sibérie & de la presqu'île du Kamtchatka, dans des archipels dont les noms mêmes sont encore presque généralement inconnus, qui n'ont été découverts que de nos jours, & dont la position ne se trouve tracée que sur nos cartes les plus récentes.



PREMIERE PARTIE.

Nations de Races indéterminées.

PREMIERE SECTION.

*Iles découvertes par les Russes à l'Orient
du Kamtchatka.*

C H A P I T R E I.

*Découverte , position , description de
ces îles.*

LA premiere, la plus occidentale & la plus anciennement connue de ces îles, est celle où Béring fut obligé de chercher un asyle en 1741, après la plus fâcheuse navigation, & dans laquelle il mourut. Elle a conservé le nom de ce malheureux Commodore.

Cette île, qui ne fut d'abord renommée que par l'infortune de cet estimable Navigateur & des compagnons de son entreprise, nourrissoit quelques uns de

ces animaux qui portent des fourrures précieuses. Les Russes y furent appelés par l'intérêt, & le même intérêt leur fit bientôt après découvrir l'île de cuivre, également affreuse, infertile & déserte. Enfin, dès l'année 1745, ils commencèrent à connaître le groupe d'îles qu'ils nomment Aléoutiennes. Ils ne découvrirent que treize ans après celui des îles aux renards, dont les plus orientales touchent presque au continent de l'Amérique.

Ce ne fut qu'en 1761 qu'ils reconnurent un troisième groupe situé au Nord-Est du premier. Ils lui donnerent le nom d'îles Andréanovski : on croit qu'elles sont au moins au nombre de six ; je ne les ai trouvées encore indiquées sur aucune carte.

La nature se montre sur ces îles dans toute l'horreur qu'elle déploie quand l'homme ne l'a point encore asservie. Mais la nature est belle & majestueuse dans son horreur, quand, aidée par la fertilité du sol & par l'humidité meurtrière à la fois & vivifiante, elle fait naître

tre des forêts sur les débris des forêts ; quand les lierres & les lianes embrassent le tronc des arbres fourcilleux , montent jusqu'à leur cime , en descendent , remontent encore , & forment entre les arbres qui se pressent , qui se croisent par leurs sinuosités , qui s'unissent & s'embrassent par leurs rameaux , un treillage impénétrable. L'homme , apporté sur ces rivages où jamais n'aborderent ses semblables , admire d'abord ces obstacles puissants qui le repoussent , s'en indigne bientôt & fait les vaincre.

Mais , dans les îles dont nous parlons , un spectacle bien différent frappe les regards. La nature y semble morte ; ou plutôt elle ne montre une effrayante activité que par les feux des volcans , par les secousses qu'elle imprime à la terre , & par le bruit épouvantable & sourd que rendent les montagnes enflammées.

Les îles qui n'ont point de volcans n'offrent du moins que des montagnes pelées , des plaines caillouteuses , des vallons couverts de débris de rochers. Aucun

arbre ne peut naître parmi ces décombres; quelques maigres herbages y trouvent seuls une nourriture suffisante, & des osiers nains, des sous-arbustes, des broussailles, y représentent les grands chênes de nos forêts. Les loutres de mer, les lions & les veaux marins fréquentent les rivages, & l'on ne voit dans l'intérieur des îles que les animaux qui, comme les renards, se plaisent dans les plus sauvages solitudes.

Tel est l'aspect des îles les plus méridionales. Qui croirait qu'en remontant vers le Nord, près du soixantième degré, la nature se montre plus riante & plus fertile? Au lieu des herbes & des broussailles qu'elle répand d'une main avare dans les îles Aléoutiennes, elle fait croître dans les plus orientales de celles aux renards les aunes & les faules, elle y nourrit des rennes, des ours, des loups, des sangliers, & une espèce de chiens très féroces qui portent de fort longues oreilles. Elle y marque, par des productions semblables à celles de l'Amérique, le voisi-

nage de ce continent dont les côtes occidentales font enfin reconnues.

C'est principalement dans ces îles que se trouvent les volcans encore enflammés : c'est là que les souffrières & les sources d'eaux bouillantes trahissent le feu que la terre recele encore dans son sein. Peut-être les montagnes encore mal observées par des Navigateurs qui ne savent ni voir la nature ni la décrire, ne sont-elles que des volcans éteints. Peut-être un observateur plus attentif, & qui préférerait les progrès des connaissances à de vaines dépouilles d'animaux, trouverait-il toutes les plaines couvertes de couches multipliées de laves & de scories ; peut-être enfin confirmerait-il ce qu'indique assez la seule inspection des cartes, que toutes ces îles ne furent autrefois que les parties les plus élevées d'un continent qui tenait à celui de l'Amérique, & qui a été détruit & noyé par les tremblements de terre.

De même l'île de Béring, celle de cuivre & le groupe des Aléoutiennes semblent avoir autrefois fait partie de la

terre du Kamtchatka, dont elles partagent encore la stérilité.

Ces deux grouppes sont rapprochés par celui des îles Andréanovski : il complete la chaîne qui nous fait appercevoir en idée l'ancienne jonction du continent de l'Asie à celui de l'Amérique; jonction dont nous verrons dans la suite d'autres preuves, & qui même à présent est à peine interrompue par un canal de six lieues entre la côte la plus orientale du pays habité par les Tchouktchi, & le rivage le plus occidental de l'Amérique, découvert depuis assez long-temps par les Russes, & nouvellement reconnu par le Capitaine Cook (1).

(1) Si la carte publiée à la tête du *Troisième Voyage du Capitaine Cook* est exacte, si elle a été dressée d'après des observations irréprochables, il faudra faire quelques corrections à la nouvelle carte de l'Empire de Russie publiée en 1776 par l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg. L'île Ounalachka sera moins vaste & s'étendra moins au Nord Est. Quelques autres îles encore plus orientales qu'Ounalachka

CHAPITRE II.

Comment ces îles ont été peuplées. Des différentes Nations qui les habitent.

ON ne doit donc pas être surpris que la plupart de ces îles, qui semblent devoir repousser les hommes par leur horreur, aient cependant une population assez forte eu égard à leur stérilité. Leurs habitants sont les descendants de ceux

n'existeront plus, & feront place à la côte de l'Amérique, ou ce seront peut-être de petits îlots voisins de la côte méridionale du Havre de la Providence. La côte Américaine, découverte par Gvozdef, & tracée dans la carte de M. Muller, sera rapprochée de la pointe la plus occidentale de l'Asie, & n'en sera plus séparée que par un canal de six lieues, à la hauteur de 65 degrés 58 minutes. Enfin, les îles qui paraissaient semées entre ces deux côtes, & qui occupaient une étendue de plusieurs degrés, seront supprimées, ou l'on reconnaîtra du moins que ce ne sont que des écueils qui ne méritent pas une place dans une carte générale.

qui, dans le temps de la révolution, échappèrent au désastre commun, parcequ'ils se trouverent sur les terrains les plus élevés, ou qu'ils y chercherent un asyle. C'est chez eux une tradition constante que leurs ancêtres ont habité ces mêmes îles; &, avant l'arrivée des Russes, ils n'avaient aucune idée d'un autre pays.

On observe parmi eux un grand nombre de nations différentes. Elles se distinguent par la variété des traits, de l'extérieur, de toute la conformation, des usages, des mœurs, mais sur-tout par la différence des langues. On trouve dans les trois Archipels des peuplades qui ont la plus grande conformité entr'elles & avec les Koriaks & les peuples de l'Amérique septentrionale. On a cru reconnaître aussi de grandes conformités, tant pour le son que pour la terminaison, entre les noms des habitants de plusieurs îles & ceux des Groenlandais: nouvelles preuves de l'ancienne jonction des deux continents, qui permettait aux nations de s'étendre depuis la côte occidentale de la mer de

Pinjinsk jusques à l'Amérique septentrionale.

Mais des peuplades d'une même origine sont séparées par d'autres peuplades d'une origine toute différente. Les Russes prirent dans les îles Aléoutiennes un jeune homme pour Interprete. Ils devoient croire qu'il ne leur ferait pas longtemps utile; car il se trouvoit dans la même île des nations dont il ne pouvait se faire entendre. Il ne les servit pas mieux dans les îles voisines; son langage y étoit aussi étranger que s'il fût venu d'une autre extrémité de la terre. Mais, quand on fut enfin parvenu à des îles fort éloignées, on vit avec surprise le petit Interprete se faire entendre aussi facilement que s'il ne fût pas sorti de sa famille.

Quand on trouve chez ces peuples une langue différente, on trouve en même temps d'autres figures & d'autres mœurs. Mais ces nations ont été jusqu'à présent trop légèrement observées pour qu'on puisse décrire séparément les caractères & les usages de chacune d'elles. Il faudra

nous contenter d'indiquer , par des traits généraux , leurs usages , leur industrie , leur maniere de pourvoir à leurs besoins & l'étendue de leur intelligence.

CHAPITRE III.

Bornes de l'industrie des Insulaires.

QUAND le besoin est toujours pressant, l'intelligence n'est occupée que des moyens de le satisfaire. Elle ne se porte pas au-delà, parcequ'il ne lui reste pas le loisir de se distraire sur d'autres objets. Calculez le nombre d'idées que peuvent exciter les besoins de nos Insulaires , & vous aurez à-peu-près la somme de toutes leurs conceptions.

Il faut se nourrir, il faut se loger, & dans un pays froid il faut se vêtir : mais, comme ils n'ont qu'un très petit nombre de moyens de pourvoir à leur subsistance, de se procurer des asyles & des vêtements, ils n'auront aussi qu'un très petit nombre d'idées.

Il est un quatrième besoin, celui d'aimer. Il occupe parmi nous, il rend active l'oïveté de la jeunesse; il soumet l'homme vigoureux à l'esclavage d'un sexe faible. Un sourire l'enchanté, une rigueur redouble ses desirs & les charmes de l'objet aimé, une main légèrement pressée porte le feu dans toutes ses veines. Dans combien de plaisirs différens nos cœurs se plongent, sans oser espérer même les derniers plaisirs! Un mot, un regard, une légère faveur, un refus, une humeur, un caprice, une querelle, un raccommodement suivi d'une autre querelle & d'un raccommodement nouveau, tout cela devient autant de plaisirs différens, parceque tout cela montre la personne chérie sous autant de formes nouvelles: ses gestes, ses attitudes variées, un sérieux austère, un sourire enchanteur, des emportemens, des folies, tout est délicieux: ce n'est plus elle, & c'est elle encore: on goûte les plaisirs de l'inconstance dans le sein de la fidélité. Absent, on ne voit que celle qu'on aime; on la voit dans l'obscurité

de la nuit, on la voit dans le repos du sommeil. Elle s'est promenée dans ce bosquet; c'est ici qu'elle a payé mon amour d'un tendre regard; c'est là qu'elle a promis de m'aimer toujours. Elle s'est assise sur ce banc de gazon, cette fleur que je conserve a reposé sur son sein. Charme de nos plus belles années, amour, si l'on doit regretter la jeunesse, c'est parceque tu fuis avec elle.

Mais le Sauvage, sollicité par des besoins toujours renaissants, ne voit dans l'amour que le dernier de ces besoins, &, dans les femmes, qu'un moyen de le satisfaire.



C H A P I T R E I V.

Maniere dont les Insulaires pourvoient à leur subsistance.

LES îles orientales ne produisent aucun fruit, aucune semence nourriciere. Dépouillées de forêts, elles ne nourrissent point de gibier. Cependant il est rare que les Insulaires éprouvent une grande disette. Les renards, les oiseaux de proie, la chair huileuse des baleines, la chair gluante & coriace des veaux & des lions marins, celle des loutres de mer, les poissons morts dans les eaux & apportés par la marée, les herbes & les racines sauvages, tout sert à la nourriture de ces hommes durs & peu difficiles. Un coquillage fraîchement apporté sur la côte ne flatte pas plus agréablement leur palais qu'un poisson à demi pourri. Ils mangent jusqu'au varech (1) que la mer abandonne sur le rivage.

(1) Plante qui croît au fond de la mer, & que les vents en détachent & apportent sur les côtes.

Ainsi, le sens du goût se perfectionne, acquiert de la finesse chez les peuples amollis & voluptueux ; il conserve encore de la grossièreté chez les peuples de mœurs austères ; il paraît entièrement obtus chez les Sauvages. Un Apicius fait classer & nuancer toutes les différentes saveurs des mets les plus exquis ; un Spartiate ne donnerait pas son brouet noir pour la cuisine d'Apicius ; un Sauvage ferait bien malheureux si, pour vivre, il lui fallait même du brouet noir. Le goût & le toucher sont les sens de la volupté ; ils ne peuvent acquérir toute leur finesse que chez des hommes à qui une vie molle & oisive permet d'être voluptueux ; les autres sens sont plus particulièrement chargés de veiller à la conservation de l'homme ; ils seront plus parfaits, plus subtils chez l'homme sauvage, parcequ'étant plus obligé de se suffire à lui-même, il aura plus souvent besoin de travailler à sa conservation.

S'il est vrai que l'industrie ne soit inspirée que par le besoin, & ne s'étende

que dans la proportion où les besoins se multiplient, l'art de cuire & d'apprêter les viandes ne sera pas inventé par le Sauvage qui vient de tuer un animal, & qui a faim. Il ne s'avisera pas plus d'apprêter sa proie & de différer sa jouissance pour la rendre plus délicate, que le loup ne pense à faire cuire l'agneau qu'il vient d'égorger. Cette vérité, long-temps conjecturale, est confirmée par l'exemple de nos Infulaires & de plusieurs autres peuples. Ils dévorent les chairs toutes crues, & le sang leur ruisselle sur le menton par les trous que nous verrons qu'ils se font sous les levres. Quoique entourés de la mer; ils n'ont pas encore pensé à faire servir le sel d'affaisonnement à leur nourriture: elle est toute affaisonnée par la faim.

Il est vrai que l'hiver ils embrochent dans de petits bâtons les chairs dont ils veulent faire leur repas, & les exposent au-dessus de leurs lampes; mais ce n'est pas pour les cuire, c'est pour les faire dégeler. Dès que les viandes ont perdu l'extrême dureté que leur avoit imprimée la con-

gélation, la cuisine est faite & le repas commence,

Cependant quelquefois, dans un grand festin, &, en quelque sorte, par un excès de sensualité, ils font bouillir les viandes. Ils se servent pour cela d'une pierre creuse qui leur sert de marmite; une autre pierre plate tient lieu de couvercle; ils bouchent les interstices avec de la terre grasse, & allument autour un feu d'herbes. Ils attendent, pour manger, que les viandes soient refroidies.

Ils savent donc à leur gré renouveler le feu? Oui; le hasard, ce grand Maître de l'homme, inspire bientôt cette industrie au Sauvage. Il voit s'enflammer deux morceaux de bois qu'il frotte sans dessein, & le besoin ne lui permet pas d'oublier cette utile expérience. Nos Insulaires n'ont pas d'autre moyen de se procurer du feu : ils reçoivent l'étincelle sur des herbes seches, saupoudrées de soufre. Nous verrons dans la suite que les Kamtchadales ont su inventer pour cet usage une machine plus ingénieuse.

Mais elle l'est encore moins que l'arc ; & cependant il a été inventé par tous les Sauvages. Ce n'est pas qu'ils aient connu la nature du ressort ; mais la difficulté d'atteindre les animaux à la main ou avec un bâton les a rendus attentifs à toutes les expériences que le hasard faisait naître : c'est à lui, sans doute, qu'ils ont dû les moyens de se faire des armes pour atteindre de loin la proie prête à leur échapper.

Les habitants des îles orientales percent les animaux de leurs fleches, ou leur dressent des embûches & les attirent dans leurs filets. Ils se servent de plantes marines pour tresser leurs lacets.

Comme ils n'ont point de fer, c'est avec des os, c'est avec des cailloux aiguisés entre deux pierres qu'ils arment leurs fleches & leurs piques. Indépendamment de l'arc, ils ont imaginé une machine de bois dont les Voyageurs auraient dû nous donner la description, & qu'ils emploient pour lancer des traits à une grande distance.

Quelquefois, dans les ruisseaux, ils prennent les poissons à la main nue : plus souvent ils les arrêtent avec des claies, ils les attirent dans de petites corbeilles, ou ils les percent avec des fourches. Ils aiguïsent aussi & recourbent des os & même du bois en forme de hameçons fort aigus, & font des lignes avec de l'algue marine & avec des nerfs de phoques. Ils surprennent les monstres marins sur le rivage pendant leur sommeil, les entourent & les tuent à coups de piques.

Tout habitant des bords de la mer se familiarise avec elle, la brave & parvient à la domter. Nos Insulaires construisent la carcasse de leurs canots avec des côtes de baleine, ou avec du bois apporté par les flots : ils la recouvrent de peaux de phoques, & s'entourent de l'excédent de ces peaux qu'ils nouent fortement autour d'eux comme un tablier, enforte que l'eau ne peut trouver aucune issue. Les mêmes peaux enveloppent la barque & le Navigateur, & l'un & l'autre ne semblent faire qu'une seule piece. Ces sau-

vages, mais industrieuses embarcations, font les mêmes que celles des Groenlandais.

Comme ils n'ont pour outils que des couteaux & des hâches de pierre, ils travaillent lentement, & leur ouvrage est toujours grossier; mais ce désavantage, qui n'en est un que pour la vue, est bien compensé par la légèreté. Le canot pèse au plus trente livres; & le pêcheur, après avoir regagné la terre, le met sur sa tête & le remporte chez lui. Il est à la fois chargé de sa proie, de ses filets, de ses armes & de son bateau.

Chacune de ces barques ne contient qu'un seul homme ou deux tout au plus. Ces dernières paraissent même réservées aux Chefs des peuplades, qui ont le droit de faire ramer une espece de valet, pendant qu'eux-mêmes s'occupent de la pêche. C'est la plus grande prérogative dont ils jouissent, & jamais la dignité suprême n'a été entourée de moins de faste.

Ils ont aussi des baidars ou canots longs de six toises, & qui peuvent contenir
jusqu'à

jusqu'à quarante hommes. Ces barques sont destinées pour les grandes expéditions maritimes.

Quand il s'agit de poursuivre de gros animaux marins, plusieurs canots se réunissent, les harcellent, les entourent, les enveloppent : on les blesse avec le harpon, on les suit à la trace de leur sang, & l'on se partage la proie.

Comme les monstres marins, dont se nourrissent les habitants des îles, servent aussi à la nourriture & aux arts de plusieurs autres peuples dont nous avons entrepris la description, nous croyons devoir présenter ici l'histoire de ces animaux.

Le morje est le morse de M. de Buffon. Plusieurs nations se sont accordées à l'appeler vache marine ou cheval marin, quoiqu'il n'ait aucune ressemblance avec le cheval, & qu'il n'ait tout au plus quelque faible rapport avec la vache que par le muffle : cette partie, qui se fera présentée la première hors de l'eau, lui aura fait donner le nom de vache par des na-

vigateurs peu attentifs. Il est revêtu de poil, mais il n'a ni cornes ni oreilles extérieures; ses nageoires, entre lesquelles sont placées les deux mamelles, sont des especes de mains dont les bras sont renfermés dans le corps. Ses défenses, plus belles que l'ivoire, sont attachées à la mâchoire supérieure, & lui servent à gravir sur les rochers & sur les montagnes de glace, & à fouiller dans le limon de la mer pour en tirer des coquillages. Les plus fortes pesent seize livres; mais il est plus commun d'en trouver de six, de cinq & même de quatre. Cette richesse arme contre le morje l'avidé habitant du Nord; & c'est en partie pour lui faire la guerre, que le Russe s'embarque à Mézen, & va braver les horreurs de la Nouvelle-Zemle. Ce paisible amphibie, qui a quelquefois plus de vingt-quatre pieds de longueur, jouit de sa force sans en abuser. La nature, en lui accordant des armes terribles, lui a donné la douceur: il serait même familier, si les persécutions de l'homme ne l'avaient rendu sauvage. Il vit en société,

se partage par familles, & le fort veille à la défense du faible. Les petits nagent & se jouent sous les yeux de leur mere, qui les prend dans ses nageoires pour les allaiter, comme une femme prend son nourrisson dans ses bras. Les morjes viennent paître l'herbe sur les rivages, & c'est là que les attend le cruel chasseur. Comme ils marchent moins qu'ils ne rampent à l'aide de leurs courtes nageoires ou de leurs doigts palmés, ils deviennent la victime de l'homme avare qui les poursuit. Mais ils se défendent dans la mer avec autant de courage que d'adresse : la troupe vient au secours de celui qui est attaqué, tâche d'arracher le harpon, & coupe souvent la corde qui le retient. Dans leur juste fureur, ces animaux s'élancent contre la barque, parviennent quelquefois à la renverser, & mettent en pieces les pêcheurs,

Le nom de veau marin, qui semble indiquer un animal qui n'est pas encore adulte, a été encore plus mal appliqué au phoque que celui de vache marine.

au morje. Les Russes le nomment tiou-
 len (1). Une communication établie en-
 tre les deux ventricules du cœur lui
 donne la faculté de rester sous l'eau sans
 respirer. Les variétés de cet animal ne
 consistent que dans la couleur & la gran-
 deur ; on en voit de noirs, de blancs,
 de gris, de jaunâtres & de tigrés. Il fré-
 quente peu la haute mer, & se tient le
 plus souvent près des côtes, d'où il vient
 brouter l'herbe sur le rivage : il se nourrit
 aussi de poissons. Son cri, dans sa jeu-
 nesse, ressemble au miaulement du chat,
 & , dans l'âge adulte, aux aboiements
 d'un chien enroué. Il a l'ouïe fine quand
 il est éveillé ; mais son sommeil est pro-
 fond & l'empêche de rien entendre. Il
 imite assez bien, en dormant, le beugle-
 ment du veau. Le tonnerre & les éclairs

(1) Le même animal, ou l'une de ses es-
 peces, est nommé loup marin dans l'Histoire
 philosophique des établissemens des Européens
 dans les deux Indes. Ainsi, voilà le veau devenu
 loup, tant ces dénominations composées offrent
 des idées peu précises.

l'excitent à la gaieté ; il se joue au bruit des tempêtes. Cet animal , qui vit parmi les glaces du Nord , & qui se trouve aussi sous les zones tempérées , s'enflamme aisément de colere & livre de cruels combats à ses semblables. Ses dents aiguës , ses ongles crochus & tranchants , sont des armes terribles & souvent ensanglantées. D'énormes bancs de glace sont quelquefois couverts de ces animaux : les meres portent deux petits à la fois , & viennent les mettre bas sur les glaces ou sur le rivage ; elles les allaitent , les conduisent à la mer , leur apprennent à nager. Quand on tue l'un de ces animaux , on en voit arriver un grand nombre pour le secourir ; mais ils ne font qu'éprouver le même sort. Effrayés de la poursuite des chasseurs , les phoques lâchent leurs excréments , dont l'odeur est insupportable. Ils ont le nez fort sensible. Frappés sur cette partie , ils versent des larmes , & , vaincus par la douleur , ils abandonnent le soin de leur vie & tendent la gorge au fer qui va les immoler. Ils ont la vie dure , & reçoivent

plus de trente coups avant de la perdre. Quelquefois même, couverts de blessures mortelles, ils vivent encore plusieurs jours. Quoique leur chair soit d'une mauvaise odeur, les Sauvages n'en font pas dégoûtés. L'huile extraite de la graisse des jeunes phoques ne participe pas de cette odeur rebutante. On la dit aussi douce que l'huile d'olive; &, si l'on doit en croire le narrateur anonyme du troisieme voyage de Cook, les Anglais de son équipage la trouverent préférable au beurre d'Angleterre. Les phoques sont quelquefois si gras, qu'ils ressemblent plutôt à une outre pleine de graisse figée qu'à un animal. On ne peut distinguer ni la tête ni les pattes défigurées par la graisse. On peut apprivoiser & instruire les jeunes phoques; mais il est difficile d'en élever. Les petits, enlevés à leur mere, ne cessent de miauler, & se laissent souvent mourir de faim & de douleur.

L'animal que les Russes appellent chat de mer, & que Dampier a nommé ours marin, peut rester long-temps sous l'eau

fans respirer. Il fait aisément à la nage deux milles d'Allemagne par heure, change de climat, & va chercher les îles du Nord pour s'y livrer à l'amour; mais il n'y trouve pas la paix qu'il était venu chercher. Il se réunit par familles. Chaque mâle rassemble au moins quinze femelles pour ses plaisirs, & ne se laisse pas tranquillement supplanter par un rival. Un combat sanglant lui assure la possession de ses conquêtes, ou l'oblige à cacher au loin la honte de sa défaite. Les femelles suivent toujours le vainqueur, & leurs caresses deviennent le prix de son courage. Ces animaux sont farouches, cruels, & semblent faits pour ensanglanter les mers. Après un long combat, fatigués, rendus, & respirant à peine, ils se reposent pour se battre encore & se déchirer avec une fureur nouvelle. Les femelles aiment tendrement leurs petits; mais il semble que la férocité naisse avec eux, & leurs premiers jeux sont des combats. Le pere accourt les séparer; mais il leche tendrement le vainqueur, & les plus faibles ou

les plus lâches, trop indignes de lui, restent auprès de leur mere. Les plus gros de ces animaux pèsent près de sept cents livres. Il est aisé de les assommer pendant leur sommeil ; car, chargés de graisse au printemps, ils dorment deux mois entiers, sans prendre aucune nourriture. Leur chair est gluante & de mauvais goût, & leur peau n'est bonne à rien.

Le lion marin, que les Russes nomment sivoutcha, est un animal amphibie qui voyage de l'équateur aux pôles, & se trouve au Cap de Bonne-Espérance & dans les mers les plus septentrionales. C'est le cruel ennemi de l'ours marin, qu'il poursuit avec acharnement. Il est revêtu d'un poil fauve & court. Sa chair est recouverte d'une forte épaisseur de graisse, dont on retire jusqu'à cinq cents pintes d'huile. Sa langue pèse souvent cinquante livres. Ses nageoires lui servent de pieds, & l'énormité de sa masse, qui pèse quelquefois treize cents livres, le fait ramper lourdement : mais, jusques dans son repos, sa force imposante &

L'appareil de ses armes tiennent en respect ses ennemis. Ses affreux rugissements se font entendre à la distance d'une lieue : tous les animaux de la mer prennent la fuite devant lui. Son humeur belliqueuse se lit sur son horrible muffle & dans ses regards enflammés. Sa gueule, qu'il ouvre dans la colere, laisse sortir des dents canines longues d'un demi-pied. C'est à la suite des combats, c'est au prix de son sang, qu'il goûte les plaisirs de l'amour, & qu'il rassemble autour de lui un grand nombre de femelles. Cependant cet animal terrible s'accoutume à la présence de l'homme, & n'en est pas effarouché tant qu'il n'en a pas reçu de mal. Il laisse même assez tranquillement égorger ses petits. Les femelles en portent deux à la fois. La chair des vieux lions marins est mauvaise, mais celle des jeunes est d'un assez bon goût.

Je ne connais pas de description de l'espece de chien marin nommé lakhtak au Kamtchatka. Il est grand comme un bœuf, & pese à-peu-près sept cents

livres. La chair en est défagréable au goût.

Ces détails paraissent nécessaires ici : revenons à nos Insulaires. Les plus prudents savent prévoir & prévenir la disette dont les menace le retour de l'hiver, qui couvrira d'une glace épaisse les lacs, les mers & les fleuves. Ils font sécher au soleil ou à la fumée les chairs des monstres de la mer & des poissons, & celles des loutres marines, dont je ne connais que la dépouille, qui ressemble à celle des castors. Ils prennent moins de précautions pour les provisions qui doivent être consumées les premières, & se contentent de les tenir dans l'eau, qui ne tarde pas à se glacer, ou de les ensevelir dans la neige. Mais il en est peu qui marquent tant de prévoyance, car il n'est pas de l'homme sauvage de porter ses pensées sur l'avenir. La disette vient, on la supporte avec une patience qui tient plus de la stupidité que de la vertu : on souffre la faim sans se plaindre, comme on souffriroit une maladie qu'on n'auroit pas etc

maître de prévenir : la même imbécillité qui n'a pas permis de prévoir l'avenir, empêche de faire un retour sur le passé pour se reprocher sa négligence, & l'on se contente de chercher sur le rivage des coquillages & du varech pour appaiser la faim qu'on endure.

On ne fait, dans ces îles, tirer ni des baies ni des herbes qu'elles nourrissent aucune liqueur fermentée. On ne boit que de l'eau, & même souvent, dit-on, de celle de la mer, qui, près du rivage, a bien quelque salure, mais sans être saumâtre. L'huile de baleine est, pour les jours de fête, une boisson délicieuse : les vessies gonflées de cette liqueur épaisse & si dégoûtante pour nous, sont vidées avec profusion quand on reçoit la visite de ses amis. L'huile de veau marin, présentée avec encore plus de faste, est accueillie avec la même joie qu'excitent parmi nous les vins les plus exquis.

Ils doivent à leur ignorance & à leur misère l'avantage de ne pas connaître l'ivresse. Nos liqueurs fermentées n'im-

priment sur leurs palais novices que des sensations douloureuses. Quand les Russes ont voulu leur en faire boire, ils les ont rejetées avec dégoût. Mais quelques uns se sont accoutumés au tabac en poudre apporté par les Kozagues. C'est ainsi que la fréquentation des étrangers fait toujours naître quelque besoin nouveau, & par conséquent quelques privations, quelques maux encore inconnus.

Nos Insulaires ont des propriétés, tant l'expérience apprend bientôt à l'homme à se défier de l'humanité, de l'équité de ses compagnons, & à ne compter que sur ce qui lui appartient en propre. Chaque habitation possède une portion marquée du rivage de son île : c'est son patrimoine, & les poissons, les coquillages, les plantes marines qu'on y recueille, forment son revenu. Il n'est permis de rien prendre sur la portion de son voisin : un étranger même ne peut manquer impunément à cette convention sacrée. Nos Navigateurs ont accusé quelquefois de vol des Sauvages qui leur ont pris fort

Innocemment quelques clous ou d'autres bagatelles (1). Ils ne pourraient éviter eux-mêmes cette accusation & la peine qu'elle entraîne, s'ils ramassaient ici, sans la permission du propriétaire, un misérable coquillage ou quelques plantes marines que les flots auraient déposées sur la côte.

On sent que cette loi, car on peut lui donner ce nom, a dû occasionner bien des querelles & des combats entre les

(1) Quand des Sauvages dérobent quelque chose à nos Navigateurs, il ne faut pas croire que ces enfants adultes, qui connaissent à peine la propriété, se soient formé l'idée que nous avons du vol. Des Américains monterent à bord du Capitaine Clarke, & lui volèrent sa montre. On fouilla leurs canots, on trouva la montre; le voleur la rendit sans paraître honteux, sans montrer de regret; il l'auroit donnée pour un clou. A peu-près dans le même temps, un autre vola un verrou: on voulut le lui ôter, il sauta à la mer, & le donna à un de ses camarades qui l'emportait à la nage. On leur tira un coup de fusil chargé à balle, alors le voleur rapporta le verrou. *Troisième Voyage de Cook.* Ne recon-

Russes & les naturels du pays. Les étrangers qui se répandaient sur le rivage attentaient fréquemment à une propriété dont ils ne pouvaient avoir aucune idée : ils étaient repoussés avec fureur par des propriétaires indignés de cet attentat, & de retour dans leur pays, ils se plaignaient d'avoir été brusquement attaqués par des Sauvages dont le perfide accueil les avait d'abord trompés. Ils ne se doutaient pas qu'ils avaient eux-mêmes enfreint les conditions tacites de la paix, & qu'ils n'avaient reconnu le bon accueil qu'on

naît on pas la marque de l'innocence dans la tranquillité du voleur de montre, dans la résistance du voleur de verrou? Ne se figure-t-on pas un enfant qui a ramassé sur le rivage une coquille ou un caillou, & qui résiste à son camarade qui le lui veut arracher? Ne frémit-on pas sur-tout de la barbarie des Européens qui tirent à balle sur un malheureux Sauvage pour un vil morceau de fer? On dit que le Sauvage au verrou le rendit d'un air farouche : il voulait sans doute reprocher aux Anglais de s'emporter pour si peu de chose à tant de cruauté.

leur avait fait qu'en volant ceux qui le leur avaient accordé.

Mais le propriétaire d'une portion de la côte n'a pas de droit particulier sur une baleine morte qui y est apportée par les flots. Un si riche trésor doit entrer dans le revenu public, & appartient à l'île entière. La découverte en est célébrée par une fête générale : la joie brille sur tous les visages, un mouvement commun est imprimé par l'intérêt & par le plaisir. Tous accourent sur le rivage, avides de repaître leurs yeux d'une si belle proie & de la partager. L'air retentit de chants d'allégresse, & les danses accompagnent les chansons. Le monstre énorme est bientôt mis en pièces, on voudrait le dévorer tout entier avant de quitter la place ; la modération est toujours bannie de ces repas, & c'est à regret qu'on se voit obligé de les finir & d'en emporter les restes.



C H A P I T R E V.

*Maniere dont les Insulaires construisent
leur. habitations.*

LA maniere dont nos Insulaires se procurent la subsistance, dont ils appréhendent & conservent leurs aliments, ne suppose pas une industrie fort avancée : celle dont ils construisent leurs demeures n'en exige gueres davantage. Leurs huttes sont creusées en terre à la profondeur d'une toise & demie, &, comme les parois pourraient s'ébouler & écraser les habitants, on les soutient avec des perches. Cette grande fosse, qui a depuis dix jusqu'à cinquante toises de long, sur une largeur de trois toises, & quelquefois de cinq, est recouverte d'une sorte de chassis qu'on charge d'herbe & de terre : c'est ce qui forme le plancher supérieur de l'habitation : tout le bois employé à ces sortes de constructions est apporté par les flots, car on doit se souvenir que les îles ne pro-

duisent aucun arbre. On ménage au plancher plusieurs ouvertures : les unes servent de portes , & on y adapte des échelles ; les autres sont destinées à laisser entrer l'air & la lumière ; d'autres enfin donnent une issue à la fumée. Au reste , il est rare qu'on fasse du feu dans ces demeures souterraines , & l'on y éprouve ordinairement une chaleur insupportable. Dans plusieurs îles on ne fait jamais usage du feu : dans d'autres on brûle , pendant les froids les plus rigoureux , des herbes seches qu'on a ramassées en été , ou de la graisse de baleine.

Dans ces antres obscurs sont rassemblées cinquante personnes au moins , & quelquefois deux ou trois cents. L'air , le jour pénètrent à peine dans ces vastes souterrains ; on y est éclairé par la lumière funebre de quelques lampes qui ne sont autre chose que des pierres creuses , qu'on remplit d'une huile fétide de baleine ; des herbes seches tiennent lieu de meches. Hommes , femmes , enfants , tout reste nu dans les huttes , ou l'on

couvre tout au plus d'un morceau de peau, ou de quelques feuilles, les parties que la pudeur ordonne de cacher. Un étranger ne peut descendre sans horreur dans ces affreuses habitations : la sombre lueur des lampes qui rend les ténèbres encore plus effrayantes, l'épaisse & noire fumée qu'elles exhalent ; une foule d'hommes nus & hideux qu'on entrevoit dans l'obscurité, le bruit qu'ils font en parlant, en agissant tous ensemble ; une chaleur lourde & mal-saine, un air qui a perdu son ressort ; l'odeur empestée que renvoient tant de personnes resserrées dans le même cachot, & qui se confond avec la puanteur des chairs pourrissantes du poisson & des monstres marins ; la vermine fourmillant sur tous les corps, & que ceux qu'elle ronge ne cherchent que pour la dévorer à leur tour ; l'impudique lubricité des peres & des meres, les déjections des enfants, l'aspect des repas plus dégoûtants encore, tout révolte & blesse tous les sens.

Ces logements si mal construits, plus

mal entretenus, ne sont pas mieux meublés. Des nattes faites d'herbes tressées, des coquilles demi-brisées qui servent de tasses, des cailloux creux qui, suivant leur volume, font l'office de lampes ou de marmites; des tronçons d'arbre grossièrement creusés en forme d'auges, des corbeilles mal adroitement tissées, des instruments de pêcheurs encore plus imparfaits, des pierres dures & tranchantes qui servent de couteaux & de haches; voilà toute la richesse de ces misérables peuples. Ceux qui commercent avec les Russes se procurent par échange des chaudrons de cuivre. Quand ils peuvent obtenir ou dérober un morceau de fer, ils le forgent à froid; un caillou leur sert d'enclume, un autre de marteau; ils se fabriquent ainsi des armes dont les bords restent dentelés: au lieu de couper les chairs, elles les déchirent, s'y attachent par mille crampons, & font des blessures bien plus dangereuses que si elles étaient plus industrieusement travaillées.

C H A P I T R E V I.

Vêtements des Insulaires. Idées singulieres sur la beauté, sur la parure.

DES peuples à qui la nature des îles qu'ils occupent permet si peu d'industrie doivent n'avoir que des vêtements bien simples. Sous un climat plus doux, ils feraient restés nus; mais l'impression douloureuse du froid les avertit de se couvrir, & le besoin leur apprend à se rendre propres les dépouilles des animaux dont les chairs les ont nourris. Une sorte de chemise ou de tunique est le plus simple des vêtements pour la forme, c'est celui qu'ont inventé tous les Sauvages dès qu'ils ont senti la nécessité de se vêtir; c'est aussi celui qu'ont adopté nos Insulaires. Cette tunique descend jusqu'aux genoux, &, pour en relever la simplicité, on la garnit ordinairement de quelques franges de cuir. Elle est faite de la peau du ventre des oiseaux de mer : les

femmes préfèrent pour elles les peaux de loutres, celles de renards ou d'autres pelletteries; c'est la seule différence qu'on remarque dans l'habit des deux sexes, & qui les fait distinguer au premier coup-d'œil. Ce sont les femmes qui rassemblent & cousent les peaux; & quoiqu'elles n'aient que des arrêtes de poissons pour aiguilles, & que des nerfs d'animaux leur tiennent lieu de fil, elles cousent avec une singulière adresse. Elles ont aussi l'art de teindre avec des terres colorées le côté lisse des peaux; mais d'ailleurs elles ne les savent pas bien préparer.

Comme ces peaux ne sont pas impénétrables à l'humidité, ils se font une sorte de manteau de vessies ou de boyaux de phoques & de lions marins: c'est l'habit de dessus pour les mauvais temps, & comme il est plus léger que l'autre, c'est le seul habit qu'ils mettent dans la belle saison. On croiroit, comme l'ont trouvé les compagnons de Cook, qu'ils sont vêtus de parchemin.

Ils ne connaissent ni culottes ni bas,

& ne se trouvent pas incommodés de marcher nus - pieds sur la neige. Quelques uns, plus délicats que les autres, s'enveloppent les pieds & les jambes de peaux pendant l'hiver.

Quand le froid les saisit hors de leurs huttes, ils allument des herbes seches, se placent au-dessus de ce feu qui n'est jamais bien ardent, & reçoivent la chaleur par-dessous leurs habits.

Leurs bonnets d'hiver ne sont autre chose qu'une peau d'oiseau, à laquelle ils laissent les aîles & la queue. Ils vont ordinairement tête nue en été. On parle cependant d'un bonnet de cette saison qu'il faut peut-être regarder comme une arme défensive. Il est de bois teint de différentes couleurs, & une espee de toit, qui s'avance de la longueur d'un pied & demi au-dessus du front, lui donne assez bien la forme d'un casque antique. Ce qui rend encore cette ressemblance plus parfaite, c'est qu'il est surmonté d'une haute crête de fanons de baleine garnis de plumes. On attache or-

dinairement à cette coëffure une petite idole d'os, haute d'un pouce, & représentant une figure humaine. Le travail en est, dit-on, moins imparfait qu'on ne devrait l'attendre d'un peuple qui manque de tous les instruments nécessaires aux arts. Quelqu'informes d'ailleurs que puissent être ces essais, ils nous présentent du moins, chez un peuple sauvage, les premiers rudiments de la sculpture.

Ces petites représentations sont peut-être celles du génie tutélaire : le guerrier qui porte cette idole dans le combat, espère qu'il sera défendu par elle.

Cette conjecture en fait naître une autre ; c'est que peut-être les arts d'imitation doivent leur première origine à la religion. C'est aux fêtes que furent d'abord consacrés les danses & les chants : c'est pour honorer, pour représenter les Dieux, que fut inventée la sculpture. Quand les Grecs, convertis au christianisme, s'interdirent, à l'exemple des Juifs, les représentations sculptées de la Divinité, des Esprits célestes & des

Saints, ils perdirent bientôt toute idée d'un art dont les plus beaux modeles nous ont été transmis par leurs ancêtres. Mais, comme ils conserverent le culte des images peintes, ils n'ont jamais perdu la pratique de la peinture. Les Chrétiens du rit latin, qui ornerent leurs temples de figures sculptées, furent, même dans les siècles les plus barbares, travailler la pierre & le marbre; &, quand enfin ils reçurent l'idée de la beauté des formes, ils appliquèrent à cette nouvelle théorie de l'art, la pratique d'un métier qu'ils n'avaient jamais oublié.

Mais les arts perfectionnés ne sont pas de notre sujet; nous ne traitons ici que de leur plus grossiere origine. Oserons-nous rapporter celle de la peinture & du dessin à ces figures de fleurs, d'oiseaux & de quadrupedes, que nos Insulaires, comme la plupart des Sauvages, se traient sur la peau? Cet art, que l'on dit inventé par l'amour, le fut-il en effet par ce caprice bizarre commun à tous les hommes, qui ne se contentent jamais de

ce que la nature a fait pour eux , & qui croient s'embellir en ajoutant à son ouvrage ? Est - il absurde de penser que l'homme encore nu , & déjà curieux de ce qui interrompt l'uniformité , a tracé d'abord des dessins sur sa peau , par le même principe qui les lui a fait transporter dans la suite sur ses habits ? On aime la parure , on l'aime dès l'enfance , on ne s'en dégoûte pas toujours dans la vieillesse , & comment se parer quand on est tout nu ?

Les hommes & les femmes des îles que nous parcourons se piquent le visage & les bras avec des arrêtes , & se frottent avec des terres colorées la peau nouvellement ouverte , & saignante encore. Ces marques sont ineffaçables , la brûlure seule peut les altérer.

Mais les habitans de la plupart de ces îles ont imaginé une parure bien plus étrange. On fait aux enfans des deux sexes deux ouvertures sous la levre inférieure , & l'on y passe des os de morjes longs de deux pouces. On leur perce aussi

la cloison du nez, & l'on y enfile des arrêtes de poissons, ce qui leur tient les narines ouvertes & relevées. On ne néglige pas de mettre ces ornements les jours de fête. Ceux qui se piquent le plus de parure, se font une troisième ouverture sous la levre pour y placer un roseau.

Nos femmes se percent les oreilles; nos Sauvages n'ont pas oublié ce moyen de plaire: mais comme ils n'ont ni perles ni diamants, comme ils ne savent ni tailler les cailloux ni les monter, ils se contentent de se passer dans les trous de leurs oreilles des plumes & toutes les bagatelles brillantes que leurs îles peuvent leur procurer.

Les femmes relevent par derriere leurs cheveux en une seule tresse; mais elles s'arrachent ou se rasent les cheveux sur le devant de la tête: c'est chez nous une parure d'imiter la vieillesse en se blanchissant les cheveux; on l'imité ailleurs en se rendant chauve; dans d'autres pays on se fait arracher quelques dents pour s'embellir; on se peint de toutes les couleurs,

on se défigure de toutes les manières, & l'on croit connaître les vrais principes de la beauté !

Dans plusieurs îles, les hommes se rasant entièrement la tête avec des pierres bien aiguisées; dans d'autres, ils se réservent une couronne. Ils ont peu de barbe, & ils ont soin de l'arracher. A combien de tortures différentes on se soumet, dans l'espérance de s'embellir !

Mais ces mêmes Sauvages qui bravent la douleur pour le plaisir de se parer, négligent tous les soins que demande la propreté. La plupart ne se lavent jamais; ils paraissent noirs, enfumés, affreux : quelques uns se lavent d'abord avec leur urine, & ensuite avec de l'eau; ils ont un teint vermeil & le coloris de la santé.



C H A P I T R E V I I.

*Union des deux sexes chez les Insulaires;
Éducation de leurs enfants.*

Ils n'ont aucune idée de la pureté des mœurs, pas même de la décence. Dans leurs huttes communes, sur les chemins, dans les campagnes ouvertes, ils se livrent sans pudeur, comme les animaux, aux plaisirs de l'amour : souvent même ils outragent la nature dans leurs sales voluptés, & l'on trouve à la fois chez eux le modèle de la vie la plus simple & celui de la dernière dépravation.

Donnerons-nous le nom de mariage à leur union des deux sexes ; union souvent passagère, qui n'est précédée ni de conventions mutuelles, ni de consentement de parents, ni de dot, ni de fêtes ?

Dès qu'un homme a le moyen de subsister par son travail, il prend une femme, il l'emmène dans sa hutte, il est marié. Cette femme l'aide dans tous ses travaux, elle a les siens en particulier ; c'est elle

qui nettoye le poisson, qui le fait sécher, qui coud les habits.

Ces secours procurent à l'Insulaire plus d'aïfance; alors il prend une autre femme, il en prend plusieurs; il attire des filles auprès de lui, il reçoit des veuves, il recueille les femmes qui abandonnent leurs premiers époux : ce sont autant de secours nouveaux qu'il se ménage; il prend jusqu'à de petits enfants. Le plus habile chasseur a toujours le plus grand nombre de femmes, parce que son adresse lui procure plus de moyens de les nourrir. Il a un ferrail qui quelquefois augmente, quelquefois diminue : si une femme s'ennuie de son mari, elle en va chercher un autre; elle emmene avec elle ses enfants s'ils y consentent, car tout le monde est libre. Il ne résulte de-là ni querelle, ni procès, ni dispute; chacun fait l'usage qu'il lui plaît de sa liberté.

Mais le ferrail diminué peut recevoir, dans le moment le plus imprévu, un nouvel accroissement. La femme qui a quitté son mari, qui en a pris un autre,

qui l'a conservé plusieurs années, l'abandonne à son tour, revient à la cahutte de son premier époux, & lui amène des enfants dont il n'est pas le père. Qu'importe ? tout cela est bien reçu : ce sont de nouveaux travailleurs qui partageront ses fatigues.

Quelquefois aussi le Sauvage prête ses femmes ; quelquefois il les échange contre le premier objet qui flatte son caprice. Il n'est pas rare que, dans un temps de disette, il donne la plus chérie de ses femmes pour un poisson demi-pourri, ou pour une vessie pleine d'huile de baleine. Une fois rassasié, il la regrette. Il va la redemander, il supplie, il pleure ; & , s'il est refusé, il se donne souvent la mort : car ils tiennent faiblement à la vie, & l'abandonnent dans les moindres afflictions.

On dit que les femmes accouchent aisément, ce qu'on peut attribuer à leur vie active & laborieuse, & à la chaleur de leurs habitations, qui doit relâcher toutes les fibres. Elles trempent souvent

leurs enfants dans l'eau de la mer ; s'ils crient, elles les y replongent de nouveau, & ne les retirent que lorsqu'ils sont appaisés. Elles ne les allaitent pas long-temps, & les accoutument de bonne heure à la nourriture sauvage qu'elles prennent elles-mêmes. Elles leur lient ensemble les deux pieds pour leur apprendre à s'asseoir sur les talons. Des enfants élevés si durement, mais fortement nourris, doivent périr, ou devenir des hommes vigoureux.

On leur donne ou ils prennent bientôt la liberté. Dès que les jeunes garçons & les jeunes filles peuvent se suffire à eux-mêmes, ils n'attendent plus de secours de leurs parents, & ne songent pas à leur en procurer. Occupés d'eux seuls, ils s'unissent, se séparent, & font tout ce qui leur plaît. Ils reviennent à la hutte paternelle, on les reçoit; ils s'en absentent, on ne les cherche pas; ils ne paraissent plus, on les oublie. Souvent, comme parmi les animaux, les peres cessent bientôt de connaître leurs enfants, les enfants de connaître leurs peres. C iv

CHAPITRE VIII.

*Causes de la guerre entre les Insulaires.
Maniere dont ils la font.*

F A U T - I L que les peuples les plus misérables ajoutent encore les maux de la guerre à ceux que la nature leur impose ? L'homme policé, l'homme sauvage n'est-il placé sur la terre que pour l'enfanguanter & se détruire ; & le sol, engraisé de ses sueurs, doit-il l'être aussi de son sang ? Par-tout nous voyons l'homme obligé par sa faiblesse d'implorer & d'attendre le secours de son semblable ; par-tout nous le voyons ardent à le déchirer.

Eh ! qui peut donc inspirer à de misérables Sauvages la fureur des combats ? Leur misere même, l'intérêt.

Chaque peuplade conserve & défend ses droits sur son île. Les îles désertes appartiennent à tout le monde ; mais on se transporte souvent dans celles qui ont déjà des possesseurs, on se fait des visites

mutuelles ; elles commencent par l'amitié, elles font naître l'envie & la haine. Les maîtres de l'île la plus pauvre veulent s'emparer de la plus riche, & la conquête ne se fait gueres qu'en exterminant les habitants.

Il est dans la nature de tous les animaux de veiller à leur conservation, & c'est le premier sentiment de l'homme. Quand le sang bouillonne dans ses veines, & monte impétueusement à son cerveau, il peut la négliger ; il est courageux alors, parcequ'il ne se connaît plus, parcequ'il s'oublie lui-même ; mais, de sang-froid, il veut tuer son ennemi & vivre. La valeur des peuples policés est inspirée par l'honneur, qui tient à des idées trop compliquées pour être connu de l'homme brut.

Aussi les Sauvages n'attaquent leurs ennemis que par surprise, & se retirent quand ils doutent de la victoire. Ils n'ont pas encore ces sentiments de gloire & de honte qui animent nos guerriers ; ils ne sont pas encore obligés de soumettre la crainte de mourir à celle de vivre dans

l'opprobre. L'ennemi surpris est exterminé : l'ennemi qui se tient sur ses gardes ne voit devant lui que des fuyards.

Le même amour de la conservation leur a fait inventer des armes défensives, excellentes pour des peuples qui n'ont d'autres armes offensives que des traits. Ce sont des especes de remparts de bois, de palissades portatives, qui cachent plusieurs hommes à la fois : ils se découvrent un instant pour tirer, & se remettent à couvert dès qu'ils ont lancé leurs fleches. Ces remparts dont ils firent usage dans un combat contre les Russes, se trouverent à l'épreuve contre les coups de fusil. Ils ont aussi des boucliers de bois, & leurs bonnets d'été suffisent, quand ils combattent entr'eux, pour leur garantir la tête.

On a peu de chose à dire sur la maniere dont les Sauvages font la guerre, parcequ'ils n'ont pas eu la funeste industrie d'en faire un art. On ne peut gueres s'étendre davantage sur leur commerce.

C H A P I T R E I X.

Commerce des Insulaires entr'eux & avec les Russes.

DÈS que deux Nations sont voisines, dès que l'une possède quelque chose qui manque à l'autre, le commerce s'établit entr'elles. C'est ce que nous voyons chez nos infortunés Insulaires. Ils ont peu, tous n'ont pas en même temps les mêmes choses; &, de la disette d'une part, de la surabondance de l'autre, il se forme des échanges réciproques, dans lesquels on a bien plutôt égard au besoin mutuel qu'à la valeur des objets.

C'est avec les Russes qu'ils font aujourd'hui le plus grand commerce, & il n'est jamais à l'avantage des naturels. Cependant ils ont appris de ce négoce à mettre une valeur à des choses qu'ils méprisaient, & la cupidité, l'avarice ont pénétré dans leurs îles avec les étrangers.

Leurs femmes s'habillaient autrefois de

peaux de loutres marines & de renards noirs ; elles portaient , par misere , ce qui fait le luxe des Chinois & de la plupart des Orientaux : ces précieuses pelleteries sont aujourd'hui réservées pour les Russes ; on les leur donne pour des chaudrons de fonte & pour des grains de verre.

C H A P I T R E X.

Fêtes & divertissements chez les Insulaires.

DANS leur vie laborieuse & misérable à nos yeux, ces Insulaires aiment & connaissent le plaisir. Le mois de décembre est un temps d'inaction ; on le passe à faire des visites à ses voisins , à se transporter dans les îles peu éloignées. Dans les autres temps de l'année , qu'on ait fait une chasse abondante , qu'une baleine soit jettée sur le rivage , qu'on reçoive la visite d'un ami , c'est une occasion de vacance & de divertissements. L'huile de baleine est prodiguée , les provisions sont dissipées , englouties ; on ne connaît plus

de frein, on laisse à ses passions un libre cours; le tambour, seul instrument que ces peuples connaissent, donne le signal de la joie (1). On danse, on chante; car il n'est pas de nation assez sauvage pour n'avoir pas ses danses, sa musique & sa poésie. L'ami dont on reçoit la visite ne doit éprouver aucune privation; on lui prête jusqu'à des femmes.

On se sépare sans doute à regret de l'ami qu'on vient d'accueillir avec tant d'allégresse? Non: le regret est une passion qui n'entre pas dans l'ame du Sauvage. On régale, on fête son ami, ou plutôt son hôte; on lui procure tous les plaisirs, parcequ'on les partage; on le quitte avec indifférence, sans lui faire aucun compliment, sans le reconduire; & celui qui vient de recevoir un si bon

(1) Ce tambour est de forme ovale, long de deux pieds, large d'un seul, & couvert seulement d'un côté comme le tambour de basque. On l'attache au bras comme un bouclier. Nous aurons occasion d'en parler encore dans la suite.

accueil , n'en témoigne pas même la reconnaissance par un remerciement.

Irait-on chercher les bals masqués chez les Sauvages habitans de ces îles ? Ils les connaissent cependant , ils en font leur plus grand plaisir. Dans les jours consacrés à la joie commune , ils mettent des masques de bois qui leur descendent jusques sur les épaules , & qui représentent des animaux marins (1). Les hommes dansent ordinairement tout nus , font en avant plusieurs pas cadencés , & les accompagnent de gestes grotesques.

Les femmes restent habillées. Quelquefois elles dansent seules , quelquefois

(1) On lit dans le *Troisième Voyage de Cook* , que des Américains , voisins des îles Russes , ont plusieurs especes de masques. Lorsqu'ils vont à la guerre , ils en mettent qui leur donnent un air effrayant : d'autres sont destinés pour la chasse ; ils leur couvrent tout le corps , & les font ressembler aux bêtes qu'ils poursuivent. Ces Sauvages , pour attirer encore plus sûrement les animaux , apprennent , dès leur jeunesse , à en imiter les différens cris.

elles se rangent en files & figurent ensemble : on se quitte , on se réunit , on faute ; & la danse , fort douce au commencement , finit par être fort vive.

C H A P I T R E X I.

*Constitution des Insulaires. Maladies ;
-mort , funérailles.*

CES hommes dont toute la vie est consacrée à des travaux qui tiennent le corps en mouvement , sans en user les ressorts ; ces hommes qui logent , il est vrai , dans des huttes mal-saines , mais qui les abandonnent souvent pour agir en plein air ; qui ne sont rongés ni par les regrets du passé , ni par les soucis de l'avenir ; ces hommes enfin qui n'éprouvent aucun des maux qu'enfante l'imagination , jouissent d'une santé ferme , qu'ils conservent jusqu'à la vieillesse. Il est rare qu'ils aient la fièvre , & , malgré l'air stagnant de leurs habitations , ils sont plus rarement encore attaqués du scorbut. Ils ne connaissent

point encore la petite vérole ; ils conservent de belles dents jusqu'à l'âge le plus avancé, & fournissent la preuve que les aliments indigestes pour des hommes amollis, ne sont pas ennemis de l'estomac quand on y joint l'exercice.

Quand ils sont malades, ils restent tapis dans un coin de leur hutte, & s'imposent un jeûne absolu. S'ils éprouvent des douleurs de tête, ils s'ouvrent une veine de la tempe avec une pierre aiguë. Ils appliquent sur leurs blessures une racine dont ils ont reconnu l'efficacité. Ils sont d'ailleurs si peu sensibles, que, s'ils ont besoin de colle, ils se tirent le sang du nez à coups de poing.

Si l'un d'eux tombe dangereusement malade, ils ne le laissent pas long-temps dans la hutte commune, & le transportent dans une caverne séparée ; car ils craignent les revenants, & n'habitent pas volontiers un endroit où il est mort quelqu'un. Le mort est abandonné avec ses habits dans la hutte même où il a rendu le dernier soupir ; avant de le cou-

vrir de terre , on met auprès de lui tous ses ustensiles de chasse & de pêche , & jusq' à son canot.

C'est ainsi du moins qu'ils enterrent leurs morts ordinaires ; mais ils accordent aux principaux de la nation un honneur qui paraîtra bizarre. Ils exposent le cadavre , vêtu de ses habits , dans un petit canot qu'ils suspendent à des perches , & le laissent ainsi pourrir à l'air libre.

C H A P I T R E X I I .

De l'anarchie des Insulaires , de leurs Chefs.

I L S n'ont encore aucune idée de gouvernement , & , dans leur vie simple , ils en ont peu besoin. Chez eux , la crainte des loix ne prévient point le crime , l'horreur du supplice qu'il a mérité ne poursuit pas le coupable : mais ils ont plus de vices qu'ils ne commettent de crimes destructeurs. Ces vices mêmes que nous envisageons avec horreur , & qui porteraient le

trouble dans nos sociétés, sont regardés dans leur association avec indifférence, parcequ'ils n'y causent aucun désordre. Ils respectent la vie & la propriété de leurs associés, & dès-lors ils ont satisfait à toutes leurs conventions sociales. Absolument libres, chacun d'eux est le seul juge de l'usage qu'il veut faire de sa liberté.

Chaque peuplade a cependant un chef. On revêt ordinairement de cet honneur sans autorité celui qui a la plus nombreuse famille, parceque c'est en même temps, comme nous l'avons vu, le meilleur chasseur & le meilleur pêcheur. Il sert d'arbitre dans les différends, si on veut bien le consulter; mais il n'a pas le pouvoir d'ordonner. Il travaille comme les autres pour subsister, & ne doit rien attendre de personne.

Mais s'agit-il de repousser ou d'attaquer l'ennemi; c'est lui qui dirige la vengeance commune. Alors tous les habitants, accoutumés à ne suivre que leurs caprices, n'ont plus qu'une même volonté, sont animés d'une même haine,

& s'unissent étroitement pour se venger ou se défendre. Ils se regardent tous comme une seule famille ; ils regardent leur île comme leur commun héritage.

C H A P I T R É X I I I.

Idées intellectuelles & Religion des Insulaires.

COMME le besoin seul les conduit, comme lui seul est l'objet de leurs idées, ils n'ont aucune marque pour conserver le souvenir du présent, presque aucune tradition du passé, & nulle connaissance de la division du temps. Ils ne possèdent presque rien, n'acquierent que pour consommer, s'occupent plus de jouir de leurs proies que de les calculer, & n'ont encore porté leur arithmétique que jusqu'au nombre dix. Comme ce nombre surpasse leurs besoins ordinaires, je suis porté à croire que les plus savants d'entr'eux ont seuls poussé si loin la science du calcul ; car ils ne possèdent jamais dix canots,

dix filets, dix habits, dix haches de pierre. Mais on se livre peut-être chez les Sauvages, comme parmi nous, à des sciences inutiles.

Jamais leur esprit, occupé tout entier des objets présents, ne s'est élevé jusqu'aux pensées intellectuelles, & les bornes de leurs sens sont pour eux celles de l'être. Dans les îles Andréanovski, dans les Aléoutiennes, on n'a trouvé aucune trace de religion, aucune idée d'un être supérieur. Attachés à la terre par le besoin, les esprits y restent fixés, & ce qui n'est pas essentiellement nécessaire à leur conservation, à leur satisfaction actuelle, n'a pour eux aucune existence.

Je ne fais s'il faut donner le nom de religion aux pratiques superstitieuses qu'on a remarquées dans d'autres îles. Il ne paraît pas certain que les habitants se soient formé l'idée d'un être tout-puissant, bien-faisant, rémunérateur & vengeur. Peu touchés des présents & des beautés de la nature, dans un pays où elle ne se montre qu'en marâtre, ils n'ont pas remonté

jusqu'à la connaissance de son auteur. Mais ils connaissent la souffrance, & ils se sont fait une idée d'êtres supérieurs & malfaisants ; leurs forciers se vantent de pouvoir communiquer avec eux, les conjurer, leur parler, les rendre favorables. Ils prédisent l'avenir, ils consultent les Kougans, (c'est le nom qu'ils donnent aux démons) en frappant un tambour magique, en dansant, en se livrant à des mouvements convulsifs, en tombant dans des évanouissements qui ressemblent à la mort (1).

D'autres récits semblent prouver que, dans quelques îles du moins, on a déjà

(1) Nous verrons que ces superstitions tiennent au Chamanisme, dont nous parlerons dans la suite. Les usages & les idées religieuses des nations de l'Amérique septentrionale, des habitans des îles orientales, & de la plupart de ceux de la Sibérie & du Nord de l'Europe, conduisent à présumer, non pas que ces peuples sont issus d'une même race, mais qu'ils ont eu entr'eux d'étroites communications dans des siècles fort reculés,

conçu quelques idées religieuses. On y remercie, dit-on, les Dieux après une chasse abondante ; on a des idoles domestiques, on les barbouille de graisse & de sang. Les forciers sont les ministres de la divinité, & lui adressent les vœux de la nation : on ne mange pas la chair des baleines échouées sur le rivage, sans en jeter en offrande quelques morceaux dans le feu : on a une religion enfin, mais on ne s'en occupe gueres.

Chez les nations éclairées, interrogez l'homme du peuple sur sa religion, vous en tirerez à peine quelques réponses satisfaisantes : ne cherchons donc pas à deviner quelles sont les idées religieuses de quelques peuplades sauvages que nous connoissons à peine, qui n'ont gueres été visitées que par des voyageurs presque aussi sauvages qu'elles, & avec qui l'on n'a conversé jusqu'ici que par le secours d'interpretes sauvages eux-mêmes.



CHAPITRE XIV.

Portrait & caractère des Insulaires.

CES peuples sont en général d'une petite taille, mais assez gras, très vigoureux & durs comme le climat qu'ils habitent. Ils ont le visage plat, la peau blanche, les cheveux droits & noirs, la barbe peu fournie : les yeux, le nez, la bouche, les oreilles se rapprochent de la conformation européenne.

Ils ont peu d'idées, parceque leur manière de vivre ne peut en exciter un grand nombre, parceque leurs sens ne sont frappés que d'un petit nombre d'objets, parceque leur vie uniforme ramene toujours des perceptions semblables, parcequ'un travail continu ne leur permet pas de se livrer à la contemplation; enfin, parceque, toujours occupés du besoin, ils n'ont pas le loisir de faire un retour sur eux-mêmes : mais ils montrent de l'intelligence, mais ils ont des idées nettes

du juste & de l'injuste , mais leurs enfants , que les Russes prennent pour interpretes , apprennent les langues avec facilité.

Ils sont hardis , mais modérés : ils se montrent peu sensibles à l'intérêt , ils gardent religieusement leur parole. Ils ont horreur du meurtre , & ne connaissent pas le vol. Ils ne ferment & ne perdent rien.

S'ils ont conçu quelque haine contre les Russes , c'est qu'ils ont eu souvent à se plaindre d'eux ; c'est qu'ils les ont vus souvent attenter à ce qu'ils regardent comme leur propriété ; c'est qu'ayant toujours vécu libres , & n'ayant aucune idée de domination , de subjection , ils ne conçoivent pas de quel droit on veut leur imposer un tribut.

Ils échangent leurs femmes , ils les prêtent , ils en font abandonnés : mais ils massacrent les Russes qui veulent les enlever ou les séduire. Cette conduite semble bizarre , & n'est qu'un résultat des idées qu'ils se sont formées de la justice :

ils

ils prêtent, ils échangent leurs femmes, parcequ'ils peuvent faire l'usage qu'il leur plaît de leur propriété : ils souffrent qu'elles les abandonnent, parcequ'ils ne croient pas pouvoir leur refuser de rentrer dans leurs droits naturels & d'être libres : mais l'étranger qui tente de les leur ravir, veut injustement leur enlever un bien qui leur appartient. Il n'est plus à leurs yeux qu'un brigand, un lâche ravisseur. Qu'il respecte leurs droits, qu'il ne trouble pas l'ordre accoutumé de leur association, qu'il mérite leur amitié ; ils le traiteront en frère, ils lui confieront, ils lui prêteront leurs femmes & leurs filles.

On a remarqué que le Sauvage de l'Amérique est morne & taciturne ; c'est qu'il se communique peu, qu'il vit presque isolé dans sa cabane. Ceux-ci, qui vivent réunis en grand nombre, qui s'entassent dans une même hutte, sont gais & babillards.

Ils sont doux, paisibles, hospitaliers, autant par insouciance que par huma-

nité : mais si l'on fait succéder dans leur cœur le soupçon à la bienveillance, s'ils sont offensés ou s'ils croient l'être, féroces alors, alors implacables, ils ne respirent que la vengeance, ils méprisent toutes les satisfactions qu'on peut leur proposer. Qu'on n'espère pas les vaincre par de mauvais traitements : ils ont toujours un moyen facile de s'y soustraire ; la mort.

Nous venons de considérer l'homme brut & sauvage ; il est notre frere : est-ce à nous, est-ce à lui d'en rougir ? Il a déjà quelques uns de nos vices ; mais il n'a pas encore toute notre méchanceté.

Mettez-le à notre place ; faites-lui connaître tous les intérêts qui occupent & corrompent nos ames ; il ne vaudra pas mieux que nous. Pour que l'homme soit bon, il faut que sa situation lui inspire peu de desirs & d'espérances.



SECONDE SECTION.

De la presqu'île du Kamtchatka.

C H A P I T R E I.

Description du Kamtchatka.

LE climat des îles que nous venons de visiter est moins dur que celui du Kamtchatka, le pays est moins affreux.

Une chaîne de montagnes rocailleuses & infertiles forme cette presqu'île. Elle s'étend depuis le 51^e jusqu'au 62^e degré de latitude. Des rivières la divisent ; des sources qui arrosent sa surface, refroidissent le sol au lieu de le féconder. Dénuée de terre propre à la végétation, exposée à de fortes gelées pendant l'été, elle ne peut ni nourrir des troupeaux ni payer les peines du laboureur. Ses volcans répandent au loin l'effroi. Des monceaux de neige qui croulent du sommet

des rochers & s'accroissent dans leur chute ; des tourbillons qui la rassemblent de tous côtés à la fois dans les plaines , l'entassent , l'accumulent & en forment en un instant des montagnes ; les inondations , les bêtes féroces rendues plus furieuses par la faim , menacent sans cesse les habitants de la mort.

Jusqu'en 1690 on n'avoit point encore entendu parler de cette contrée , & les Russes y pénétrèrent en 1696 pour la première fois.

Par quels événements des hommes se font-ils fixés dans un pays dont le seul aspect devait leur faire horreur ? On ne pourra jamais résoudre cette question que par de faibles conjectures. On dit que la langue de la principale nation du Kamtchatka paraît tirer son origine de celle des Mongols. C'est le seul fil qui puisse conduire les curieux dans ce labyrinthe , & qui peut-être ne les empêcheroit pas de se perdre.

Il est certain du moins que les Kamtchadales se sont établis depuis long-temps

dans la triste contrée qu'ils habitent. Ils n'ont aucune tradition du passé, mais une de leurs opinions religieuses peut en tenir lieu : ils sont persuadés qu'ils ont été créés dans leur presqu'île par leur Dieu Koutkhou. Ils croient que leur pays est la plus heureuse région de la terre, & qu'eux-mêmes, particulièrement favorisés des Dieux, sont les plus fortunés des hommes.

C H A P I T R E I I.

Portrait des Kamtchadales.

Nous voyons que, parmi les animaux, les races condamnées à la misère s'abâtardissent, se dégradent, perdent la beauté des formes, & ne parviennent pas à leur entier accroissement. C'est l'exercice, soutenu d'une nourriture abondante, qui donne les graces du port, la hauteur de la taille & ces justes proportions qui constituent la beauté. Soumis à cette loi générale de la nature, les Kam-

tchadales sont petits & mal proportionnés. Leur tête est grosse, leur ventre pendant, leurs jambes grêles, leur démarche lente & mal-adroite. Ils ont le teint basané, les cheveux noirs & peu de barbe. Un visage large, des joues plates, un nez écrasé, de petits yeux enfoncés, des lèvres épaisses, en font un des plus vilains peuples de la terre. La largeur de leurs épaules, indice de la force, fait un contraste choquant avec la faiblesse apparente de leurs jambes : on ne fait comment ces minces appuis soutiennent ces vastes corps.

Ajoutez à cet extérieur désagréable tout ce que la mal-propreté a de plus dégoûtant ; figurez-vous un peuple qui ne se lave jamais les mains ni le visage, qui ne se fait pas les ongles, qui, ne vivant gueres que de la pêche, exhale de toutes les parties de son corps une odeur poissonneuse, & vous aurez quelque idée des Kamtchadales.

Occupés du présent, indifférents sur l'avenir, sans habitude de réfléchir, ils

oublient les maux qu'ils ont soufferts, ceux qu'on leur a faits, & restent sans précaution, sans défiance sur ceux qu'ils peuvent craindre encore.

L'esprit se manifeste par l'usage qu'on fait des idées qu'on a reçues : comme ils ont peu d'idées, il semble difficile de porter un jugement sur leur esprit. Ils doivent l'avoir borné, mais on assure qu'ils ne manquent pas d'intelligence. Ils montrent même de l'imagination. Tout ce qu'ils voient, ils l'imitent ; ils savent contrefaire l'accent, le geste des étrangers, & , pour achever de les tourner en ridicule, ils les chanfonnent.

Comme ils ignorent les richesses, ils ne connaissent point l'avarice : sans idée d'honneur & de gloire, ils vivent sans ambition, sans orgueil. Timides, ils ne se vengent que par surprise : le moindre danger les met hors d'eux-mêmes ; ils craignent tout, excepté la mort, & se la donnent pour se soustraire aux moindres afflictions. Cela paraît contradictoire, & ne l'est pas : il est plus facile aux ames

faibles de recevoir la mort que de se mettre au-dessus de la peur.

Ils ont une religion, ils connaissent un Dieu, & paraissent ne le respecter ni le craindre ; il est trop éloigné d'eux pour occuper leurs pensées : mais ils croient que des êtres puissants & malins habitent l'air, les eaux, la terre, les forêts, les montagnes, & c'est à eux qu'ils adressent leurs hommages.

Leur langue peut exprimer les noms de nombre jusqu'à cent : mais ils n'en font pas plus habiles à calculer, & ont beaucoup de peine à compter jusqu'à trois sans le secours de leurs doigts. Leur embarras est extrême quand le nombre passe dix : ils ne savent plus que faire quand ils ont employé les doigts de leurs deux mains.

Aussi ne savent-ils pas leur âge : ce serait un calcul trop fort pour eux que de compter le nombre de leurs années. Ils distribuent leur année en quatre saisons & en dix mois ; mais ces mois, ces saisons n'ont pas une durée égale, & ne re-

viennent point à un temps bien marqué. Comment en effet pourraient-ils se guider dans cette division, sans avoir aucune connaissance de l'astronomie? Peut-on fixer l'ordre des temps, quand on n'a jetté sur les corps célestes que quelques regards indifférens & stupides? L'arrivée de quelques poissons de passage, le retour des froids les plus rigoureux, le commencement des longs jours, & d'autres observations d'une exactitude aussi peu rigoureuse, reglent chez eux le retour des saisons & des mois. Plusieurs même se contentent de diviser l'année en deux saisons, marquées par le retour du froid & de la chaleur.

Aussi peu habiles à partager les distances que le temps, ils mesurent l'éloignement d'un lieu à l'autre par le nombre de nuits qu'ils ont passées en route.

Trop inactifs, trop peu pensans pour chercher à prévenir les événemens futurs, ils sont curieux de les prévoir : c'est que, pour les prévenir, il faut des soins & du travail, & qu'il ne faut que de la

superstition pour croire qu'on les prévoit. Le récit & l'interprétation de leurs songes font le sujet ordinaire de leurs entretiens.

Ils n'estiment la vie que pour se livrer à l'oisiveté, pour goûter les plaisirs qu'ils connaissent. Forcés par le besoin, ils se soumettent aux fatigues de la chasse & de la pêche : mais ils s'éloignent peu ; il faut qu'ils puissent retourner le soir auprès de leurs femmes.

Bien différents des autres peuples orientaux, ils se soumettent, ils obéissent à leurs épouses. Elles ont en général la peau fine, un peu brune, les yeux noirs de même que les sourcils, la main petite, de jolis pieds, une taille bien prise. La nature, en leur accordant ces moyens de plaire, leur a donné un esprit plus fin, plus délié qu'aux hommes de leur pays. Leurs sauvages époux ont-ils donc senti leurs propres désavantages, & n'ont-ils pu se refuser à la douce servitude que leur imposait la beauté ? Sur la plus grande partie du globe, les hommes,

abusant de leur force , ont soumis à l'esclavage un sexe faible qui devait les désarmer & les vaincre par sa faiblesse même : dans les îles Aléoutiennes , il a conservé sa liberté : il exerce au Kamtchatka l'empire le plus flatteur ; celui qu'il doit au don de plaire.

Pussions-nous dissimuler l'insulte qu'il y reçoit ! Parlerons-nous de la dépravation du stupide Kamtchadale & de ses stériles plaisirs ? Disons-nous qu'épris d'un coupable amour pour la jeunesse de son sexe . . . ? Puisse du moins la nature n'éprouver ces outrages que dans les pays où l'homme , n'ayant jamais senti que ses rigueurs , est moins inexcusable de se révolter contre elle & de méconnaître ses loix !



C H A P I T R E I I I .

Occupations des Kamtchadales.

MALGRÉ l'amour des Kamtchadales pour l'oïfiveté, la nécessité les tient occupés pendant toutes les saisons, & les deux sexes se partagent les travaux qui leur conviennent.

Les hommes en été vont à la pêche & transportent le poisson : les femmes le nettoient, le vident, l'étendent, le font sécher. Elles cueillent des baies & des racines pour leur nourriture & pour les médicaments. C'est l'industrie perfectionnée, ou peut-être égarée, qui fouille les entrailles de la terre pour y chercher des remèdes ; l'homme encore simple les trouve à sa surface.

Les femmes préparent aussi une herbe qui, par la fermentation, produit une sorte de biere. Elles font macérer une autre herbe, elles en tirent un fil grossier dont elles ourdissent une sorte de toile

ou d'étoffe , pour faire des manteaux , des sacs , des couvertures.

Les poissons d'été se retirent à la fin de cette saison ; ceux d'automne paraissent , & une autre pêche commence. Les oies , les cygnes sauvages se montrent dans la presqu'île : il faut joindre les travaux de la chasse à ceux de la pêche ; il faut aussi préparer le bois pour la construction des traîneaux : les premiers froids annoncent déjà qu'ils vont bientôt devenir nécessaires.

C'est aussi le temps où les femmes cueillent l'ortie & lui font subir les préparations nécessaires pour la filer & en faire des filets de pêcheurs.

L'hiver est sur-tout consacré pour les hommes à la chasse des renards & des martres zibélines : les femmes restent alors dans les huttes & s'occupent à filer.

Le printemps rappelle les hommes à la pêche sur les fleuves & sur la mer. C'est alors que les femmes cueillent l'ail sauvage & d'autres plantes dont elles font leurs délices. Elles en apportent chez elles

des brassées, & elles ont consommé leur charge avant la fin du jour.

Il est d'autres occupations qui n'ont pas de même leur temps marqué, & qui doivent, dans tous les temps, se mêler aux autres travaux. Chez l'homme sauvage, & même dans les commencements de l'état social, l'industrie n'est pas divisée : il faut que chacun possède toute celle qu'exigent ses besoins ; que chacun fasse lui-même se loger, se vêtir, fabriquer tous les ustensiles qui lui sont nécessaires, & pourvoir à sa subsistance. Ainsi le Kamtchadale fait sa hutte, son traîneau, ses vases, ses paniers, son auge, son canot.

Il ne connaît pas les métaux ; mais il emploie les os, le caillou pour faire des haches, des couteaux, des lances, des fleches, des lancettes & des aiguilles. Sa hache consiste en un gros os de renne ou de baleine rendu tranchant, ou en une pierre taillée en coin & fixée par des courroies à un manche recourbé. Un homme assidu & laborieux travaille trois ans pour

creuser un canot , & plus d'un an pour faire une auge.

Aussi la peuplade qui peut se vanter d'avoir le plus grand canot , tire-t-elle quelque vanité de cette précieuse possession. On montre une auge avec la même ostentation qu'un riche fastueux met chez nous à faire étaler sa brillante vaisselle. Une grande auge est le plat de cérémonie , elle est réservée pour les jours de fêtes : apportée au milieu des convives , elle excite d'abord leur admiration ; mais , quelle que soit sa capacité , de quelque quantité d'aliments que le maître de la hutte ait eu soin de la charger , elle est bientôt vuide : car un Kamtchadale , dans un jour de festin , mange plus que dix autres hommes ; mais aussi , dans le besoin , il fait s'astreindre à la plus grande sobriété.

C'est avec un crystal de roche d'une couleur sale & verdâtre que les Kamtchadales font leurs couteaux ; ils y adaptent un manche de bois. Ils arment de ce même crystal leurs fleches & leurs lan-

ces ; ils en font des lancettes pour la saignée. Ils travaillent de petits os de martres zibelines en forme d'aiguilles , & leurs femmes s'en servent avec beaucoup d'adresse. Les hommes seraient honteux de manier l'aiguille , & ils regardent avec mépris les Russes qui exercent le métier de tailleur ou de cordonnier.

Aussi les femmes sont chargées de tous les ouvrages qui concernent le vêtement , & par-tout elles devraient seules exercer ces travaux peu fatigants , qui demandent de l'adresse & n'exigent point de force. Celles du Kamtchatka savent adoucir & préparer les peaux ; elles savent aussi les tanner & les teindre ; elles ont même l'art de donner une belle couleur rouge au poil des veaux marins.

Elles font aussi de la colle avec des peaux de poissons séchées , & sur-tout avec des peaux de baleine. Cette colle est aussi bonne que la meilleure colle de poisson qui se fait avec les vessies d'air des esturgeons.

Les Kamtchadales emploient , pour allumer le feu , une petite planche percée de plusieurs trous dans lesquels ils font tourner vivement un petit bâton : de l'herbe seche & bien broyée leur tient lieu de meche. Ils se procurent du feu par ce procédé aussi promptement que nous pouvons le faire avec un briquet & de l'amadou.

On a vu une chaîne longue d'un pied , ménagée dans une feule dent de morje. C'était l'ouvrage d'un Kamtchadale , qui n'avait pour outils que des instruments de pierre ou de crystal , & ce petit chef-d'œuvre d'adresse aurait pu être avoué par un habile tourneur.

Il est étonnant qu'un Sauvage ait pris tant de peine pour produire une agréable inutilité : c'est dans les objets de premiere nécessité qu'il faut considérer l'industrie naissante de ses compatriotes.



CHAPITRE IV.*Huttes des Kamtchadales.*

ILS ne montrent gueres plus d'art dans la construction de leurs demeures que les habitants des îles Aléoutiennes & de celles aux renards. Réduits à-peu-près au même genre de vie, & n'ayant gueres que les mêmes matériaux, ils ont dû se rencontrer à-peu-près dans la maniere de se former des asyles.

Leurs huttes sont moins vastes & moins profondes. Ce n'est plus une peuplade entiere qui y est ensevelie ; chaque pere de famille a la sienne. On creuse, pour la construire, une fosse de quatre pieds de profondeur, sur une largeur & une longueur proportionnées au nombre de personnes qui doivent s'y loger. La terre, plus ferme que dans les îles, n'oblige pas d'en étayer les parois. On plante au milieu quatre poteaux éloignés quelquefois l'un de l'autre de près de sept pieds. On

établit sur ces poteaux les traverses qui doivent soutenir le toit, on attache à ces traverses des solives dont une extrémité porte sur la terre, on les entrelace de perches, on couvre cette charpente de terre liée avec du gazon, & le bâtiment est fini. On a soin de ménager au toit deux ouvertures : l'une sert à la fois de cheminée, de porte & de fenêtre; l'autre est l'entrée des femmes.

On descend dans ces antres artificiels par des échelles qui ne sont autre chose que des planches percées de plusieurs trous dans lesquels on fait entrer le bout du pied. Elles fléchissent & tremblent sous le poids de celui qui monte ou qui descend.

Ce qui les rend plus incommodes encore, c'est que leur extrémité inférieure est appuyée sur le bord du foyer, & qu'elles s'étendent au-dessus. Elles sont si chaudes, quand on fait du feu dans la hutte, qu'on peut à peine y tenir la main, &, pour surcroît de peine, il faut franchir un tourbillon d'une fumée épaisse

dont on est étouffé. Dans les premiers temps qui suivirent la conquête, les Kozaques, gens d'ailleurs peu délicats, n'osoient se hasarder par cette ouverture infernale; ils passaient par celle qui est destinée aux femmes. Mais elles-mêmes les raillaient & riaient de leur timidité; car elles entrent & sortent ordinairement par l'ouverture commune, tenant leurs enfants dans leurs bras.

Quelques uns tapissent le dedans de leurs huttes avec des nattes faites d'herbes tressées: mais on ne voit ce commencement de luxe que chez un petit nombre de Kamtchadales, & peut-être sont-ils accusés de trop de faste.

Sur trois côtés de la hutte regnent de larges bancs qui servent de sièges & de lits. Souvent on n'a que des nattes. Le côté du foyer reste libre; c'est la place destinée aux ustensiles du ménage, & ils ne sont pas en grand nombre.

Ces habitations souterraines, ces tombeaux où se renferment les vivants, ne sont que pour l'hiver; on a pour l'été

des demeures plus saines. Celles d'hiver sont enfoncées dans la terre ; celles d'été s'élevent dans les airs , & servent de magasins dans toutes les saisons. La construction en est simple , comme les matériaux dont elles sont formées , & comme l'art des architectes qui les construisent. Neuf poteaux hauts de treize pieds , & plantés sur trois rangs à une égale distance les uns des autres , forment la charpente de l'édifice. A une certaine hauteur on y établit des traverses dans tous les sens , on les recouvre de terre & de gazon , & le plancher est fait. Il reste encore à appuyer des perches sur les poteaux , à les y fixer par des courroies , à les réunir en pointe par leur extrémité supérieure ; telle est la charpente du toit. On le revêt de longues herbes , comme nos payfans couvrent de chaume leurs cabannes. De la terre , bien liée avec du gazon , forme les murs. La partie inférieure de l'édifice reste ouverte de tous les côtés ; on y attache les chiens : la partie supérieure est réservée pour les hommes ; ils montent par des

PEUPLES SOUMIS

échelles à cette espece de colombier. Le vent fait trembler ces frêles édifices : il semble qu'il aille les renverser.

Cette construction paraît bizarre & ne l'est point. Les usages des peuples sont ordinairement fondés sur leurs besoins & sur la nature du pays qu'ils habitent. Pourquoi les Kamtchadales se logent-ils en l'air ? Pourquoi bravent-ils la fureur des vents dont ils éprouvent si souvent la violence ? C'est que leur terre, humide & marécageuse lorsqu'elle n'est pas referrée par la gelée, les force à s'élever aussi loin qu'ils le peuvent au-dessus de sa surface.

Ces cahutes d'été se nomment pemes dans quelques endroits, balaganes dans d'autres. C'est là que les habitants font sécher le poisson, c'est là qu'ils le conservent & le garantissent de l'humidité pendant l'hiver, c'est là qu'ils serrent dans cette saison tout ce qui pourrait les embarrasser dans leurs demeures souterraines ; enfin, ces greniers renferment toutes les provisions qui assurent leur sub-

sistance dans le temps où elle devient plus incertaine. Quelles précautions prennent-ils pour fermer la balagane qui contient toutes leurs richesses & leur vie même ? Ils retirent l'échelle.

Ainsi le vol est inconnu chez les nations pauvres, parcequ'elles n'ont pas de besoins imaginaires : il devient commun chez les peuples riches , & par conséquent corrompus, parceque l'oïveté du riche inspire au pauvre le goût de l'oïveté , & parceque le travail d'un homme peut bien suffire à ses besoins réels , mais non pas aux caprices dont il s'est fait des besoins.

Le vol est inconnu chez les nations à-peu-près sauvages , parceque chacun n'a besoin que de son adresse pour s'assurer une part dans toutes les productions de la terre & des eaux : le vol est commun chez les peuples riches , parceque le pauvre y a perdu tous ses droits sur les bienfaits de la nature ; parcequ'il n'a pas même le pouvoir de travailler, si on lui refuse du travail. A-t-il faim sur le bord

des eaux : il lui est interdit de prendre le poisson qu'il voit se jouer à leur surface. A-t-il faim dans les forêts ? il ne peut toucher à l'animal qui court devant lui. A-t-il faim dans un champ ? il n'en peut arracher une plante nourricière.

Il est vrai que la presqu'île du Kamtchatka est divisée en plusieurs propriétés différentes : mais chaque propriété appartient à une peuplade entière. Toute peuplade regarde comme son héritage & son domaine les bords de la rivière sur laquelle elle se trouve placée : jamais elle n'en quitte les rivages pour en aller chercher d'autres. Leur Dieu, disent-ils, a successivement parcouru les bords de tous les fleuves ; il a fait sur les bords de tous les fleuves des enfants des deux sexes, & c'est de ces enfants divins que chaque peuplade tire son origine. La propriété de la contrée baignée par le fleuve dont ils habitent le rivage, leur a été marquée par leur Dieu même.

Leurs huttes souterraines & les balaganes ne sont pas dispersées comme dans

les

les îles. Ce qui peut même étonner chez un peuple encore voisin de l'état sauvage, c'est que les Kamtchadales avaient des especes de villes, puisque chaque peuplade entourait l'enceinte de ses huttes d'un mur ou rempart de terre. Toujours dans un état de guerre, toujours menacés d'une attaque imprévue, ils avaient été forcés de se renfermer dans des murailles. Les débris multipliés de ces faibles boulevards font croire que leur population était autrefois plus nombreuse qu'elle ne l'est aujourd'hui.

CHAPITRE V.

Nourriture des Kamtchadales.

Nous venons de voir les Kamtchadales logés pour toutes les saisons, se creusant dans la terre une demeure chaude pour l'hiver, & se construisant dans l'air une habitation fraîche pour l'été; voyons à présent comment ils se nourrissent.

Ils suppléent au pain, qu'ils ne connaissent pas, par les queues & les arrêtes de plusieurs especes de poissons de la classe des saumons : ils les font sécher à l'air. Le dos & le ventre de ces mêmes poissons, séchés à la fumée, font un de leurs regals, & les plus fines arrêtes, réduites en poudre, un de leurs assaisonnements ; car ils ne font pas usage du sel.

Quelquefois ils font cuire le poisson sur des claies tendues à plusieurs pieds au-dessus du foyer. C'est de tous les mets celui dont les Russes se font le mieux accommodés. En effet le poisson, à la fois fumé & rôti, peut contracter un goût assez agréable, & la répugnance qu'inspirent à l'étranger tous leurs autres aliments, peut donner un assaisonnement à celui-ci.

Les chairs des quadrupedes & des gros animaux de mer se cuisent dans l'eau, mêlées avec différentes racines. On boit le bouillon dans des tasses de bois, on prend la viande avec les mains.

N'ayant pour plats & pour marmites

que des auges de bois qui ne peuvent supporter le feu, ils sont obligés, pour faire cuire leurs viandes, de jeter sans cesse des cailloux rougis au feu dans les auges pleines d'eau. Jusqu'à ce que la viande soit cuite, ils n'ont pas un moment de repos, continuellement occupés à jeter dans l'auge de nouveaux cailloux embrasés, & à retirer ceux qui se refroidissent pour les remettre dans le feu. Cette opération est longue & fatigante; aussi ce sont les hommes qui font eux-mêmes la cuisine, & on peut bien croire qu'ils ne mangent pas tous les jours de la viande cuite.

Mais ils ont toujours une provision qui fait leur grande ressource. Ce sont des œufs de poisson séchés, quelquefois même fermentés, & toujours mêlés avec les plus tendres écorces du faule & du bouleau. Tant que cette provision ne manque pas, le Kamtchadale n'est pas malheureux. Il n'entreprend aucun voyage sans emporter avec lui des morceaux de cette pâte, dont une livre seule peut le soutenir plusieurs jours. E ij

Ils ne mangent rien de chaud : cet usage contribue peut-être à leur conserver les dents toujours belles, & à maintenir les fibres de l'estomac dans toute leur vigueur. L'exercice fait le reste, & aucun aliment n'est indigeste pour eux.

Ils laissent aigrir dans des fosses la graisse des baleines & des veaux marins, & la font cuire avec des racines. Ils en mettent dans leurs bouches autant qu'elle en peut contenir, coupent le morceau presque au bord des lèvres, & l'engloutissent plutôt qu'ils ne le mangent.

Quand un Kamtchadale traite un de ses amis, il prend lui-même avec ses mains une forte piece de graisse, la lui enfonce dans la bouche, & coupe ce qui n'y peut entrer. C'est une des grandes politesses du pays.

Ils ont deux mets qu'ils aiment plus que tous les autres, & qui sont réservés pour les jours de fête. Le premier est composé de différentes baies & de différentes racines broyées ensemble, d'œufs de poisson, de poisson cuit, & de graisse de baleine & de veau marin.

L'autre consiste en des têtes de poisson, ou en des poissons entiers qu'on a laissés long-temps pourrir en terre. Quand on ouvre la fosse où ils ont été déposés, on ne trouve qu'une pâte que l'on tire avec des cuillers. L'étranger ne peut soutenir l'odeur infecte de cette affreuse marmelade; mais aucun mets ne flatte davantage le palais d'un Kamtchadale.

Tuer un ours est chez eux la marque de la plus grande valeur. Leurs contes, leurs chansons ne célèbrent que les exploits des tueurs d'ours. Le héros qui a pu mettre à mort un de ces animaux en conserve soigneusement la graisse. Il en présente, avec autant d'économie que d'orgueil, aux amis qu'il reçoit: c'est alors seulement qu'il commence à connaître l'avarice; il voudrait que cette provision, témoignage de sa valeur, pût ne jamais finir.

L'auge qui sert de plat n'est jamais lavée: elle est successivement commune à la famille & aux chiens. Les hommes la salissent, les chiens la nettoient avec leurs langues.

Il n'est aucun peuple sur la terre qui boive autant d'eau que les Kamtchadales; ils se plaisent à avaler des boules de neige. Les herbes âcres, le poisson séché, fumé, fermenté, pourri, leur causent sans doute une soif qu'ils ne peuvent étancher.

Nous avons vu qu'ils savaient tirer de quelques herbes une liqueur fermentée : ils ont encore inventé une autre boisson qui leur cause une ivresse souvent funeste. Ce n'est pas le goût de cette liqueur insipide qui leur plaît ; ils n'y trouvent d'autre plaisir que celui de s'enivrer, & , dans les fêtes, ils s'en font un devoir.

Il naît dans leur presque-île, comme dans toute la Russie, un champignon jaunâtre dont les Russes se servent pour tuer les mouches, & qu'ils ont nommé de-là moukhomore (tueur de mouches.) Les Kamtchadales le font infuser dans de l'eau, & cette liqueur a des effets semblables à ceux de l'opium. Prise avec modération, elle rend plus gai, plus vif, plus intrépide : mais prise avec excès, elle cause l'ivresse la plus furieuse. On

n'a d'abord que des idées agréables & riantes, & bientôt les plus sombres imaginations leur succèdent : toutes les pensées sont funebres ; les plus horribles fantômes se peignent à l'esprit égaré. On éprouve des tremblements convulsifs : on danse, on rit, on pleure ; on est transporté de fureur, on est saisi d'effroi. Souvent le malheureux veut attenter contre lui-même, souvent il ne médite que des meurtres & des massacres : sa force augmente avec la violence de ses convulsions, on a peine à le retenir, & le crime est commis avant qu'on ait pu le prévoir.

○ Cette ivresse dure douze à seize heures. On s'endort ensuite, & l'on se sent au réveil tous les membres douloureux ; comme après une grande fatigue : mais cette incommodité cesse bientôt, elle n'est point accompagnée de pesanteur de tête, ni suivie d'aucun accident fâcheux.

... Quelquefois on avale ces champignons au lieu de les faire infuser. La dose modérée est de quatre, la dose excessive de dix.

CHAPITRE VI.

Habillement des Kamtchadales.

QUAND on connaît les productions du Kamtchatka, & la rigueur du climat de cette presqu'île, on peut se faire de soi-même quelque idée de l'habit des naturels. Il est fait de peaux de rennes, qu'ils se procurent par des échanges avec les Koriaks, de peaux d'oiseaux, de chiens & de veaux marins, cousues ensemble, ordinairement sans choix. Souvent une pièce de peau d'oiseau, garnie de ses plumes, est cousue entre un morceau de peau de chien & un autre de peau de renne. Que le tout enveloppe le corps, en maintienne la chaleur, il suffit; il n'est pas temps d'avoir du goût, quand on est tout occupé du nécessaire. Un homme qui souffre le froid rassemble tout ce qu'il peut trouver pour se couvrir.

Ordinairement en hiver les Kamtchadales portent deux habits: celui de des-

sous dont le poil est en dedans, & celui de dessus dont le poil est en dehors. Par dessus leur bonnet de poil, ils mettent encore un capuchon pour se garantir des ouragans glacés qui regnent dans leur presqu'île. L'habit se met par en-bas, & le collet n'a que l'ouverture nécessaire pour passer la tête. Il descend jusqu'au genou.

Il n'existe pas de peuple qui n'ajoute quelque ornement au simple nécessaire. Pour que l'homme oubliât tout-à-fait le soin de sa pature, il faudrait qu'il fût seul. J'en avais trouvé la preuve chez les Insulaires des Aléoutiennes; je la retrouve chez les Kamtchadales, elle se présente par-tout. Le tour de leur collet, le bas de leur habit, le bout des manches, le bord du capuchon, sont garnis d'une bande de peau de chien blanc à long poil. Des houppes & des bandes de différentes couleurs sont cousues sur le dos, & y forment une singulière bigarrure. Des ornemens à-peu-près semblables étaient du goût de nos ancêtres, &

l'on en voit encore les restes dans quelques unes de nos livrées.

Les caleçons descendent jusqu'aux talons : le poil est en dedans à la partie postérieure, & en dehors sur le devant. Les bottines sont courtes : on les porte en été de peau de veau marin, & en hiver de jambes de rennes. Le poil est toujours en dehors.

L'habit de dessus est le même pour les deux sexes; mais celui de dessous est différent pour les femmes. Il est composé d'un caleçon & d'une camisole cousues ensemble. Il est fait en été d'une peau blanche & douce, & en hiver de peaux de rennes ou de beliers de montagnes. Les femmes portent aussi des bottines plus longues que les hommes, & qui montent jusqu'aux genoux.

Les hommes n'ont à la maison, pour tout vêtement, qu'un tablier de cuir, & même, avant leur communication avec les Russes, ils ne portaient pas autre chose en été. Ils ont pour cette saison des bonnets d'écorce de bouleau.

Mais les femmes ne connaissent pas de coëffure plus agréable qu'une espece de perruque dans laquelle il entre quelquefois dix livres de cheveux. Avons-nous le droit de trouver cette mode ridicule? C'était la coëffure de nos courtisans dans le dernier siecle, & il n'y a pas long-temps que nos femmes tâchaient de ressembler aux dames du Kamtchatka.

Les hommes partagent leurs cheveux en deux tresses, & ne les peignent jamais. En soulevant ces tresses, ils ramassent la vermine avec la main, en font un tas, & l'avalent.



CHAPITRE VII.

Barques des Kamtchadales.

UN peuple qui tire presque entièrement des eaux sa subsistance, a dû inventer des moyens d'en parcourir la surface. Mais, quoique tous les Sauvages voisins de la mer la couvrent de leurs barques, la navigation est restée chez eux tous à-peu-près dans la même enfance, & les Kamtchadales ne sont pas ceux qui ont fait à cet égard le plus de progrès.

On ne se sert que sur la Kamtchatka de canots qui ressemblent à nos barques de pêcheurs. Les autres canots, dont l'usage est bien plus général, ont la poupe & la proue d'égale hauteur, & les flancs, qui bombent vers le milieu, rentrent en dedans du bâtiment. Si le vent souffle avec quelque violence, l'eau ne tarde pas à remplir la barque. On ne se sert cependant que de ces canots pour naviguer sur l'océan oriental & dans le golphe

de Penjina. Quand ils ne sont que de bois, on les appelle taktou; ils prennent le nom de baidars quand ils sont revêtus de cuir. On en fend le fond, & on les recoud avec des fanons de baleine; on les calfate avec de la mousse & de l'ortie. L'expérience a fait connaître que les baidars dont le fond n'a pas été fendu, ne peuvent résister à la lame, s'entr'ouvrent & font périr les navigateurs.

Un canot n'est monté que de deux hommes; l'un est assis à la poupe, & l'autre à la proue. Tous deux rament avec des avirons qui n'ont que fort peu de force. Ils remontent les rivières à l'aide de longues perches, mais avec tant de peine, lorsque le courant est rapide, qu'ils travaillent quelquefois un quart d'heure pour avancer moins d'une toise.

Un arbre flottant fut le premier navire; quelques progrès dans l'industrie firent imaginer de le creuser avec des haches de pierre, ou par le moyen du feu; l'art encore un peu plus éclairé construisit les canots des Groënlandais, des habi-

tants des îles aléoutiennes, des Kamtchadales. Il y a loin de-là aux triremes, aux quinquéremes des anciens, & de celles-ci à nos citadelles volant sur les flots & lançant de tous côtés les feux & la mort.

C'est ainsi que sont nés tous les arts ; c'est ainsi qu'ils se sont lentement perfectionnés : il a fallu commencer par la hutte des Sauvages avant d'élever les superbes temples de la Grece ; & , si l'on n'avoit pas taillé grossièrement en bois des idoles informes, Phidias n'aurait pas fait le Jupiter tonnant.

CHAPITRE VIII.

Traîneaux des Kamtchadales.

LE long séjour de la neige sur la terre a appris à tous les peuples du Nord l'usage du traîneau. Sur les rivages de la mer glaciale, on y attèle des rennes ; sous des climats moins rigoureux, on les fait tirer par des chevaux ; les Kamtchadales & quelques autres peuples sont réduits

à n'avoir pour bêtes de trait que des chiens.

Les théories des savants, celles des philosophes, lorsqu'elles ne sont pas appuyées sur des suites complètes de faits, risquent d'être un jour démenties par des observations nouvelles, par de nouvelles découvertes. On savait que les peuples du Mexique, que ceux du Pérou, qui avaient déjà fait tant de progrès dans la civilisation, qui déjà joignaient aux arts de première nécessité quelques arts de luxe, n'étaient encore parvenus à s'asservir aucune espèce d'animaux. On se crut en droit d'assurer, d'après cette observation, que l'art de soumettre les animaux à nos volontés, de les forcer à nous servir, à sacrifier leur liberté, leur instinct même à nos besoins, à nos caprices, à notre mollesse, supposait dans un peuple bien des progrès antérieurs. Mais, pendant que quelques savants raisonnaient ainsi, d'autres apprenaient que le sauvage Kamtchadale a soumis des chiens à la domesticité, & les a forcés à lui rendre

les services que nous recevons des chevaux ; que les féroces Tchouktchi, que les Samoyedes, plus bruts encore peut-être, ont dompté l'animal le plus opiniâtre, & l'ont façonné à l'obéissance.

Il est vrai que le Sauvage qui, pressé par la faim, poursuit, attaque, tue un animal dont il va faire son repas, ne fait usage que de sa force dirigée par le besoin : il est vrai que l'affervissement d'une espece amoureuse de sa liberté est une conquête bien plus difficile & bien plus glorieuse pour l'homme, puisqu'il la doit moins à sa force, qui le céderait souvent à celle de son captif, qu'à son intelligence : mais il n'est pas moins vrai que le Sauvage, tourmenté d'abord, & bientôt éclairé par un besoin pressant, trouve en lui-même, pour le satisfaire, les ressources de la force, celles de l'adresse & celles de l'intelligence.

Les Mexicains, les Péruviens n'ont pas enchaîné d'animaux à la domesticité : mais ils pouvaient traverser assez commodément leur pays à pied ; mais ils

n'avaient pas autour d'eux d'animaux sauvages qu'ils pussent contraindre à les servir : du moins je ne me souviens pas qu'il y en eût au Mexique ; & le Paco ; errant sur les montagnés du Pérou , ne pouvait descendre dans les plaines sans y périr. Mais les habitants du Nord de l'Asie , placés dans des contrées que l'hiver rend impraticables à l'homme , & couvre , pour ainsi dire , d'un océan de neige (1) , menacés de mourir de faim dans leurs cahutes , ont commandé aux chiens , aux rennes , de les traîner à la chasse , & le chien féroce , le renne farouche ont obéi à l'ascendant de l'homme.

C'est en étudiant l'histoire des Sauvages , qu'on apprend à connaître toute l'énergie de l'espece humaine. Le Sauvage a eu besoin , pour vivre , d'atteindre des

(1) Ne peut-on pas comparer à l'Océan la profonde épaisseur de neige qui , chaque année , couvre la terre pendant plusieurs mois depuis la pointe des Tchouktchi jusqu'aux portes de Koenisberg , dans une étendue de plus de deux mille lieues ?

animaux qui fuyaient devant lui ; il a inventé l'arc : obligé de demander sa subsistance à l'Océan, il a construit des canots insubmersibles : si, pour conserver sa vie, il eût été forcé de s'ouvrir un passage dans le sein d'un rocher de granit, il l'eût creusé sans autres instruments qu'un caillou.

Les Kamtchadales n'ont pas moins d'amour pour leurs chiens qu'on en montre ailleurs pour les chevaux. Ce sont les femmes qui en prennent soin ; elles les nourrissent des plus grosses arrêtes : souvent les chiens partagent aussi la nourriture de la famille & mangent dans la même auge. Ils sont de taille moyenne, & communément blancs, noirs & gris. Kracheninnikof les rapporte à l'espece de nos chiens domestiques, & c'est ne nous rien apprendre (1). Contentons-nous de favoir à présent qu'ils sont d'une force

(1) Dans le Troisième Voyage de Cook, par un anonyme, on dit qu'ils ressemblent aux dogues d'Angleterre.

considérable eu égard à leur taille. Un chien porte une charge de soixante & six livres. Les attelages sont de huit chiens, attelés deux à deux.

Les traîneaux sont faits de deux morceaux courbés de bois de bouleau, retenus à la distance de treize pouces l'un de l'autre par quatre traverses. On élève, vers le milieu de ce premier châssis, quatre montants sur lesquels on établit le siège, qui n'est lui-même autre chose qu'un châssis de trois pieds de long sur treize pouces de large ; il est fait de perches légères & de courroies. Pour rendre la machine plus solide, on attache à la première traverse du traîneau un bâton, qui, par son autre extrémité, contient le milieu du siège.

Les traits sont composés de deux larges courroies qu'on attache sur les épaules des chiens à une espèce de poitrail. Au bout de chaque trait est une petite courroie, qui, par le moyen d'un anneau, se fixe à la partie antérieure du traîneau.

Une courroie tient aussi lieu de timon.

Elle est attachée par un bout au devant du traîneau, & de l'autre à une petite chaîne à laquelle les chiens sont attelés.

C'est encore une courroie qui sert de bride : elle est garnie d'un crochet & d'une chaîne qu'on attache au chien de volée.

Le conducteur a pour fouet un bâton crochu, de la longueur de trois pieds, à l'extrémité duquel sont placés plusieurs grelots dont le son anime les chiens. Quand il veut arrêter, il enfonce le bâton dans la neige & met en même temps un pied à terre pour diminuer la vitesse des chiens par l'obstacle du frottement. Les hommes voyagent assis sur le bord du traîneau : il n'y a que les femmes qui s'asseient dedans & qui prennent un guide pour conduire les chiens. Ce serait une mollesse, une honte, de les imiter.

La charge d'un traîneau tiré par de bons chiens, est de cent soixante livres & plus, sans y comprendre les provisions des animaux & du maître. On ne fait par jour que huit lieues au plus, encore

faut-il que le chemin soit bien battu & que le traîneau soit garni de patins faits avec des os.

Lorsque Kracheninnikof était au Kamtchatka en 1741, un attelage de quatre bons chiens y valait 15 roubles ou 75 livres, à quoi il faut ajouter 5 roubles pour le harnois, ce qui faisoit une dépense de 100 livres. On sera surpris qu'une espece de sauvage puisse subvenir à cette dépense; mais il faut observer qu'il naît chez lui des chiens, qu'il fait lui même leurs harnois & qu'il se procure par des échanges ce qui lui manque. C'est aussi par les échanges qu'ils font avec les Russes du produit de leurs chasses, que les Kamtchadales peuvent subvenir aux frais très réels & très considérables qu'occasionne l'entretien de leurs femmes, depuis qu'elles ont adopté l'habit russe,



CHAPITRE IX.

*Difficultés & dangers des voyages chez les
Kamtchadales.*

ON sent bien qu'avec de telles voitures & dans des pays sauvages & déserts, on ne se transporte pas d'un endroit à l'autre aussi commodément qu'en Angleterre ou en France, ni même que dans ces routes de l'Allemagne qui font le plus murmurer les voyageurs. Si la neige est tombée en trop grande abondance & qu'elle ne soit pas encore battue, il faut envoyer un homme devant soi pour préparer & frayer le chemin. Mais il enfoncerait lui-même, s'il n'opposait à la neige épaisse & molle encore, que la largeur de son pied : il chauffe ses patins à neige que les voyageurs appellent raquettes. Elles sont faites de deux ais assez minces, séparés dans le milieu par deux traverses, & liés ensemble au deux extrémités : celle de devant se relève en pointe. Des courroies attachées

aux traverses servent à poser & à contenir le pied.

Mais après avoir franchi un espace où la neige se trouve entassée, on rencontre souvent des endroits d'où elle a été entièrement enlevée par le vent, qui a laissé la place à découvert : il faut alors quitter les raquettes & prendre des patins à glace.

Le chemin est enfin frayé & peut être fréquenté par les traîneaux : mais cette voiture trop élevée en proportion de la largeur, verse aisément si le conducteur perd l'équilibre, & il faut bien de l'habitude & de l'adresse pour le garder. Si l'on a le malheur d'être renversé dans un désert, on risque bien d'y rester ; car les chiens, qui se sentent soulagés d'une partie du fardeau qu'ils traînaient, prennent leur course & ne s'arrêtent plus. Heureux, si, dans sa chute, on peut saisir le traîneau & ne le pas lâcher ! Les chiens s'arrêtent bientôt, fatigués de traîner le le nouvel Hippolyte. On en est quitte alors pour supporter patiemment la douleur des contusions qu'on a reçues.

Mais supposons que le conducteur, ferme sur le bord de son traîneau, ne craigne pas le danger de la chute; il a du moins bien des fatigues à vaincre dans des routes inégales. Se présente t-il une montagne devant lui; il faut qu'il la franchisse à pied, car les chiens, débarrassés de ce poids, ne la gravissent encore qu'avec peine. Pour la descendre il faut dételé les chiens, n'en laisser qu'un seul à la voiture & conduire les autres en laisse; ces animaux prennent leur course quand ils descendent des montagnes rapides, & renverseraient conducteur, voiture & bagage. On n'a pas moins de peine à les retenir sur le bord des rivières ou des précipices. Les rives des fleuves sont escarpées: il est vrai qu'ils sont couverts de glace pendant l'hiver; mais dans les froids les plus rigoureux, il y a toujours de grandes places qui restent découvertes, ce qu'on doit peut-être attribuer à des sources d'eaux chaudes qui sourdissent par dessous le lit des rivières.

Mais le danger d'être noyé dans les
fleuves

fleuves entr'ouverts ou brisé dans les précipices, n'est pas le plus fréquent de ceux que courent les voyageurs. Sortis de chez eux par un temps calme, ils peuvent à tout instant être saisis par un ouragan furieux qui les ensevelisse sous une montagne de neige. Dès le commencement de la tempête, ils s'écartent du chemin, & cherchent à se réfugier dans quelque bois, parceque la neige coupée, divisée par les arbres, ne peut s'y rassembler en un seul monceau comme dans les plaines. L'homme se couche avec ses chiens; il attend la fin de l'ouragan, qui dure quelquefois une semaine entière. Les chiens restent assez tranquilles: mais quand la faim leur devient insupportable, ils mangent toutes les courroies de leurs attelages, toutes celles qui rassemblent les pièces du traîneau, & n'en laissent que la carcasse, qui devient inutile.

Si le voyageur est éloigné des forêts, & qu'il apperçoive quelque trou dans la plaine, il s'y tapit, le couvre de quelques branchages, se roule en quelque sorte

comme une boule & s'enveloppe de ses habits. Il faut qu'il ait bien soin de ménager & d'entretenir une ouverture qui lui permette de respirer : si malheureusement il ne peut empêcher l'ouverture de se boucher, il périt bientôt dans la petite quantité d'air stagnant qui est renfermée avec lui & qui cesse d'être propre à la respiration. Retenu dans la situation la plus gênante, il n'ose remuer, de peur de faire ébouler la neige. Il éprouve un froid insupportable & quelquefois mortel, lorsque ses habits sont étroits ou trop ferrés par la ceinture : bientôt humectés par sa transpiration, ils ne peuvent plus se réchauffer.

Si dans la plaine il découvre un monticule, il court se réfugier au pied de cette éminence, du côté opposé au vent. Il faut qu'il se leve à chaque instant pour secouer la neige qui le couvre. Mais quand cette neige est humide, & qu'ensuite le vent tourne au nord & rend le froid plus rigoureux, rien ne peut le sauver ; il meurt gelé dans ses habits.

Ce n'est pas que les Kamtchadales soient fort sensibles au froid : ils y résistent avec une force qui nous est inconnue. N'est-ce pas que le froid qui les frappe au dehors concentre intérieurement tout le feu naturel dont l'homme est animé, & leur procure une chaleur que nous ne pouvons avoir, parceque nous l'exhalons sans cesse par tous les pores? On fait du moins qu'ils n'allument jamais de feu en voyage ni pour se réchauffer ni pour préparer leur nourriture. Ils vivent alors de poissons secs ou de cette pâte d'œufs de poisson dont nous avons parlé. Quand ils ont besoin de prendre du repos, ils s'accroupissent sur la pointe des pieds, au milieu de la neige & des glaces, s'enveloppent de leurs habits, dorment d'un profond sommeil & se réveillent chaudement.

Le Sybarite ne pouvait trouver le sommeil sur un lit de roses : mais les rochers aigus & la terre glacée offrent un lit assez doux pour le Sauvage dont l'esprit est tranquille & le corps fatigué.

C H A P I T R E X.

*Préliminaires du mariage chez les
Kamtchadales.*

LES Kamtchadales ne se témoignent entre eux aucun égard, n'usent mutuellement d'aucune politesse; ils ne se saluent pas, ne s'informent pas de leur santé, ne s'embrassent pas après une longue absence, ne se présentent même pas la main: mais, grossiers entre eux ou du moins très indifférents, ils cherchent à plaire aux femmes, se font un devoir de leur être soumis & se montrent toujours prêts à les servir. Ils obéissent en esclaves à leurs maîtresses & ne conservent pas pour leurs femmes moins de soumission. Enfin on a retrouvé chez eux la servitude des maris, qu'on avoit crue fabuleuse chez les Egyptiens.

Le Kamtchadale choisit ordinairement son épouse dans une autre habitation que la sienne. Il se transporte dans celle de sa

maîtresse : il sollicite le bonheur de travailler pour ses parents, de les servir ; il s'étudie à leur montrer son zèle, sa diligence & son adresse. Telles étaient les mœurs patriarcales ; Jacob servit sept ans pour obtenir Rachel. Nous retrouverons, dans une grande partie de l'Orient, l'usage d'acheter les femmes : avant de les payer par des richesses, on les paya par des services.

Si l'amant déplaît, il perd le fruit de ses peines, ou il en est tout au plus dédommagé par quelque légère récompense. Mais s'il est agréable au père, à la mère, à la fille, il demande & obtient la permission de toucher sa maîtresse, c'est-à-dire de lui dénouer les cordons de son caleçon. C'est en quoi consiste la grande difficulté : on lui permet de faire des efforts ; mais ils peuvent être long-temps inutiles, & il n'est pas près encore de recevoir le prix de son amour & de ses travaux.

En effet dès l'instant qu'on lui accorde la permission de toucher celle qui fait

l'objet ses vœux, elle est mise sous la garde de toutes les femmes de l'habitation. Ces sévères surveillantes s'étudient à ne la plus quitter : plus l'amant est habile à la poursuivre, plus elles sont alertes à le repousser. D'ailleurs la fille, qui n'est presque jamais seule un instant, est revêtue de deux ou trois de ces caleçons qui ne font qu'une pièce avec la camisole, & elle a le corps si bien entortillé de lanières & de courroies nouées dans tous les sens qu'elle peut à peine se remuer. Apperçoit-elle son amant ; elle pousse des cris, les femmes accourent, se jettent sur lui, le prennent par les cheveux, le battent, le mordent, l'égratignent : au lieu de la victoire qu'il espérait, il ne remporte que des meurtrissures.

Il arrive souvent que ses efforts durent des années entières, & toujours également superflus. Maltraité, battu, il est longtemps à rétablir sa santé & ne la recouvre que pour livrer de nouveaux combats, essuyer de nouvelles défaites & chercher à les réparer. Souvent après sept ans en-

tiers de tentatives toujours renouvelées & toujours malheureuses, il ne gagne que de se faire jeter par les femmes du haut de quelque balagane & de rester estropié.

Mais l'amant qui trouve enfin sa maîtresse ou seule, ou mal accompagnée, coupe les filets, arrache les courroies, déchire habit, camisoles, caleçons. Il l'a touchée : elle-même lui rend témoignage de sa défaite en prononçant d'une voix douce & plaintive *ni ni*. Les fiançailles sont faites, & l'on ne peut refuser à l'amant le prix qu'il a mérité.

Ce qu'il y a de singulier, ces amantes sévères, qui se défendent avec tant de rigueur, n'ont depuis long-temps plus rien à défendre. Ce serait une honte pour elles de porter des prémices dans le lit nuptial, & le gendre en ferait des reproches à son beau-pere. Aussi s'empressent-elles de perdre ce qui ferait leur déshonneur & pourrait les rendre moins chères à leurs époux. Dans les premiers temps de la conquête, les Kozagues avaient

toujours auprès d'eux quelques jeunes filles du pays, qui les engageaient à les rendre bonnes à marier.

C'est du moins ce que raconte un Auteur qui ne cherche pas à être plaifant, (1) & qui, en général, connaît bien les usages des nations qu'il a décrites. C'est ce qu'avait rapporté avant lui Krachéninnikof, dont on n'a point attaqué l'exactitude. Ce qui est contraire à nos mœurs & à nos opinions peut ne l'être pas à la vérité : faire de ce que nous voyons parmi nous la mesure de tout ce qui peut être, c'est une mauvaise regle de critique.

L'amant qui a touché sa maîtresse vient librement la nuit suivante user des droits d'époux, & dès le lendemain, sans autre cérémonie, il emmene dans son habitation sa nouvelle conquête.

(1) M. Géorgy.



C H A P I T R E X I.

Noces des Kamtchadales.

IL n'a cependant pas encore rempli toutes les formalités qui doivent lui assurer le nom d'époux ; car , par un autre usage singulier , le mariage se consume au Kamtchatka avant d'être célébré. L'époux est obligé de ramener quelque temps après son épouse chez ses parents pour y faire les noces. Il est accompagné des deux familles.

On s'arrête à quelque distance de l'habitation , & la fête commence par des chants consacrés à cette circonstance. On les accompagne de plusieurs cérémonies religieuses ou peut-être magiques : des baguettes sont entrelacées de guirlandes faites d'une herbe pour laquelle on marque une certaine vénération parcequ'on lui attribue de grandes vertus ; on prononce des paroles mystérieuses sur une tête de poisson sec qu'on enveloppe de

la même herbe , & l'on confie ce dépôt religieux à la garde d'une vieille femme.

On ajoute aux vêtements dont la mariée est déjà parée une camisole de peaux de mouton & quatre autres habits qu'on passe les uns par-dessus les autres. Elle plie sous le poids , elle étouffe & peut à peine se remuer. Conduite , & presque portée par les plus jeunes garçons de la noce , elle gagne en cet équipage l'habitation de sa famille.

Arrivée à l'ouverture de la hutte , elle n'y descend pas par l'échelle : mais on lui passe des courroies sous les bras & on la glisse dans cette fosse. La vieille gardienne de la tête de poisson met au pied de l'échelle ce dépôt jusques-là si précieux & qui va devenir l'objet du mépris & de l'insulte. Les deux époux viennent le fouler aux pieds ; les assistants s'empressent de suivre leur exemple ; la vieille elle-même , qui l'a gardé avec tant de soin , se contente d'être la dernière à lui faire cet outrage : mais elle ramasse ensuite cette tête mystérieuse &

l'expose au-dessus du foyer. Les vêtements multipliés dont on accable la nouvelle épouse, la manière dont on la descend dans la hutte paternelle, la tête de poisson, traitée d'abord avec tant de respect, ensuite avec tant de mépris; tout cela renferme sans doute quelque allégorie : mais nous n'avons aucun moyen d'expliquer le sens de ces cérémonies symboliques.

On dépouille enfin la mariée de ses habits superflus; elle les distribue à ses parents, qui lui font à leur tour des présents de noces. Tous les assistants prennent place : les rites religieux sont finis & remplacés par le plaisir. Le marié chauffe lui-même la hutte, lui-même prépare les nombreuses provisions qu'il a eu soin d'apporter : car c'est lui qui, dans ce premier jour, est chargé de régaler la compagnie toujours affamée. Le tour du beau-père vient le lendemain. Les chants, les danses se mêlent aux festins; les vieillards font des contes; ils célèbrent la gloire des plus fameux tueurs d'ours; ils

racontent les fatigues, les dangers, les aventures des voyageurs. Le désordre, la débauche, le plus dégoûtant libertinage se mêlent à la fête : car le dernier des animaux, c'est l'homme indiscipliné dans l'ivresse de la joie.

Les gens de la noce se séparent enfin le troisième jour ; les nouveaux mariés restent encore quelque temps dans la famille de l'épouse, & lui consacrent leurs services.

La polygamie est permise aux Kamtchadales : mais l'époux étant chez eux soumis à sa femme, il est rare qu'il en prenne plusieurs ; car comment obéir à la fois à tant de maîtresses impérieuses ? D'ailleurs le projet d'une nouvelle union, est un renouvellement d'épreuves & de travaux ; à chaque nouvelle femme qu'il épouse, il faut qu'il se soumette à la loi de la toucher.

Il lui reste une ressource : c'est de se contenter d'une seule femme & de prendre des concubines. Mais la polygamie & le concubinage autorisé ne se trouvent &

paraissent ne pouvoir se rencontrer que dans les pays où les hommes exercent sur leurs femmes un pouvoir absolu. Cependant on assure qu'au Kamtchatka celles-ci commandent en Souveraines. Comment la première épouse y permet-elle à son mari de contracter de nouveaux mariages ou de lui associer des concubines ? Cette contradiction, au moins apparente, m'inspire sur la vérité du fait des doutes que je ne puis résoudre. Ou l'on nous a trompés, ou l'on nous laisse ignorer des détails qui pourraient éclaircir la difficulté.

Le Kamtchadale qui voudrait éviter l'embarras & le danger de toucher sa maîtresse, pourrait épouser une veuve. Ces sortes de mariages n'exigent aucune cérémonie; ce ne sont que de pures conventions : mais un préjugé singulier les rend fort rares, & oblige ordinairement les femmes que la mort a privées de leurs époux à garder pour toujours le veuvage. On croit qu'elles sont souillées par le trépas de leurs maris : pour qu'elles puis-

font ferrer de nouveaux nœuds, il faut qu'un homme veuille bien auparavant se charger de leur souillure & les purifier en acceptant leurs faveurs. Mais cette complaisance charitable est déshonorante, & les veuves étaient toujours obligées de la payer à très haut prix. Leur sort est devenu plus doux depuis la conquête; elles trouvent sans peine & gratuitement des purificateurs parmi les Russes ou les Kosaques.

Le mariage n'est défendu dans ce pays qu'entre les peres & les enfants, les freres & les sœurs.

Le divorce y est commun & n'exige aucune cérémonie. Le mari cesse d'habiter avec sa femme, le divorce est déclaré & les deux époux sont maîtres de faire un nouveau choix.

Les femmes sont à la fois licencieuses & sauvages. Quand elles sortent, elles se cachent le visage d'un coqueluchon qui fait partie de leur robe. Rencontrent-elles un homme en chemin; elles lui tournent le dos & restent immobiles jusqu'à ce qu'il soit passé. Lorsqu'elles

voient descendre un étranger dans leur hutte, elles se tiennent cachées derrière des nattes ; ou, si elles n'en ont pas, elles tournent le visage du côté de la muraille, & continuent leur travail dans cette situation. Leur adresse-t-on la parole ; elles ne répondent qu'avec rudesse & du ton de la colere.

Mais cette humeur farouche fait pourtant s'adoucir. Elles rendent aux étrangers tous les services dont elles sont capables pour les engager à recevoir leurs faveurs. Un peu moins prévenantes pour les hommes du pays, elles ne sont du moins guere plus séveres. Elles se vantent avec orgueil du nombre de leurs amants, & leur impudicité fait leur première gloire.

Les maris, ordinairement faciles, se montrent quelquefois jaloux ; on en a vu même se venger par le meurtre & le poison. Ces exemples funestes sont rares. Le mari offensé a recours au divorce, ou si l'amant de sa femme est marié, il se fait souvent à l'amiable un échange d'é-

poufes ; la paix est maintenue & tout le monde est content.

CHAPITRE XII.

Fécondité des meres. Education des enfants.

LES femmes ne sont que médiocrement fécondes : on ne connaît pas d'exemple qu'une Kamtchadale ait eu jusqu'à dix enfants. Une maniere de vivre à-peu-près semblable à celle des femmes Aléoutiennes & des habitantes des îles aux renards, leur procure des couches aussi peu laborieuses. Un témoin digne de foi, le médecin Steller, vit une femme enceinte sortir de sa hutte, sans donner aucune marque de douleur : un quart d'heure après, elle rentra tenant dans ses bras un enfant qu'elle venoit de mettre au monde. On croirait que les accouchements doivent être aussi faciles, aussi peu douloureux chez tous les peuples sauvages ; que c'est une maniere de vivre contraire à la

nature qui rend, chez les peuples amollis, cette opération naturelle si pénible & si dangereuse : mais ce que nous dirons des femmes Kouriles peut répandre quelques doutes sur ce principe.

Les femmes, pendant le travail de l'enfantement, se tiennent à genoux, exposées sans honte aux regards de tous les habitants de la hutte. Ce sont leurs mères, ou du moins des femmes à qui l'âge a donné de l'expérience, qui leur prêtent leurs secours. L'enfant nouveau-né passe de main en main; tous le baissent & le caressent.

Les femmes du Kamtchatka se font une gloire d'être mères. Elles croient se rendre fécondes en mangeant des araignées; d'autres dévorent le cordon ombilical d'un enfant nouveau-né. Mais combien les préjugés ont de puissance pour détruire les sentimens de la nature! si elles supposent que leur fruit a été conçu dans un temps d'orage ou sous de malheureux auspices, elles détestent la maternité qui avait fait l'objet de tous leurs

vœux; elles prennent des drogues pour détruire le fruit qu'elles portent dans leur sein : souvent même, plus courageuses dans leur fureur criminelle, elles implorent l'affreuse adresse de quelques vieilles femmes accoutumées à ces détestables opérations, leur font tuer l'enfant qu'elles sentent palpiter dans leurs entrailles, & , punies justement, elles meurent quelquefois avec lui. S'il leur naît deux jumeaux, si leur fruit est mal conformé, s'il vient au monde dans un jour réputé malheureux, la rage succede à la tendresse maternelle, elles étranglent le malheureux enfant dont elles avaient désiré la naissance, & le jettent à leurs chiens qui le dévorent. Tant de cruauté fait frémir : mais, hélas ! elle ne constitue point le caractère du sauvage : elle était familière aux Grecs, aux Romains ; on la retrouve encore à la Chine, dans le sein de la police & de la morale. Ce n'est pas la nature qui inspire ces horreurs au Sauvage ; mais c'est la voix de la nature mieux écoutée qui les fait réprouver par les peuples perfectionnés.

Quelquefois c'est l'homme policé, quelquefois c'est le Sauvage qui rejette ses loix. C'est elle qui défend aux Kamtchadales d'étouffer leurs enfants dans des langes ferrés par de longues bandelettes. On se contente de les envelopper d'herbe, on les en couvre, on les dépose dans une caisse penchée qui leur sert de berceau, & à laquelle on adapte une gouttière pour faire écouler les urines. Lorsqu'ils pleurent, les meres les mettent derrière leurs épaules & les y remuent jusqu'à ce qu'ils s'endorment. C'est avec ce fardeau, qu'elles font tout le travail du ménage, qu'elles vont cueillir l'herbe dans les champs, qu'elles entreprennent leurs plus longs voyages.

Elles les allaitent tant qu'ils veulent tetter, souvent, jusqu'à trois ou quatre ans. Elles les laissent exercer leurs forces naissantes & se traîner avec effort sur la terre, à la maniere des jeunes animaux: elles se plaisent à les voir ramper jusqu'aux auges des chiens, y chercher des restes dégoûtants & s'en nourrir. Pendant

qu'ils tettent encore, on les accoutume à manger des œufs de poisson, des herbes crues & de tendres écorces de saules & de bouleaux. C'est un moment de joie pour la famille, quand ils commencent à grimper à l'échelle.

Chez les Kamtchadales, comme chez tous les sauvages, les enfants jouissent d'une entière liberté. Jamais on ne les gronde, jamais on ne leur commande rien. Maîtres de tous leurs mouvements, de toutes leurs volontés, ils sortent, & on ne pense pas à les retenir; ils rentrent & on les reçoit avec joie; ils ont faim, toutes les provisions de la hutte sont à leur disposition; ils peuvent également satisfaire & tous leurs besoins & tous leurs caprices. Le pouvoir d'un père, même sur sa fille, se borne à dire à l'amant qui la demande: « Touche-la si tu peux. »

Les pères aiment leurs enfants & les enfants méprisent leurs pères dans la vieillesse; ils les accablent d'injures, ou du moins la dédaigneuse indifférence est le sentiment le plus doux qu'ils leur accor-

dent. Ainsi chez les peuples sauvages, comme dans nos Etats non moins vicieux que policés, le mépris est le sort du vieillard : quand l'âge a détruit ses forces & mis fin à ses travaux, on lui envie quelques instants d'un triste repos qu'il a mérité; c'est avec indignation qu'on le voit jouir du faible reste des sens qu'il conserve encore; on ne répond que par l'outrage aux accents mal articulés de sa voix caduque; on lui rend ses infirmités plus douloureuses par le sourire insultant du mauvais cœur, ou par le dégoût qu'on ne cherche point à lui cacher; on voudrait enfin que le moment où il a cessé d'être utile, eût été le dernier moment de sa vie. Enfants ingrats & toujours chers, que n'imitiez-vous plutôt la conduite moins cruelle de quelques Sauvages? Que ne faites-vous couler de notre cœur les restes d'un sang demi glacé? un instant terminerait nos peines, & l'amour que nous conservons pour vous, malgré votre ingratitude, cet amour outragé, ne ferait pas le long supplice de nos derniers

ans. O ma fille ! si ma tendresse & mes soins devaient un jour n'être payés que de ta haine, ou même de ton indifférence, sois heureuse ; mais puisse en ce moment ton malheureux pere rendre le dernier soupir sur ces lignes arrosées de ses larmes !

CHAPITRE XIII.

Religion des Kamtchadales.

Nous avons déjà vu que quelques peuples sauvages, trop attachés à la terre par le besoin, n'ont pu s'élever à des idées intellectuelles, & n'ont pas de religion : les Kamtchadales en ont une ; mais c'est pour l'outrager & mériter d'être placés parmi les impies.

Koutkhou est leur Dieu ; ils se vantent de lui devoir leur origine : mais comme toute religion est divisée par les sectes qu'elle enfante, les Kamtchadales ne s'accordent pas sur la maniere dont ils descendent de Koutkhou.

Quelques uns croient que ce dieu, se promenant un jour sur le rivage de la mer avec sa femme Ilkhoum, en eut un fils nommé Simskalin, & que c'est de ce fils qu'il a fait la terre.

D'autres prétendent qu'aidé de sa sœur Koutlijitch, il prit la terre dans le ciel, l'emporta & l'affermit sur les eaux de la mer. Celles-ci furent créées par un autre dieu, nommé Outleiguin, qui y fait encore sa résidence.

Enfin, qu'il ait formé la terre de la substance de son fils, ou qu'il n'ait fait que la prendre dans le ciel où elle existait déjà, on s'accorde du moins à croire que Koutkhou la choisit pour son séjour, & qu'il se fixa long-temps dans le Kamtchatka. Cette affreuse contrée, que les habitants regardent encore comme la plus belle région de la terre, fut long-temps pour eux la terre entière. Toutes les Nations ignorantes ont donné des bornes fort étroites au globe que nous habitons, & qui n'était pas un globe pour elles.

Ici les Théologiens Kamtchadales se

partagent encore. Suivant les uns, Kout-khou eut, dans le Kamtchatka, un fils nommé Tigil, & une fille appelée Sidouka. Le frere & la sœur se marièrent & c'est leur postérité qui peuple la presqu'île.

Si vous écoutez les autres, vous serez obligé de croire, comme nous l'avons déjà dit, que le Dieu, voyageant dans toute la presqu'île avec sa divine épouse, fit deux enfants des deux sexes sur les bords de chaque fleuve : ces enfants-Dieux multiplierent à leur tour, & c'est sur cette opinion théologique que les habitants des contrées baignées par chacune de ces rivières, fondent le droit de leur propriété.

Cependant le Dieu, qui, long-temps, n'avoit pas moins chéri le délicieux séjour de la presqu'île, que Vénus aimait celui de Paphos & d'Amathonte, abandonna cet asyle du bonheur & des plaisirs : les mortels ignorent le lieu de sa retraite ; mais les vallées creusées sous ses pas, annoncent & prouvent encore aux incrédules sa marche divine.

Tijil,

Tijil, le divin Tijil, fut le bienfaiteur des hommes. Il avait appris de son pere à faire des canots; mais lui-même inventa l'art de tirer un fil de l'ortie & d'en faire des filets de pêcheurs. Les mers le récompenserent de son industrie en lui prodiguant leurs richesses. Jusques-là les Dieux n'avaient vécu que de l'écorce des bouleaux & des peupliers: mais, grace à Tijil, le poisson fumé ou pourri dans la terre couvrit les tables célestes, & les Divinités du Kamtchatka n'envierent plus à celles de la Grece les délices de l'ambrosie.

Ce ne fut pas le seul bienfait que l'on dut à ce Dieu. La terre était encore déserte: il la peupla d'animaux qu'il créa lui-même, & les Dieux se rassasierent de la graisse succulente de l'ours & de la chair délicate du renard. Quand, dans la suite, ils abandonnerent la terre aux mortels, ils leur laisserent la jouissance de tant de richesses qui n'avaient été créées que pour les Dieux.

Ainsi les Kamtchadales doivent à Koutkhoul l'existence; & à Tijil, son fils,

toutes les douceurs de la vie. Cependant ils ne leur rendent aucun hommage, ne leur demandent rien, n'en attendent rien, &, s'ils prononcent leurs noms, c'est pour en faire les objets de leurs dérisions impies. Ils ne parlent guere de Koutkhou, que pour en raconter les fables les plus indécentes. Ils l'accusent d'avoir fait les montagnes trop escarpées, les précipices trop profonds, les fleuves trop rapides. Tout ce qui choque sur la terre ces esprits ignorants & mutins est un nouveau sujet de reproche contre leur Dieu : ils l'accablent d'outrages quand ils ont quelques fatigues à éprouver, quelques peines à vaincre, quand ils se trouvent incommodés par le vent, par la pluie, par les orages.

Ils reconnaissent cependant un autre Dieu auquel ils accordent quelques marques de vénération. On n'a pas oublié de nous apprendre son nom; il se nomme Doustekhtchik. Au lieu de nous faire connaître ces syllabes barbares & dures, on aurait mieux fait de nous apprendre

les fonctions de cette Divinité : nous verrions , sans doute , que c'est quelque Dieu subalterne , qui , par son infériorité même , se rapproche davantage des hommes. Les peuples ignorants négligent le Dieu suprême ; ils le croient trop au-dessus des choses de la terre pour qu'il daigne y prendre part : ils réservent leurs hommages à des Dieux inférieurs , à des Ministres du grand Dieu , à des Génies que leurs emplois semblent attacher à la terre & qui peuvent faire aux hommes du bien & du mal. Cette idée fait la base de presque toutes les anciennes religions fausses , de presque toutes les anciennes Philosophies.

Les Kamtchadales dressent en l'honneur de ce dieu un pilier dans les grandes plaines ; ils ne tuent point d'animaux , ils ne cueillent pas de fruits près du poteau qu'ils lui ont consacré ; ils y déposent même des offrandes : mais ils ne lui sacrifient jamais que des choses inutiles , comme des nageoires ou des queues de poissons qu'ils auraient jettées , s'ils ne

lui en avaient pas fait hommage. On peut observer qu'en général les peuples de l'Asie ne consacrent à leurs divinités que ce dont ils ne peuvent eux-mêmes faire usage. Cette coutume ne serait pas ridicule, si elle provenait de l'idée que les dieux exigent nos hommages & n'ont pas besoin de nos dons, & qu'ils nous ont accordé leurs bienfaits pour en jouir & non pour les rendre inutiles en les leur consacrant.

Les Kamtchadales reconnaissent l'existence d'un démon, d'un être trompeur, malin & rusé. Ils croient aussi que les forêts, les volcans, les hautes montagnes, les sources d'eaux bouillantes sont habités par des génies bien plus redoutables que les dieux, parcequ'ils sont plus près des hommes & parcequ'ils sont mal-faisants.

Ils se promettent de vivre encore après la mort dans un autre monde, où ils n'éprouveront ni la faim ni la douleur. Ce monde, qu'ils doivent habiter un jour est situé sous notre terre qui est plate : il

a son ciel, il est échauffé par son soleil; ses nuits sont éclairées par une lune particulière, & se parent de la lumière des astres qui lui sont propres.

Aucun principe de morale ne se lie, dans leur esprit, aux idées religieuses. Ils se croient permis tout ce qui leur plaît, & ne reconnaissent pour défendu que ce qui peut leur causer du dommage.

Ils ont des préjugés tels que nous en trouvons parmi nous; s'ils nous paraissent plus ridicules, c'est qu'ils ne sont pas les mêmes. Ils se croiraient menacés d'ouragans, s'ils raclaient la terre avec un couteau; ils craindraient d'attirer sur eux les tempêtes, s'ils aiguifiaient leurs haches en voyage.

Ces opinions ne sont qu'absurdes; ils en ont de funestes. Ils ne sauveraient pas un homme qui se noye; car, en arrachant ce malheureux à la condamnation que les Dieux ont prononcée contre lui, ils croiraient attirer la même condamnation sur leur tête.

CHAPITRE XIV.

Sorcieres.

LES Kamtchadales n'ont pas de prêtres. Comme les femmes sont moins laides & plus spirituelles que les hommes, comme ceux-ci ont contracté l'habitude de leur être soumis; ce sont elles qui font les fonctions de prêtresses, ou, si l'on veut, de sorcieres. Le concubinage n'imprime en ce pays aucune tache, & l'on choisit indifféremment les prêtresses parmi les épouses légitimes & parmi les concubines. Les vieilles sont préférées.

Les femmes n'ont pour leurs cérémonies sacerdotales ou magiques aucun habit particulier; elles ne se servent pas du tambour que nous avons vu en usage dans les îles Aléoutiennes & que nous retrouverons chez presque toutes les nations sauvages du Nord. Tous leurs mystères consistent en des paroles qu'elles prononcent à voix basse sur des ouies ou des nageoires

de poissons. Elles croient, par ces sortilèges, guérir les maladies, prévenir les malheurs, & lire dans l'avenir.

L'art de consulter la destinée dans les linéaments de la main, cet art, ou plutôt cette imposture exercée par ces prêtres fugitifs de l'Égypte, que nous appellons Bohémiens, & que les Italiens nomment Zingari, est aussi pratiqué par les forcieres du Kamtchatka; elles joignent à cette trompeuse industrie un autre moyen de se rendre la crédulité tributaire, en interprétant les songes. Par-tout la fourbe & la ruse savent s'établir un revenu sur la simplicité : quelquefois le ministre du mensonge ne mérite pas notre haine; il est de bonne foi, & s'est trompé lui même le premier.



C H A P I T R E X V.

Fête solennelle.

LES KANTCHADALES ont une fête dont les cérémonies ont été soigneusement observées par un témoin digne de foi. Je crois qu'il serait impossible de les expliquer & que les naturels eux-mêmes n'en connaissent pas l'objet : mais il est vraisemblable qu'ils leur attribuent quelques vertus secrètes. Le détail de ces cérémonies bizarres est peu capable d'amuser le lecteur : mais ce qui peint la grandeur ou la faiblesse de l'esprit humain doit être conservé dans l'histoire. Ce sont des hommes comme nous, qui vivent sous l'empire de l'erreur & de la stupidité : si nous l'emportons sur eux par nos lumières, nous n'avons pas le droit de nous enorgueillir & de les mépriser. C'est aux circonstances dans lesquelles nous sommes nés que nous devons des idées plus saines : nés au milieu d'eux, ou dans une situation

semblable, nous serions, comme eux, insensés & stupides.

La fête dont nous parlons se nomme la purification des fautes. Elle se célèbre tous les ans dans le temps qui répond à peu-près à notre mois de Novembre. Les travaux de l'automne sont finis alors, & depuis la cessation de ces travaux jusqu'à la célébration de la fête, ce serait un crime de faire aucun ouvrage, d'aller à la chasse, de recevoir ou de rendre des visites.

On commence par bien nettoyer la hutte. On remplace la vieille échelle par une échelle neuve, & cela se fait avec différentes cérémonies accompagnées de paroles consacrées. On débarrasse la hutte de tous les traîneaux, de tous les harnois; on fait autour de la nouvelle échelle une sorte de procession, & l'on prépare un plat de toutes les herbes qui passent pour être agréables aux Génies mal-faisants.

Un vieillard apporte dans la hutte un tronc de bouleau; il en fabrique une idole, & chacun, à commencer par le

chef de l'habitation, attache au cou de cette idole quelques brins d'une herbe qu'ils regardent comme très précieuse.

Le même vieillard prend deux petites pierres, il les enveloppe de cette même herbe, & les enterre près du foyer en prononçant quelques paroles mystérieuses. Il allume le feu, & place au bas de l'échelle plusieurs enfants pour recevoir de petites idoles qu'on va leur jeter d'en haut. Ces enfants les saisissent, les enveloppent d'herbes & traînent par le cou la grande idole autour du foyer.

Le principal vieillard prononce encore sur le foyer quelques mots sacrés. Aussitôt tous les vieillards se levent, se prennent par la main & forment une danse grave en prononçant un mot qui est répété par tous les assistants.

Les femmes alors quittent un coin où elles s'étaient tenues cachées jusques-là, s'avancent avec impétuosité, lancent de tous côtés des regards terribles, font des contorsions affreuses, & s'approchent de l'échelle en élevant les mains. Elles pouf-

sent des cris effrayants, dansent avec vivacité & tombent à terre l'une après l'autre. Elles y restent sans mouvement, & l'on dirait qu'elles ont été subitement frappées de mort. Reportées à leur place par les hommes, elles y restent comme privées de sentiment, jusqu'à ce qu'un vieillard ait prononcé sur chacune d'elles quelques mots à voix basse : elles sortent enfin de leur espece d'évanouissement ; mais c'est pour jeter de grands cris & verser des larmes.

Le vieillard prononce quelques paroles sur la cendre du foyer, la jette deux fois en haut avec une pelle, & tous les assistants suivent son exemple. Il remplit de cette cendre deux paniers faits d'écorce, deux hommes l'emportent & la répandent sur le chemin.

Vers la fin du jour, des hommes apportent de la forêt voisine un arbre de bouleau qu'ils ont fraîchement coupé. Ils frappent avec cet arbre à l'entrée de la hutte, battent des pieds & jettent de grands cris. On leur répond de la même

maniere du fond de la hutte, & ces cris répétés de part & d'autre durent fort long-temps.

Une fille enfin, comme transportée de fureur, saute de son coin, court à l'échelle, monte, & saisit le bouleau : les femmes accourent pour l'aider, le chef de la hutte s'oppose à leurs efforts.

On descend enfin doucement l'arbre dans la hutte. Aussi-tôt qu'on y peut atteindre d'en bas, les femmes le saisissent & le tirent, les hommes d'en haut résistent, les femmes redoublent d'efforts en poussant des cris perçants. Elles ne cèdent que lorsqu'épuisées de fatigue, elles tombent évanouies. Elles sont de nouveau rappellées à la vie par les paroles magiques du vieillard & le bouleau est enfin placé dans la hutte.

Après un assez long repos, on jette dehors dans la hutte huit peaux de phoques remplies d'herbages & de saucisse faites de la graisse du même animal. On jette aussi quatre nattes pleines de provisions qu'ont apportées les hommes qui

ont été couper le bouleau. Ils ont eu soin d'y ajouter une grande quantité de coupeaux du même arbre. On se partage les provisions, on étend les peaux au pied de l'échelle, on fait avec les coupeaux un grand nombre d'idoles à têtes pointues. Les assistants les rangent les unes à côté des autres, leur enduisent le visage de jus de vaciet, & mettent devant elles des vases bien remplis & de petites cuillers. Après leur avoir laissé le temps de manger, on les dessert, on mange ce qu'on leur avoit servi, on les prend elles mêmes, on en fait trois paquets & on les jette au feu en dansant & en pouffant de grands cris.

Ces idoles ne représenteraient-elles pas des génies malfaisants? Les Kamtchadales ne croiraient-ils pas détruire ces génies en brûlant leurs idoles, comme nos ancêtres ignorants & cruels croyaient se défaire de leurs ennemis en poignant leurs représentations faites en cire? Je fais que les folies humaines sont bien variées : mais ne peut-on pas se rencon-

trer en sottises plus aisément encore qu'en inventions utiles?

La nuit est consacrée à d'autres cérémonies non moins singulieres, non moins inexplicables : elles se terminent par un repas, mais personne ne se couche : de nouvelles cérémonies recommencent avec le jour, le bouleau est enfin retiré de la lutte ; on a été absurde, & l'on se croit purifié.

C H A P I T R E X V I.

Divertissemens des Kamtchadales.

LA fête dont nous venons de parler est mystique, religieuse, expiatoire. Les hommes sont tristes, les femmes versent des larmes : leurs fureurs, leurs fatigues, leurs convulsions, leurs cris, tout ne réveille que des idées douloureuses. Abandonnons ce spectacle lugubre & transportons-nous au milieu des fêtes qui ne sont inspirées que par le plaisir.

Quand il se célèbre des mariages,

quand il se fait de grandes chasses, des pêches générales, les habitants se livrent à la joie; on se régale mutuellement, toutes les provisions sont prodiguées & l'on se ferait un crime, dans un si beau jour, de réserver quelque chose pour les jours suivans & de prévoir que les besoins satisfaits peuvent encore renaître. On engloutit avidement les mets dont les auges sont comblées; les estomacs se refusent en vain à l'insatiable gourmandise des convives; ils ne rejettent les aliments dont ils sont surchargés, que pour être encore remplis de nouveau. C'est alors qu'on boit en abondance l'infusion de moukhomore & qu'on se plonge dans l'ivresse sans y être invité par le goût agréable des liqueurs.

Cependant ceux des hommes qui conservent mieux leur sang-froid amusent les convives par différens récits. Les femmes ont horreur de l'ivresse & de tous les excès de table: rien ne peut les faire renoncer à la sobriété, & elles ne prennent part à la fête que par leurs danses & leurs chants. Elles ont la voix agréa-

ble & se font un amusement de l'exercer; souvent elles composent sur-le-champ les airs & les paroles : les airs sont aussi simples que les paroles sont naïves.

Elles dansent quelquefois ensemble des especes de pas-de-deux. Elles étendent une natte sur la terre, s'y mettent à genoux l'une devant l'autre, & chantent d'une voix fort basse : elles commencent par de faibles mouvements des épaules & des mains; la voix s'éleve peu-à-peu, les mouvements s'accélerent, elles se levent, augmentent par degré la rapidité de leurs pas & la vivacité de leur chant, & ne se reposent que quand la voix leur manque avec les forces.

Les femmes forment une autre danse en se plaçant sur deux rangées les unes vis-à-vis des autres; elles se posent les mains sur le ventre, s'élevent sur la pointe du pied, se baissent, remuent les épaules, font divers mouvements des pieds, du corps & de la tête, tenant toujours les mains immobiles & ne changeant pas de place.

Quand les hommes dansent avec les

femmes, ils se rangent en cercle, marchent avec lenteur levant en mesure un pied après l'autre, & prononcent tour-à-tour quelques mots, de façon que quand une moitié des danseurs prononce le dernier mot, l'autre moitié recommence le premier. Ils poussent fréquemment des cris étranges, donnent insensiblement à leurs pas plus de vivacité, & ne quittent la danse que lorsque leurs forces épuisées les obligent à l'abandonner. C'est un point d'honneur de danser plus long-temps que les autres; celui qui peut laisser toute la bande est regardé comme le grand danseur du canton; on en a vu continuer douze à quinze heures de suite cet exercice sans prendre un instant de repos.

Quelquefois les hommes se prennent par la main, dansent en rond, les genoux pliés, presque accroupis, battant des mains & faisant les plus étranges contorsions.

Il est difficile de bien juger d'une danse d'après une description; & celle des Kamtchadales est très bonne, puisqu'ils y trouvent du plaisir.

CHAPITRE XVII.

Maniere de se faire des amis.

M A I S ils ont une maniere de gagner l'amitié de leurs compatriotes, qui ne ferait pas du goût des autres nations. L'historien du Kamtchatka, le jeune compagnon de Steller nous auroit-il trompés? Auroit-il été trompé lui-même? Du moins son récit est plaisant, & je vais le répéter sans le garantir.

Il faut inviter à manger celui dont on veut se faire un ami. Le jour indiqué, on chauffe la hutte, on tâche de lui donner une chaleur égale à celle d'un four ardent & l'on prépare autant de nourriture que si l'on devait traiter dix personnes.

L'hôte & le convive quittent leurs habits & restent absolument nus. Le maître de la maison ferme la hutte & apporte l'auge de cérémonie, remplie de tous les mets qu'il a préparés. Lui-même ne mange

qu'avec beaucoup de distraction ; car il est sans cesse occupé à enfoncer des poignées de chair & de graisse dans la bouche de son futur ami, & à jeter de l'eau sur des cailloux rougis au feu. Cette eau se dilate en vapeurs & répand dans la hutte une chaleur insupportable. C'est un combat de gloire entre les deux hommes ; l'un s'obstinant à endurer la chaleur & à ne pas refuser de manger ; l'autre lui portant toujours, jusques dans le gosier, de nouveaux morceaux, & augmentant toujours la vapeur étouffante. Mais la partie n'est pas égale ; il est permis à l'hôte de fortir & de respirer, mais le convive ne peut obtenir cette permission qu'après s'être déclaré vaincu. Quand il ne peut plus enfin résister, quand il est près d'expirer à la fois de plénitude & de faiblesse, il demande grace, il convient galamment qu'on ne peut mieux régaler son monde & qu'il n'a jamais eu si chaud de sa vie. Mais il n'en est pas encore quitte ; il faut qu'il achete la liberté de respirer & qu'il reconnaisse la politesse

qu'on vient de lui faire par un présent au choix de son hôte.

L'abondance est la même dans les repas ordinaires ; mais la hâte est moins chaude & dans toutes les occasions l'hôte sert toujours son convive à genoux.

Mais quittons les festins & transportons-nous dans les combats.

CHAPITRE XVIII.

Guerres des Kamtchadales. (1)

LES Kamtchadales aiment les bords du fleuve près duquel ils ont pris naissance, & n'ont ni la passion ni même l'idée des conquêtes ; tous également pauvres, ils ne peuvent espérer de se charger de butin en pénétrant chez les ennemis : ce n'est ni l'espérance d'agrandir leurs domaines, ni celle de remporter de riches

(1) Depuis que les Kamtchadales sont soumis aux Russes, il ne leur est plus permis de se faire la guerre.

dépouilles qui leur met les armes à la main : ils font la guerre pour prendre des chiens, pour enlever des femmes, pour faire des prisonniers qu'ils réduisent en esclavage & qu'ils attachent aux plus durs travaux. Ainsi le peuple le plus pauvre ne peut jouir en paix de sa misère ; il possède encore quelques objets qui excitent la cupidité de ses voisins.

Quelquefois aussi la soif de la vengeance arme les Kamtchadales : la querelle de quelques enfants de deux habitations différentes suffit pour les rendre ennemis : mais il n'est pas de cause plus grave d'hostilité, que lorsqu'un homme, invité dans une autre habitation, ne croit pas y avoir été assez bien traité : ses concitoyens partagent son injure, & il faut que l'affront imaginaire dont il se plaint soit lavé dans le sang de toute une peuplade.

Les Kamtchadales ont pour armes offensives l'arc, les fleches, la lance & la pique. Comme ils ne connoissent pas les métaux, ils y suppléent par des os & des

cailloux. Leurs fleches sont mal emplumées, mal faites, mais empoisonnées : si l'on ne suce pas la blessure, le malheureux qui l'a reçue meurt en vingt-quatre heures.

Leurs armes défensives sont des cuirasses de nattes, ou de peaux de morjes & de phoques. Elles sont composées de bandes jointes l'une sur l'autre, comme dans les brassarts & les gantelets de nos anciens Chevaliers : ainsi les membres conservent la liberté de tous leurs mouvements. Pour rendre cette armure encore plus forte, on y adapte deux planches : l'antérieure couvre la poitrine, celle de derriere s'éleve à la hauteur de la tête.

Quoique ces peuples n'aient point de chefs pendant la paix, & qu'ils vivent dans une parfaite anarchie, sans avoir même aucune idée de ce que nous appelons gouvernement, ils se donnent des chefs pour la guerre, & leur marquent la plus grande considération, quand, sous leur conduite, ils demeurent victorieux.

Ils ne craignent pas la mort & se la

donnent souvent eux mêmes : cependant ils emploient dans la guerre la méthode de tous les Sauvages , & préfèrent la ruse à la force ouverte. La nuit est le temps qu'ils choisissent pour l'attaque : ils marchent en silence , & , comme ils ne déclarent pas la guerre , comme ils ont grand soin de dissimuler leur ressentiment , l'ennemi n'est jamais sur ses gardes , & ne connaît leur dessein qu'en éprouvant les premiers coups de leur vengeance. Le massacre est presque toujours affreux : on ne peut sortir des huttes qu'à la file , un homme qui parvient seul au haut de l'échelle a contre lui toute la troupe qui l'attend , & il ne faut qu'un très petit nombre de guerriers pour détruire toute une habitation.

Mais si les ennemis ont le temps de quitter leurs souterrains , ils se défendent quelquefois avec le courage le plus opiniâtre. Ils se retirent , en combattant , sur des endroits escarpés ; ils y construisent à la hâte des especes de forts , d'où sans cesse ils lancent des traits sur les agresseurs. Mais

quand enfin toutes leurs armes sont épuisées , quand il ne leur reste plus d'espérance de fuir la plus affreuse captivité , ils égorgent leurs femmes & leurs enfans , les jettent dans le précipice , se frappent & s'y plongent eux-mêmes. Ils appellent cela se faire un lit.

Les peuples éclairés estiment la valeur même dans un ennemi. Ils traitent avec honneur le guerrier qui vient de combattre contre eux & que la fortune livre entre leurs mains encore tout couvert de leur sang. Mais l'intérêt , peut-être , nous inspira le premier ces sentimens généreux : nous avons craint de sanglantes représailles ; nous avons senti que nous pourrions être un jour punis de notre valeur , si nous punissions de son courage un ennemi malheureux. Mais le Sauvage , le barbare victorieux ne prévoit pas même qu'il puisse un jour être vaincu : il ne sent , il n'écoute que sa haine.

Aussi les prisonniers qui se sont distingués par leur valeur , sont traités par
les

les Kàmthadales avec la plus affreuse inhumanité. La vengeance s'étudie à inventer pour eux de nouveaux supplices. On les coupe par morceaux, on les brûle à petit feu, on leur arrache lentement les entrailles, & les tourments qu'on leur fait souffrir sont les réjouissances de la victoire. Cependant ces malheureux semblent insensibles, ils bravent leurs bourreaux, moins par des insultes que par un froid mépris, & montrent dans leur courage plus de ressources pour endurer les tortures, que leurs ennemis n'en ont dans leur fureur pour en inventer.



CHAPITRE XIX.

Maladies des Kamtchadales.

GUIDÉS par des témoignages que nous n'avons aucune raison de récuser, nous avons dit que les habitants des îles Aleoutiennes & des îles aux renards étoient sujets à peu d'infirmités; on en dit autant de tous les Sauvages & l'on se trompe peut-être. Je croirais même que bien des Auteurs n'ont avancé cette assertion que par conjecture: ils se sont dit que les maux du corps étoient une suite de nos excès & d'une manière de vivre que la nature réproûve; pleins de confiance en ce principe, ils ont cru pouvoir assurer que le Sauvage, menant une vie conforme à la nature, devait conserver une santé parfaite qui est l'état naturel de notre constitution: mais ils n'ont pas considéré que l'excès de la misère, qu'il éprouve si fréquemment, pouvait bien

être encore plus nuisible que l'abus & l'excès de l'abondance ; ils n'ont pas observé que la nature, dont nous ressentons les bienfaits, a cependant aussi son inclé-
 mence, dont il a peu de moyens de se garantir ; ils semblent s'être dissimulé que le Sauvage, dont ils se plaisent à exalter les vertus & la sobriété, n'est pas moins intempérant dans l'abondance que patient à supporter la disette, & que toute sa vie n'est qu'une alternative du jeûne le plus rigoureux & de la plus insatiable gourmandise. Ainsi les intempéries de l'air, la misère & l'intempérance travaillent à la fois à le détruire.

Aussi les Kamtchadales éprouvent-ils un grand nombre de maladies. Souvent la paralysie les condamne à une vieillesse prématurée, & les prive d'une partie d'eux-mêmes dans l'âge où ils devraient jouir encore de toutes leurs forces.

Le scorbut est une suite de leur vie passée dans la belle saison sur un terrain marécageux ; & , en hiver, dans des huttes souterraines & mal aérées : on peut attri-

buer sur-tout cette maladie à la nourriture mal-saine que leur procurent ces poissons pourris dont ils font leurs délices,

Les Russes leur ont apporté le mal affreux qui punit par un long supplice les plaisirs passagers de l'amour. On soupçonne même que ce mal n'était pas étranger à leur nation & qu'ils en étaient attaqués avant la conquête.

Ils sont sujets à des cancers, à des ulcères rongeurs, maladies cruelles & souvent incurables. Ceux qui ont le bonheur d'en guérir, restent au moins six semaines dans un état de langueur.

Les reflets éblouissants de la neige, la fumée dont leurs huttes sont toujours remplies, les privent souvent de la vue.

Il regne dans leur presqu'île une maladie dégoûtante & souvent dangereuse, qu'il faut ordinairement éprouver une fois en la vie : c'est une espece de gale qui s'étend au deslous de la poitrine en forme de ceinture. Elle devient mortelle

quand l'éruption est imparfaite ou que la suppuration ne peut s'établir.

Cette maladie, qui a tant de rapports avec la petite vérole, ne les en exempte pas : ils l'ont reçue de leurs conquérants. Ils ont su l'inoculer à leurs enfants, en leur faisant une légère plaie au visage avec une arrête de poisson trempée dans le pus variolique : mais, ayant été pendant plusieurs années exempts de la petite vérole, ils ont négligé cette pratique salutaire.

Comme tous les autres Sauvages, ils combattent sur-tout les maladies par des enchantements ; car la charlatanerie des forciens a précédé par-tout celle des médecins : mais ils emploient aussi plusieurs remèdes végétaux. Ils ont, aussi bien que quelques peuples sauvages de l'Amérique, trouvé l'usage des clysteres, & ils se servent, comme eux, au lieu de seringue, d'une vessie de veau marin à laquelle ils adaptent une canule.

Ils n'ignorent pas non plus l'usage de la saignée, mais ils la pratiquent d'une

maniere fort maladroite. On saisit avec des pinces de bois la peau voisine de la partie malade, on la perce avec un instrument aigu de crystal, & on laisse couler le sang aussi long-temps qu'on le juge à propos.

CHAPITRE XX.

Funérailles.

LES funérailles des Kamtchadales sont barbares comme eux. Ils croient que si un homme meurt dans sa hutte, les esprits infernaux viendront le visiter & frapper en même temps les vivants. Ainsi, dès qu'ils s'apperçoivent qu'un homme est en grand danger, ils l'emportent dehors & l'y laissent mourir. S'ils n'ont pas eu le temps de prendre cette précaution, ils attachent une courroie au col du mort, le tirent de la hutte & le donnent à manger à leurs chiens. Pensent-ils qu'il vaut mieux qu'un cadavre serve de nourriture à des chiens qui sont utiles, qu'à des vers qui ne

font bons à rien? Non; ce sont des idées fort différentes qui les déterminent : ils croient que celui qui aura été dévoré par des chiens aura de bons chiens dans l'autre monde, & ils veulent lui procurer cet avantage.

C'est du moins ce que nous apprend l'Historien du Kamtchatka. Il prétend aussi que s'ils ne portent pas le mort loin de leur habitation, c'est afin que les Génies mal-faisants, contents de voir ce cadavre près de la hutte, n'y viennent pas chercher d'autres victimes.

Je ne voudrais pas nier ces explications que nous donne Krachéninnikof. Il faut que toutes les folies possibles entrent dans l'esprit humain, & celles là méritent bien d'y prendre place.

Ce qui me donnerait quelque doute sur la dernière interprétation, c'est qu'ordinairement les Kamtchadales ne se contentent pas d'avoir jetté le mort près de la hutte; ils abandonnent son habitation & vont en construire une nouvelle assez loin de la première. Ils ont grand soin de

jetter les habits du défunt, & sont bien persuadés que celui qui oferait s'en vêtir ne tarderait pas à le suivre.

Le fils aîné hérite d'ailleurs de tous les ustensiles de son pere & les autres enfants n'ont aucune part à l'héritage.

Ceux qui ont fait les funérailles, c'est-à-dire ceux qui ont aidé à passer une courroie au col du mort, à le tirer au haut de l'échelle, à le jeter dans la campagne, doivent se purifier le jour même. Ils coupent des branches flexibles, les apportent dans la hutte, en font des cerceaux au travers desquels ils passent deux fois en rampant, & les reportent dans le bois où ils les jettent du côté du couchant. Ils brûlent les ouies & les nageoires du premier poisson qu'ils prennent; c'est une offrande qu'ils font au mort : pour eux, ils mangent la chair. Celui qui a tiré le corps de la hutte est soumis à une expiation particulière : il faut qu'il attrape deux oiseaux ; il jette l'un au feu, & mange l'autre avec la famille.

Nous venons de faire connaître les

Kamtchadales tels qu'ils étaient par eux-mêmes, n'ayant encore rien reçu des nations plus civilisées, ne se doutant pas même qu'il en existât, & n'ayant encore que les idées & l'industrie que leur avait inspirées la nature. C'est dans cet état qu'il était intéressant de les considérer, parcequ'ils nous montraient alors ce que l'homme, jetté dans une des contrées les plus ingrates de la terre, peut devenir par ses propres facultés. Mais, depuis la conquête, nous ne pourrions guere observer en eux qu'une des facultés de l'esprit humain, celle de se perfectionner par l'exemple. Ils ont adopté la religion, les usages, les modes de leurs vainqueurs; ils ont reçu des idées nouvelles, parcequ'on leur a fait connaître de nouveaux objets; de nouveaux intérêts, de nouveaux rapports ont fait naître en eux de nouvelles passions; soumis à la volonté d'un maître, ils ont été forcés de suivre d'autres loix que leurs caprices; enfin ils ont perdu le triste privilège de s'attaquer les uns les autres & de se détruire mutuellement.

Ce ne ferait plus la nature qu'on étudierait en eux, mais la force des impulsions étrangères : ils ne sont pas encore tout-à-fait des Russes, mais ils ne sont plus des Kamtchadales.



TROISIEME SECTION.

Des habitants des îles Kouriles.

CHAPITRE I.

Situation de ces îles, portrait des habitants.

Au midi de la pointe du Kamtchatka commence la chaîne des îles Kouriles qui continue jusqu'au Japon. L'île Nippon, la plus considérable de la domination Japonaise, doit avoir été liée au continent de la Sibérie par une terre à présent submergée, dont il ne reste plus que les sommets. La Corée n'était point alors séparée de Nippon; la vaste contrée que nous appellons Tartarie chinoise s'étendait jusqu'aux Kouriles qui n'étaient point encore des îles; celles-ci tenaient au Kamtchatka, dont une partie n'avait pas

encore été noyée par la mer d'Okhotsk ; & le pays des Tchouktchi communiquait avec l'Amérique.

Les Japonais ont toujours fréquenté les îles Kouriles, mais ce sont les Russes qui ont fait connaître ces îles à l'Europe. Ils découvrirent en 1706 celles qui sont les plus voisines du Kamtchatka ; des Japonais qui firent naufrage en 1710 sur les côtes de cette presqu'île leur fournirent de nouvelles lumières. Des Kozagues firent les années suivantes quelques expéditions vers les plus septentrionales des Kouriles : Walton & Spangberg les reconnurent en 1739 & naviguerent jusqu'au Japon.

Nous ne parlerons ici que des Kouriles Septentrionaux. Ceux du midi vivent sous la domination des Japonais qui même ont élevé chez eux une forteresse.

Les Kouriles sont mieux faits que les Kamtchadales, & ont une physionomie plus agréable. Ils en diffèrent aussi parcequ'ils ont une barbe épaisse & des poils sur le corps. Leur taille est médio-

cre ; leurs cheveux font noirs , leur visage est arrondi , leur teint basanné.

Avec un extérieur moins rebutant , ils ont un caractère plus heureux. Ils font plus doux , plus polis , moins inquiets , plus constants & plus sûrs. Ils vivent entre eux dans la meilleure intelligence , s'entretiennent paisiblement sans s'interrompre , & témoignent beaucoup de respect pour les vieillards. Ce dernier caractère est celui de la morale déjà perfectionnée. L'amour pour les vieillards est inconnu chez les peuples sauvages que des besoins toujours pressants , toujours sentis , forcent à s'isoler , à se concentrer en eux mêmes , à n'écouter que le sentiment de leur propre conservation : il n'est pas moins étranger aux peuples corrompus , parcequ'ils trouvent dans leurs caprices , dans leur cupidité , des besoins toujours renaissans.



C H A P I T R E I I.

Maniere de vivre , habillement , industrie.

LES îles Kouriles sont des sommets de rochers que leur solidité, leur élévation a forcé les mers d'épargner. On n'y trouve que peu de bois, le renard est presque le seul animal terrestre qu'on y rencontre; la stérilité est la même que dans le Kamtchatka, & cette conformation dans le sol a prescrit aux habitans une maniere de vivre à-peu près semblable.

Les huttes des Kouriles sont construites comme celles des Kamtchadales; mais on y entretient plus de propreté.

Les Kouriles ne connaissent pas l'usage des traîneaux, parcequ'ils n'ont pas comme leurs voisins des chiens pour les tirer. Ils sont obligés de voyager à pied même en hiver; &, pour ne pas enfoncer dans la neige, ils se servent de ces grands patins que nos voyageurs appellent des raquettes.

Les hommes se noircissent le milieu des levres & les femmes les teignent entièrement en noir. Elles se tracent à l'entour des dessins ineffaçables en maniere de bordure ; les deux sexes se font aussi différentes figures sur les bras.

Les habits sont ouverts par-devant. Ils sont faits de peaux d'oiseaux de mer , de loutres marines , de renards. On ne s'occupe pas plus qu'au Kamtchatka du soin d'assortir ces peaux , & l'on mêle indifféremment dans le même habit le poil avec les plumes.

Mais les femmes , plus industrieuses que celles des Kamtchadales , savent fabriquer une toile d'ortie qui entre dans leur habillement. Les hommes font quelque commerce ; ils portent le produit de leur chasse ou de leur pêche dans les îles méridionales , & prennent en échange les marchandises du Japon , des étoffes de coton & de soie , des chaudrons , des sabres , des vases de porcelaine. Ils vont aussi au Kamtchatka ; ils y commercent avec les naturels ou avec les Russes : ils

en reçoivent ou des habits qu'ils gardent pour eux, ou des pelletteries qui leur manquent & dont ils vont faire de nouveaux échanges dans les îles du midi.

Ce trafic leur permet d'employer pour leur parure le drap & même les étoffes de soie. Ils aiment sur-tout les couleurs brillantes & l'écarlate leur plaît par son éclat. Ils s'embarassent peu de la forme des habits & se trouvent fort bien vêtus avec une jupe ou un corset de femme, recouvert d'un habit de Kozaque ou d'une robe Japonaise. Leur amour pour les habits brillants ne les rend pas plus soigneux de les conserver, & l'on voit un Kourile, vêtu d'un habit d'écarlate tout neuf, porter sur ses épaules un phoque qu'il vient de prendre & recevoir sur lui l'humeur visqueuse de cet animal & l'écume de la mer.

On ne nous apprend pas si ces peuples se font la guerre entre eux : mais quand ils ont été attaqués par les Kosaques, ils les ont étonnés par leur courage. Il fallait bien qu'ils ne fussent pas novices aux combats, puisqu'ils avaient des armes.

défensives, des cuirasses de peaux d'animaux marins. Quand pourra-t-on découvrir un peuple qui ne connaisse pas la fureur de répandre le sang?

Leurs armes offensives étaient l'arc & la flèche, connus de tous les Sauvages, la pique & le sabre qu'ils avaient reçus des Japonais. Ils maniaient toutes ces armes avec adresse.

Ils construisent des canots pour aller à la pêche des baleines, & connaissent les endroits où elles ont coutume de se reposer : ils les blessent avec des dards empoisonnés ; la blessure, toute faible, toute insensible qu'elle paraît, cause bientôt à l'animal des douleurs affreuses : il s'agite, mugit, enfle & meurt.

Le Kourile, par sa chasse & par son commerce, est bien plus riche que le Kamtchadale : une seule peau de loutre marine lui rapporte plus qu'un Kamtchadale ne peut retirer des peaux de vingt renards. D'ailleurs celui-ci, avec beaucoup de peine & d'adresse, peut à peine en un hiver prendre dix renards, & l'autre,

dans une mauvaise année, ne prend pas moins de trois loutres. En les portant au Kamtchatka, il reçoit de chaque peau 75 livres au moins, & jusqu'à 200 livres, quand elle est belle. Le débouché doit être encore plus avantageux du côté des îles méridionales.

CHAPITRE III.

Polygamie, vengeance de l'adultère.

LES Kouriles ont ordinairement plusieurs femmes, & ils leur associent des concubines. On nous laisse ignorer quel est le sort des femmes dans ces îles : comme le caractère national est honnête & doux, nous aimons à croire qu'elles ne sont pas malheureuses.

Mais, si leurs époux les traitent avec bonté, la nature leur fait éprouver une rigueur dont il est difficile de soupçonner la cause. Quoique, sans doute, leur vie soit active, elles ont des couches la-

borieuses, & sont ordinairement trois mois à se rétablir. Quand elles mettent au monde des jumeaux, il faut que l'un des deux péricisse. Nous avons observé déjà cet usage barbare dans le Kamtchatka. Quelle en est l'origine? Ne serait-ce pas que ces femmes, dont les mamelles sont, je crois, plates & décharnées comme chez toutes les femmes qui vivent sous les climats les plus rigoureux, n'ont pas assez de lait pour satisfaire aux besoins de deux nourrissons?

Je ne fais si le mari punit sévèrement l'épouse infidèle: mais je lis qu'il cherche à venger son offense sur l'amant adulateur. Il l'appelle en duel; duel singulier, dans lequel les deux champions sont également & battants & battus.

Les deux combattants se dépouillent de leurs habits & restent absolument nus. Celui qui a fait l'appel laisse à son adversaire l'avantage de porter les premiers coups: c'est ce que prescrit la loi de l'honneur. Il tend le dos, se courbe, & reçoit sur l'échine trois coups d'un fort bâton, ou

plutôt d'une espece de massue longue d'un peu plus de deux pieds & grosse à-peu-près comme le bras. Il prend la massue à son tour, & non moins animé par la douleur qu'irrité de son affront, il donne le même nombre de coups à son ennemi. Ainsi l'offenseur & l'offensé frappe & est frappé successivement jusqu'à trois fois. Il n'est pas rare que, sous cette armie terrible, l'un des combattants, & quelquefois tous les deux, perdent la vie.

C'est une honte de refuser l'appel. Si cependant on préfere son dos à la gloire, on peut prendre des arrangements avec l'époux offensé : mais c'est à lui d'imposer la loi & de prescrire le dédommagement qu'il exige en habits, pelleteries, provisions de bouche ou autres choses semblables.



C H A P I R E I V.

Entrevue de deux amis.

L'AMITIÉ est bien rare chez les peuples riches : le cœur reste vuide parceque l'esprit est entièrement rempli de fantaisies, de manéges, d'ambition, de plaisirs. Elle est plus commune chez les nations qui ont l'heureux partage de la médiocrité : le citoyen ne connaît ni la misere ni l'opulence ; il n'est pas le témoin des fausses jouissances du riche, elles n'excitent pas ses desirs ; son esprit est plus tranquille & son cœur plus occupé ; il a le loisir d'éprouver des sentiments & le desir de les épancher. Le Sauvage n'a de sentiment que pour le besoin, il ne lui en reste pas pour l'amitié.

On la trouve cependant chez les Kouriles : leur situation, dont nous ne sommes qu'imparfaitement instruits, les rapproche, sans doute, des nations qui ne

connaissent pas le poison de l'opulence & qui n'éprouvent pas l'affreuse misère.

C'est, chez eux, un spectacle à la fois singulier & touchant que celui de deux amis qui se rapprochent après une longue absence. Dès que le Kourile apprend que son ami est descendu de son canot, il quitte sa hutte; & marche gravement, couvert de ses habits de guerre & agitant sa lance & son sabre. Les deux amis s'approchent, en formant une sorte de danse, & bandent l'arc l'un contre l'autre. Mais aussitôt, comme s'ils se repentaient d'avoir paru se menacer un instant, ils jettent leurs armes, se précipitent, se pressent mutuellement dans leurs bras, & versent des larmes de joie & de tendresse.

Ensuite l'habitant conduit chez lui l'étranger, le fait asseoir, le régale de son mieux, se fait un devoir de le servir, lui demande & écoute avidement tout ce qui lui est arrivé depuis le premier moment de leur absence. Il se tient debout par respect, & toute sa famille en suspens prête une oreille attentive au dis-

cours de l'étranger. Il parle souvent des heures entières, il entre dans les moindres détails de ses chasses, de sa pêche, de ses chagrins, de ses plaisirs : personne ne l'interrompt ni ne lui laisse soupçonner qu'il parle trop long-temps. Il ne voit sur aucun visage les traces de l'ennui ; il n'y lit que l'intérêt qu'excitent ses aventures. Quand il a terminé son récit, le plus âgé de l'habitation prend la parole & commence le sien ; il est écouté avec les mêmes égards. Enfin l'arrivée d'un hôte chéri est célébrée par une fête : des danses, des chansons, des contes, des festins en remplissent tous les instants.



C H A P I T R E V.

Religion des Kouriles.

QUELLES idées les Kouriles ont-ils de la Divinité? Quels sont les Dieux que représentent de petites figures faites avec beaucoup d'adresse, qu'ils gardent dans leurs huttes & qu'ils ont le plus grand soin de parer? Ils offrent à ces idoles les premiers animaux qu'ils prennent à la chasse; c'est-à-dire qu'ils en suspendent les peaux devant elles & qu'ils les leur consacrent; car pour la chair, ils la mangent eux-mêmes.

Quand ils abandonnent leurs huttes, ils y laissent & les peaux consacrées & les idoles: ils ne négligent pas cependant de les emporter avec eux quand ils vont en mer: elles sont ménagées tant que la navigation est heureuse; mais dès qu'ils se voient menacés de quelque danger, ils les jettent dans l'eau.

Ont-ils des prêtres ou des forciers?
célébrent-ils

célébrent-ils des fêtes? ont-ils des endroits consacrés à l'exercice du culte? On ne nous donne là-dessus aucune lumière. Je croirais cependant volontiers, avec M. Géorgi, que leur religion & celle du Kamtchatka sont des branches du chamanisme. Comme ce culte, différemment altéré en passant d'un peuple à l'autre, est suivi par toutes les nations dont nous avons à parler, jusqu'à ce que nous soyons parvenus aux deux grandes familles des Mongols & des Tatars, nous croyons que c'est ici le lieu de le faire connaître.



 QUATRIEME SECTION.

DU CHAMANISME,

*Religion fort ancienne & très répandue
dans le nord de l'Asie.*

CHAPITRE I.

De l'antiquité du Chamanisme.

LE Chamanisme, ou, pour parler le langage des anciens, la religion des Samanées, (1) paraît avoir régné dans l'Inde dès les siècles les plus reculés : les

(1) Les Grecs changeaient tous les noms étrangers pour leur donner plus d'harmonie. D'ailleurs, à en juger par leur alphabet, ils ne pouvaient exprimer la syllabe *cha*, à moins qu'ils ne la représentassent par le *sigma* joint au caractère *khi*, lequel n'était, comme le *ch* des Allemands & le *khier* des Slaves, qu'une forte aspiration. Les peuples de l'Europe sont fort

conformités qui se trouvent entre elle & celle des Brachmanes laissent douter laquelle des deux doit son origine à l'autre : il est moins incertain qu'elle soit la mere du Lamisme. C'est peu qu'on retrouve la plupart de ses dogmes fondamentaux & de ses pratiques dans le culte des anciens peuples de la Chaldée, de l'Égypte, de la Grece & de l'Italie ; on lui trouve des ressemblances frappantes avec la religion que Dieu dicta lui-même au peuple qu'il avait choisi, quand, dans la profondeur de ses décrets, il voulut préparer les hommes par une loi encore imparfaite, à recevoir la plus sainte des loix.

Les anciens ont confondu souvent les Brachmanes & les Samanées : mais Por-

embarrassés pour représenter le son que nous exprimons par le *ch* dans les syllabes *cha*, *ché*. Les Allemands le représentent par *sch*, les Anglais par *sh*. Ce son devrait avoir son caractère particulier ; il ne se trouve chez les modernes que dans l'alphabet des Slaves, & leur apôtre Cyrille l'a emprunté des Hébreux.

phyre ne s'y est pas trompé : « les Sages
 « de l'Inde, dit-il, sont appellés Gym-
 « nosophistes. On nomme Brachmanes
 « ceux qui s'adonnent à l'étude de la sa-
 « gesse & de la religion par héritage &
 « parceque c'est un droit attaché à leur
 « tribu : mais les Samanées consacrent par
 « choix leur vie à la religion ». (1) On
 croit que ces derniers étaient sur-tout ré-
 pandus dans la partie occidentale de l'Inde
 voisine de la Bactriane & de l'Asie. Ils
 furent connus des Grecs dans le temps
 d'Alexandre, & quelques uns d'entre eux
 vinent trouver ce Conquérant. On les
 nomma Gymnosophistes, ce qui signifie
 les Philosophes nus, parcequ'ils négli-
 geaient de porter des habits. Dans le climat
 chaud qu'ils habitaient, les vêtements
 ne sont utiles qu'à la pudeur, & la sagesse

(1) Sapientes Indorum nominati sunt Gym-
 nosophistæ. Inter eos, qui, quâdam generis suc-
 cessione, in studio religionis & sapientiæ proce-
 debant, Brachmanes nominati sunt; qui verò
 idem electione tantùm profitebantur, Samane
Porphyr. de abst. antiq. interprete Ficino.

humaine est si près des travers les plus extravagants, que les Gymnosophistes négligeaient peut-être la pudeur par principe de philosophie, comme le firent depuis les Cyniques.

Le mot *Chaman* signifie solitaire dans la langue ancienne & sacrée des Siamois, & le nom de Talapoins qu'ils donnent encore à leurs prêtres, a le même sens dans leur langue moderne. Il convenait en effet aux Chamans ou Samanées de l'Inde. « Ce sont des solitaires, dit Saint-Clément d'Alexandrie; ils n'habitent pas les villes, ils ne logent pas dans des maisons; ils ne couvrent leurs corps que de nattes d'écorces, ne se nourrissent que de fruits sauvages & ne boivent que de l'eau. »

Ils étaient en même temps philosophes & Théologiens; car, dans la haute antiquité, ces deux professions ne furent jamais séparées. Comme on ne rassembloit point d'observations, comme on ne faisoit pas d'expériences, la philosophie ne s'occupoit que de la morale & de cette

métaphysique exaltée qui tient de près à la théologie & qui souvent ne s'est alliée avec elle que pour la corrompre.

Leurs mœurs étaient austeres ainsi que leurs principes : ils s'abstenaient de la chair des animaux ; (1) ils regardaient le temps de la vie comme une servitude qu'ils supportaient avec peine , ils attendaient avec impatience le moment où leurs fers seraient brisés , & souvent ils les rompaient eux-mêmes en se donnant la mort. (2)

On regarde comme le plus célèbre des Chamans , & il faudrait regarder peut-être comme le plus grand corrupteur du Chamanisme , ce Budda , Xaca , Fo , ou

(1) *Gymnosophistæ, præter reliquam temperantiam atq; sanctimoniam, animalibus abstinabant. Porphyr. de abstin. antiq.*

(2) *Samanei hujus vitæ tempus, tanquam necessariam quandam servitutem naturæ ministrantem, inviti ferebant, studebantque animas è corpore solvere : &, cum prosperè corpus se habere sentirent, sæpè, nihilo ad hoc urgente, egrediebantur è vitâ. Id. ibid.*

Sammonocodom qu'une vierge mit au monde par le côté & dont une partie des Indiens, des Chinois, des Japonais ont adopté la doctrine. Les anciens Chamans n'adoraient, dit-on, aucun simulacre, & Budda prêcha au peuple le culte des idoles & la transmigration des ames.

Quoique la doctrine des Brahmes paraisse née de celle des Chamans, il n'en regne pas une haine moins vive entre les Sectateurs des deux cultes. Les Brahmes persécuterent les Chamans de l'Inde & les accuserent d'idolatrie; ils parvinrent enfin à les chasser du pays où leur religion avait si long-temps dominé, & depuis environ six siècles, on n'en trouve plus qu'au-delà du Gange.

L'autre fille du Chamanisme, la religion des Lamas, lui a enlevé les Kalmouks & les Mongols. Mais il a continué de dominer dans une grande partie de la Sibérie, & il a eu la gloire de n'être remplacé dans le nord de l'Europe que par le Christianisme.

A la place des Gymnosophistes de l'In-

de, dont les anciens ont célébré la sagesse, nous ne verrons dans le Chamanisme du nord que des forciers. Mais est-il étonnant que le culte des Samanées se soit altéré, corrompu, en passant chez les Samoïedes & les Toungoufes? D'ailleurs on nous apprend que la dernière classe des Samanées se livrait aux sortilèges & vivait de son ignorance ou de son imposture. Enfin les forciers ont toujours été les premiers prêtres des nations ignorantes & peut-être voyons-nous chez les peuples sauvages de la Sibérie l'état originare du Chamanisme : religion d'abord grossière comme ses sectateurs; mais qui s'est épurée en passant chez des peuples éclairés, ou quand les peuples qui la professaient eurent acquis eux-mêmes plus de lumières.

Pratiquée par des sauvages, n'ayant que des Sauvages pour prêtres, elle ne nous présentera pas ces idées de spiritualité qui convenaient au génie contemplatif des Sages de l'Inde : mais on la verra partagée chez les différents peuples par toutes

les absurdités , toutes les superstitions qu'inspire l'ignorance , comme les religions se divisent en différentes sectes , chez les peuples instruits , par l'abus même de la science & du raisonnement.

Malgré les différences que l'on observe dans la croyance & dans la pratique chez les peuples qui suivent le Chamanisme , nous espérons de retrouver ce qui fait le fondement de leur culte. Ce qui n'appartiendra qu'à quelques peuples fera le caractère d'une secte particulière ; ce que nous rencontrerons également chez tous les peuples , sera le caractère de la religion elle-même.



C H A P I T R E I I.

*Sentiments des Chamaniens sur le dieu
suprême & les dieux inférieurs.*

Tous les Sectateurs du Chamanisme reconnaissent unanimement un Dieu suprême & créateur que les différentes nations du même culte réverent sous des noms différents. C'est lui que le Finnois appelle Ioumala, le Toungouse Boa, le Bouriate Tinguiri ou Roi du ciel, le Télioute Koudai, le Kamtchadale Kout-khou, le Samoiede Nom ou Noum & le Vogoule Troron. Ainsi, chez les anciens Polythéistes dont les opinions religieuses nous sont plus familières, nous trouvons, sous des noms différents, les attributs ou les ministres de la divinité : mais par-tout nous voyons un dieu supérieur, Bel ou Baal dans la Babylonie & la Chaldée, Zeus chez les Grecs, Jupiter chez les Romains.

Suivant les Chamaniens, Dieu, au-

teur de tout, aime l'œuvre de sa création ; il voit tout, il peut tout ; mais il confie les faibles intérêts des hommes à ses ministres, & , comme il est impassible, on ne peut l'irriter ni le fléchir. Ce n'est pas lui, ce sont ses ministres qui distribuent aux hommes les peines & les récompenses.

Cette doctrine n'est pas éloignée de celle des anciens sages, & c'étoit celle qu'on enseignait dans les Mysteres. « Le premier Dieu, dit Iamblique, donne tout à tous ; les dieux inférieurs donnent à tous de certaines choses ; les démons donnent seulement de certaines choses à de certains hommes. » (1) On voit, par ce passage que le dieu suprême, content d'avoir tout créé, remet aux divinités subalternes le soin de distribuer ses bienfaits. Aussi, suivant quelques anciens interprètes des choses divines, ce n'étoit pas au souverain dieu,

(1) *Deus primus dat omnibus omnia; dii sequentes omnibus aliqua largiuntur; daemones atque animæ aliquibus solum & aliqua tantum.*
Iamblicus de myst. interprete Ficino.

mais aux puissances inférieures, que s'adressaient les vœux & les sacrifices.

On peut regarder, dans le Chamanisme, comme des hérétiques & des impies ceux qui bornent avec les Kamtchadales la puissance du premier dieu, qui croient que le mal physique qu'ils observent dans la nature ou qu'ils éprouvent eux-mêmes est une preuve de son impuissance, & qui ne craignent pas, dans leurs grossières railleries, d'insulter le créateur.

Les Chamaniens, en général, croient dieu invisible; quelquefois ils lui donnent une forme humaine, parceque la faiblesse humaine puise toujours en elle-même l'idée de la perfection. Ils placent son habitation dans le soleil, & quelques uns prennent le soleil pour la divinité même. La plupart pensent qu'il daigne quelquefois se manifester aux hommes dans les songes. C'est aussi ce que pensaient les anciens. (1).

(1) Les anciens ont cru que l'ame avait pendant le sommeil des idées nettes, même de

Il a distribué aux dieux inférieurs l'administration du monde. Ils lui sont soumis : mais quoiqu'ils ne puissent lui résister, quoique obligés de lui obéir, ils suivent souvent leurs propres volontés dans ce qui dépend de leur ministère, lorsqu'ils ne sont pas gênés par ses ordres : leur bienveillance est nécessaire aux hommes, il faut l'implorer par des prières, l'acheter par des sacrifices.

Parmi ces puissances, il en est un grand nombre de malignes. Le chef de ces dernières est Chaitan ; c'est le Satan des Chaldéens. Après le dieu suprême, il est le plus puissant des dieux. On peut le regarder comme l'Arimane des Perses, comme le mauvais principe. Il n'a, non

l'avenir, parcequ'étant éternelle & ayant eu des communications avec des multitudes d'ames innombrables, elle voit tout ce qui est dans la nature, lorsque le corps qui l'embarrasse est assoupi & mort en quelque sorte. « Nam quæ
 « vigilantibus accidunt varibus, eadem nobis
 « dormientibus. Viget enim animus in somniis,
 « liberque sensibus ab omni impeditioe cura-

plus que ses ministres, aucune bonne qualité, & toutes ses volontés le portent au mal : cependant on peut le fléchir & même le violenter : il ne peut rien refuser aux Chamans ou prêtres, quand ils emploient les paroles & les rits capables de lui en imposer. C'est ainsi que les prêtres de l'Égypte employaient, contre les puissances inférieures, la menace & la violence. Les dieux malfaisants habitent dans l'eau, dans l'abyme, dans les volcans, dans les forêts.

Le soleil, la lune, les étoiles, les nuages, l'arc en ciel, la foudre, la tempête & tous les phénomènes célestes, le feu, la terre, les hautes montagnes, les forêts, les grands fleuves sont autant de divinités du Chamanisme : & il est naturel aux

rum, jacente & mortuo penè corpore: qui,
 quia vixit ab omni æternitate, versatusque
 est cum innumerabilibus animis, omnia, quæ
 in naturâ rerum sunt, videt, si modò tempe-
 ratis escis modicisque potationibus irâ est af-
 fectus, ut, sopito corpore, ipse vigilet. Cic.
 de Divinat. lib. I. 115.

hommes d'attribuer un caractère divin à tout ce qui les étonne ou les effraie. Plusieurs reconnaissent des dieux particuliers qui président à la santé, à la chasse, aux voyages, aux femmes, aux enfants, aux troupeaux. Ces idées religieuses se retrouvent par-tout, parceque c'est le propre de l'homme souffrant & craintif, d'imaginer quelques puissances secretes & divines, capables de soulager les maux & de dissiper les objets de ses craintes.

Comme les anciens reconnaissaient différentes hiérarchies des puissances célestes & y associaient les hommes déifiés, les Chamaniens regardent aussi comme des demi-dieux les chefs de leurs races, leurs héros & leurs Chamans. Les dieux supérieurs se servent de leurs conseils dans l'administration de ce monde.

On retrouve, dans le chamanisme comme chez les disciples de Zoroastre, des feux sacrés, & même, en général, ils attribuent au feu quelque chose de divin. Il n'est pas permis de le toucher à

ceux qui ont contracté quelque souillure.

Les nations opulentes ont supposé aux dieux une cour brillante & de puissantes armées : les Sauvages, qui n'ont aucune idée de nos armées, ni de nos cours, prêtent aux dieux une maniere de vivre semblable à la leur, & y ajoutent seulement le degré de perfection qu'ils sont capables d'imaginer. On dit que les Scandinaves espéraient avoir dans le ciel le plaisir de se chauffer à de bons poëles & de s'y enivrer de biere forte : les Kamtchadales croient que leurs dieux voyagent dans de beaux traîneaux tirés par des chiens vigoureux, & le Samoyede suppose qu'ils possèdent de riches troupeaux de rennes, & qu'ils goûtent le plaisir de faire des chasses & des pêches toujours abondantes.



CHAPITRE III.

Des idoles.

QUOIQU'ON trouve une époque où les Samanées de l'Inde n'étaient pas idolâtres; quoique, même aujourd'hui, des nations encore grossières, comme les Mordvans, ne le soient pas; on peut dire en général que les Chamaniens ont des idoles. Elles sont faites ordinairement par leurs prêtres, qui leur en distribuent de nouvelles chaque fois qu'on célèbre des fêtes ou qu'on offre des sacrifices. On dit que la plupart ne les regardent que comme des représentations de leurs dieux & que les plus stupides les prennent pour des dieux elles-mêmes.

Mais n'est-ce pas par conjecture que M. Géorgi n'attribue cette dernière opinion qu'aux hommes les plus stupides? Je croirais volontiers que tous les Chamaniens supposent qu'un divin caractère

est imprimé à leurs idoles par les cérémonies que fait le Chaman avant de les distribuer aux peuples. Pourquoi des nations Sauvages hésiteraient-elles à croire ce qui faisait une partie de la croyance des Egyptiens ? Consultez l'Asclépius faussement attribué à Hermès, mais dans lequel on nous a conservé des débris précieux de la théologie égyptienne ; vous verrez que les hommes savent communiquer à des statues quelques portions de la puissance divine (1).

Les Chamans choisissent pour faire des idoles des troncs d'arbres nouveaux & singulièrement figurés, ou des brisures de cailloux dans lesquelles on croit trouver quelque ressemblance avec la figure humaine. Quelquefois un rocher tout entier, d'une forme bizarre, est regardé

(1) Species verò deorum, quas conformat humanitas, ex naturâ utrâque conformata sunt : ex divinâ, quæ est prior multòque divinior, & ex eâ quæ intrâ homines est, id est materiâ quâ fuerunt fabricata. *Mercurii Trismeg. Asclépius, interprete Apuleio.*

comme une idole : plus souvent une idole n'est autre chose qu'une petite poupée fort mal faite, une plaque de fer grossièrement taillée, ou un morceau de feutre découpé de manière à représenter fort imparfaitement une figure d'homme. On revêt les poupées d'un petit habit semblable à celui des Chamans, & on leur couvre quelquefois le visage de feuilles de cuivre. Dans d'autres endroits, on les pare, on les hérissé de plumes de hiboux. On fait aussi des idoles avec le sang qu'on tire du cœur des victimes & qu'on pétrit comme une pâte. On y ajuste des grains de verre pour représenter les yeux, & quelques plumes de chouettes font leur coëffure.

Comme on reçoit de nouvelles idoles à chaque fête, on finit par en avoir un fort grand nombre. Les uns les suspendent au plancher, les autres les attachent à un coin de la hutte, d'autres les tiennent renfermées dans des coffres. On leur rend des hommages, on leur fait des prières, on se prosterne devant elles, on les emporte avec soi à la chasse & à la

pêche. C'est un devoir de les barbouiller de graisse & de sang, & Théophraste nous apprend que cette superstition n'é-
 tait pas étrangère aux Athéniens. Ils frot-
 taient d'huile des pierres qui se trouvaient
 sur les chemins, & qui étaient consacrées
 par la dévotion du peuple. On ne manque
 pas non plus d'enfumer les idoles en brû-
 lant devant elles de la graisse de baleine,
 du suif, de l'huile, des morceaux de sa-
 pin. Mais quand on est malheureux, on
 accable de reproches ces objets long-
 temps révéés, on les bat, on les met en
 pièces, on les jette à terre ou dans l'eau.

Ce dernier traitement prouve que les
 idoles ne représentent que des divinités
 subalternes, de ces esprits qu'ont recon-
 nus les docteurs de l'idolâtrie égyptienne
 & grecque; « à qui, dit lambligue, on
 « peut adresser des ordres, qu'on peut
 « même traiter avec violence, & qui
 « ne jouissent pas d'un jugement, d'une
 « raison qui leur soient propres (1). »

(1) *Iussa & imperia violenta diriguntur ad
 spiritus nec utentes propriâ ratione, nec judiciâ*

CHAPITRE IV.

Des Chamans ou Prêtres du Chamanisme.

LES Chamans ou prêtres du Chamanisme ne sont pas distingués des autres hommes par une éducation plus soignée, par des regles particulieres, ni par une maniere de vivre plus austere. Ils ne sont remarquables que par l'habit, & même, chez plusieurs nations, ils ne le revêtent que pour célébrer leurs mysteres. La conaissance de leurs rits superstitieux fait toute leur science, & même il paraît que ces rits dépendent, à beaucoup d'égards, de leurs caprices. Ils ne sont pas exempts de travailler, de chasser, de pêcher comme les autres : la part qu'ils ont aux offrandes & aux sacrifices leur procure seulement une vie plus aisée.

discretionisque judicium possidentes. *Iamblic.*
de myst.

Comme ils font les médiateurs entre les hommes & les dieux, comme ils possèdent toute la science connue des nations qu'ils séduisent, ou plutôt comme ils ont l'art d'en imposer à l'ignorance, ils jouissent d'un grand pouvoir, ou même eux seuls font puissants chez des peuples qui ne reconnaissent point de chefs & qui vivent dans la plus parfaite égalité. On les respecte, on les craint, quelquefois on les aime, plus souvent encore on les hait, parcequ'ils abusent de leur pouvoir pour faire du mal.

Si leur état a ses agréments, il a ses peines & ses fatigues. Pour exercer leurs prestiges, ils font des mouvements violents, d'affreuses contorsions, tremblent, écument & tombent privés de sentiment. Tel fut toujours l'art des faux prophètes.

« Ceux qui sont pénétrés du souffle di-
 « vin, dit Iamblique, ne vivent plus
 « d'une vie animale. Qu'on les pique,
 « qu'on les écorche, qu'on les soumette
 « à différentes tortures, on les trouve
 « insensibles. Exposez-les au feu, ils ne

« brûlent pas, car le dieu qui souffle
 « en eux repousse le feu qui les appro-
 « che (1). »

Je ne crois pas que les Chamans aient porté si loin la perfection de leur art : mais du moins quelques infirmités sont les suites de leurs efforts habituels pour tomber en convulsion, & les mouvements qu'ils impriment à leurs yeux pour les rouler d'une manière effrayante, finissent souvent par les priver de la vue. Ils n'en sont que plus respectés, & la cécité est regardée en eux comme une faveur du ciel. C'est ainsi que l'aveugle Tirésias fut le devin le plus célèbre de l'antiquité, & que les Grecs ont cru devoir supposer que le plus grand de leurs poètes était aveugle.

(1) Quòd autem afflati divinitus non vivunt tunc ipsâ animalis vitâ, patet quia multi eorum, admoto igne, non uruntur, ignem videlicet repellente deo intus afflante : vel, si uruntur, non perferunt, neque pungentia percipiunt, vel radentia, vel ulla tormenta. *Iamblic. de Myst.*

Les vieux Chamans font chargés de l'instruction des jeunes. Comme il faut croire qu'on est appelé à cet état par une vocation particulière, quelquefois on a peu de Chamans, & quelquefois on en a un nombre considérable. Le mal caduc est le signe le moins équivoque d'une vocation divine ; mais ceux qui n'ont pas l'avantage d'éprouver naturellement des convulsions savent les contrefaire, & c'est le plus grand nombre.

Les Chamans se distinguent par un habit singulier, moins pour plaire aux dieux, que pour effrayer les hommes. Ordinairement cet habit est long, à la manière des Orientaux. Il est de cuir & presque tout couvert d'idoles de taule, de chaînes, d'anneaux, de sonnettes, de morceaux de fer, de queues d'oiseaux de proie, de bandes de fourrure. Leur bonnet, chargé des mêmes ornements ou des mêmes épouvantails, est hérissé de plumes de hiboux.

Pour que cet habit fasse plus d'effet, ils ne le revêtent guere que pour exer-

cer leurs prestiges : Ils choisissent pour cette scene mystérieuse des huttes souterraines, éclairées par la sombre lumiere du foyer. On sent que, dans cette demi-obscurité, ils doivent paraître affreux : ils s'agitent beaucoup & ne peuvent se remuer sans faire entendre un bruit de ferraille & de chaînes qui ajoute à l'horreur qu'ils excitent : leurs grimaces, leurs contorsions, leurs pâmoisons, tout en eux inspire l'effroi.

Souvent pour se procurer une sainte ivresse, ils aspirent avec force de la fumée de tabac. Ils font de grands sauts autour du feu, tournent horriblement les yeux & la bouche, frappent des mains, poussent de grands cris, prononcent d'une voix effrayante des accents presque inarticulés, appellent les dieux par leurs noms & tremblent de tous leurs membres. Ils paraissent tomber enfin dans un profond évanouissement. Le peuple est persuadé que leurs ames se séparent alors de leurs corps & descendent dans l'abyme où elles conversent avec les dieux mal-faisants. Après

toutes ces affreuses cérémonies ils rendent enfin les réponses qu'ils ont reçues des dieux.

Le tambour des Chamans est le principal instrument de leur imposture : c'est par le pouvoir de ce tambour qu'ils commandent aux génies, les forcent à opérer des merveilles & à leur dévoiler l'avenir. Il est de forme ovale, long de trois pieds, & couvert de peau d'un côté seulement comme les tambours de basque. Sur cette peau sont tracées des représentations d'idoles, d'astres, d'animaux : en dessous sont attachées de petites clochettes. On frappe ce tambour avec une seule baguette, qu'on enveloppe de peau pour lui faire rendre un son plus lugubre. Les Chamans ne manquent pas d'assurer que, par la manière différente de frapper le tambour, ils savent évoquer ou chasser les esprits.

Chez quelques nations, ils n'ont pas de tambours ; ils y suppléent par deux bâtons longs de trois pieds auxquels sont attachées des idoles. Quelquefois même il leur faut encore moins d'appâts ; une

baguette de méleze, entortillée d'un chiffon, suffit aux uns pour opérer les plus grands prodiges; d'autres peuvent ébranler le ciel & la terre avec une queue de cheval.

CHAPITRE V.

Prieres, Fêtes solennelles, Sacrifices.

SOIT que les prieres des sectateurs du chamanisme soient publiques ou particulières, elles sont toujours simples comme eux. Ils soupirent, ils font entendre aux dieux qu'ils implorent, l'objet de leurs vœux. Quelquefois ils invoquent un dieu en particulier, quelquefois plusieurs, & quelquefois tous les dieux ensemble & toutes les puissances bénignes & mal-faisantes. « Donnez-moi la santé, multi-
 « pliez mes troupeaux, accordez-moi une
 « chasse heureuse, écartez la mort loin
 « de moi, de ma femme & de mes en-
 « fants, accordez-moi de la postérité » ;
 telles sont les formules de leurs prieres.

Ils se tournent, pour prier, du côté du soleil, ou d'une montagne, ou de quelque rivière sacrée, & s'ils offrent un sacrifice, du côté des victimes.

Les vœux publics & solennels sont toujours accompagnés de sacrifices. Les cérémonies des Chamans sont moins bizarres quand ils font les fonctions de prêtres & de sacrificateurs, que lorsqu'ils remplissent celles de prophètes ou de forciers. Cependant ils n'oublient pas, même dans ces occasions, leur merveilleux tambour : ils le frappent pour exciter, disent-ils, l'attention de la divinité. Si les vœux s'adressent à plusieurs dieux à la fois, les prières se font alors dans la forme de nos litanies : à chaque article des prières que le Chaman vient de prononcer, les assistants répondent, « assistez-nous, aidez-nous, ayez pitié de nous. »

Tous les peuples qui professent le chamanisme ont chaque année trois fêtes solennelles, celle de la nouvelle année, celle de l'été & celle de l'automne. L'année commence avec la verdure renaiss-

fante : on offre alors aux dieux les premiers nés des animaux , le lait qui se reproduit plus abondant & plus doux avec la végétation nouvelle , & les jeunes herbes qui commencent à tapisser les campagnes. Les hordes les plus pauvres ne se croient pas exemptes de célébrer cette fête , mais on omet souvent celles de l'été & de l'automne : les peuplades qui ne peuvent subvenir aux dépenses qu'elles exigent vont assister aux sacrifices des peuplades voisines , & les admettront à leur tour à ceux qu'elles offriront elles-mêmes une autre année.

Nous avons déjà observé que , chez les nations idolâtres de l'Asie , qui toutes ont plus ou moins retenu du chamanisme , on ne consacre aux dieux que les parties inutiles des victimes , les os , les dépouilles : les chairs servent à nourrir les sacrificateurs & ceux qui offrent le sacrifice. On rit de cet usage quand on le trouve chez un peuple sauvage ou barbare : mais les Grecs , & sans doute les Egyptiens leurs maîtres , n'étaient pas plus prodigues en-

vers les dieux. On ne brûlait dans leurs sacrifices que les cuisses ou les intestins de la victime , ou quelque'autre partie peu considérable. On mangeait avec les Prêtres l'animal sacrifié , ou on leur en laissait quelques morceaux , & l'on faisait emporter le reste pour se régaler avec ses amis (1) : quelquefois même on le vendait.

Je ne fais pas si les Grecs, comme les Chamaniens, suspendaient les peaux des victimes dans les temples ou dans les bois sacrés ; mais je vois du moins que ces peaux avaient contracté un caractère efficace & qu'on dormait dessus pour obtenir des songes prophétiques (2).

(1) « On offre aux dieux des sacrifices pour
« obtenir la santé, disait Diogene, & l'on
« mange dans ces sacrifices au point de la per-
dre. *Diog. Laert.*

(2) Cæsarum ovium, sub nocte silenti,
Pellibus incubuit stratis, somnosque petivit.

Hic & tùm pater ipse petens responsa Latinus,
Centum lanigeras mactabat ritè bidentes,
Atque harum effultus tergo, stratisque jacebat
Velleribus : subita ex alto vox reddita luco est.

Virg. Æneid. lib. VII.

Excepté le porc, il n'est peut-être rien que les Chamaniens ne puissent offrir aux dieux en sacrifices : mais les cérémonies ne sont pas les mêmes par-tout ; on peut même dire que chaque prêtre y ajoute , en retranche à son gré. Cependant elles consistent toujours en prières adressées aux dieux bienfaisants, en des offrandes & des sacrifices, en des conjurations pour défarmer & dompter les esprits malins. Quelques Chamans font leurs cérémonies en particulier, d'autres se réunissent pour présenter en commun leurs offrandes & donner aux fêtes plus d'appareil & de solennité.

On offre ordinairement les sacrifices dans des lieux consacrés à la religion, qu'on appelle des Kérémets ; ils ne sont pas renfermés & quelques arbres en décrivent seuls l'enceinte. On raconte que lorsque les sectateurs de Mahomet exposèrent à Tchinguis-Khan les principaux points de leur religion, il approuva leur croyance en l'unité d'un dieu, & leur vénération pour un prophète ; mais quand

ils lui parlerent de leurs mosquées , ce conquérant , élevé dans les principes du chamanisme , leur dit que l'univers entier était le temple de l'Eternel.

Les Kéréments sont situés dans la sombre profondeur des forêts & se reconnaissent aux ossements entassés des victimes & aux dépouilles des principaux animaux sacrifiés qui restent suspendues aux arbres d'alentour. C'est ce qui a fait dire à quelques voyageurs que ces peuples adoraient des peaux de bêtes : ces voyageurs confondaient l'offrande avec les dieux auxquels elles sont présentées.

Les Chamans de Sibérie exercent également leurs fonctions dans les plaines , sur les montagnes , sur le bord des fleuves & même dans les huttes. Ceux qui préfèrent les ténèbres connaissent mieux le grand art de maîtriser l'esprit humain , qui ne peut jamais se détacher entièrement des sens. Pontifes du mensonge & de la superstition , ne permettez pas au soleil d'entrer librement dans vos temples ; que l'obscurité , trompeuse com-

me vous , remplisse de terreur les hommes faibles que vous avez séduits : ils attribueront leur faisissement à vos divinités menfongeres. Il n'est , au physique comme au moral , que la religion véritable qui ne craigne pas la lumiere.

On peut mettre au nombre des sacrifices la consécration des troupeaux. Si elle a pour objet de détourner les maladies dont ils sont menacés , on consacre pour toujours quelques animaux aux dieux : mais la consécration n'est que pour un temps , si l'on se propose seulement d'obtenir la multiplication du troupeau.

Ce sont toujours de jeunes animaux qui sont offerts à la consécration. Voici les cérémonies qui s'observent , au moins chez quelques peuples. Le Chaman sacrifie au feu un peu de lait frais ou du lait fermenté. Il en asperge l'animal ; il lui fait des fumigations sous les narines , & toutes ces cérémonies sont accompagnées de différentes prieres. Il lui coupe ensuite quelques poils de la criniere & de la queue

& les jette du côté du midi ; il lui attache à la queue quelques lambeaux de couleur rouge & finit par lui poser une coupe de lait sur le dos : alors il le chasse , & , à la maniere dont tombe la coupe , il juge si la consécration est agréable aux dieux.

Les dévots sont persuadés que les dieux montent pendant la nuit les animaux consacrés : ils assurent même qu'ils trouvent souvent ces animaux en sueur le matin. Il est défendu de les feller , les femmes ne peuvent les toucher , il n'est permis de les tuer ni de les vendre.

Si le troupeau est consacré tout entier , le maître peut s'en servir : mais , il ne peut ni en tuer , ni en vendre , ni en donner aucun animal , que le terme de la consécration ne soit expiré.



CHAPITRE VI.

De l'ame & de la vie future.

ON peut croire que lorsque les Chamaniens s'expriment à-peu-près comme nous sur la nature corporelle & la nature spirituelle de l'homme, ils n'ont pas les mêmes idées que nos Théologiens & nos Métaphysiciens. Ils disent avec nous que l'homme est composé d'un corps & de la vitalité ou de l'ame : mais, par cette ame, ils ne peuvent entendre une substance entièrement dépouillée de matière. C'est une ame qui tient beaucoup de la nature corporelle, qui a besoin d'arcs, de fleches, de troupeaux, qui fait dans l'autre monde à-peu-près ce qu'elle faisait dans celui-ci, quand elle était revêtue de son corps. Comment les idées de ces hommes grossiers pourraient-elles s'élever au-dessus de ce qui frappe les sens ? C'est à quoi n'avaient pu même parvenir les Sages de l'antiquité dont Virgile a si bien

exprimé la doctrine. Tout ce qu'ils avoient pu faire étoit de concevoir des ames qui, semblables aux ombres, échappaient au toucher, mais que la vue pouvait saisir (1).

L'homme est libre, disent les Chama-niens, qui ne se doutent même pas que cette opinion soit soumise à quelques difficultés : l'homme est libre, & son bonheur, son malheur dépendent des dieux & de ses propres actions. Les dieux récompensent le respect qu'on leur rend, l'humanité, la vertu; ils punissent la scélératesse & la cruauté; mais ils s'embarassent peu de nos actions ordinaires. Les puissances malignes sont occupées sans cesse à nous nuire, & feraient de notre vie un supplice continu, si les Chamans ne désarmaient leur fureur par des offrandes & des sacrifices, par des paroles ca-

(1) Corripit hinc, subitâ trepidus formidine, ferrum
 Æneas, strictamque aciem: venientibus offert;
 Et, ni docta comes tenues, sine corpore, vias
 Admoneat volitare cavâ sub imagine formæ,
 Irruat, & frustra ferro diverberet umbras.

ressantes , ou par des outrages & des menaces.

Tous croient fermement qu'ils vivront après la mort , mais d'une vie triste & misérable : & c'était aussi le sentiment d'un grand nombre de sages de l'antiquité. La vie future se passera sous la terre. Les ames qui y descendent s'emparent des animaux & des ustensiles qu'on a enterrées pour elles avec le corps qui leur appartenait. Dans cet abyme regnent des esprits malfaisants qui ne sont occupés qu'à faire du mal aux morts. Chez plusieurs peuples , les Chamans cherchent à les écarter pendant le temps des funérailles en frappant l'air de leurs haches : d'autres exposent les morts sur des arbres pour les tenir éloignés de l'empire des génies souterrains : d'autres les brûlent pour que la fumée écarte ces esprits.

Les peuples de la Sibérie orientale ont des idées plus riantes de la vie future : ils croient que tous leurs desirs y seront satisfaits ; qu'ils auront des femmes plus diligentes , des troupeaux plus gras , des

chasses plus heureuses, des chiens plus vigoureux. Aussi, loin de craindre la mort, ils se la donnent souvent eux-mêmes.

Tous ces peuples ont peur des morts, & ce sentiment paraît naturel à l'homme : l'immobilité d'un corps qui naguere agissait comme nous, les couleurs de la vie entièrement effacées, des yeux fixes & éteints, des traits défigurés ; voilà sans doute ce qui commence à inspirer une crainte involontaire : l'imagination fait le reste.

La plupart des sectateurs du chamanisme, lorsqu'ils reviennent des enterrements, font des grimaces & des contorsions pour empêcher les morts de les suivre. Ils allument des feux sur le chemin pour les arrêter ; eux-mêmes sautent par-dessus ces feux & le Chaman croit en imposer aux morts, en les menaçant de sa verge.

Un sentiment naturel, fondé sur l'amour que nous conservons encore pour ceux qui nous furent chers & qui ne sont plus, nous porte à leur rendre les der-

niers devoirs : une répugnance non moins naturelle pour les cadavres a fait croire à bien des peuples qu'on ne peut les toucher sans contracter une souillure. « Les Prêtres, dit Iamblique, défendent de toucher, de regarder même les corps que les ames ont abandonnées (1) ». Si telle fut la faiblesse des Grecs ; si les Egyptiens, leurs maîtres, eurent le même préjugé, on ne sera pas étonné de le retrouver chez les Chamaniens. Ils emploient des fumigations & différentes cérémonies pour se purifier : ils purifient par les mêmes moyens la cabane du mort, plus souvent même ils l'abattent. Le nom que portait le défunt devient un mot funeste ; ils lui en donnent un autre, & les enfans du mort changent eux-mêmes de nom pour ne se plus ap-

(1) « Prætereà vetant Vates humana corpora, quæ jam deseruit anima, ne intuitu quidem tangere. » *Iambl. de Myst.* On voit dans Théophraste un homme superstitieux qui n'ose approcher des tombeaux ni accompagner les enterrements.

pellier comme leur pere, & ne pas attirer sur leur tête le malheur qu'il vient d'éprouver. Ne serait-ce pas par un préjugé semblable que les Chinois donnent un nouveau nom à leurs Souverains qui ne font plus ?

CHAPITRE VII.

Des Femmes.

P O U R Q U O I les hommes ne se sont-ils pas contentés d'abuser de leur force contre un sexe qui ne pouvait leur résister ? Pourquoi la plupart des peuples ont-ils fait intervenir la religion pour avilir ce sexe qu'ils oppriment sans pouvoir cesser de l'aimer ? Le chamanisme n'est pas exempt de cette injustice, si même elle n'est pas, chez tous les Orientaux, un reste de cette religion qu'ils n'ont pu entièrement oublier. Mais le mépris pour les femmes ne s'est introduit dans cette croyance que parcequ'elle-même a été inf-

tituée par des peuples encore sauvages (1).

Tous les Chamaniens regardent les femmes comme des êtres fort inférieurs aux hommes, comme des créatures abjectes, formées seulement pour perpétuer l'espèce, pour donner des plaisirs à leurs maîtres & pour s'acquitter des travaux domestiques trop indignes d'eux. La femme est une marchandise, qu'on achète qu'on vend, qu'on échange. On en prend autant qu'on en veut employer, comme on achète, suivant le besoin, un nombre plus ou moins grand d'animaux domestiques. Le besoin cesse, on les troque, on les revend. Il ne faut pas même de

(1) Le Sauvage, fier du sentiment de sa force, opprime sans remords un sexe plus faible que lui : il rejette sur les femmes tous les travaux qui lui déplaisent. « Le sexe le plus faible est
« maltraité chez toutes les nations sauvages,
« & on n'y connaît d'autre loi que celle du plus
« fort. Les femmes sont des esclaves qui font
« tous les travaux & sur lesquelles se déploie tou-
« te la sévérité du mari. Les Zélandais portent
« cette tyrannie à l'excès : on apprend aux gar-

prétexte pour les maltraiter, & , si leur vie est épargnée , c'est par la même raison qu'un homme , dans son bon sens , ne tue pas son cheval qui peut lui servir encore ou devenir un objet de trafic.

Les femmes , dans le temps de leurs couches & de leurs infirmités périodiques , sont regardées comme impures , désagréables aux dieux , dangereuses pour les hommes , funestes même aux troupeaux. Dans aucun temps , elles ne sont exemptes de fouillure ; elles ne peuvent prendre part au service divin , ni même , chez plusieurs peuples , s'approcher du foyer ; car on a vu que , dans le feu , réside un caractère sacré.

« çons , dès leur bas âge , à mépriser leurs me-
 « res ». *Voyage du capitaine Cook. Tom. II. pag. 484.* On retrouve la même barbarie sur les bords de l'Amazone. Elle s'adoucit à mesure que les peuples font des progrès vers la civilisation ; mais les hommes conservent long-temps des restes de leur premier état de sauvages , & l'on retrouve encore ces vestiges dans les classes grossières des Etats les plus policés.

Comme elles rendent impur tout ce qu'elles touchent, elles ont pour elles seules leurs chevaux, leurs rennes, leurs selles, leurs sièges, leurs places dans la hutte; il faut qu'elles mangent dans une vaisselle particulière. Les peuples pauvres ne peuvent observer à la rigueur tous ces préceptes : mais ils ont soin de purifier par le feu tout ce que les femmes ont touché.

Quand une femme met au monde deux enfants jumeaux, quand son fruit est déformé, on l'accuse de commerce avec les esprits infernaux, & elle sera long-temps punie du caprice ou des erreurs de la nature.


Cependant ce sexe méprisé, ce sexe à qui l'on accorde à peine quelques-uns des droits de l'humanité, peut prétendre aux fonctions du facerdoce. Les Chamanesses ne sont pas moins révérees que les Chamans : c'est que les personnes consacrées au service des autels sont choisies par les dieux eux-mêmes; c'est que les pâmoisons, les convulsions, l'épilepsie, sont les

signes extérieurs de cette élection divine ; & que les vapeurs utérines & les autres infirmités des femmes les marquent plus souvent que les hommes de ce caractère, qui, dans les fausses religions, fit de tout temps les prophètes (1).

Voilà ce que nous avons pu rassembler sur les principes les plus généraux du Chamanisme. Les pratiques des différens peuples, leurs cérémonies, leurs sacrifices, leurs superstitions, nous fourniront de nouveaux détails.

(1) At, Phœbi nundùm patiens, immanis in antro
 Bacchatur Vates, magnùm si pectore possit
 Excussisse Deum : tanto magis ille fatigat
 Os rabidum, fera corda domans, fingitque premeudo.
Virg. Æneid. lib. VI.




CINQUIEME SECTION.*Des Koriaks.*

C H A P I T R E I.

Position de leur pays. Partage de cette nation en peuplades errantes & sédentaires.

LES Koriaks, que l'on prononce à-peu-près Koreks, se donnent eux-mêmes ce nom: il paraît dériver du mot *kora*, qui, dans leur langue, signifie renne, & pourrait se traduire par pasteurs de rennes; ce qui ne convient cependant qu'à une partie de la nation.

Ils sont principalement répandus au nord du golphe de Penjina & de la presqu'île du Kamtchatka, jusques sur les côtes de l'Océan oriental. Il serait difficile de marquer avec précision les limites du pays qu'ils occupent & qui est

coupé en beaucoup d'endroits par des habitations de Tchouktchi, de Kamtchadales & de Toungoufes.

La conformité de leurs traits, de leur stature, de leurs usages, de leurs mœurs, avec plusieurs peuples des îles Aleou-riennes & de celles aux renards, & même avec les peuples de l'Amérique les plus voisins des dernières limites orientales de la Sibérie, peuvent faire soupçonner qu'ils ont avec ces nations une origine commune. Sont-ils sortis de l'Amérique dans les siècles les plus reculés pour occuper le pays qu'ils habitent? Ont-ils, au contraire, peuplé le Nord du nouveau monde? Il est du moins très probable que ces émigrations se sont faites par terre, avant que les eaux eussent séparé le continent de l'Amérique du nord de l'Asie.

On croit trouver des ressemblances marquées entre la langue des Koriaks & des Tchouktchi, & celles de plusieurs peuplades des îles orientales nouvellement découvertes, & même du Groen-

land, enforte qu'elles semblent n'être que des dialectes d'un même langage. Cette ressemblance est le témoignage le plus authentique d'une origine commune, ou d'une ancienne communication. On trouve aussi dans ces idiômes des différences si marquées, qu'on ferait tenté de les prendre pour autant de langues particulières ; ce qui ne doit pas étonner ; car la séparation des peuples s'est faite sans doute dans des temps dont on ne peut apprécier l'antiquité : la même langue, parlée depuis tant de siècles par des nations qui n'ont plus aucun commerce entre elles, a dû subir des changements qui la rendent presque méconnaissable. Elle est, dans tous ses dialectes, lourde, traînante, & d'une dureté qui blesse l'oreille.

Les Koriaks se partagent en Koriaks fixes & Koriaks errants. Les premiers se trouvent au midi ; ils different peu des Kamtchadales, se logent comme eux, & sont moins mal-propres : ils font leur principale occupation de la chasse.

Les Koriaks errants ou pasteurs se trouvent au nord des premiers. Dans leur vie vagabonde, ils conduisent dans des pâturages de mouffe leurs nombreux troupeaux de rennes.

CHAPITRE II.

Extérieur & caractère de ce peuple.

LES Koriaks pasteurs sont petits & maigres. Ils ont la tête d'une grosseur médiocre, des cheveux noirs & droits, de petits yeux enveloppés & couverts par les sourcils, la bouche grande, le nez court & un peu écrasé, le visage sec, le menton pointu, la barbe noire & mal fournie, & souvent ils se l'arrachent.

Les Koriaks fixes sont moins secs & leur taille est un peu plus élevée. Ils sont moins dégradés parceque la nature est autour d'eux moins rigoureuse : car on observe que le froid excessif diminue la taille des hommes & des animaux. Ces Koriaks sédentaires sont moins fourbes

&

& plus laborieux que les Kamtchadales ; ils ne méconnaissent pas comme eux toute pudeur, ils ne se plongent pas comme eux dans une débauche effrénée. Ils sont bien plus doux que les Koriaks vagabonds.

Ceux-ci sont grossiers, coleres, vindicatifs & cruels. La sécheresse de leur caractère se montre même lorsqu'ils accordent l'hospitalité ; il semble qu'ils repoussent lorsqu'ils font du bien, qu'ils insultent quand ils accueillent : occupés d'eux-mêmes, l'hôte qu'ils reçoivent semble attirer à peine leur attention. Ils l'entendent arriver, ils écoutent sa voix, & ne se dérangent pas : ils n'ont ni dans la langue, ni dans le geste, aucune de ces expressions qui témoignent l'amitié, la cordialité, qui l'imitent du moins, & qui remplacent l'aimable vérité par une erreur agréable. L'étranger qui vient leur rendre visite détele ses rennes auprès de la hutte, & assis sur son traîneau, il attend la permission d'entrer. Le maître ne paraît pas, mais une de ses femmes sort, & dit : *il est ici*. L'étranger entre, le maître de la

hâte le regard froidement sans se lever ou sans quitter le travail qui l'occupe ; il se contente de lui dire : *approche* ; & lui montrant la place qu'il lui destine, il ajoute : *assieds-toi*. On ne serait pas reçu plus fièrement par le plus superbe Monarque de l'Asie.

Rien n'égale la présomption de ces barbares. La vie qu'ils mènent, & qui nous semblerait misérable, leur paraît délicieuse. Ils se croient à la fois les premiers des hommes & les plus fortunés : & peuvent-ils se tromper quand ils se rendent à eux-mêmes témoignage de leur bonheur ? N'en sont-ils pas les seuls juges ? Vous n'entendez parmi nous que des plaintes : chez eux vous n'entendriez que l'éloge qu'ils font de leur félicité. « Ce sont, disent-ils, les avantages dont nous jouissons qui attirent chez nous les étrangers : ils viennent se régaler de la chair grasse de nos rennes. »

La crainte, le respect qu'ils impriment à leurs voisins méridionaux les entretiennent dans leur orgueil. Quand le der-

nier de leurs pasteurs daigne se rendre chez les Koriaks sédentaires, tous sortent au-devant de lui, cherchent à mériter sa bienveillance par des présents, & ne se rebatent pas des affronts qu'ils en reçoivent. On doit être d'autant plus surpris de tant de résignation, de tant d'humilité, que les Koriaks fixes sont plus robustes, & même plus hardis, plus courageux que les autres. Est-ce que, même chez ces peuples sauvages, on aurait déjà contracté l'habitude de respecter & de craindre ceux qui ont plus de richesses? Par-tout le spectacle du bonheur humilie donc & intimide l'infortuné? Il est certain du moins que les Koriaks errants appellent tous les autres leurs esclaves, & que ceux-ci osent à peine nier qu'ils méritent cette injure.

Ces peuples si fiers sont d'une telle ignorance qu'ils ne savent diviser le temps que par années & que même, pour en fixer la révolution, ils n'ont fait encore d'autre observation que celle du retour des neiges. Krachéninnikof dit cepen-

dant qu'ils partagent le temps en quatre saisons : cela doit peut-être s'entendre seulement de quelques unes de leurs peuplades.

Ils mesurent les distances par le chemin qu'un homme peut faire en une journée, & cette mesure si peu précise a, je crois, été la première qu'aient employée toutes les nations.

Ils ont une vertu commune chez les barbares, bien rare chez les peuples éclairés : celle de tenir fidelement leur parole. « Assurément je ne mets pas » ; c'est la seule formule de serment qu'ils connaissent.

Mais les Russes, qui les trouverent perfides, parcequ'ils étoient eux-mêmes regardés par eux comme des tyrans oppresseurs ou d'injustes ennemis, les obligent à prêter serment en mettant la main sur le canon du fusil ; ils leur font entendre que, s'ils manquent à leur parole, ils ne pourront éviter la balle. Serment inutile, sans doute, puisqu'il n'est dicté que par la crainte, qu'il n'engage que par

elle, & qu'il perdra tout son empire quand elle sera dissipée.

Ce sont d'ailleurs des ennemis cruels & sanguinaires. Ils se plaisent à surprendre, à massacrer leurs voisins les plus paisibles & dont ils n'ont reçu aucune offense. L'art de la guerre consiste chez eux à tomber sur un ennemi sans défiance. Entre eux, le meurtre, le vol sont les plus grands des crimes : mais piller l'étranger, lui donner la mort est une vertu. Pour augmenter leur courage, ils boivent avant le combat de la décoction de moukhomore, & ne commencent l'attaque qu'après qu'elle les a rendus furieux. Leurs armes, pour la chasse & pour la guerre, sont l'arc & la flèche, la pique & la massue.

Comme les Koriaks ne connaissent pas de chefs, le meurtre d'un homme à qui personne ne s'intéresse est toujours impuni. Les parents du mort poursuivent seuls le coupable & lui font éprouver la peine due au crime. Puisque tous les peuples ont passé par un état à-peu-

près semblable à celui des Koriaks & qu'une même situation a dû leur inspirer les mêmes usages, il est naturel de retrouver des restes de cette coutume chez les nations policées de l'Asie. Le meurtrier y est souvent remis aux parents du mort, & ils le punissent avec cette cruauté qui fait le caractère de la vengeance personnelle & qui s'adoucit dans la vengeance publique.

C H A P I T R E I I I.

Maniere de vivre des Koriaks.

Nous ne parlerons ici que des Koriaks vagabonds. Nous avons déjà dit que les autres différaient peu des Kamtchadales : comme eux ils habitent des huttes souterraines ; ils ne leur ressemblent pas moins par leur maniere de vivre & par leurs usages.

Les Koriaks pasteurs sont condamnés à une vie errante : il faut qu'ils cherchent dans leurs vastes déserts des campagnes

couvertes d'une mousse assez abondante pour nourrir leurs nombreux troupeaux de rennes. Dès que ces animaux ont dépouillé le terrain sur lequel ils sont répandus, les maîtres décampent & les conduisent dans de nouveaux pâturages, qui, bientôt épuisés à leur tour, les forceront à changer encore de place. Plus occupés du soin de leurs troupeaux que de leurs propres commodités, ils se répandent souvent loin des forêts & des eaux. La neige sert en hiver à les désaltérer; ils brûlent de la mousse ou des branches de cedre desséchées pour apprêter leurs aliments. On sera peut être étonné de retrouver l'arbre du Liban dans les déserts de la Sibirie: mais il faut observer que les productions des hautes montagnes sont aussi celles du nord.

Accoutumés à ne s'arrêter dans un lieu, que pour l'abandonner bientôt, les Koriaks ne se creusent pas dans la terre des demeures permanentes: il faut que leurs habitations mobiles puissent se traîner par-tout avec eux; telles étaient celles

des anciens patriarches ; telles on les retrouve encore chez les Kalmouks , chez les Arabes & chez tous les peuples nomades. Quelques perches faciles à dresser & recouvertes de peaux de rennes forment les huttes ou les tentes des Koriaks. Une ouverture ménagée au haut de ces huttes donne l'entrée à la lumière & l'issue à la fumée. Faut-il changer de place ? le tout est bientôt replié , & les rennes emportent les habitations de leurs pasteurs , qui ont toujours avec eux toute leur fortune.

Mais ces légères demeures sont , en hiver , bien moins chaudes & beaucoup plus incommodes que les antres des Kamtchadales. Le bois sec & la mousse qu'on y brûle font dégeler la terre & remplissent la tente d'une épaisse & mordante fumée. Au milieu de cette vapeur , on apperçoit à peine un homme à qui l'on pourrait donner la main.

Les Koriaks sont vêtus comme les Kamtchadales , mais ils ont toujours les cheveux coupés tout près de la peau.

Pour leurs voyages d'hiver ils se servent de traîneaux longs & légers, tirés par des rennes : mais ils ne savent pas, comme les Toungoufes, monter ces animaux, & ils vont à pied en été.

Ils se nourrissent de la chair des rennes & de tous les animaux qu'ils peuvent attraper à la chasse : ils ne sont dégoûtés que du chien & du renard (1). Souvent éloignés de la mer & des fleuves, ils n'ont aucune industrie pour la pêche : ils n'en possèdent pas même les ustensiles & prennent fort rarement du poisson.

Il n'y a que les plus pauvres d'entre eux qui, dans les temps de disette, mangent des herbes, des écorces tendres & des racines. Le plus exquis de tous leurs mets est une sorte de boudin capable de dégoûter les autres peuples les moins déli-

(1) Le capitaine Cook, convalescent, & n'ayant pas à bord d'autre viande fraîche, mangea de la chair de chien, & but du bouillon fait de cette chair que la disette lui fit trouver d'un excellent goût. Il dut à cette nourriture le retour de ses forces & de la santé.

cats. Ils remplissent la panse de l'animal de son sang, de sa graisse & de ses excréments, & laissent fermenter ce sale mélange ou le font cuire à la fumée.

Le lait de renne, cette agréable ressource des pasteurs septentrionaux, est inutile aux Koriaks; ils n'ont pas l'industrie de le traire. Quand ils ont une grande abondance de viande, ils la font sécher à l'air ou à la fumée, comme les peuples pêcheurs font sécher le poisson.

CHAPITRE IV.

Richesses des Koriaks.

NOUS avons vu que les Insulaires orientaux & les Kamtchadales ne possédant rien, ne fondant leur subsistance que sur les hasards de la pêche & de la chasse, ne songent à rien ménager, jouissent du présent & font partager à leurs amis, sans prévoyance, sans réserve, leur abondance passagère : ils ont la générosité du pauvre. Les Koriaks, qui ont une pro-

priété assurée, se nourrissent misérablement, ne régaler leurs hôtes qu'avec mesure, se font payer par des services les secours qu'ils accordent à leurs semblables: ils ont déjà l'avarice & la dureté du riche.

On est chez eux dans un état de médiocrité quand on ne possède que cinquante ou même cent rennes: réunir mille de ces animaux, c'est n'avoir que de l'aisance: les riches en ont des troupeaux de plusieurs mille,

Le renne est un animal du genre des cerfs, moins élevé sur ses jambes, plus épais de corps, plus dur, plus fort, plus vigoureux. Sa tête est ombragée par les nombreux rameaux d'un bois qui est commun aux deux sexes & qui n'est pas même détruit par la castration. Il est moins haut, il se divise en moins de branches dans les femelles. Comme le cheval, il traîne les hommes & les fardeaux; plusieurs peuples le font servir de monture; sa peau garnie de ses poils donne l'habit aux habitants des contrées les plus rigoureuses du nord;

leurs femmes font un fil de ses nerfs; sa chair est une nourriture agréable & se sert sur les tables de Russie avec l'ortolan, la gélinotte & le coq de bruyere, les femelles fournissent comme la vache, un lait épais & nourrissant.

Cet animal si utile ne coûte rien à nourrir : il paît l'herbe tendre en été, & l'hiver, il écarte la neige & se nourrit de mousse. Il est du nombre des animaux ruminants. Il prend sa croissance en quatre ans & n'en vit guere que treize.

Les rennes sont naturellement indociles & ne perdent jamais entièrement ce défaut; mais on les dresse au traînage, & ceux qui sont dressés paissent avec les autres : ils sont instruits à se séparer du troupeau à la voix de leur maître.

Ils sont sujets à s'emporter dans leur course, sur-tout quand ils sont tourmentés par des vers qui leur percent la peau & se nourrissent de leur chair : ils n'entendent plus alors la voix du conducteur, ils ne sentent plus la courroie qui les retient. Les Koriaks, pour les faire

obéir, leur attachent sur le front de petits os armés de pointes : ils tirent fortement la bride, les piquent, & l'animal, qui se sent blessé par devant, s'arrête aussitôt.

Ils se servent, au lieu de fouet, d'un bâton long de quatre pieds, armé d'un os par un bout, & par l'autre d'un crochet. l'os sert à frapper l'animal, & le crochet à relever les traits quand ils s'embarraissent dans ses jambes.

On peut avec un bon attelage de rennes faire trente-sept lieues par jour. Si l'on n'avait pas soin de s'arrêter souvent pour les laisser manger & lâcher leurs urines, on risquerait de perdre en un jour plusieurs attelages.

Les Koriaks, qui possèdent des troupeaux si nombreux de ces animaux, ne mangent que ceux qui meurent de maladie ou par accident. Quelquefois seulement ils renoncent à leur avarice pour régaler leur meilleur ami : mais le plus souvent ils s'excusent de ce que leur table est mal servie, sur ce qu'il ne leur est pas mort de rennes.

Les rennes vivantes ou leurs dépouilles sont pour eux, comme l'argent est pour nous, le signe de toutes les valeurs : ils les échangent avec les Koriaks sédentaires & les Kamtchadales, contre les fourrures précieuses des animaux que ces peuples prennent à la chasse. Ils sont fort curieux de ce genre de richesse : ce n'est pas qu'ils en fassent un fréquent usage dans leur parure : ils sont contents de savoir que leurs coffres en sont remplis ; ils jouissent du plaisir de l'avare, celui de contempler leurs richesses. On trouve à peine chez leurs voisins un homme qui ait une pelleterie de quelque valeur : les Koriaks les enlèvent toutes.

Quoiqu'ils ne reconnaissent point de chefs, & que, dans leur anarchie, ils conservent le plus libre exercice de leurs volontés, leur estime pour les richesses établit entre eux des différences de rang : ceux qui possèdent les plus nombreux troupeaux, jouissent toujours de la première considération, & s'ils n'ont aucun empire fondé sur un droit reconnu, ils

reçoivent au moins de l'opinion un grand ascendant sur les autres.

Les Koriaks sédentaires n'ont que rarement des rennes & n'en ont jamais qu'un petit nombre. Ils ne s'en servent que pour de longs voyages.

CHAPITRE V.

Maniere dont les femmes sont traitées.

Education des enfants.

CHEZ les Koriaks les liens du sang ne mettent point obstacle à l'union conjugale; il est permis d'épouser sa cousine, sa tante & même sa belle-mère : mais la pauvreté est un grand empêchement pour épouser une fille riche. Ainsi, chez les nations les plus simples, dès qu'on trouve l'opulence on en trouve en même temps les abus. Il est fort ordinaire qu'un riche Koriak se marie par intérêt dans sa propre famille.

L'homme n'achete point ses femmes comme chez la plupart des peuples de

l'Orient : il faut , comme au Kamtchakta , que l'amant serve plusieurs années le pere de sa maîtresse ; il faut aussi qu'il la touche , & , s'il n'y peut parvenir , ses services sont perdus. La richesse ne peut dispenser de ces deux obligations : mais il est un moyen de s'en exempter & on l'emploie souvent ; au lieu de s'assujettir à de longs services pour se procurer une fille , on l'enleve.

Il leur est permis d'avoir plusieurs femmes & souvent les riches en prennent jusqu'à quatre. Ce n'est pas pour les garder toutes auprès d'eux ; mais comme ils sont obligés de diviser leurs rennes en plusieurs troupeaux , & qu'ils vont souvent les visiter , ils sont bien-aïses de trouver une femme par-tout où ils se transportent , & d'en avoir autant que de troupeaux différents : cet usage leur épargne la peine de conduire toujours une de leurs épouses avec eux ; ils y trouvent aussi l'avantage d'avoir une sorte de domestique de confiance , qui a l'œil sur la conduite des pasteurs.

Il est fort rare qu'ils entretiennent des concubines & elles sont méprisées. Les femmes légitimes obtiennent elles-mêmes peu de considération : leurs maris brutaux & jaloux les tiennent dans une dure servitude, les appliquent aux occupations les plus viles & les tuent sur le soupçon le plus léger.

Autant les femmes sont ordinairement curieuses de faire briller leurs attraits & de suppléer par l'art aux torts de la nature; autant les infortunées épouses des Koriaks prennent soin de s'enlaidir. Ailleurs les coquettes épuisent tout l'art d'un sexe adroit pour attirer les hommes autour d'elles & pour leur inspirer au moins des desirs inutiles : ici les femmes mettent cet art à les rebuter. Elles s'abandonnent à la mal-propreté la plus dégoûtante & leur peau reste cachée sous la crasse dont elle est couverte : elles ne se lavent ni les mains ni le visage, elles ne se peignent point les cheveux, & se contentent de les tresser en deux queues qu'elles laissent pendre par derrière ; et

les couvrent leurs habits les plus propres de haillons sales & déchirés. Leurs époux, qui seuls peuvent n'être pas repoussés par cet extérieur, ne croiraient jamais que leurs femmes pussent se parer pour eux, & puniraient peut-être par la mort le soin qu'elles auraient pris de leur plaire.

Cette mal-propreté, dont elles contractent l'habitude, se retrouve dans tout ce qu'elles font : elles sont chargées de la cuisine, & , au lieu de laver les auges, elles les font lécher par leurs chiens : elles battent avec la cuiller ces animaux encore plus sales qu'elles, & se servent l'instant d'après de cette même cuiller pour remuer les viandes.

Elles ne peuvent ni se montrer ni toucher à rien pendant les dix premiers jours qui suivent leurs couchés. S'il faut alors changer de demeure, elles sont transportées dans des traîneaux couverts, afin qu'elles ne puissent être apperçues ni rien fouiller de leurs regards.

Elles allaitent leurs enfants pendant trois ans entiers. Elles ne les emmaillo-

sent pas, elles ne les déposent pas dans des berceaux; on les laisse ramper librement sur la terre.

Les peres ont coutume de donner un troupeau à leurs enfants mâles dès le moment de leur naissance; tous les petits qui naissent dans ce troupeau servent à l'augmenter: ces jeunes gens en prennent possession quand ils sont parvenus en âge d'en avoir soin eux-mêmes. En attendant, ils sont accoutumés au travail & à la fatigue: ils partagent le service des esclaves, soulagent les soins des pasteurs, vont chercher de l'eau, & portent des fardeaux proportionnés à leurs forces. La richesse ne les exempte pas de ces peines: il faut qu'ils servent long-temps avant de se faire servir.

Telles sont les mœurs des Koriaks vagabonds: mais les Koriaks sédentaires sont loin de connaître les sentiments jaloux de leurs voisins: ils éprouvent une forte d'orgueil quand leurs femmes plaisent aux étrangers; eux-mêmes les excitent à donner le plus grand soin à leur parure

& à joindre tout l'art de la séduction à l'attrait naturel que leur sexe a pour le nôtre. Ils aiment à les voir se vêtir de leurs plus beaux habits, & se peindre le visage de blanc & de rouge pour attaquer plus sûrement les amis qu'ils attendent. L'hôte qu'ils reçoivent dans leur hutte manquerait aux devoirs de l'amitié & à tous les égards de la politesse s'il dédaignait les faveurs de leurs femmes ou de leurs filles : eux-mêmes les lui présentent, eux-mêmes sortent de la hutte pour lui laisser plus de liberté : mais s'ils apprennent en rentrant que le dédaigneux étranger a fait peu de cas de leurs offres généreuses, ils se trouvent mortellement outragés & cette grossière insulte ne pourra se laver que dans le sang de l'offenseur.

Il est vrai, ou du moins il est affirmé par tous les voyageurs, qu'il faut payer les bontés de ces Dames par une complaisance qui peut n'être pas du goût de tout le monde : la belle lâche de l'eau dans un vase en présence de celui qu'elle se pro-

pose de charmer : elle lui présente le vase ; s'il se rince la bouche de l'urine qu'il contient , l'amour va couronner sa courtoisie : s'il est assez peu galant pour refuser , il aura , dans l'époux de la belle offensée , un implacable ennemi (1).

(1) Bien des lecteurs formeront des doutes sur cet usage. Il est rapporté par Krachéninnikof, par M. Géorgi, & sur-tout par le savant M. Muller qui ne cherche pas à faire rire ses lecteurs, & qui est connu par sa sévère exactitude. Il assure que ce fait lui a été confirmé par tous les voyageurs qui ont été chez les Tchouktchi, & par ceux des Tchouktchi même qui se sont donnés à la Russie. Dans la critique des faits, il faut avoir pour principe que l'impossible n'est jamais vrai, mais que le vrai n'est pas toujours renfermé dans ce que nos mœurs nous rendent vraisemblable.



CHAPITRE VI.

Religion des Koriaks.

Nous aurons peu de chose à dire sur la religion des Koriaks errants : on a même lieu de douter s'ils en ont une. Krachéninnikof eut la curiosité d'interroger un homme qu'il prit pour un de leurs Chefs, parcequ'il était l'un des plus riches de la contrée ; il ne lui trouva aucune idée de la divinité.

Tout ce qu'on peut savoir, c'est qu'ils croient à l'existence de certains êtres mal-faisants qui habitent les eaux & les montagnes : ils leur rendent même quelques hommages , parcequ'ils les craignent , mais ils ne célèbrent aucune fête & l'on ne dit pas qu'on ait découvert chez eux aucune apparence de culte.

La vie tranquille, l'humeur plus douce & moins inquiète des Koriaks sédentaires est plus favorable aux spéculations métaphysiques & religieuses. Ils reconnaissent pour le dieu suprême le Kout-

khou des Kamtchadales ; ils ont la même fête expiatoire que ce peuple , ils la célèbrent dans le même temps , mais ils ignorent eux-mêmes en l'honneur de quelle divinité : ils disent seulement qu'ils ont reçu cet exemple de leurs ancêtres & qu'ils doivent le suivre. Il est bien plus aisé de marcher sur les traces de ses aïeux que de penser ou d'apprendre ; & l'autorité a par-tout un empire bien plus étendu que la réflexion & l'intelligence. La fête dure un mois entier : pendant tout ce temps , ils ne sortent pas de leurs huttes , ne font aucun travail , ne reçoivent aucune visite. Ce n'est pas que cette solennité , apparemment lugubre dans son institution , leur inspire des sentiments de componction & de douleur : ils se livrent uniquement au plaisir , mangent gaiement les provisions qu'ils ont amassées pour bien célébrer ces grands jours & jettent au feu quelques portions inutiles des mets. Ce sont des offrandes qu'ils adressent à des volcans , ou du moins aux esprits malins dont ils les croient animés.

D'ailleurs ils n'ont point de temps marqué pour faire des sacrifices, & semblent ne suivre en cela que leur fantaisie. Quand ils le jugent à propos, ils immolent un chien, quelquefois même un renne, l'attachent à une perche & lui tournent la tête du côté de l'Orient. Ils ne savent pas eux-mêmes à quelle puissance ils rendent cet hommage; & ils se contentent de dire à la divinité inconnue : « Voilà pour toi, mais envoie-nous
« aussi quelque chose. »

S'ils craignent d'être attaqués de quelque maladie, ils font le sacrifice d'un chien, lui attachent les boyaux, les attachent à deux perches plantées à quelque distance l'une de l'autre, & passent religieusement entre elles. Les vaines terreurs dont ils étaient agités se dissipent quand ils ont eu le bonheur de se promener entre les entrailles d'un vil animal, & la superstition qui les remplit de craintes, offre elle-même des moyens faciles de les calmer.

Quand ils doivent passer des rivières

ou

ou traverser des montagnes qu'ils croient habitées par des génies malfaisants, ils font le sacrifice d'un renne, c'est-à-dire qu'ils le mangent & qu'ils offrent aux génies les os de la tête. Ils ont soin de les tourner vers l'endroit où ils pensent que les esprits malins font leur demeure.

Leurs Chamans ou devins ne se distinguent pas par un habit particulier : le seul moyen qu'ils possèdent pour en imposer à la crédulité, est un tambour sur lequel ils frappent pendant le sacrifice. Et pourquoi chercheraient-ils plus d'art ? Il faut si peu de chose pour se jouer de l'esprit humain !



CHAPITRE VII.

Funérailles des Koriaks.

LES Koriaks, bons entre eux, ne sont féroces & cruels qu'envers leurs voisins & leurs ennemis. Ils compatissent aux maux de l'homme souffrant, ils ne peuvent voir avec indifférence les douleurs d'un malade, ils cherchent à le soulager : mais, plus ignorants à cet égard que les Kamtchadales, ils n'ont encore reçu pour la cure des maux corporels aucune leçon de l'expérience : des simples salutaires sont mêlés, sans doute, avec la mousse de leur terre sauvage ; mais ces remèdes que leur offre la nature ne servent encore qu'à leurs troupeaux plus sûrement conduits par leur instinct que leurs maîtres ne le sont par leur faible intelligence, Leurs Chamans, leurs forciers, leurs prêtres, sont leurs seuls médecins, & ne savent employer pour remèdes que de vains prestiges, des paroles inintelligibles & le son de leur tambour,

Quand, malgré les grimaces & les fortilèges du Chaman, le malade est expiré, on le revêt de ses plus beaux habits; on le met sur un traîneau tiré par les rennes qu'il aimait le plus, & on le conduit au bûcher qui a été dressé pour le réduire en cendres. Le mort y est placé avec tous les ustensiles dont il faisait usage; ses armes, son couteau, ses haches, ses chaudrons. Pendant que la flamme dévore le bûcher & le cadavre, on égorge les rennes qui ont apporté le corps, on en mange les chairs, & le reste, jetté au feu, est un hommage rendu au mort & aux esprits infernaux.

Mais, après les funérailles, il faut que les assistants se purifient de la souillure qu'ils viennent de contracter. Ils passent l'un après l'autre entre deux perches qui ont été plantées en terre avec quelques cérémonies prescrites, & le Chaman les frappe d'une baguette, en prononçant des paroles mystérieuses. S'ils négligeaient de se faire purifier, ils craindraient d'être frappés par les esprits qui président à la mort.

SIXIEME SECTION.

Des Tchouktchi.

C H A P I T R E I.

Usages & caractère de ce peuple.

LES Tchouktchi ressemblent aux Koriaks vagabonds : ils sont maigres & petits comme eux ; ils ont la même maniere de se vêtir, la même langue, une origine commune, presque tous les mêmes usages : mais ils sont encore plus féroces. Ce sont les peuples les plus cruels de la Sibérie & les plus indomptables. Les Russes n'ont encore pu les soumettre ; ils n'osent même commercer avec eux. On n'a qu'un seul exemple de quelque négocié entre les deux nations, & c'est en même temps un exemple de leur défiance mutuelle. Les Russes exposèrent leurs marchandises sur le rivage, & s'éloi-

gnèrent : les Tchouktchi s'approcherent alors , prirent ce qui leur convenait & mirent à la place des dents de morjes brutes ou travaillées. Ils se retirèrent à leur tour , & les Russes revinrent prendre ce qui leur appartenait.

Leurs visages , plats & hideux , sont rendus plus affreux encore par les dessins qu'ils se tracent sur le front & sur les joues , & par les os de morjes qu'ils se passent au-dessous des levres , & qui s'avancent comme des défenses.

Ils aiment la guerre & la font avec fureur. Ils n'ont pas de chef ; mais ils se laissent mener au combat par le plus courageux de leurs compagnons ; ils le suivent , mais sans être soumis à ses ordres , & l'abandonnent quand il leur plaît. Vingt d'entre eux mettent en fuite cinquante des plus vaillants Koriaks. Ils manient la fronde avec adresse & sont habiles à lancer des fleches : quelques-uns combattent montés sur des rennes. Ils peuvent recevoir la mort & ne la craignent pas ; mais ils ne peuvent perdre la

liberté : s'ils tombent entre les mains du vainqueur, ils lui échappent bientôt : en renonçant à la vie.

S'ils consentent à la paix, ils la jurent par le soleil & prennent leurs prêtres à témoins de leurs serments.

Malgré leur férocité, ils vivent ensemble dans une étroite union, & toutes leurs différentes tribus sont étroitement liées entre elles. Ils se font un devoir d'exercer l'hospitalité, &, ce qu'ils ne feraient pas pour eux-mêmes, de tuer un de leurs rennes pour régaler l'étranger qu'ils reçoivent. Si leurs femmes sont vieilles, si leurs filles sont laides, ils vont en chercher dans le voisinage de plus agréables & de plus dignes de lui être présentées : mais ces dames mettent la galanterie de leur hôte à la même épreuve que les femmes des Koriaks sédentaires.

Sans doute les Tchouktchi doivent leur férocité à l'influence de l'affreux climat qu'ils habitent. Rejetés sur les glaces du cercle polaire, ils connaissent à peine la douce chaleur du soleil, qui, pendant

une partie de l'hiver, refuse de les éclairer. On dirait qu'ils n'éprouvent quelque temps en été sa chaleur bienfaisante, que pour sentir plus cruellement sa longue absence : ou plutôt ils ne le connaissent que pour être brûlés de ses rayons réfléchis par leurs rochers, & pour retomber bientôt dans de profondes & froides ténèbres. Leurs pays qu'on appelle le cap des Tchouktchi, & plus souvent le cap Chélatskoi, forme une pointe avancée dans la Mer Glaciale & le reste de ses côtes est baigné par l'Océan Oriental. Des roches en montagnes le hérissent & n'opposent des obstacles au vent du nord que pour en rendre les courants plus impétueux, comme ces eaux qui s'élancent avec plus de force après avoir été captivées dans des canaux. Les terrains les plus bas ne sont que des tourbières ou des amas de cailloux. Des bois ne couvrent nulle part la terre ingrate, & des mousses blanchâtres, de tristes herbages, sont les seuls témoignages de la faculté productive de la nature.

C H A P I T R E I I.

*Maniere de vivre & industrie des
Tchoukichi.*

PLUS de la moitié de cette nation habite dans des huttes construites à la maniere de celles du Kamtchatka, mais souvent beaucoup plus étendues & capables de recevoir un grand nombre de familles. Ils s'en écartent en été & quelquefois même pendant l'hiver, pour chasser, pour pêcher, pour conduire dans de nouveaux pâturages leurs troupeaux de rennes, enfin pour exercer le brigandage. Ils se font dans les endroits où ils s'arrêtent, des demeures élevées, semblables aux balaganes des Kamtchadales; quelques-uns n'ont en aucun temps d'autres habitations, plusieurs se logent dans les antres des rochers. Leurs huttes souterraines & toujours enfumées sont si chaudes, malgré le froid extérieur, que les femmes y restent absolument nues;

car la pudeur ne leur dit pas de se vêtir, quand le froid ne leur en fait pas sentir le besoin.

Ce peuple, dans l'intérieur des terres, & dans le voisinage des Koriaks vagabonds, est riche en troupeaux de rennes. Les plus abondants pâturages de mousse sont bientôt épuisés par ces bestiaux nombreux, & leurs maîtres sont condamnés par état à une vie errante.

Mais ceux des Tchouktchi qui habitent les bords de la mer & les deux côtes du cap auquel ils prêtent leur nom, n'entretiennent point de rennes. Ce sont eux sur-tout qui creusent leurs demeures dans la terre, ou qui s'établissent dans les cavernes que la nature a formées dans le sein des montagnes. Ils vivent de la chasse des rennes sauvages & de la pêche des baleines, des morjes & des autres monstres de la mer.

Ce genre de vie leur est prescrit par la nécessité : mais c'est l'avarice qui ne permet pas aux Tchouktchi pasteurs d'en goûter un plus doux. Ils se feraient à eux-

mêmes un reproche de tuer pour leur subsistance un des rennes de leurs troupeaux. Il faut que ces animaux meurent par accident ou de maladie pour qu'ils en mangent la chair. Ils se nourrissent du produit de leur chasse ou de leur pêche, de coquillages, d'herbes, de racines, & menent une vie plus dure que les Kamtchadales condamnés à la misère par la nature.

Ils ne connaissent que l'eau pour boisson, &, comme tous leurs voisins, ils y font infuser du moukhomore pour se procurer un état d'ivresse. Ces champignons funestes sont fort rares chez eux; mais ils les reçoivent des Kamtchadales à qui ils donnent des peaux de rennes en échange.

Les canots des Tchouktchi sont semblables à ceux des Groënlandais. La carcasse en est formée de côtes de baleines, elle est recouverte de peaux de veaux marins & l'excédent de ces peaux s'attache, comme une ceinture, autour du navigateur.

Les Tchouktchi n'attendent pas que les flots leur apportent sur les côtes des cadavres de baleines; ils se mettent en mer à la recherche de ces animaux, sur des canots qui peuvent contenir huit à dix hommes. Plusieurs de ces embarcations partent à la fois pour concourir au même dessein. L'équipage rame avec toute la vivacité dont il est capable vers la baleine qu'il apperçoit : & , dès qu'on peut l'atteindre, on lui lance un harpon attaché à une longue courroie. L'animal blessé se plonge au fond de la mer, mais on file de la courroie & on ne l'abandonne pas. Une vessie remplie d'air est attachée par une autre courroie au harpon; elle surnage & indique l'endroit où l'animal est plongé; on s'en approche, on lui lance de tous les canots de nouveaux harpons, on multiplie ses blessures, la mer est teinte de son sang. Les pêcheurs poussent de grands cris, battent des mains : la baleine effrayée & frappée sans cesse, fuit ordinairement du côté du rivage, & tire les canots après elle : le

bruit, les cris continuent, la terreur de l'animal redouble; il s'élançe sur la terre, & c'est là qu'on acheve de le tuer. Pendant la pêche les femmes, les enfants sont attroupés sur le rivage & applaudissent leurs peres & leurs époux.

Près des côtes, on ne pêche guere de baleines qui aient plus de cent pieds de longueur; on en trouve souvent qui en ont moins de cinquante. Les plus grosses se tiennent éloignées du rivage, & des navigateurs qui n'ont pour bâtimens que des canots ne peuvent se hafarder à les poursuivre.

La baleine croît jusqu'à la longueur de deux cents pieds & sa tête énorme fait le tiers de cette masse. Sa langue fournit seule assez de graisse pour remplir plusieurs tonneaux. Ses yeux, revêtus de paupieres & surmontés de sourcils, sont d'une extrême petitesse eu égard à la grandeur de l'animal. La mâchoire est garnie de barbes longues de sept à huit pieds qu'on appelle fanons. Leur flexibilité, leur ressort les a rendues d'un

usage commun : c'est ce qu'on appelle vulgairement de la baleine.

Sa chair, dure & indigeste, est rouge comme celle des animaux terrestres : son sang est chaud. Quoiqu'elle vive dans les eaux, elle ne peut pas, comme les poissons, rester long-temps au fond de la mer, & la conformation de ses poumons, semblables à ceux des quadrupèdes, l'oblige à remonter souvent à sa surface pour respirer. Elle est pourvue d'un vaste intestin qu'elle remplit d'air à son gré : en le comprimant, en le dilatant, elle présente une masse plus ou moins étendue, plus ou moins pesante, en proportion de son volume, &, par ce mécanisme qui lui est commun avec les poissons, elle plonge à volonté dans la profondeur des mers ou s'éleve sur les flots. Son gosier étroit ne lui permet de se nourrir que de vers, d'insectes, de harengs, & d'autres petits poissons : elle les aspire, & en fait entrer à la fois dans sa bouche la valeur de plusieurs tonnes.

Elle a sur la tête deux ouvertures par

lesquelles elle rejette & fait jaillir l'eau qu'elle vient d'avaler. L'abondance de graisse la défend contre le froid & la rend propre à vivre dans les mers du nord, dont elle brise la glace à coups de tête pour respirer. Sa queue horizontale lui sert à la fois de gouvernail & de défense, & sa masse ne l'empêche pas de fendre les eaux avec la plus grande vitesse. La femelle a deux mamelles placées sur la poitrine. Elle ne porte à la fois qu'un baleineau qui est en naissant de la grosseur d'un taureau. On croit que le temps de la gestation est pour elle de neuf à dix mois & qu'elle allaite pendant un an : mais on n'a pas dû rassembler sur ces faits des observations bien sûres. Comment suivre dans le temps de la gestation, dans celui de l'allaitement, un animal qui parcourt avec rapidité des espaces immenses sous les eaux & sous les glaces ? Elle montre beaucoup de tendresse pour ses petits, s'expose au danger pour les défendre, & les embrasse de ses nageoires : monstre singulier, qui ne vit que

dans les mers, qui ne doit qu'aux mers sa subsistance, qui ne peut rester sous l'eau sans étouffer ni échouer sur la terre sans y périr, & qui tient beaucoup moins des poissons que des animaux terrestres.

Les Tchouktchi sont des chasseurs, des pêcheurs trop adroits & trop laborieux pour se nourrir, comme leurs voisins, de la chair des baleines mortes jettées sur le rivage. Ils en prennent seulement la graisse pour s'éclairer : cette graisse, mêlée avec de la mousse, sert à chauffer leurs huttes, à cuire leurs aliments, à suppléer au bois qui leur manque.

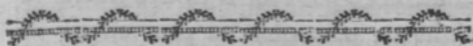
Ils se font, comme les insulaires, des espèces de tuniques avec les intestins des veaux marins & des morjes. Ils s'en servent aussi, de même que les Kamtchadales, au lieu de vases & de tonneaux.

Ainsi, dans les régions les plus stériles, sous le ciel le plus âpre, parmi les roches & les cailloux, l'homme fait opposer aux rigueurs de la nature une industrie toujours victorieuse. Par-tout il force la terre, les airs ou les eaux à fournir à sa

subsistance ; par-tout il trouve même le bonheur , parcequ'il ne peut envier ni regretter des avantages qu'il ne connaît pas. Dans l'état de la plus profonde ignorance , son esprit , éclairé par le besoin , maîtrise la nature même qui ne lui oppose les plus puissants efforts , que pour lui procurer une victoire plus belle.

Humaine intelligence , émanation de la divinité , tu es sublime quand tu calcules les révolutions des astres , leurs diametres, leurs orbites & leurs distances : tu es sublime , quand tu rassembles les hommes en société , quand tu assures leur repos par de justes loix , quand tu fais naître pour eux les arts , quand tu les charmes , les étonnes , les éclaires par les productions du génie : tu es sublime encore quand tu guides le sauvage , quand tu lui apprends à dompter l'inclémence des airs , la stérilité du sol & la misere même qui le poursuit.





SEPTIEME SECTION.

Des Samoïedes.

C H A P I T R E I.

Du pays habité par les Samoïedes. Portrait & caractère de ces peuples.

LES peuplades des Samoïedes qui errent en-deçà des monts Iougoriques sont très anciennement connues des Russes. Il est prouvé, que dès l'an 1525, elles se soumirent au grand Prince Ivan Ivanovitch. Mais, depuis la conquête de la Sibérie, on donna leur nom à différentes nations boréales dont quelques unes sont de la même race, & dont les autres paraissent avoir une origine différente.

Ainsi, quoique la nature ait imposé à tous les Samoïedes une même manière de vivre, il ne faut pas, d'après cette ressemblance extérieure, les regarder tous

comme un même peuple. La différence de leurs langues prouve celle de leur origine : & chacun de ces idiomes se subdivise en plusieurs dialectes, comme chacune de ces nations se partage en plusieurs tribus, qui ont peu de communication entre elles, & dont même la plupart ne se connaissent pas.

Ces peuples sont répandus sur les bords de la Mer Glaciale depuis les rives du Mézen, en Europe, presque jusqu'à celles de la Lena, au nord de l'Asie. On ignorera toujours comment ces hommes, aujourd'hui dégénérés, ont été poussés autrefois sous les plus durs climats de la terre, & dans des contrées couvertes de montagnes ou noyées par des marais. Ils s'y sont jettés, sans doute, par la crainte que leur inspiraient des nations plus belliqueuses, & ne se sont arrêtés qu'aux dernières limites du continent. On ne les trouve presque nulle part en-deçà du soixante-cinquième degré de latitude ; mais, à l'Orient de l'Énisséi, ils se sont réfugiés jusques sous le soixante-

quinzieme degré, dans des solitudes encore plus boréales que la plus grande partie de la nouvelle Zemle. La nature, rigoureuse dans toutes les régions qu'ils habitent, semble ne leur avoir laissé de ses bienfaits que la liberté.

Dans les contrées même les plus méridionales que parcourent ces misérables nations, la terre sans chaleur n'a pas la force de produire des arbres; des eaux mortes & croupissantes entretiennent seules les restes de la végétation & donnent naissance à des roseaux. Plus on remonte vers le nord, plus on voit ces roseaux s'affaiblir; enfin ils manquent entierement, & la froide humidité du terrain ne nourrit plus que quelques mouffes. L'observateur, transporté sous ces tristes climats, croit être assis sur le tombeau de la nature: mais des troupes de rennes vigoureux, des animaux précieux par la beauté de leurs fourrures, prouvent qu'elle ne peut jamais perdre sa vertu productive & nourriciere: Par-tout elle vit, par-tout elle crée, & lors même qu'elle paraît

inactive, elle est occupée; dans un repos trompeur, à produire de nouvelles richesses.

On ne fait comment on a donné aux Samoïedes, ou plutôt Samoïades, un nom qu'eux-mêmes ne connaissent pas & dont ils ne méritent pas la signification offensante; car on ne peut guere le traduire que par anthropophages. Ils étaient autrefois appelés, dans les Chancelleries russes, Syroiades, (mangeurs de chair crue) & peut-être ce mot aura-t-il été corrompu par le peuple, qui est, avec le temps, maître des langues (1). Le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes signifie homme & c'est ce qu'on trouve chez plusieurs autres peuples.

Il est rare qu'un Samoïede ait plus de cinq pieds de haut, & plus rare encore qu'il en ait moins de quatre. On trouve

(1) Peut-être aussi que les Russes, connaissant auparavant la Laponie, qui dans la langue des naturels se nomme Saméiadna, auront donné le même nom à des peuples qui ont avec les Lapons assez de ressemblance : comme on altere

ependant entre eux des hommes de la taille moyenne, on en voit même de la grande taille. Tous ont la tête grosse, les joues plates, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche grande, les lèvres minces, la partie inférieure du visage avancée, les oreilles longues, la peau épaisse & d'un brun sale & jaunâtre (1). Leurs cheveux sont noirs, plats & durs. Ils ont le col court & la corpulence épaisse & carrée. Leurs jambes sont courbes & grêles & leurs pieds petits. Si l'on en excepte une petite touffe de barbe au menton, les deux sexes n'ont de poil qu'à la tête & ils arrachent dès la première jeunesse le peu que la nature en fait naître sur le reste du corps. L'épaisseur du poil passe chez eux, pour une opération des génies malfaisants & suffit même pour qu'un époux ait le droit de rendre

toujours les mots qu'on n'entend pas, il aura été facile de faire Samoïedes de Sameiadna.

(1) C'est la conformation singulière du bas de leur visage qui a fait dire autrefois qu'on trouvait au fond du nord des peuples à têtes de chien.

sa femme à son beau-pere & d'en exiger le prix qu'il en a donné.

Les femmes sont mieux faites que les hommes, les traits de leur visage sont moins choquants, mais elles sont loin d'être jolies. Elles n'éprouvent qu'en une très petite quantité les évacuations périodiques, leurs mamelles sont petites, molles & plates, & l'on assure qu'elles ont le mamelon d'un noir d'ébène. Ce caractère distinctif n'est peut-être pas plus singulier que leur fécondité prématurée sous l'un des climats les plus froids de la terre. Souvent elles sont meres dès l'âge de douze à treize ans; elles deviennent stériles à trente, & ne produisent jamais une nombreuse postérité.

Les Samoïedes ont la vue perçante comme tous les peuples qui attendent leur subsistance de la chasse : ils ont aussi l'ouïe très fine. Ils lancent les fleches d'une main sûre & manquent rarement le but qu'ils s'étaient proposé. Ils doivent ces perfections au besoin, ce grand maître des hommes qui n'ont pas

encore eu d'autres instituteurs. Leur odorat est faible, une nourriture sauvage entretient en eux la grossièreté du palais, & ils connaissent trop peu ce doux loisir, pere de la volupté, pour avoir conservé la finesse du toucher, que les durs travaux ont bientôt détruite.

Mais, obligés de poursuivre & d'atteindre la proie qui les fuit, ils sont à la course de la plus grande légèreté. Leur corps est plus agile que robuste, & leur ame est faible. Ils sont aisément saisis par la frayeur : accoutumés à leurs tranquilles solitudes, le moindre bruit les met hors d'eux-mêmes, & , si le péril est réel, l'effroi ne leur permet pas de songer à leur sûreté. Cette faiblesse est extrême chez les femmes : la plus légère surprise leur cause de longs évanouissements.

On est d'abord étonné de trouver tant de timidité chez des Sauvages; mais c'est précisément parcequ'ils sont sauvages qu'ils ont cette timidité. Dans leur vie simple, dans le profond silence de leurs déserts, ils ne sont jamais frappés que

des mêmes objets : un objet nouveau, un bruit inattendu causent dans leurs organes la plus terrible commotion. D'ailleurs presque entièrement privés de toute idée religieuse, mais livrés aux plus effrayantes superstitions dont ils font le sujet ordinaire de leurs entretiens, ils se croient toujours sous la puissance des génies mal-faisants, & ne voient qu'eux dans tout ce qui les étonne. C'est un démon prêt à les saisir qui cause le bruit qu'ils entendent, c'est lui qu'ils apperçoivent dans un objet inconnu. Mais ce Sauvage que l'explosion d'un pistolet renverse sans connaissance, attaque avec courage un ours blanc dont le seul aspect mettrait en fuite un homme policé.

Ils devraient être affermis contre les vaines craintes par l'habitude du spectacle le plus terrible à la fois & le plus majestueux. Tantôt ils apperçoivent entre le nord & le couchant un arc lumineux, d'où sortent & s'élevent d'innombrables colonnes de lumière : cette vive clarté fait paraître obscur le dessous de l'arc ;
mais

mais cette partie du ciel n'est cependant couverte d'aucun nuage, & l'on y voit briller les étoiles. Tantôt jaillissent presque en même temps du nord & du nord-est de longs rayons de lumière, qui s'accroissent, occupent un vaste espace, s'élancent avec vitesse & enflamment toute l'étendue du ciel entre l'horizon & le zénith. Ces rayons se réunissent & semblent couvrir la terre d'une voûte d'or, de rubis & de saphirs. Bientôt ils se développent, sifflent, pétillent; c'est la clarté, c'est le bruit d'un grand feu d'artifice; ces flammes sans chaleur, ces clartés innocentes inspirent une profonde horreur: les animaux sont saisis d'effroi, se couchent à terre, restent immobiles, & le Samoïede éperdu croit que la troupe entière des génies malfaisants passe au dessus de sa tête.

Ces Sauvages n'ayant aucune vivacité dans leurs passions, vivent sans loix & sans crimes. Contents de ce qu'ils possèdent, ils ne portent point envie à la prospérité étrangère, & le voleur est inconnu.

Un écrivain anonyme, qui a laissé des mémoires sur ce peuple, en fit un jour rassembler plusieurs dans sa chambre pour les examiner de plus près : « Mais, dit-il, « quoique j'eusse laissé sur la table de « l'argent, des fruits, des liqueurs fortes « dont je leur avais fait goûter, & tout « ce que je pus imaginer de plus propre « pour tenter leurs desirs, & que j'eusse « même abandonné la chambre à leur « discrétion, ayant fait retirer mes do- « mestiques & m'étant retiré moi-même « dans un coin d'où je pouvais les obser- « ver sans être vu, ils ne sortirent pour- « tant point de leur indifférence, mais « resterent tranquillement assis par terre, « les jambes croisées, sans toucher à la « moindre chose. Il n'y eut que les mi- « roirs qui leur causerent une forte de « surprise ; mais, un moment après, ils « ne paraisaient plus y faire attention (1).

Rien ne pique vivement leur curiosité,

(1) Mémoire sur les Samoïedes & les Lapons.
1762.

rien ne peut les arracher à leur indifférence. Plusieurs ont vu Pétersbourg & Moscou; mais insensibles aux beautés de ces capitales & aux avantages qu'elles réunissent, ils préféreraient leur vie sauvage à toutes les commodités que rassemblent autour d'elles les nations policées : ils regrettaient leurs déserts & se sont empressés d'y retourner.

Ils vivent entre eux avec la même indifférence : on ne peut dire qu'ils s'aiment mutuellement ; ils ne se recherchent pas, restent dispersés, se rendent peu de services réciproques, mais ne se nuisent pas les uns aux autres. Ils ne conçoivent pas comment un homme peut donner la mort à son semblable. Méprisables que nous sommes avec toutes ces lumières qui ne nous donnent que de l'orgueil ! Nous célébrons l'amitié en nous haïssant ; c'est en nous déchirant que nous faisons l'éloge de la bienfaisance ; & qui de nous oserait se vanter, comme ces bons Samoïedes, de n'avoir jamais fait de mal ?

La nécessité les force au travail & leur

inclination les invite au repos ; l'oïfiveté est pour eux le plus grand des plaisirs, & leur tient lieu de tous ceux qui leur manquent. Ils aiment leur pays, ils aiment leur maniere de vivre, ils aiment jusqu'à leur misere, qui n'en est pas une puisqu'ils ne la connaissent pas. Objets de nos dédain, ils méritent bien plutôt d'exciter notre envie.

CHAPITRE II.

Maniere de vivre des Samoïedes.

LES Samoïedes payent un tribut à la Russie, parceque leurs ancêtres l'ont payé ; ils ne savent ce que c'est que d'être tributaires, ne font aucune résistance & ne marquent aucune soumission. Des gens armés viennent leur demander des pelleteries & ils les donnent parcequ'il vaut mieux se laisser dépouiller d'un peu de superflu que de risquer sa vie : ils n'ont pas d'autres idées là-dessus ; ou peut-être ont-ils encore celle de l'injustice

qu'on leur fait en exigeant une part du produit de leur chasse, sans avoir partagé leurs fatigues.

Et remarquons que ces idées sont très justes ; car les Samoïedes sont bien loin d'être dans la situation des peuples policés. Ceux-ci payent des tributs au Souverain, à l'Etat, c'est-à-dire à eux-mêmes, & ces tributs entretiennent la force de la nation, en assurent la défense & la prospérité (1). Mais les Samoïedes sont abandonnés à leur propre régime : on ne les gouverne pas ; ils n'ont donc pas besoin de payer ceux qui les gouvernent.

(1) Un auteur qu'on ne peut soupçonner de vouloir flatter les souverains, dit : « l'impôt peut être défini le sacrifice d'une partie de la propriété pour la défense & la conservation de l'autre... Il est indispensable que les citoyens, occupés de quelque manière que ce soit au bien public, soient entretenus par tous les ordres de la société... Il faut, sans doute, dans tout gouvernement une force publique qui agisse intérieurement & extérieurement... qu'elle encourage l'industrie, aiguillonne le talent & secoure

A qui payent-ils le tribut ? aux Russes. Par qui pourraient-ils être attaqués ? par les Russes. Ce sont donc les Russes qui les font payer pour les défendre contre les Russes ; ou plutôt c'est le riche & le fort qui se fait un revenu de leur faiblesse & de leur misère.

Parfaitement indépendants moyennant le tribut de quelques peaux dont ils ne connaissent pas la valeur, errants sans aucuns soucis dans les horribles solitudes qu'eux seuls peuvent aimer, ils ne se sont jamais donné de chefs, ils n'ont jamais connu de juges, & marquent seulement

« celui qui, par un zèle inconsidéré, des malheurs
 « imprévus, de fausses spéculations, a perdu sa
 « force individuelle... que le dépositaire & le mo-
 « teur de la force publique, qu'il est de son devoir
 « de faire craindre, respecter & chérir, en impose
 « par un appareil de dignité, attire par la douceur
 « & exhorte par les bienfaits. Tous ces moyens
 « sont dispendieux. Les dépenses supposent un re-
 « venu, & le revenu, des contributions », *Hist.*
Phil. & Pol. des établissements des Européens
dans les deux Indes.

quelque déférence à leurs vieillards. Ils conservent dans leurs chansons le souvenir de leurs héros, c'est-à-dire de ceux qui ont fait preuve de leur courage à la chasse : ils célèbrent aussi les noms de leurs anciens forciets, seuls objets de leur superstitieuse vénération.

Trop simples pour connaître l'art de tromper, leur parole est plus sûre que les serments de ces peuples éclairés, façonnés dès long-temps à la perfidie par le choc de leurs intérêts, par le combat éternel de leur cupidité réciproque. Quelquefois cependant, pour gage de leur promesse, ils se font une brûlure à la main, & cette marque ineffaçable deviendrait pour toujours une note d'infamie contre le parjure.

Ils ont une manière grossière de partager le temps en mois lunaires, & ne rassemblent pas un certain nombre de ces mois pour en faire une année. Ils laissent couler le temps avec indifférence ; nous le calculons encore bien moins par nos observations que par nos douleurs & nos ennuis.

On ne voit pas chez eux de villages ; à peine trouve-t-on trois de leurs huttes voisines l'une de l'autre. Elles sont à moitié enfoncées en terre ; quelques pieux s'élevent au-dessus de ces fosses & sont recouverts de peaux de rennes. L'édifice se termine en pointe, on ménage au sommet de ce cône une ouverture pour renouveler l'air & faire sortir la fumée.

La construction de leurs huttes d'été n'est pas moins simple & est encore plus légère. Comme dans cette saison ils s'occupent de la pêche, ils se forment avec quelques bâtons & quelques peaux des cabanes sur les bords des lacs & des fleuves.

Un peu de vaisselle de bois, des couteaux, des chaudrons & des haches, forment tout leur mobilier. Ils ont, pour transporter leurs effets, des traîneaux fort étroits tirés ordinairement par des rennes, dans leurs contrées orientales par des chiens & souvent par eux-mêmes.

Occupés de la chasse pendant tout l'hiver, ils passent quelquefois par bandes

dans la nouvelle Zemle où ils tuent des renards blancs & noirs & des ours blancs. Mais la plus utile de leurs proies est le renne sauvage dont la chair les nourrit & dont la peau leur fournit à la fois l'habit & le lit, les toits & les murs de leurs maisons. Fideles à leur ancienne industrie & sûrs de l'effet de leurs flèches, ils n'ont pas encore adopté les armes à feu. Ils ont pour la chasse des chiens d'une petite taille, mais d'une très grande force. Quand ils s'éloignent, ils font sur la neige des marques qui indiquent à leur famille le chemin qu'ils ont pris.

En général ils sont pauvres; cependant presque tous ont quelques rennes & l'on voit même de riches Samoiedes qui en ont jusqu'à cent & même plus. Ils les font servir de monture, les attellent à leurs traîneaux, en font des offrandes aux dieux, ou aux puissances malignes; mais d'ailleurs ils ne tuent jamais ceux qui peuvent être encore de service. Ils les ménagent même au point de n'en pas traire le lait pour leur usage. Aussi leurs

troupeaux font-ils d'une grande taille & très vigoureux.

CHAPITRE III.

Nourriture & vêtements des Samoïedes.

COMME tous les autres peuples dont nous avons déjà parlé, les Samoïedes ne connaissent pas le pain : ne rebutant presque rien, ils craignent peu la disette. Tout ce qui vit sur la terre, dans l'air, sous les eaux, est propre à leur nourriture, & , comme peu de chasseurs sont réunis dans un même endroit, leur arc les assure toujours d'une subsistance abondante. S'ils trouvent même quelques animaux morts naturellement, si une baleine déjà demi-pourrie est jetée sur leurs côtes, ils se reposent, & jouissent dans un doux loisir de ces présents des divinités bienfaisantes. Ils excluent cependant de leurs tables les chiens, les chats, les écureuils, les rats, les hermines : on ne fait d'où leur vient ce dégoût, peut-être ne le

savent-ils pas eux mêmes : c'est seulement une nouvelle preuve que chaque nation a le sien. Ces caprices ne viennent pas de la conformation de la langue ou du palais, mais des préjugés transmis des peres aux enfants : car la prévention altere même les témoignages de nos sens.

Ils ne font pas usage du sel. Souvent ils mangent crues, même dans les temps de repos, les chairs des quadrupedes & des poissons. Il est vraisemblable qu'ils ne faisaient jamais rien cuire avant leur communication avec les Russes, & c'est ce qui leur a fait donner le nom de mangeurs de chair crue. A présent qu'ils reçoivent d'eux des chaudrons, ils font quelquefois bouillir leurs aliments dans l'eau, sans aucun assaisonnement; mais jamais ils ne font cuire le poisson séché au soleil. Le sang encore chaud des animaux est leur plus grand régal : ils le regardent même comme un préservatif assuré contre le scorbut. La mal-propreté ne préside pas moins à leurs tables que la frugalité.

L'ivresse est pour eux un état de jouissance : ils cherchent à se le procurer par la fumée du tabac & par les infusions de moukhomore. Ceux qui font quelques échanges avec les Russes, reçoivent d'eux du vin de seigle.

Leur habit est d'une seule pièce & couvre en même temps le corps & la tête : on le met par en bas. L'habit d'hiver est ordinairement de peaux de renne ou de renard , & bordé de peaux de chien ou de loup , ou quelquefois de peaux d'oiseaux avec leurs plumes. Ils font avec ces dernières peaux de fort beaux habits , qui ont le lustre & l'éclat des plus riches étoffes de soie. On met plusieurs de ces habits les uns par-dessus les autres , le poil ou la plume tournée en dehors ; on les serre par une ceinture. Les habits de plumes sont ordinairement garnis , sur les bords & sur toutes les coutures , de bandes de fourrure à long poils.

L'habit descend jusqu'à la cheville du pied. On porte des culottes longues & étroites auxquelles sont liées de longues

bottes de peau de renne. Souvent la culotte & les bottes sont d'une seule piece, mais on y coud du haut en bas des bandes d'une autre peau, ce qui produit l'effet d'une fourrure rayée.

Cet habillement, inspiré par le climat, garantit très bien du froid : il est adopté par les Russes qui vont chasser en hiver dans la nouvelle Zemle.

On va tête nue l'été. Les habits de cette saison sont de peaux de poissons que les femmes savent adoucir & préparer ; car le peuple le plus sauvage a son industrie particuliere, dont l'étendue est bientôt la même que celle de ses besoins réels.

L'habit des femmes est à-peu-près semblable à celui des hommes. Comme beaucoup d'hommes n'ont point de barbe, il est fort difficile de distinguer les deux sexes. Plus de propreté, quelques parures particulieres, comme des bordures de couleurs tranchantes, des franges, des verroteries, aident à reconnaître les femmes. Elles partagent leurs cheveux

en deux nattes qui reviennent flotter sur la poitrine : les filles en portent trois & les laissent pendre par derrière. L'été, elles restent tête nue comme les hommes ; l'hiver, elles ont des bonnets de poil attachés sous le menton. Comme on n'achète pas d'habits, & que les femmes les font elles-mêmes, les filles sont souvent mieux mises que les femmes mariées.

CHAPITRE IV.

Malheureuse condition des femmes Samoïedes.

CHEZ tous les peuples sauvages, barbares ou policés, qui permettent la pluralité des femmes, le plus grand nombre n'en a qu'une : & il faut bien que cela soit ainsi ; car si chacun voulait avoir plusieurs épouses, il y en aurait beaucoup qui ne pourraient même en avoir une.

Ainsi la plupart des Samoïedes se contentent d'une femme, quoiqu'ils puissent en prendre autant qu'ils ont le moyen

d'en acheter. Ils les paient depuis cinq jusqu'à quinze rennes. Et que font les pauvres qui ne peuvent rien payer ? Ils gardent le célibat , ou se contentent de prendre les filles que personne ne daigne marchander.

Tous ont horreur de l'inceste ; tous évitent d'épouser leurs parentes à quelque degré que ce soit & vont ordinairement choisir une épouse dans une tribu différente de la leur. Il semble que l'expérience ait fait connaître de bonne heure aux nations même les plus brutes que les races dégèrent quand elles ne sont pas croisées ; qu'une famille, pour empêcher ses défauts naturels de se perpétuer , de s'accroître, doit s'allier avec une famille différente ; que les vices du pere se corrigent dans sa postérité par les qualités contraires de la mere. Par-tout l'histoire nous montre l'inceste proscriit, si ce n'est chez quelques nations policées, opulentes, corrompues, & incestueuses par superstition ou par dépravation. Ce n'est pas chez les Perses qu'il faut aller étudier

les inclinations de la nature ; elles y étaient trop subordonnées aux erreurs de leurs Mages & aux caprices impérieux de leurs Rois.

Plusieurs sentiments se combattent dans le cœur d'une fille honnête qui va recevoir le nom d'épouse : la douleur de quitter une mere chérie , la honte d'abandonner le sein de l'innocence pour passer dans les bras de l'amour , la joie de rompre les dernières chaînes de son enfance , le plaisir de ne plus vivre désormais que pour son amant. Son cœur palpite , son esprit est agité , elle pleure , mais elle est heureuse. Ces vives sensations ne peuvent être éprouvées par une jeune Samoïede que son pere vient de vendre à un époux. Elle quitte un triste esclavage pour entrer dans un esclavage bien plus dur encore : les larmes qu'elle répand sont celles de la plus profonde douleur. Déjà son nouveau tyran a payé le prix auquel elle est vendue ; elle est déjà livrée entre ses mains féroces. Il veut l'emmener , elle

résiste & cette résistance est bien sincère. Il l'attache, il la lie à son traîneau; les rennes courent, son malheur commence, & ne finira qu'avec sa vie.

Les Samoïedes regardent les femmes comme impures; toujours ils les traitent avec mépris, & le plus souvent avec inhumanité. La nature, plus forte que le préjugé, se fait entendre dans le cœur des pères & rend plus doux le sort de leurs filles; mais les femmes n'ont point de recours contre la férocité de leurs époux: durs & froids comme les rochers de leur pays, ils peuvent éprouver le besoin de jouir, & ne connaissent pas le plaisir d'aimer; jamais leur cœur de glace ne s'attendrit en faveur des compagnes de leur vie: ils ne voient en elles que de viles esclaves créées pour les servir. Tant qu'elles leur donnent des enfants, elles peuvent espérer d'être épargnées; mais le temps de la fécondité passé, elles ne doivent plus attendre aucun ménagement.

Aucune d'elles ne peut aspirer à l'honneur de manger avec son époux : elles doivent se contenter de vivre tristement à l'écart, des restes d'un maître orgueilleux. Leur coin est marqué dans la hutte ; il faut qu'elles y restent assises & qu'elles se gardent bien d'approcher du feu qui est regardé comme sacré. Elles sont obligées de purifier par des fumigations de poil brûlé l'endroit où elles se sont assises, le traîneau où elles ont pris place, tout ce qu'elles ont touché, & elles-mêmes. Dans les voyages, il ne leur est pas permis de marcher sur les traces de leur mari, ou du renne qui le tire ; il faut qu'elles suivent un autre chemin à côté de celui qu'a frayé leur tyran. Quand on charge, quand on décharge le traîneau, elles ne peuvent en approcher ; on craindrait qu'elles ne souillaient par le plus faible attouchement les effets qu'il contient. Elles sont traitées avec un mépris encore plus outrageant, avec une sorte de dégoût & d'horreur, dans le temps

de leurs purgations périodiques & pendant les huit semaines qui suivent leurs couches.

Elles enfantent presque sans douleur, faible dédommagement de tous les maux dont leur vie est semée. Qu'importe que la nature traite avec douceur ces déplorables victimes de la cruauté des hommes? Que n'abrège-t-elle plutôt leurs tourments & leur vie! Quand l'accouchement est difficile, on les soupçonne d'infidélité: on employe, pour leur faire avouer ce crime imaginaire, les plus barbares traitements. Si la violence des coups, si les tortures répétées leur arrachent un faux aveu, elles sont honteusement renvoyées à leurs parents, qui doivent rendre ce qu'ils ont reçu du mari. Telle est la jalousie inquiète & raffinée de ces Samoïedes, qui, si l'on en croyait des écrivains trompés, offrent leurs femmes aux voyageurs.

L'occupation de ces malheureuses esclaves est de faire les habits de la famille,

de préparer les peaux, de faire sécher le poisson. Dans les endroits où l'on trouve de l'ortie, elles savent en tirer un fil, mais elles n'ont pas l'art d'en tisser de la toile. Ce fil sert à coudre & à faire des filets de pêcheurs & de la ficelle.

CHAPITRE V.

Religion des Samoïedes, leurs funérailles.

LES Samoïedes suivent le Chamanisme, si l'on peut dire cependant qu'ils suivent quelque religion. On ne voit chez eux d'autres marques d'un culte extérieur que quelques poupées ou des pierres figurées dont ils font leurs idoles. Ils négligent leurs divinités pour prodiguer toute leur vénération à leurs prêtres ou forciers, qu'ils appellent Tadib. C'est à eux qu'ils laissent le soin d'implorer & de servir les puissances bienfaisantes & malignes; eux-mêmes restent dans l'état d'une parfaite indifférence.

Ils ne font pas sortir les morts par la porte, fans doute parcequ'elle serait souillée & que les vivants n'oseraient plus y passer : ils les tirent par une ouverture qu'ils pratiquent à l'un des côtés de la hutte. On les couvre de leurs meilleurs habits, on les enveloppe de peaux de rennes & on les enterre dans une fosse étroite & peu profonde, qui donne cependant bien de la peine à creuser par le défaut d'outils & par la résistance de la terre glacée. Aussi se contentent-ils, en hiver, de les enfoncer dans la neige, & ils attendent le retour des chaleurs pour les inhumer ; mais il arrive souvent que les renards & les oiseaux de proie les ont prévenus, & ils ne trouvent plus que des os dispersés.

On place sous la tête du mort son chaudron ; on met à côté de lui son arc, ses fleches & ses ustensiles les plus nécessaires. Après l'enterrement, le prêtre appaise par différentes cérémonies, l'esprit du défunt, & croit, par des grimaces

& des pratiques grotesques, l'empêcher de venir inquiéter les vivants. On finit par sacrifier à ses mânes un renne qu'on mange sur la fosse; & les riches renouvellent plusieurs fois cette cérémonie.



SECONDE PARTIE.

Nations de Race Manjoure.

PREMIERE SECTION.

Des Manjours proprement dits.

CHAPITRE I.

Description des Manjours.

SI nous parlons ici des Manjours, ce n'est pas que cette nation aujourd'hui si puissante soit soumise à la Russie; mais c'est qu'elle doit son origine à ces Tounghoufes répandus dans la Sibérie depuis les bornes les plus septentrionales de cette vaste contrée, jusques aux côtes de la mer glaciale.

Les Manjours sont ce même peuple que nous appellons Mantchou (1). Cette

(1) C'est à la Chine que nos missionnaires ont appris le nom des Manjours ou Mandjours. Les

nation victorieuse & maîtresse de la Chine, connaît l'art d'écrire ; on vante la forme, la richesse & l'énergie de sa langue, & on a traduit dans cette langue, avec la plus plus grande fidélité, tous les bons livres chinois qui, passant dans un idiôme plus net & mieux construit, ont acquis une clarté que n'avaient pas les originaux.

Mais de nombreuses tribus de Manjours ne subsistent encore que de la pêche, & , comme les Kamtchadales, voyagent en hiver sur des traîneaux tirés par des chiens. Il en est qui, dit-on, fa-

Chinois n'ont pas dans leur langue le son *dj*, ils le changent en *tch* : ils ne peuvent prononcer l'*r*, & l'omettent dans les mots étrangers où il se trouve. Ainsi, soit habitude, soit conformation de l'organe de la voix, ils n'ont pu s'empêcher de changer Mandjour en Mantchou. C'est ainsi qu'ils appellent les Tatares, *Tata*.

Les Russes, qui ont eu des communications avec les Manjours avant de parvenir à la Chine, ont appris de ce peuple lui-même à bien prononcer son nom.

vent apprivoiser & dresser des ours qu'ils attellent à leurs traîneaux.

Les Daoures, & d'autres nations comprises dans la grande famille des Manjous, tiennent des peuples errants & des peuples sédentaires. Ils vivent par villages ou par familles, & changent volontiers de demeure, quand ils esperent en trouver une plus agréable, ou quand ils ne rencontrent pas dans l'habitation qu'ils avaient choisie tous les avantages qu'ils s'étaient promis d'y goûter. Ils quittent sans regret leurs maisons & leurs forteresses de terre & trouvent par-tout des matériaux pour en construire aisément de nouvelles.

Doux & tranquilles, ils vivent en paix avec leurs voisins, nourrissent des troupeaux, cultivent la terre, savent fouiller les mines & travailler les métaux. Ils labourent leurs champs par planches que séparent des sillons fort creux : l'eau s'amasse dans ces sillons & sert à l'arrosement. Au lieu d'élever des greniers ou des magasins, ils renferment dans la terre le

grain qu'ils recueillent. Ils aiment à s'établir sur le bord des fleuves, parceque le sol y est plus meuble & plus léger.

Ils pratiquent le Chamanisme. Comme ils sont plus éclairés que les peuples de la Sibérie qui suivent la même religion, il serait à souhaiter qu'on nous eût instruits de leurs rits. Le grand nombre de tombeaux qu'on découvre sur les bords des fleuves qu'ils ont fréquentés, prouve le respect qu'ils ont pour les morts. Ces monuments ont depuis six jusqu'à huit pieds de longueur, trois ou quatre de large & six de profondeur. Les plus communs ne se font reconnaître que par la terre qui y est amoncelée, d'autres sont couverts d'une pierre, & plusieurs sont surmontés d'une colonne tronquée. Quelquefois ils sont isolés, mais plus souvent on en rencontre plusieurs dans le même endroit. On y déterre des ossements & des morceaux de fer rongés & presque détruits par la rouille, restes des armes & des ustensiles qui y furent déposés. Comme on n'y a jamais trouvé

d'anneaux d'or ni d'effets précieux, on y laisse reposer en paix la cendre des morts. Les tombeaux se font respecter par l'horreur qu'ils inspirent; la cupidité seule encourage à les violer.

C H A P I T R E I I.

Conquête de la Chine par les Manjours (1).

P U I S Q U E nous parlons ici des Manjours, il ne fera par hors de propos de rapporter comment ce peuple s'est rendu maître d'un des plus grands empires de la terre. Trop accoutumés à croire que la puissance doit accompagner une population nombreuse, une vaste domination, nous sommes étonnés que la Chine ait été subjuguée par une nation, aujourd'hui l'une

(1) Nous suivons dans ce récit, un abrégé de l'histoire de la Chine, traduit du manjour en russe, & nous le combinons avec ce que le Pere Duhalde a recueilli des relations écrites par les Missionnaires, & avec la chronologie des Souverains Manjours publiée par M. Deguignes.

des plus puissantes de l'Asie, mais alors inconnue & qui ne paraissait pas plus redoutable que tant de peuples de la Sibérie qui furent si aisément soumis par les Russes.

Les Manjours erraient au-delà des frontières du Léao-Tong qui, depuis Tchingu-Khan, est regardé comme une province de la Chine. Au commencement du dernier siècle, Aichin-Guioro, chef d'une partie de cette nation, & le même que les Chinois appellent Tay-Tsou, devint conquérant, moins par ambition que par amour filial. Ce fut le desir d'une juste vengeance qui lui fit prendre les armes. Les Chinois s'étaient fait livrer son pere par trahison, & l'avaient fait mourir. Faible encore, il osa se promettre de leur faire pleurer un jour ce sang précieux qu'ils avaient versé.

Il ne pouvait exécuter ce projet si cher à son cœur, qu'en augmentant sa puissance. Il commença par soumettre ses voisins & par réunir toutes les tribus des Manjours sous sa domination. Il prit

alors le titre de Khan, car il est des circonstances où il faut en imposer aux hommes par des titres. Comme ce prince n'occupait pas de superbes palais, comme ses sujets n'exerçaient pas des arts de luxe, & ne s'étaient pas élevés encore à une corruption raffinée, nous le mettons au nombre des barbares : mais sa conduite prouve qu'il connaissait bien le cœur humain & qu'il possédait l'art de le conduire. Il sentit que ses sujets ne seraient entre eux que des ennemis incapables de coopérer de concert à ses projets, tant que le vainqueur mépriseraient le vaincu, tant que le vaincu conserverait sa haine contre le vainqueur, tant que les tribus seraient séparées entre elles par des dénominations différentes. Il ordonna qu'il n'y eût aucune distinction entre ses anciens & ses nouveaux sujets ; que tous, ayant une même origine, ne formant qu'une même nation, ne reconnaissant plus qu'un même prince, portaient également le nom de Manjours, & qu'on oubliât toutes ces dénominations

qui semblaient les désunir en distinguant les différentes tribus. Il fut obéi, & toutes ces peuplades, ne formant plus qu'un même corps, n'eurent bientôt plus qu'un même esprit.

Après ce premier succès, il se crut assez fort pour attaquer la Chine : projet fans doute insensé, si cet empire eût alors joui de cette vigueur que les Etats reçoivent de la concorde : mais il savait que l'Empereur Hoan-Tsong, renfermé dans son palais, s'abandonnait au manège de ses eunuques, & que la nation, méprisant le maître, indignée contre les ministres, divisée entre elle, n'attendait qu'un conquérant qui voulût profiter de ses dissensions pour lui donner des fers. Il entra dans le Léao-Tong, s'empara de la capitale, & , modéré dans le sein même de la victoire, il manda à l'Empereur qu'il était prêt à déposer les armes si on lui accordait les satisfactions qu'il avait droit d'attendre. La Cour de Pékin, trop aveuglée pour être capable de craindre, reçut la lettre avec mépris & ne

daigna pas même y répondre. Le Manjour fit connaître aux Chinois qu'il était dangereux de le mépriser. Il les attaqua plusieurs fois dans le Petchéli, les fit autant de fois repentir de l'outrage qu'il en avait reçu, & par des victoires répétées, il remplit ses guerriers de confiance. Il reçut à sa mort, en 1626, le nom de Tien-Ming qui sert à désigner les années de son regne, suivant l'usage de la Chine qui marque chaque regne par un nom particulier.

Tien-Dzong, son fils & son successeur, fit le siège de Pékin, en 1629 : mais il ne put alors prendre la ville, & se replia sur le Léao-Tong dont il acheva la conquête. Il établit sa résidence à Moukden, ville célébrée depuis par les vers de l'Empereur Kien-Long. La gloire qu'il venait d'acquérir lui fit donner le nom de Tzong-Té.

Il mourut en 1636 : mais ses projets furent suivis sous Choun-Dché son neveu, encore enfant. Les Chinois, par leurs fureurs intestines, préparaient eux-

mêmes ses succès. Le feu de la sédition embrâfait toutes les provinces : mais le plus audacieux, le plus habile, ou du moins le plus fortuné des rebelles, fut Li-Tfi-Tching. Il avait été simple écrivain dans une ville du Chen-Si, & se disait envoyé du ciel pour délivrer son pays du joug des tyrans. La liberté, la vengeance publique, furent toujours le prétexte des séditeux ; c'est en annonçant au peuple la félicité, qu'ils le séduisent & le plongent dans tous les maux qui accompagnent la révolte. Les villes se donnaient au rebelle comme à leur libérateur. Il prit le titre de Tchouan-Vang, qui n'appartient qu'aux princes de la maison régnante. Bientôt il assiégea l'Empereur dans Pékin, &, après la plus faible résistance, la ville lui fut livrée par les habitants. Le faible Hoan-Tsong, généralement abandonné, se retira dans son jardin, poignarda sa fille, après avoir ordonné à ses femmes de s'étrangler, & se pendit lui-même à un arbre.

Tout se soumit à l'usurpateur. Ou-

zangui seul ne partagea pas la faiblesse ou la perfidie commune. Il était alors dans le Léao-Tong, à la tête d'une puissante armée destinée contre les Manjours. Le rebelle vint l'attaquer, assiégea la place où ce général commandait, & le menaça, s'il refusait de se rendre, de faire mourir son pere qu'il avait entre les mains. L'amour de la patrie, la tendresse filiale, combattaient dans le cœur du malheureux fils : son pays l'emporta, & son pere, accablé du poids des années & de celui de la servitude, fut égorgé sous ses yeux.

Il ne restait plus à Ouzangui qu'à le venger. Trop faible pour résister à deux ennemis à la fois, il fit la paix avec les Manjours & joignit ses armes aux leurs pour renverser le tyran. Toutes les villes lui ouvraient leurs portes, &, sans répandre de sang, il augmentait chaque jour ses conquêtes. Déjà il pouvait apercevoir la vaste enceinte de Pékin. Le rebelle, se croyant mal protégé par les murs trop étendus de cette capitale, pilla

le palais, y mit le feu, prit la fuite. Ouzangui le poursuivit jusques dans la Chen-Si & le défit entièrement. Le vaincu se réfugia au midi de la Chine, où, dans son humiliation, il porta encore quelques années le titre d'empereur, jusqu'à ce qu'Ouzangui fût enfin parvenu à l'exterminer. Ce général conserva la faible domination qui était restée au rebelle.

Il l'avait seul poursuivi, & les Manjours étaient entrés dans Pékin. En la personne de Choun-Dché, nommé Chi-Dsou après sa mort, commença en 1644 la dynastie des Souverains Manjours à laquelle on donne le nom de Tai-Dzing; dynastie qui ne compte encore que quatre Empereurs, tous grands hommes, & qui, s'ils n'avaient pas occupé la première place dans l'Empire, l'auraient obtenue du moins parmi les Lettrés.

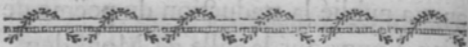
Les Missionnaires ont célébré Káng-hi; M. Dufaulx, avant nous, avait fait connaître Young-Tching (1), & M. Degui-

(1) M. Dufaulx a très judicieusement terminé, par un discours d'Young-Tching, son livre *De*

gnes a publié la traduction du poëme de Kien Long, sur la ville de Moukden.

la Passion du jeu ; c'était donner à ses principes une autorité bien respectable, que de les faire soutenir par un Souverain vertueux. Nous avons publié trois discours du même Empereur dans les Pensées morales de divers auteurs Chinois, faisant partie de la Collection des Moralistes anciens, dédiée au Roi.





SECONDE SECTION.

Des Tougoufes.

C H A P I T R E I.

Extérieur & caractère des Tougoufes.

LE nom des Tougoufes est un sobriquet que les Tatars leurs voisins leur ont donné par mépris, & qui, dans leur langue, signifie pourceaux. Les Tougoufes eux-mêmes se nomment Donki, & plus ordinairement Boïé, qui signifie hommes.

Ils forment le peuple le plus nombreux de la Sibérie, où ils sont répandus depuis le 53^e jusqu'au 65^e degré de latitude (1). Ils se subdivisent en tribus à la

(1) Les Lamoutes qui errent près du golphe de Penjinsk sont des Tougoufes : ils ont été nommés Lamoutes parcequ'ils vivent sur les bords de la mer, qui dans leur langue s'appelle Lama.

manière des Orientaux. Comme ils sont tranquilles & pacifiques, ils se trouvent mêlés en beaucoup d'endroits avec des nations différentes.

Leur taille est médiocre, & cette stature est chez eux générale. On ne voit entre eux aucun homme d'une fort petite ni d'une fort grande taille. Ils sont bien faits, leur carnation est vive; camus, mais moins que les Kalmouks, ils ont aussi le visage moins plat. Leurs cheveux sont noirs & droits, leur barbe claire, souvent même ils n'en ont point du tout. Ils parlent d'une voix rauque & enrouée.

Leurs yeux sont petits & perçants, & ils ont tant de finesse dans le sens de la vue, que, sur la terre, sur la mouffe & même dans l'herbe, ils apperçoivent au premier coup d'œil des traces d'animaux, eù d'autres hommes, en prenant la plus grande attention, ne pourraient en découvrir aucune. Mais le goût, l'odorat ne sont pas en eux moins défectueux que leur vue est parfaite. C'est qu'ils sont obligés d'exercer sans cesse le sens de la

vue pour trouver à vivre & qu'ils détruisent en eux le goût & l'odorat, par la maniere dégoûtante dont ils vivent.

Contents du simple nécessaire, ils ne savent encore rien desirer de plus. Les mœurs de leurs ancêtres sont leurs mœurs actuelles, leurs anciens usages sont encore les seuls qu'ils connaissent & leurs communications avec l'étranger ne leur ont rien fait adopter de son luxe & de ses superfluités. Ils n'en ont pas même appris à mentir; & ce qu'ils ont dans le cœur, ils l'ont aussi sur les levres. On ne pourrait dire qu'ils ont horreur du vol, de la tromperie, de l'astuce; ils ne les connaissent pas.

La crainte du lendemain ne trouble point en eux le bonheur du jour: ils mangent gaiement avec un ami, avec un inconnu, avec un étranger jusqu'au dernier morceau de leurs provisions: ils ne se repentent pas de leur prodigalité passée & ne se laissent pas abattre par quelques jours de jeûne & de disette.

Ils n'aiment ni ne haïssent la société;

Ils ne la cherchent ni ne la fuient. Ils vivent seuls, errent seuls, vont seuls à la chasse & à la pêche, & conduisent seuls leurs troupeaux dans les pâturages. Leur arrive-t-il quelque accident; ils périssent sans être pleurés, sans que leur fin soit connue. Les soins, si souvent cruels, du devoir & de la compassion n'ajoutent point aux douleurs de leur agonie, aux horreurs de leur mort. S'ils se rencontrent, c'est par hasard, sans éprouver de joie, sans ressentir de peine : la compagnie ne les importune point, la solitude ne leur cause pas d'ennui.

Incapables de se contraindre, ils parlent quand il leur plaît & se taisent de même. Ils épanchent leurs cœurs sans réserve & sans détour, disent rarement du mal les uns des autres & ont plutôt l'air du contentement que de la gaieté : dans leur vie innocente, ils éprouvent la satisfaction intérieure, cette félicité pure, la plus grande que l'homme puisse connaître.

Desirent-ils quelque chose; ils ne fa-

vent pas employer la priere : ce n'est pas qu'ils craignent de s'abaisser en priant, c'est qu'ils n'ont pas l'idée de cette dureté de cœur que la supplication peut amollir. Ils se demandent mutuellement ce qu'ils ont envie d'obtenir, le reçoivent toujours quand on peut le leur donner & ne s'irritent pas d'un refus qui n'a rien d'offensant.

Ils acceptent les présents qu'on leur fait, sans remercier, sans faire paraître leur reconnaissance; mais ils l'ont dans le cœur, s'embarrassent peu de la témoigner en paroles & la manifestent par leurs services.

On les croirait incapables de sensibilité : on n'en entend pas l'expression dans leur bouche, on ne la voit pas sur leur visage, on la trouve dans leurs actions. Chez eux la vieillesse ne connaît jamais la misère; ils se cottisent entre eux pour la faire subsister.

Ce sont des amis froids, mais qu'on trouve dans le besoin. Ils ne se font pas de compliments; se quittent sans se dire

adieu; & ne paraissent que faiblement affectés quand ils apprennent les malheurs ou la mort de leurs amis : réunis après une longue absence, ils se serrent mutuellement dans leurs bras; mais sans vivacité, sans transport. Enfin on voit en eux les vrais Stoïciens de la nature : ils font le bien, sans éprouver aucune des passions qui portent à le faire.

CHAPITRE I.

Intelligence, industrie des Tougoufes.

LES Tougoufes parlent la même langue que les Manjours; on la dit agréable & douce; mais si elle a chez les deux nations le même son, la même forme, le même caractère, on peut supposer qu'elle est bien moins riche chez le peuple ignorant que chez celui qui connaît les sciences & qui pratique les arts de la Chine. Les Tougoufes soumis à la Russie ne savent pas écrire; ceux qui vivent sous la protection de la Chine écrivent de haut

en bas, & emploient comme les Chinois le pinceau au lieu de la plume : mais les Chinois peignent une langue peu abondante par un grand nombre de signes, & les Toungoufes représentent tous les mots d'une langue riche avec un petit nombre de caractères.

Les connaissances des Toungoufes tributaires de la Russie sont renfermées dans leurs besoins : quelques traditions passent des peres aux enfants. Ils partagent l'année en deux parties, qui, suivant leur maniere de diviser le temps, font deux années entieres, l'année d'hiver & celle d'été. L'homme de trente ans dit qu'il en a soixante. Ces années ou plutôt ces demi-années se distribuent en quinze mois. Cette division, qui nous paraît si bizarre, doit avoir d'autres fondemens que le caprice de ceux qui la suivent : car l'erreur même est toujours appuyée dans son origine sur quelques principes qui l'ont fait naître, mais qui sont oubliés depuis long-temps lorsqu'elle subsiste encore. On ignore ceux de l'erreur des

Toungoufes dans le partage du temps.

Ils font ignorants & leur maniere de vivre les condamne à l'être : mais ils font adroits & intelligents, & deviendraient peut-être les rivaux des nations les plus éclairées s'ils se trouvaient dans une situation semblable. C'est ce qu'ont déjà prouvé les Manjours sortis du sein de cette nation. Les Toungoufes montent bien à cheval, & font habiles à tirer de l'arc, ce qui n'exige que des dispositions corporelles ; mais ils apprennent facilement les langues, & cette étude suppose d'heureuses dispositions de l'esprit.

Errants dans de vastes déserts ou dans des forêts profondes, les uns vivent de la chasse & de la pêche ; les troupeaux que les autres entretiennent leur fournissent la subsistance : dans l'une ou dans l'autre situation, toutes les opérations de leur esprit ne portent que sur les objets qui concernent la chasse ou la pêche. Ils n'ont que peu d'idées, parceque l'industrie qu'ils professent n'en exige pas davantage ; ils ne peuvent en augmenter le

nombre, parcequ'ils ne s'entretiennent qu'avec eux-mêmes.

Les mêmes Toungoufes qui sont chasseurs l'hiver, deviennent pêcheurs l'été : mais, pêcheurs ou chasseurs, ils ne passent guere plus de trois jours dans un même endroit. C'est la plus vagabonde de toutes les nations connues.

Ils marchent ou s'arrêtent suivant qu'ils sont chassés par la disette ou retenus par l'abondance ; mais cette abondance même ne peut les fixer long-temps & a pour eux moins de charmes que le plaisir d'errer. Si deux troupes de la même nation se rencontrent, elles se réunissent quelque temps, se quittent sans compliments & sans regret, & en rencontrent d'autres avec lesquelles elles séjournent & dont elles se séparent de même.

Le peuple qui s'est fixé dans un lieu, qui s'y est construit une habitation, qui s'y est tracé une propriété, tient à ce lieu par le lien du sentiment : il aime cette portion du globe sur laquelle il a pris naissance, sur laquelle ont vécu ses an-

cêtres, sur laquelle se sont passés des moments agréables de sa vie. L'habitude & des souvenirs flatteurs la lui rendent chère & le mot de patrie fait palpiter son cœur. Cette sensation est inconnue au peuple errant : comme il ne s'est arrêté longtemps nulle part, il n'a contracté nulle part aucune habitude. Il n'éprouve de préférence que pour les contrées qui le nourrissent plus abondamment : elles perdent à ses yeux tous leurs charmes, dès qu'il y voit le gibier plus rare, les pâturages plus pauvres : elles les perdent dès que l'habitude du mouvement lui fait éprouver l'ennui du repos : il les quitte avec joie pour une autre contrée, qu'il n'a jamais connue, qui ne lui plaira pas moins, qu'il abandonnera de même. Il ne fait pas où il est né, il ne prévoit pas où il terminera sa carrière, & sa patrie est par-tout où il lui est permis de vivre. Le patriote ne s'éloigne qu'avec un sentiment douloureux des lieux qui l'ont vu naître : l'homme errant éprouverait un sentiment plus douloureux encore s'il

devait passer sa vie dans les mêmes lieux. Il n'aime que la liberté ; seul il la connaît toute entière : il faut toujours en sacrifier une partie à la patrie & à la propriété.

Les Toungouses, chasseurs & pasteurs, sont d'autant plus libres qu'ils sont fort pauvres. Un petit nombre d'ustensiles de chasse & de pêche dont il sont fort mal pourvus, l'habit qui les couvre, quelques chiens, une tente, voilà leurs richesses ; ils ne possèdent rien de plus. Ils ont aussi peu de soucis que de fortune, & trouvent leur bonheur dans ce que nous appellons leur misère.

Quelques-uns ont cependant un petit nombre de rennes domestiques, dont ils prennent le plus grand soin & qu'ils n'osent traire que fort rarement. Ces rennes servent de monture aux vieillards & aux jeunes filles, & portent l'attirail du ménage : tant M. le Comte de Buffon a eu raison d'avancer que la nature offre à l'homme des espèces subsidiaires & que les animaux du genre des cerfs peuvent, au besoin, remplacer le cheval.

C'est avec des côtes de rennes que les Toungoufes font leurs selles, c'est avec de la peau de rennes qu'ils les couvrent, c'est de peau de rennes qu'ils font les brides, & l'animal fournit lui-même les instrumens de son esclavage. C'est à-peu-près ainsi que nous avons vu d'autres peuples construire avec les côtes des baleines elles-mêmes, les canots dont ils se servent pour aller à la pêche des baleines.

Pendant tout l'été ils passent pour la pêche d'une riviere à l'autre & quittent la pêche pour la chasse quand ils apperçoivent du gibier. Faut-il traverser un fleuve; leurs bestiaux le passent à la nage. Les rennes, une fois accoutumés à la domesticité, ne s'écartent jamais quoiqu'ils rencontrent souvent des troupes sauvages de leur espece : ils ne s'écartent même pas lorsqu'ils sont poursuivis par des animaux carnaciers, & par des chiens, qui, dans leur état naturel, peuvent être mis au rang des bêtes les plus féroces.

Les Toungoufes ont de petites barques dont la carcasse de sapin est revêtue d'é-

corce de bouleau ; elles sont assez bien construites pour que l'eau n'y puisse pas entrer. Leur longueur est depuis dix pieds jusqu'à trente : leur poids n'est souvent que de trente livres. Avec ces légers bâtimens ils naviguent sur les lacs ordinaires & osent même perdre de vue le rivage du Baikal qu'on peut compter entre les mers méditerranées. Leurs rames sont de la forme d'une pelle, & au lieu de faire agir les deux rames à la fois, ils frappent l'eau successivement de la gauche & de la droite. Moins avancés dans l'art de la pêche que les peuples sauvages dont nous avons examiné l'industrie, ils ne connaissent pas encore l'usage des filets, & tout ce qu'ils savent faire de mieux, c'est d'attacher plusieurs hameçons à une même ligne.

Ils emploient pour la chasse les flèches, les haches d'armes, les lacets & les chiens : mais ils font sur-tout grand usage des trapes. Les forêts qu'ils parcourent en sont, pour ainsi dire, couvertes ; les voyageurs n'osent s'y hasarder sans prendre avec eux un conducteur de la nation ;

privés

privés de ce secours ils risqueraient à chaque pas de tomber dans une fosse.

Le Toungoufe qui s'est enrichi par la chasse ou par la pêche, achete des rennes & devient pasteur ; le pasteur ruiné se fait chasseur & pêcheur : mais ceux qui ont passé leur vie dans les forêts ne les quittent jamais pour errer dans les plaines découvertes.

Parmi les Toungoufes des forêts, il se trouve des forgerons. Ces ouvriers ne sont pas plus sédentaires que les autres & les outils de leur métier mettent peu d'obstacle à leur vie vagabonde : leur enclume, leur marteau, leurs tenailles, leur soufflet de peau de veau marin, & le sac où ils renferment leur charbon, font ensemble un poids de quinze à seize livres. Ainsi le forgeron porte aisément tout son atelier sur son épaule. Quand on lui donne de l'ouvrage, il rassemble quelques cailloux dont il a bientôt construit sa forge, il ajuste à son soufflet un tuyau de terre glaise, s'assied à terre, & forge avec une adresse & une

promptitude dont on le croirait incapable , des bèches , des fers de lances , ou de flèches , des briquets , des couteaux , des scies & même de petites idoles. On voit aussi dans l'Inde des orfevres qui courent les rues portant tous leurs outils dans un sac , & qui font , sans changer de place , l'ouvrage qu'on leur demande.

Les Toungouses pasteurs ont depuis vingt rennes jusqu'à mille & au-delà. Ils tiennent leurs troupeaux pendant toute l'année sur des montagnes boisées. Ils tirent de ces animaux tous leurs besoins ; contents de ce que la nature exige , ils ne desirent rien de plus. Les rennes dressés leur servent de montures en été & tirent leurs traîneaux l'hiver.

Les Toungouses qui errent dans des solitudes plus méridionales , sur les bords de l'Argoun , de l'Onon & de la Bargouzina , connaissent d'autres richesses ; ils ont des chevaux , des bêtes à cornes , des brebis , des chevres & des chameaux. Quelques uns ont cinquante chameaux , deux mille brebis ; cinq cents bœufs , cent

chevres & mille chevaux. On est étonné de trouver tant de richesses chez des barbares qu'on se représente comme les plus misérables des hommes; la surprise cessera quand on aura continué de lire cet ouvrage; on verra chez d'autres peuples errants des richesses encore plus considérables, on se fera une idée de la fortune des peuples nomades & de la vie patriarcale.

CHAPITRE III.

*Habitations, vêtement, nourriture des
Toungouses.*

CHANGEANT sans cesse de place, les Toungouses n'ont que des habitations mobiles comme eux. Les supports en sont formés par un plus ou moins grand nombre de perches enfoncées d'un bout dans la terre & se réunissant de l'autre. On les recouvre d'un tissu fait d'écorce de bouleau qui ressemble à une toile grossière: les extrémités de cette couverture sont assurées par des nœuds faits de la même écorce. On ménage au haut de cette es-

pece de tente une ouverture qui donne l'issue à la fumée. Pour entrer & sortir, on leve une portiere faite du même tissu. Quand on change de demeure, on jette les perches, à moins qu'on ne soit dans un désert dénué de bois; on roule la couverture, on l'emporte, & l'on construira une nouvelle habitation dans le premier endroit où l'on voudra s'arrêter. Ces édifices si légers, sitôt élevés, si facilement détruits, ne forment pas un effet désagréable à l'œil; mais ils garantissent mal de la rigueur du froid; aussi, dans l'hiver, a-t-on soin de les dresser à l'abri d'une montagne ou d'un bois: on préfère en été le voisinage des eaux.

Un peuple qui voyage toujours n'a que les meubles, les ustensiles dont il ne peut se passer: tout ce qui cause de l'embaras ne saurait entrer dans les objets de son luxe. Des armes, des instruments de chasse & de pêche, quelques chaudrons de cuivre ou de fonte, quelques vases de cuir ou de bouleau, des canots, des patins, des berceaux, des traîneaux, des

coffrés pour ferrer les habits ; voilà tout ce qui forme l'équipage des plus riches Toungoufes, & tout cela fait la charge d'un petit nombre de leurs rennes.

Les deux sexes ne se distinguent point par le vêtement. Ils portent sur la chair leur habit de peau qui ne leur descend pas jusqu'aux genoux. Leurs culottes fort courtes, faites en hiver de fourrure, & en été de peaux de poisson, tiennent à la ceinture par un lacet. Leurs bottes fourrées sont ornées de grains de verre & de dessins ou de rayures de différentes couleurs. Ils portent une sorte de petit tablier de cuir jaune ou brun, terminé par des franges. Leur habit de dessus se lace par devant, mais comme il est trop étroit pour se joindre sur la poitrine, on le recouvre d'un pectoral brodé en grains de verre ou en crins de plusieurs couleurs. Les plus superstitieux portent sur cette piece d'estomac, & en été sur la poitrine nue, quelque idole de taule, représentant une figure d'homme, de quadrupede ou d'oiseau. Ils se croient sous la protection

de cette idole, ils espèrent en obtenir une bonne chasse ou une pêche abondante.

Ils ont un goût décidé pour les parures voltigeantes & légères; les bords de leurs habits, leurs ceintures, leurs bonnets sont ornés de franges & de houpes à longs poils. Ils portent leurs cheveux attachés par derrière. La plupart ont des raies ou des figures tracées sur le front, sur les joues ou sur le menton. Ce sont les peres qui font cette broderie à leurs enfants entre la sixième & la dixième année. Ils se servent pour cette opération douloureuse d'un fil qu'ils humectent de salive & qu'ils noircissent avec une terre noire ou avec la suie qui s'attache aux chaudrons: ils le passent à l'aide d'une aiguille dans les chairs du malheureux qu'ils croient embellir, & il reste de cette facture des taches bleues qui durent toute la vie.

Les Toungoufes mangent beaucoup de baies, d'herbes & de racines & rien de tout cela n'a été corrigé par la culture.

Ils se nourrissent de tous les quadrupedes, même des animaux carnaciers, même des rats, même de la charogne si elle n'exhale pas encore une odeur trop infecte. Ils mangent aussi de toutes sortes de poissons & d'oiseaux, sans en excepter les oiseaux de proie, quoique leur chair soit coriace & de mauvais goût : mais ils sont dégoûtés de tous les insectes, de tous les reptiles ; ils le seraient de ces tables de différentes provinces de l'Europe, sur lesquelles on sert des limaçons, des couleuvres & des grenouilles.

Ils font sécher au soleil ou fumer les chairs des animaux terrestres & aquatiques : ce sont leurs provisions d'hiver. Jamais ils ne mangent la viande crue ; ils la font bouillir presque toujours sans sel, ou ils la rôtissent en la tenant sur le feu avec un bâton. Leur mets le plus recherché est un mélange de viande & de racines sauvages. Ils font des boudins du sang des animaux qu'ils mettent dans les boyaux sans avoir soin de les nettoyer : ils mangent ces boudins cuits dans l'eau.

Ils en font encore d'autres en hachant les entrailles des animaux & les mêlant avec leur sang. Ils ont, comme tous les autres barbares du nord, beaucoup de goût pour la graisse & l'avalent sans pain & sans sel. On ne fait pas cuire les viandes fumées. L'arrière-faix des accouchées est pour eux le mets le plus exquis : les hommes en admirent la délicatesse & en font leurs délices ; les femmes n'en sont pas dégoûtées, & l'on n'invite que les meilleurs amis à partager un plat si recherché.

L'usage des liqueurs fortes est inconnu des Toungoufes : ils n'ont pas même essayé la funeste vertu du moukhomore, & leur douceur naturelle n'est jamais altérée par les fureurs de l'ivresse. Ils ne boivent que de l'eau, du bouillon de viande ou de poisson & quelques espèces de ptifanes (1). Mais les hommes & les

(1) Cependant Gmelin dit que les Toungoufes savent, comme les Mongols, tirer une eau-de-vie du lait de cavale & de vache : mais cela ne se doit entendre que des Toungoufes voisins des frontie-

femmes font accoutumés depuis la première enfance à fumer du tabac.

Ils favent supporter la faim avec patience & ne paraissent pas incommodés d'un long jeûne : mais, dans l'abondance, ils montrent un appétit dévorant. Sans heures réglées pour les repas, le besoin, l'occasion, le caprice leur indique seuls le moment de manger. Ils n'ont ni tables, ni chaises & s'assèyent sur des nattes autour du plat. Tant qu'il reste encore quelque provision, ils invitent à manger tous ceux qui se présentent.

Ce sont les femmes qui font la cuisine, & elles n'y recherchent pas beaucoup de propreté. Il est fort rare qu'elles essuient la vaisselle, & si quelquefois elles s'en avisent, elles prennent, pour cet usage, la première peau de mouton bien sale qu'elles trouvent sous leurs mains, & que souvent même elles tirent du berceau

res de la Chine. Il indique le procédé par lequel on tire du lait une liqueur spiritueuse. Nous donnerons ce procédé bien détaillé quand nous parlerons des Kalmouks.

de leurs enfants. Ces peuples ne négligent pas moins la propreté sur leurs personnes que dans leurs aliments : ils ignorent l'usage de se laver, & ne changent leurs vêtements de poil que quand ils les ont usés sur leur corps ; ils sont dévorés par la vermine, & la dévorent à leur tour.

CHAPITRE IV.

Gouvernement des Toungouses. Duel en usage parmi eux.

LA puissance absolue ne peut avoir aucune prise sur un peuple de pasteurs obligés à se disperser pour ne se pas nuire mutuellement & à chercher dans des solitudes éloignées les pâturages qui doivent nourrir leurs troupeaux. Comment le despote poursuivrait-il dans la profondeur des forêts, dans l'immensité des déserts, le sujet qui voudrait se soustraire à l'oppression ? Les Toungouses sont libres sous des chefs qu'eux mêmes ont choisis : ils les mettent à leur tête quand il

s'agit de combattre, & quelquefois, dans la paix, ils veulent bien les prendre pour arbitres de leurs différends, sans se croire contraints d'obéir à leurs décisions.

La postérité des anciens chefs jouit d'une considération particulière; on respecte encore les descendants parcequ'on avait contracté l'habitude de respecter les peres. C'est dans cet ordre de noblesse qu'on choisit ordinairement les nouveaux chefs, à moins que la richesse unie à la valeur ne fasse élire des hommes en qui le mérite & la considération personnelle suppléent à l'illustration.

Il faut que les querelles soient bien peu animées, pour que les Toungouses aient recours à la médiation de leurs chefs. Ces mêmes hommes, qui ne marquent qu'une froide apathie dans les douleurs, dans la disette, dans la privation de ce qui paraît leur être le plus cher, poussent jusqu'au mépris de leur vie le desir de se venger. Ils ne consultent alors d'autres juges que leur courage. Incapables de dresser des embûches à l'ennemi dont ils

se plaignent & de punir un outrage par un assassinat, ils n'attaquent la vie de l'offenseur qu'en lui permettant de la défendre, &, comme les usages sont aujourd'hui chez ces peuples ce qu'ils étaient dans des siècles reculés, on peut croire que les duels étaient déjà fréquents dans leurs forêts, avant que cette barbarie eût pénétré dans notre Europe.

Dans leurs combats singuliers, leurs armes sont l'arc & la flèche. Leurs duels sont soumis à-peu-près aux mêmes loix, aux mêmes formalités, que l'étaient nos anciens combats en champs clos. Ce sont leurs vieillards qui examinent les armes, & qui marquent le lieu du combat, ce sont eux qui prescrivent la distance à laquelle les champions doivent se tenir, & qui indiquent le moment de tirer. L'un des deux combattants reste toujours sur la place ou mort ou grièvement blessé.

Ce n'est pas seulement dans notre Europe qu'on trouve réunies des idées contradictoires. Chez les Toungoufes, le meurtre commis à la suite d'une querelle

n'est pas regardé comme un crime, & cependant le meurtrier est soumis à des peines corporelles. Il est puni, mais non déshonoré, & se console de la punition qu'on lui inflige par la réputation qu'il acquiert & qui est le prix de son courage. On dirait que les Bourguignons qui ont apporté le duel en Europe, & qui ont été nos premiers maîtres dans notre absurde point d'honneur, tiraient leur origine des Toungouses; ou plutôt qu'incapables de raisonner nous-mêmes, nous empruntons pour nous conduire la raison des peuples barbares ou sauvages.

Dans les dissensions qui ne sont pas capables de brouiller les deux parties, on n'a pas toujours recours aux Chefs, & l'on se soumet à l'arbitrage de ses égaux: ils prononcent suivant les lumières naturelles, & n'en jugent souvent que mieux; car la raison est la première des loix.

Les voleurs sont battus, privés de la chose volée, & soumis à un opprobre ineffaçable.

On ne punit point un sexe faible de

n'avoir pu résister à la force d'un sexe plus vigoureux ou à celle de l'amour. L'homme seul est poursuivi ; car on croit qu'il lui est plus facile de résister aux attaques de la nature , qu'aux femmes de se défendre contre les attaques de la nature & des hommes. Le coupable est condamné ou à être battu , ou à épouser la fille qu'il a séduite , & à lui payer un dédommagement pour son honneur ravi. Si un homme du bas peuple séduit une fille riche , ou seulement remarquable par ses charmes , il risque d'être tué à coups de fleches par les parents , les amis ou les amants de sa maîtresse.

Quand , dans les procès embarrassés qui sont portés devant les Chefs ou les vieillards , on ne peut découvrir la vérité , on prend les parties au serment. Les Toungouses en ont de trois sortes , plus révérees les unes que les autres.

Le plus léger des serments consiste à lever la lame d'un couteau vers le soleil & à l'agiter avec vivacité , en disant :
 « Si je suis coupable , puissent les plus

« vives douleurs entrer dans mon corps
 « & le tourmenter comme j'agite ce cou-
 « teau ».

Le second serment se fait avec plus de formalité : on conduit l'accusé sur une montagne sacrée , car il en est plusieurs que ce peuple honore d'une vénération religieuse : là il doit prononcer à haute voix : « Que jamais , si je suis cou-
 « pable , je ne sois heureux à la chasse ni
 « à la pêche : puisse-je être privé de mes
 « enfants , puisse-je mourir moi-même ! »

Mais il est un troisième serment plus terrible encore que les deux autres. On tue un chien , on le brûle , & avant qu'il soit consumé , on le jette dans la campagne ; l'accusé est obligé de boire quelques gouttes du sang de cet animal , en disant : « Je bois ce sang en témoignage
 « de la vérité ; si je mens , que je pé-
 « risse , que je brûle , que je sois dessé-
 « ché comme ce chien ». (1).

(1) On a toujours senti combien les signes ex-
 térieurs en imposent aux hommes , & ajoutent à la

CHAPITRE V.

Mariages des Toungoufes.

LA polygamie n'est pas interdite aux Toungoufes, & je crois qu'elle a toujours été permise dans tout l'Orient. Plusieurs ont jusqu'à cinq femmes, le plus grand nombre n'en a qu'une.

Les peres composent le plutôt qu'il est possible le ménage de leurs enfants mâles. Il n'est pas rare de voir des maris de quinze ans, & des femmes & même des veuves de douze. On achete les femmes, & on les paie en animaux ou en pelleteries.

La mariée donne des habits à son mari, & c'est la première preuve qu'elle lui fournit de son adresse, car ce présent est toujours son ouvrage.

force de leurs paroles : aussi n'a-t-on jamais négligé de joindre ces signes aux serments. Le plus solennel de tous ceux des Romains était ce qu'ils appelaient *jovem lapidem jurare*. Celui qui jurait prenait une pierre & la jettait en disant : « Si

Le mariage n'est qu'une convention civile que ne précède & n'accompagne aucune cérémonie religieuse. Quand l'époux amène sa femme dans sa tente, il donne un repas à ses amis. Si c'est un Toungouse du Midi, il leur sert un cheval. Les Toungouses pasteurs régaleront mieux leurs convives ; ils tuent quelques rennes pour célébrer la fête. Le chasseur ne peut offrir que le produit de sa chasse : c'est quelquefois un loup, quelquefois un renard ; peu importe : on s'en régale comme du gibier le plus délicat.

Dans ces repas, & dans toutes les fêtes, le plus doux amusement consiste à raconter ses aventures : quelquefois même on les chante, car ces barbares sont improvisateurs. On a aussi des chansons qui célèbrent la chasse & l'amour ; on danse au son d'une sorte de violon à trois

« je me parjure à dessein, que Jupiter me rejette
 « comme je jette cette pierre. » *Si sciens fallō,*
 « tūm me Diespiter, salvā urbe arceque, bonis
 « ejiciat, ut ego hunc lapidem. »

cordes : mais les hommes s'amuseut surtout à se défier à la course, à se disputer d'adresse dans l'art de tirer de l'arc ou de monter des chevaux. Cela tient des temps héroïques, qui tenaient eux-mêmes aux temps de la barbarie : mais tous les usages des barbares ne sont pas méprisables.

Les femmes des Toungoufes enfantent aisément, & sont à peine délivrées qu'elles suivent leurs maris dans leurs courses. Elles sont regardées comme impures pendant quatre semaines après l'enfantement, & la souillure dont elles sont tachées, se communique à tout ce qu'elles touchent.

On en trouve peu qui aient été quatre fois meres : je ne fais s'il faut attribuer leur stérilité à la vie dure qu'elles mement. Elles allaitent leurs enfants jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans ; ainsi comme chaque enfant, en y comprenant le temps de la grossesse, les occupe cinq à six ans, elles n'en peuvent guere avoir que quatre dans l'espace de plus de vingt années.

L'occupation des femmes est de faire la cuisine , de prendre soin des enfants , de nétoyer & de faire sécher le poisson , de coudre les habits de toute la famille , de teindre les poils des chevres & des chevaux.

Pendant que les maris conduisent les troupeaux dans les pâturages , qu'ils s'occupent de la chasse ou de la pêche , les femmes restent seules dans la tente. Souvent des chasseurs y entrent en passant , leur demandent de petits services , préparent chez elles leur repas , les invitent à en prendre leur part. La solitude est profonde , l'occasion délicate , l'homme pressant , la femme faible : on se plaît , on se le prouve. Si le mari vient à soupçonner l'aventure , s'il s'en chagrine , il est un moyen facile de le consoler. L'amant adultère lui propose l'échange mutuel de femmes ; si la sienne ne plaît pas , il offre quelqu'une de ses parentes : le marché est accepté , & ces trocs sont fréquents. Pour quelque cause que ce soit , aussitôt que deux époux ne se plaisent pas en-

semble, ils sont maîtres de se séparer.

Quelquefois la dissention naît entre eux dès le premier moment de leur union, & c'est la superstition, féconde en maux de toute espece, qui met alors la discorde dans les familles. Si le nouvel époux apperçoit quelques taches naturelles sur le corps de la femme qu'il vient d'acheter; s'il découvre en elle quelques vices de conformation; si certaines parties de son corps sont plus velues que ne les ont ordinairement ces nations presque rases: il attribue ces jeux de la nature à l'action des esprits malfaisants, & ne voit plus qu'avec horreur celle qu'il s'étoit promis d'aimer. Ces incidents occasionnent de fréquents procès, qui sont jugés par les vieillards.

Les femmes Toungouses sont agréables & même séduisantes dans leur jeunesse: elles ont de la douceur, de la gaieté, une prévenance qui vaut bien notre politesse: mais des rides profondes, des yeux éraillés, rouges & chassieux les rendent affreuses dans leur vieillesse préma-

turée. La nature ne leur accorde que pour un petit nombre d'années le don de plaire.

Les enfants nouveaux nés sont placés dans des berceaux où on les entoure de poudre de bois vermoulu. Ils ressemblent alors parfaitement aux enfants des Kalmouks, mais leurs traits s'adoucisent & se corrigent en se formant. Aimés de leurs parents qui les élèvent avec tendresse, ils n'oublient pas ces bienfaits répandus sur leurs premières années. Les peres & les meres, dans leur vieillesse, trouvent des ressources assurées dans l'amour de leurs enfants.

La pudeur, ce sentiment délicat qui défend l'innocence, qui donne du prix aux faveurs & du charme au refus, naît & se développe dans la société civilisée : elle ne peut être connue des nations sauvages entièrement occupées des premières nécessités de la vie ; les Toungoufes n'en ont pas même d'idée. Leurs enfants déjà grandelets sont tout nus. Les personnes faites des deux sexes, excepté les filles, s'asseient autour du feu sans autre vête-

ment que des caleçons fort courts, & for-
tent même souvent en cet état. La nu-
dité perd chez eux, par l'habitude, ce
qu'elle a de piquant, & fait naître peu de
desirs, parcequ'elle ne laisse presque plus
rien à desirer.

CHAPITRE VI.

Infirmités, mort & funérailles.

LES Toungoufes connaissent peu de
maladies & n'en ont point d'endémi-
ques. Leurs vieillards blanchissent rare-
ment ; ils sont si vifs & si adroits, qu'on
les prendrait, au premier coup-d'œil,
pour des hommes encore verts. Cepen-
dant ils ne parviennent pas, malgré cette
vigueur apparente, à une vieillesse fort
avancée : on en voit bien peu qui attei-
gnent à soixante & dix ans.

Le scorbut & la cécité sont chez eux
les infirmités de la vieillesse. Leurs Cha-
mans sont leurs seuls Médecins : ils em-
ploient les prestiges pour guérir les ma-

ladies : mais ils joignent à leurs vaines cérémonies magiques , la connaissance de quelques remedes fort simples qu'ils tiennent de leurs anciens. Tels furent par-tout les commencements de la médecine : & qu'auraient produit des conjectures incertaines ou trompeuses , si l'expérience n'avait fait connaître les premiers remedes ?

Les Tougoufes méridionaux, voisins de l'Argoun, sont sujets à l'épilepsie, à la maladie qui, depuis près de trois siècles, empoisonne trop souvent les plaisirs de l'amour, & à un ulcere dont la matiere ressemble à des paquets de cheveux. Ce sont en effet des vers aussi fins que des cheveux & dont on distingue au microscope les différents anneaux & la tête pointue. Le mal devient cancéreux quand il est négligé. On croit que ces vers résident dans les eaux, & pénètrent dans les chairs des hommes qui se baignent. Ils s'y multiplient, & annoncent leur séjour par des tumeurs douloureuses qui se résolvent en abcès.

On enterre les morts avec leurs habits & on n'oublie pas de leur donner leurs armes, leur pipe & du tabac. Si leurs dernières volontés n'en ont pas autrement ordonné, ils sont inhumés dans l'endroit même où ils sont morts. Les uns veulent être déposés près de leurs peres ou au pied de quelque arbre qu'ils regardent comme sacré : d'autres ne veulent pas être enfoncés dans la terre ; on se contente de couvrir leur corps de broffailles & de quelques pierres. Cette manière est sans doute regardée comme la plus honorable, car elle est toujours pratiquée pour les Chamans. On suspend auprès d'eux leur tambour.

Les funérailles se font sans aucune cérémonie. Les amis du mort ont soin de le régaler chacun à leur tour, & portent sur son tombeau à boire & à manger,



TROISIEME PARTIE.

Nations de race fennique.

PREMIERE SECTION.

Des nations de race fennique en général.

LA race fennique, l'une des plus anciennes du nord & des plus étendues de celles qui sont soumises à la domination des Russes; cette race de qui plusieurs peuples de l'Europe doivent tirer leur origine, subsiste encore en Russie, subdivisée en un grand nombre de branches: elle comprend tous les peuples qui ont une origine commune avec les Fennes, Finnes, ou Finnois (1).

Les Fennes étaient connus des Ro-

(1) Quelques-uns de nos auteurs les appellent Finlandais, ignorant que le mot Finlande signifie terre des Finnois ou des Finnes.

mains dès le temps de Tacite. Ce profond historien ne fait s'il doit les rapporter aux Germains ou aux Sarmates : ils faisaient partie de ce dernier peuple, & le nom même de la Sarmatie semble tiré de deux mots de leur langue, *Sara-Sama* ou *Souoma*, (terre marécageuse) d'où les Romains auroient fait *Sauromates* ou *Sarmates*.

Eux-mêmes ne s'appellaient pas Finnes ou Fennes ; ce nom leur fut imposé par les Germains. Chaque branche de cette grande famille se donnait, comme à présent, un nom particulier. Leur race entière fut comprise par les anciens Russes sous le nom de Tchoude : on croit que c'est elle que les anciens ont désignée sous le nom de Scythes : mais l'opinion à laquelle il me semble qu'on peut s'arrêter, c'est qu'ils ont embrassé sous cette dénomination un grand nombre de peuples différents, de races turque ou tatare, flavone, fennique & peut-être mongole.

Toutes les nations de race fennique, Ostiaks, Votiaks, Vogoules, Tchouva-

ches, Tchérémisses, Mordvans, Lapons, quoique séparées les unes des autres depuis un nombre innappréciable de siècles, & n'ayant entre elles aucune communication, ont conservé une conformité frappante de taille, de figure, de mœurs, d'habillement, de langage.

D'où tirent-elles leur origine? Le Khan Aboulgasi Bayadour nous apprend qu'une partie des Ouigours, peuple célèbre dans l'Asie, resta dans la petite Boukharie & dans le pays de Tourphan; qu'une autre partie de cette même nation se transporta sur les bords de l'Irtich. Elle alla plus loin encore, car nous voyons dans l'histoire de Russie que les Ougres ou Iougors, qui paraissent être la même nation que les Ouigours, se portèrent vers le nord & donnerent leur nom aux monts Iougoriques, qu'on appelle aussi monts Ouralaks & que les anciens nommaient Riphées. Ils y ont laissé des traces de leur activité dans les travaux des mines & de leurs connaissances dans la métallurgie. Ces Ougres continuèrent de s'étendre à

l'occident & se répandirent jusques dans la Hongrie : c'est toujours par le nom des Ougres que les anciennes chroniques russes désignent les Hongrois.

Les Russes de la Sibérie donnent le nom de Tchoudes à ce peuple industrieux, à ces Ouigours, dont ils admirent les anciens travaux dans le sein des monts Ouralsks, & ce même nom de Tchoudes était celui que les Russes donnaient autrefois aux peuples fenniques de la Livonie.

Enfin des peuples de même langue, & par conséquent de même race, se trouvent répandus depuis l'orient des monts Iougoriques en Sibérie, jusques dans l'Ingrie & l'Estonie, & l'on retrouve encore en grand nombre des mots de cette langue chez les Hongrois dont le pays fut envahi autrefois par les Ougres ou Ouigours.

Ces faits réunis font présumer que les Ouigours sont les auteurs de la race fennique. Dans quel temps, par quelles circonstances ont-ils abandonné le beau pla-

reau sur lequel ils semblent avoir pris naissance, pour peupler les contrées sauvages du nord de l'Asie & de l'Europe? On voudrait en vain aujourd'hui assigner une cause & fixer une date à des événements qui se perdent dans la nuit des temps écoulés. Je crois même qu'avant l'émigration dont parle Aboulgafi & dont il n'indique pas l'époque, d'autres peuplades de la même nation avaient été refoulées jusques sur les bords de la Mer Glaciale & sur les rivages des Golphes de Bothnie & de Finlande.

Des savants ingénieux ont encore porté plus loin leurs conjectures. Ils ont su que les Russes de la Sibérie donnent le nom de Tchoudes à des peuples oubliés dont on reconnoît encore l'ancienne industrie près de Krasnoiarsk & vers les bords de l'énisseï, & ils ont présumé que ces peuples étaient les mêmes que les Tchoudes des monts Iougoriques & que ceux de la Livonie. Mais il faut observer que les Russes modernes n'ont aucune tradition sur les anciens habitants des bords

de l'énissei, & qu'en attribuant aux Tchoudes les travaux qu'ils ont découverts dans cette contrée, ils n'ont voulu qu'indiquer une ancienne nation étrangère & inconnue.

Mais quand on attribue aux Ouigours l'origine des nations fenniques, on est conduit par la présomption très vraisemblable que ces Ouigours, les Ougres & les Iougors ne faisaient qu'un même peuple, & par la conformité de mœurs & de langage entre les successeurs des anciens Iougors, tous les peuples fenniques, & les Hongrois dont une partie du moins doit descendre des anciens Ougres.

Encore faut-il convenir que cette opinion, prise dans toute son étendue, n'est qu'un système, & que la découverte de quelques faits inconnus nous replongerait peut-être dans les ténèbres dont nous pensions être fortis.



SECONDE SECTION.

Des Ostiaks.

C H A P I T R E I.

D'où les Ostiaks sont sortis ; leur portrait.

LE nom par lequel nous désignons les Ostiaks n'est pas celui qu'ils se donnent eux-mêmes. Quand les Tatars soumirent la Sibérie, ils désignèrent les peuples qu'ils y trouverent établis par le nom d'*Ouchtiaks*, qui, dans leur langue, signifie hommes sauvages. Les Russes, dans la suite, altérèrent ce mot en l'adoptant.

Il résulte de là que plusieurs peuples d'origine différente sont confondus sous cette même dénomination. On trouve sur les bords de l'*Iénisseï* des peuplades d'*Ostiaks* qui paraissent devoir être rapportées à la race des *Samoïedes*. On en peut

dire autant de celles qui errent aux environs de Sourgout. Comme on manque de mémoires sur ces tribus obscures nous n'en parlerons pas ici.

Ce sont les Ostiaks voisins de l'Ob qui feront l'objet de cet article. Ceux qu'on trouve au haut de ce fleuve & ceux qui habitent près de son embouchure, parlant une même langue, ne différant que par le dialecte, & ayant entre eux de grandes conformités de traits, de taille & de mœurs, doivent être rapportés à une même origine. Leur langue est la Fennique, & leurs dialectes se rapprochent sur-tout de celui des Vogoules dont nous parlerons dans la suite. (1).

Les Ostiaks méridionaux, répandus depuis l'embouchure du Tom jusqu'à Narym & aux rives du Ket, se nomment eux-mêmes Assiaks; ceux du nord, qui habitent près de Bérézof & dans l'Obdo-

(1) Quoique l'idiôme des Ostiaks soit un dialecte de la langue fennique, on y trouve beaucoup de mots Samoïedes, ce qui prouve que les deux nations se sont mêlées.

rie, s'appellent Kondi-Chouï, c'est-à-dire hommes de la Konda. Ce nom qu'ils se donnent eux-mêmes ne peut être fondé que sur la tradition qu'ils conservent du pays d'où ils sont sortis. La Konda est une rivière qui se jette dans l'Ob, après avoir serpenté entre le soixantième & le soixante-unième degrés de latitude.

Cette nation est très nombreuse, &, quoique la rigueur du climat & la misère ne lui permettent pas d'augmenter sa population, on ne voit pas non plus qu'elle éprouve une diminution sensible.

Il est rare de trouver un Ostiak qui s'éleve au-dessus de la taille moyenne. Ils ont le visage aplati, les cheveux droits & châtons, le teint jaunâtre, la barbe claire. Leur esprit est lourd, & livré à la superstition. Comme les bonnes qualités & les vices se tiennent de près & se produisent quelquefois réciproquement, leur timidité, leur paresse, est peut-être la source de leur bonté, de leur douceur : car trop souvent on ne s'abstient du mal que

pour n'avoir pas dans l'ame assez d'activité pour le faire; trop souvent on est doux parcequ'on est retenu par la crainte.

Quoique le teint bis & enfumé des Ostiaks nuise à leur physionomie, ils ne sont pas absolument laids; leurs femmes ont même quelque agrément dans leur jeunesse, mais ce n'est qu'une fleur passagere & qui se flétrit bientôt sans avoir eu jamais un grand éclat: elles se rident, elles se défigurent dès leurs premières couches, & deviennent affreuses dans l'âge avancé.



CHAPITRE II.

Industrie des Ostiaks.

LES Ostiaks, avant d'être soumis à la Russie, avaient des princes de leur nation. Le titre de princes ne doit point ici nous en imposer ni faire croire que ces souverains aient joui d'un pouvoir fort étendu. Des chasseurs, des pêcheurs, qui ne possèdent rien, qui n'ont rien à perdre, ne peuvent reconnaître une puissance illimitée, ni fournir à leur chef les moyens de leur imposer le joug. Comme le despote ne doit point à ses propres forces le pouvoir sans bornes dont il jouit; il faut que ses sujets prêtent eux-mêmes leurs bras pour forger leurs chaînes, & c'est ce que ne font pas des nations errantes & pauvres.

Les descendants des anciens princes forment encore chez ce peuple un corps de noblesse dans lequel il choisit ses chefs. Ceux-ci n'ont guere d'autres fonc-

tions que celle de juger les différends & d'appaifer les querelles. Quand la vérité se cache à leurs yeux peu clairvoyants, ils font prêter le serment aux parties. On met un morceau de pain & une hache sur une peau d'ours : celui qui doit jurer s'y place lui-même. « Si je ne déclare pas, dit-il, « la vérité, qu'un ours me déchire, qu'une « hache me tue, que le pain m'étouffe. »

La science du calcul se borne pour eux, comme pour les autres rejettons de la race fennique, à compter jusqu'à dix. Ils divisent le temps non par années, mais par mois, dont le premier commence à la nouvelle lune d'Octobre.

Ils n'ont jamais connu l'art d'écrire ; mais ils avaient imaginé des moyens d'y suppléer dans quelques circonstances. S'ils voulaient, par exemple, engager leurs alliés à s'unir à eux pour quelque entreprise militaire, ils leur envoyaient une fleche. Le chef qui la recevait le premier la faisait passer au chef de la tribu voisine, & elle parcourait ainsi fort promptement une grande étendue de pays.

La pêche est leur principale occupation & celle à laquelle ils réussissent le mieux. Pendant tout l'été, ils couvrent les fleuves de leurs barques, & les transportent d'un lac à l'autre. Ils se forment des asyles sur les rivages en y élevant de petites huttes couvertes d'écorces ou de nattes.

Quand les fleuves couverts de glace ne leur permettent plus de pêcher, ils essayent de la chasse, mais ils n'y sont pas heureux. Leur mauvais succès doit être attribué à leur indolence, à leur maladresse, à la faiblesse de leur industrie. Ils font peu d'usage des armes, veulent y suppléer par la ruse & ne sont pas rusés. Ils se rassemblent par bandes de six cents hommes & quelquefois même en plus grand nombre, & passent cinq ou six semaines à errer dans les bois, se nourrissant de poisson gelé dont ils ont chargé leurs traîneaux. Ils effarouchent le gibier & font peu de prise. Ils se servent de chiens pour tirer leurs traîneaux & pour suivre la proie.

Pour suppléer à leur maladresse & se procurer des pelleteries, ils enlèvent en été de jeunes renards à leurs meres & les élèvent. Si ces petits animaux tettent encore, ils obligent leurs femmes à leur présenter le sein. Quand il est temps de les sevrer, ils les nourrissent d'entrailles de poissons. Leurs enfants sont occupés de ces éducations. Quand l'animal a pris sa croissance, on l'écorche. L'intérêt leur a fait inventer un art cruel de procurer à ces animaux une plus belle fourrure. Comme ils ont observé que les renards maigres ont le poil plus fin & mieux fourni, ils leur cassent successivement les pattes, pour que la douleur les empêche d'engraïsser.

Leurs cahottes sont à moitié enfoncées dans la terre. Une famille entière occupe une seule chambre resserrée, qui, habitée en même temps par les chiens, par les renards, est enfumée de tabac, infectée d'une forte odeur de poisson sec & d'exhalaisons fétides de vieille huile de poisson.

Les hommes font eux-mêmes leurs cahottes, leurs filets, leurs traîneaux, leurs barques, leurs armes, & tous les ustensiles de leurs ménages. Les femmes font sécher le poisson, savent extraire la graisse ou l'huile de leurs entrailles, & en fabriquer un savon. Elles font aussi de la colle avec les vessies d'air. Elles ont l'art de préparer les peaux de ces animaux & celles des quadrupedes; elles en font des habits pour leur famille & pour elles, elles savent tirer un fil de l'ortie & en tisser une toile claire & grossiere.

Ces peuples font quelque commerce avec les Russes. Ils portent & vendent dans les villes des pelleteries, du poisson sec, de la colle & de la graisse de poisson. Ils prennent en échange de l'argent, de la farine, du gruau & de l'eau-de-vie de grain : ils reçoivent aussi des verroteries & d'autres bagatelles qui servent à leur parure & à celle de leurs femmes. Ils livrent une partie de ces objets à leurs compatriotes & en reçoivent de nouveaux articles qu'ils retournent por-

ter aux Russes. Mais, ce qu'ils gagnent par le travail, ils le dissipent par l'ivrognerie.

Ceux qui ont une meilleure conduite acquierent des troupeaux de rennes. Les plus riches réunissent jusqu'à deux cents de ces animaux. On voit même chez eux un commencement de luxe, des tasses d'argent, & quelques autres effets qui, chez un peuple errant & pauvre, peuvent être regardés comme précieux. Mais en général, quelques marmites de fer sont les plus riches propriétés d'une famille.



C H A P I T R E I I I.

Vêtement & nourriture des Ostiaks.

UN habit de fourrure fort court & qu'on porte sur la peau, un autre habit plus long & plus ample qu'on met par-dessus le premier dans les grands froids, & auquel est adapté un capuchon, des culottes aussi de fourrure, des bas ou bottes de même, dont les semelles sont faites d'une peau plus épaisse ou d'une double peau, une courroie qui entoure les reins, tel est le vêtement des Ostiaks. Ils se contentent en été de porter des especes de jupes ou de trousses de peau de poisson.

L'habit des femmes est à-peu-près le même, elles ne se distinguent guere que par la coëffure. Chez tous les peuples dont nous avons parlé jusqu'ici, nous avons remarqué que les femmes, vêtues à-peu-près comme les hommes, se font toujours remarquer par une coëffure plus recherchée; tant il est naturel à leur sexe

de se plaire à parer leur tête, à la surcharger d'ornemens, & quelquefois même à la défigurer.

Les femmes des Ostiaks portent un bonnet dont l'extrémité leur pend entre les épaules & est entourée de franges. Elles séparent leurs cheveux en deux nattes, auxquelles sont attachées des bandes de cuir ou de drap qui descendent jusqu'au jarret. Ces lanieres sont enjolivées de franges, de petites pieces de monnaie, de jettons, de verroteries, & de feuilles de cuivre rouge, taillées en forme de fleurs ou d'animaux.

La nourriture la plus ordinaire de ce peuple est le poisson frais : quelques peuplades le dévorent crud, les autres le font bouillir sans sel, ou l'embrochent dans un petit bâton, & le présentent quelques instants au feu. Du poisson pilé dans des mortiers de bois leur sert de pain. Ceux qui commercent avec les Russes leur achètent de la farine; mais le pain qu'ils en font est réservé pour les grands festins : les autres ne le connaissent même pas.

Ce n'est qu'en hiver, & dans la disette de poisson frais qu'ils ont recours au poisson sec ou fumé, & aux chairs des animaux sauvages. Comme ils tirent une grande utilité de leurs chiens & de leurs rennes, ils n'en mangent la chair que dans les dernières extrémités de la faim. Leur malpropreté est la même que celle des autres peuples dont nous avons parlé. S'ils essuient quelquefois leurs marmites, c'est avec des lambeaux de leurs vieux habits qu'ils ont portés long-temps sur la chair. La vermine tombe par milliers dans leurs chaudrons tandis qu'ils préparent leurs aliments; mais ils n'en font pas dégoûtés, & la mangent bien sans cela.

Comme la plupart ne peuvent se procurer de l'eau-de-vie, & qu'ils ne la connaissent même pas, ils s'enivrent avec la fumée de tabac ou le moukhomore. Ils pétrissent eux-mêmes leurs pipes avec de la terre, & le tuyau est composé de deux morceaux de bois creusés par une rainure & liés ensemble. Pour s'enivrer plus

promptement, ils aspirent fortement la fumée & font faire à leurs joues le jeu d'un soufflet.

CHAPITRE IV.

Du mariage des Ostiaks.

Nous ne répéterons pas que la polygamie est permise aux Ostiaks : elle l'est à tous les peuples dont nous avons parlé, à tous ceux dont nous avons à parler encore. On achete les femmes, chacun les paie suivant ses moyens, mais elles-mêmes apportent une dot à leurs époux. Si, le premier jour de ses noces, le mari s'apperçoit, à des signes qu'il croit certains, que sa femme a soigneusement gardé sa virginité, c'est une augmentation de prix qu'il doit payer à son beau-pere.

Avant d'obtenir une femme, il faut convenir du prix qu'on veut l'acheter. Dès qu'on a donné un premier à compte, on l'emmene; mais la fête des noces

ne se célèbre qu'à l'époque du second paiement. C'est à l'époux à donner le repas nuptial. La joie anime les convives, ils veulent même avoir de l'esprit ; ils font des contes, ils chantent en impromptu les exploits des héros & les aventures des amants. L'infusion du moukhome, largement prodiguée, échauffe, exalte la verve de ces improvisateurs, qui bientôt sont saisis d'une ivresse plus que poétique. Le son de plusieurs instruments sauvages invite au plaisir ; ils ne sont pas agréables, mais les voix le sont. La musique excite à la danse, & cette danse est ordinairement bouffonne : on se déguise, on se masque, on se barbouille le visage. Telles étaient encore les fêtes des Grecs du temps de Thespis. Les danseurs imitent les hommes, les quadrupèdes, les oiseaux, avec une adresse, une vérité dont les étrangers sont surpris : mais ils respectent peu, dans leur pantomime, les loix de la bienséance. Deux hommes prennent ordinairement autant de femmes ; ils s'avancent en sau-

tant, ils s'agitent, ils trépignent; l'expression de leurs visages peint la luxure; leurs postures, leurs gestes, la licence la plus effrénée.

Les jeunes mariées ne peuvent, avant leurs premières couches, se montrer à visage découvert aux parents de leurs époux : en elles la pudeur & la timidité virginales doivent survivre long-temps à l'innocence qu'elles ont perdue.

Maris brutaux, les Ostiaks ne sont pas jaloux. Ils accablent leurs femmes de travaux, ils ne leur font pas oublier les fatigues par les attentions & les caresses de l'amour; mais ils ne les battent pas. Il ne faut pas leur avoir obligation de cette retenue; elle n'a d'autre cause que l'intérêt, qui fait beaucoup de mal, & du bien quelquefois. Le mari ne peut jamais redemander ce qu'il a donné pour obtenir sa femme; mais l'épouse battue a le droit de faire divorce & de reprendre sa dot.

Comme chez tous les autres sectateurs du Chamanisme, une femme ne peut

devenir mere sans contracter une souillure qui ne s'efface qu'après quelques semaines. C'est lorsqu'elle vient de payer à la nature le plus honorable tribut ; c'est lorsqu'elle mérite le plus de respect, qu'on la fuit avec une sorte d'horreur , comme un objet taché d'une impureté contagieuse.

CHAPITRE V.

Religion des Ostiaks.

CONDUITS par le préjugé à cette absurdité déplorable, les Ostiaks croient l'être par la religion. Ils ont sur les Divinités supérieures & secondaires les mêmes idées que les autres Chamaniens. Des pierres singulièrement figurées, des morceaux de bois grossièrement taillés, des arbres sur lesquels des aigles ont fait leurs nids, leur servent d'idoles.

Mais ils ont deux autres idoles qu'ils honorent d'une vénération particulière : l'une est taillée sous la forme d'un hom-

me, l'autre sous celle d'une femme. Chacune a sa cabane particulière, toutes deux sont parées de drap & de pelleteries; leur habit, semblable à celui des Prêtres ou Sorciers, est de même chargé de morceaux de taule représentant des hommes, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons: ornements bizarres, mais qui cesseraient peut-être d'être ridicules, si l'on en connaissait la signification symbolique; elle a été perdue insensiblement par une longue suite de générations ignorantes. Les statues offertes à la vénération des Egyptiens étaient chargées de figures non moins nombreuses, non moins inexplicables, quand on n'avait pas l'intelligence des hiéroglyphes.

Autour de ces divinités sont rangés des chaudrons, des tasses, des ustensiles de ménage. Cela paraît encore ridicule; mais il ne l'est pas de voir dans un temple des vases destinés aux sacrifices; & pourquoi, chez un peuple barbare, un chaudron ne serait-il pas un vase sacré? Est il absolument fondé sur la nature des choses,

choses, qu'un vase qui sert aux usages des temples, soit d'une forme différente de ceux qui servent aux usages des hommes ?

Aux arbres voisins sont attachées les peaux des rennes offertes en sacrifice, & les arcs dont les chasseurs ont fait hommage à la divinité. Les hommes adorent l'idole mâle, & les femmes l'idole femelle.

Les Ostiaks ont un grand nombre d'arbres sacrés. La manière de les révérer est singulière ; elle consiste en ce que chaque dévot les prenne, en passant, pour but d'une de ses fleches. L'arbre divin est bientôt criblé par le zèle de ses adorateurs, & périt pour avoir reçu trop d'hommages.

Chaque maison a son idole particulière, son dieu pénate, qui n'est autre chose qu'une mauvaise poupée. On offre à ces idoles domestiques des peaux de petits animaux, des oiseaux, des poissons ; mais sur-tout on a bien soin de les tenir barbouillées de graisse & de sang.

Les Prêtres des Ostiaks se nomment Totébi. Ils expliquent les songes, prédisent l'avenir, conjurent les esprits, guérissent les malades, font les prières & offrent les sacrifices. Ils sont appelés dans les occasions importantes ; c'est par le moyen de leur tambour qu'ils découvrent la cause de la colère des dieux, & qu'ils apprennent par quels sacrifices on doit les apaiser.

Les sacrifices offerts en commun se font dans les bois. Le peuple se range avec componction autour de l'idole, du Sacrificateur & de la victime. Le Prêtre joint la prière aux cérémonies d'usage : il donne le signal avec sa verge de fer ; aussi-tôt l'un des assistants perce la victime de ses fleches, les autres la frappent avec des bâtons pointus ; en un instant elle est immolée. On traîne trois fois l'animal autour de l'idole, on fait bouillir ses chairs, on presse le sang que renferme son cœur, on en barbouille la statue & on mange le reste avec autant de joie que de dévotion. C'est toujours un

renne qu'on prend en ces occasions pour victime : on suspend à un arbre son bois, sa tête & sa peau.

On fait aussi des sacrifices pour obtenir la guérison des maladies. Le malade tient une corde à laquelle est attachée la victime encore vivante. Le Prêtre fait une prière, le malade tire la corde, la victime est aussitôt immolée, & les assistants en mangent pieusement la chair autour du moribond. Plus on montre d'appétit, plus on lui marque d'amitié. S'il n'obtient pas de soulagement, on insulte l'idole, on la renverse, on la frappe, on la détruit.

Quand un Ostiak a tué un ours, il ne lui rend guère moins d'honneurs qu'à ses dieux ; car il craint que l'ame de l'animal ne se venge un jour sur la sienne dans l'autre monde. Il lui demande pardon dans ses chansons de lui avoir donné la mort, il suspend la peau à un arbre, & ne passe jamais devant cette dépouille sans lui rendre hommage.

CHAPITRE VI.

Maladies , remedes , funérailles.

TANT que les Ostiaks ont la force de se livrer au travail , ils conservent une santé inaltérable ; mais quand la vieillesse les oblige de garder la maison , la gale , le scorbut , les maux d'yeux , mille infirmités les assiègent. La petite vérole , si l'on en veut croire leurs traditions , a pénétré chez eux avant que les Russes entraissent dans leur pays , & s'est annoncée par les plus affreux ravages. Cette maladie plus cruelle encore , qui fait succéder de longues souffrances aux courtes douceurs de l'amour , ne leur est pas inconnue ; soit , comme on l'a supposé , qu'elle fût naturelle à la Sibérie comme à quelques contrées de l'Amérique , soit qu'elle y ait été apportée par les prisonniers Suédois , qui , dans le sein même du plaisir , se vengeaient de leur défaite & de leur captivité.

Les Prêtres Ostia ks qui sont en même temps forciers, & en même temps encore médecins, & qui réunissent les trois grands moyens de captiver l'espece humaine, guérissent les ulceres & les maux externes en brûlant la peau avec une sorte d'agaric qui naît sur le bouleau, & auquel ils mettent le feu. Ils ordonnent pour la colique de la graisse de poisson fondue qu'il faut boire toute chaude. Ils appliquent sur les blessures une sorte d'onguent composé de goudron & de suif; mais ils font un usage encore plus fréquent de leurs sortilèges & de leurs prestiges.

Si le mal résiste aux remedes & aux grimaces révérees du prêtre-médecin, si le malade meurt, il est enterré le même jour. Son corps est traîné jusqu'à la fosse par un renne, qui est ensuite sacrifié & mangé en l'honneur du défunt. Le convoi des riches est suivi de trois traîneaux vuides, tirés par des rennes qui sont immolés, & l'on renverse les traîneaux sur la tombe. Il convient, sans doute, à des

barbares de croire que la destruction doit suivre les hommes puissants au-delà du tombeau.

Les apothéoses, communes chez les Grecs & chez les Romains, se retrouvent chez les Ostiaks. Ils réverent, comme des divinités inférieures, ceux qu'ils estimaient & qui ne sont plus. La poupée qui représente un illustre mort a un rang avec les autres idoles. Ils lui présentent de même à manger, ils la barbouillent de même de graisse & de sang.

Les veuves consacrent de semblables poupées à leurs défunts époux, & les mettent coucher avec elles; quand elles prennent leurs repas, elles ne manquent pas de leur faire leurs portions. Chez nous les femmes se contentent de pleurer des époux que souvent elles détestaient; là, elles en font des dieux.



TROISIÈME SECTION.

Des Vogoules ou Vogoulitchs.

CHAPITRE I.

*Portrait, caractère & mœurs des
Vogoules.*

LES Vogoules habitent des contrées couvertes de forêts aux environs de la Losva, de la Sosva & de la Toura, & dans la Permie; ils vivent dans des endroits si cachés, que les Russes connaissent à peine leurs asyles. Le nom qu'ils se donnent eux-mêmes est Mantsi. On les rapporte à la race fennique, parce que leur idiôme paraît, en grande partie, dérivé du finois; mais il en diffère aussi par un grand nombre d'expressions qui semblent en faire une langue particulière. Leurs traits, leur port, leur accent, la couleur de leurs cheveux les rapprochent bien plus des Kalmouks que

des Finnois. Ce sont eux, peut-être, qui descendent seuls de ces Ougres ou Ouigours répandus autrefois dans les mêmes contrées : devenus ensuite voisins de plusieurs peuplades de race fennique, & mêlés avec elles, ils en auront adopté la langue au moins en partie, & cette conformité accidentelle de leur idiôme avec celui des Finnois aura persuadé aux Savants que toute la race fennique descendait des Ouigours. Pour résoudre ces doutes, il faudrait connaître suffisamment la langue hongroise, tous les dialectes de la langue fennique & plusieurs langues orientales.

Les traditions conservées par les Vogoules leur apprennent qu'ils sont établis depuis des temps immémorables dans le pays qu'ils habitent encore. Leur taille est médiocre ; leurs cheveux sont noirs & plats, leur barbe claire. Ils ont la face large, les joues plates, le nez écrasé & même presque entièrement oblitéré ; on ne leur voit que des narines : leurs yeux, petits & peu ouverts,

sont excessivement éloignés l'un de l'autre : leur teint est d'un brun jaunâtre, & toute leur figure est affreuse.

Leur extérieur inspire l'effroi, mais leur caractère rassure. En les privant de la beauté, la nature plus généreuse leur a donné la bonté. La bienveillance est leur premier penchant; mais, jaloux de leur liberté, ils sont toujours prêts à se révolter contre l'oppression.

Habitants des forêts, menant une vie sauvage comme elles, ils doivent être ignorants, mais ils montrent de l'intelligence. Ils se divisent par tribus; chaque village est ordinairement composé d'une seule famille & le plus âgé en est le chef.

Ce n'est pas un peuple errant, puisqu'il a des demeures permanentes; ce n'est pas non plus un peuple sédentaire, puisqu'il change deux fois par an de demeure : mais il revient constamment aux approches de l'hiver dans les asyles qu'il habitait les hivers précédents, & les quitte dans la belle saison pour retourner à ses maisons d'été.

Les huttes d'hiver ne sont pour les Vogoules Septentrionaux qu'un assemblage de perches couvert de gazon. Ceux du Midi ont des huttes quarrées, & garnies de larges bancs qui leur servent de lits. Le plancher supérieur est plat : une ouverture est ménagée au milieu pour faire fortir la fumée : les portes sont tournées du côté du Levant ou du Nord. Une sorte de grenier ou de magasin dépend toujours de ce bâtiment.

Les cahuttes d'été sont construites de perches ou de branches d'arbres, rassemblées en pointe vers le haut & couvertes d'écorces de bouleau.

Quoique ces especes de Sauvages soient obligés de déménager deux fois l'an, ils n'en sont guere plus embarrassés ; tous leurs meubles & tous leurs ustensiles sont légers & peu nombreux. Leur vaisselle n'est que de bois de bouleau. Les canots dont ils se servent pour la pêche sont faits d'écorces du même arbre, cousues avec des nerfs de rennes & enduits de goudron. Les patins, qui leur sont néces-

faïres pour courir sur la neige, ont cinq pieds de longueur; mais ce sont des planches fort minces, sur lesquelles on colle avec du sang de rennes des peaux du même animal. Le berceau des enfants est une écorce que la mere porte aisément sur son dos en voyage, & qu'on attache dans les autres temps à quelque coin de la hutte. Quelques vaches, des brebis, des porcs suivent la famille: il est rare qu'un Vogoule ait des chevaux; ceux qui sont le plus reculés vers le Nord entretiennent des rennes.

La chasse fait la principale occupation de ce peuple. Ils y emploient toutes sortes d'armes & toutes sortes de pièges. Quelques familles ou villages possèdent des parcs enclos qui ont plus de trois lieues d'étendue; mais cela ne les empêche pas de se répandre au loin à la poursuite des animaux sauvages.

Les Vogoules mangent indifféremment de tous les animaux que la chasse leur procure, oiseaux, quadrupedes, animaux frugivores, ou carnaciers: toute

chair est assez délicate pour eux ; l'exercice & la faim en relevent le goût. Ils ne cultivent pas la terre, mais ils profitent de toutes les richesses qu'elle ne vend pas au prix du travail, & ne négligent pas de recueillir les baies sauvages. Dans les temps de disette, ils se font un bouillon avec des os pilés. Mais le pain, la farine, les différents gruaux sont de tous les aliments ceux qu'ils estiment le plus. Un voyageur qui leur donne un morceau de pain, reçoit de leur reconnaissance un riche présent de martres zibelines ou de quelques autres pelleteries.

Ce peuple peu nombreux occupe, comme tous les peuples chasseurs, une grande étendue de pays. La paresse, la négligence, des fêtes multipliées, l'ivrognerie, le soumettent à une grande misère.

L'habit de parure des hommes est celui des payfans Russes ; c'est une espece de tunique, qui laisse le haut de la poitrine à découvert, qui se croise sur l'estomac & le ventre, & qui est ferrée par une ceinture ; en hiver, une pellice

à-peu-près de la même forme, de larges caleçons, des bandes d'étoffe de laine qui entourent la jambe plusieurs fois, des especes de pantoufles de nattes qui couvrent à peine le bout du pied, & qui sont contenues par des ficelles.

Les femmes portent des chemises brodées de différentes couleurs & ferrées par une ceinture. Elles mettent par-dessous des caleçons. Leurs pellices sont semblables à celles des hommes. Elles ont des anneaux, des bracelets, des colliers, des pendants d'oreilles de verre coloré. Leurs cheveux sont renfermés sous un bonnet orné de verroteries & de pieces de monnaie, & auquel est attaché un mouchoir qui leur pend entre les épaules : les filles restent la tête découverte & font plusieurs tresses de leurs cheveux.

Souvent les Vogoules prennent deux femmes à la fois. Ils les achètent ; mais le prix en est proportionné à leur pauvreté. Une jeune fille se paye ordinairement moins d'un louis de notre monnaie, & pour quatre louis au plus, on peut avoir le choix de la plus belle.

L'amant convient du prix, le paye, emmene sa maîtresse, & le lendemain elle est sa femme. Le mariage n'est accompagné d'aucune cérémonie, n'exige aucune dépense, n'est marqué par aucune fête. Quelquefois cependant le nouvel époux invite ses amis, leur donne un repas, & leur procure le plaisir de la danse. Le chant est fort simple, la danse n'est pas désagréable. Le danseur & la danseuse prennent chacun le bout d'un mouchoir; ils s'avancent à petits pas mesurés, tournent ensemble, montrent de la souplesse dans leurs mouvements & leurs attitudes, & font des passés variées qui ne manquent pas de graces.

Les femmes sont chargées de tous les travaux domestiques & ne s'y distinguent pas par leur adresse. Regardées comme impures pendant les six semaines qui suivent leurs couches, elles sont alors obligées de manger seules. C'est dans le temps que leur état exige le plus de secours, qu'elles vivent dans l'abandon.

C H A P I T R E I I.

Religion, fêtes, sacrifices.

LES Vogoules donnent au Dieu suprême le nom de Torom; il est le maître de la nature entière, & tous les Dieux lui sont soumis. Ils croient qu'il habite le soleil, ce qui ne les empêche pas de regarder le soleil lui-même, la lune, les nuages, & tous les phénomènes dont ils sont frappés, comme autant de divinités différentes.

Leur principale fête est celle qu'ils célèbrent pour marquer le retour de l'année. Il l'appellent Elbol, ou la descente de Dieu, parcequ'elle revient avec le printemps, & qu'il semble que Dieu descende alors lui-même sur la terre pour rendre la vie à la nature. Ce grand jour est dédié à Torom & au soleil. Ils ont encore une autre fête générale & moins solennelle, qu'ils appellent Ankob. Ils la célèbrent dans le second mois. On ne parlera pas de leurs fêtes particulières.

Ils ont peu de prêtres, & souvent le chef de la famille ou du village en fait les fonctions. Autrefois des antres profonds, creusés par la nature sur les rivages des fleuves ou les sommets des montagnes couverts de hautes forêts, étaient les temples dans lesquels on sacrifiait aux Dieux avec une sainte horreur. Ces lieux sacrés se reconnaissent encore par les ossements des victimes que la superstition y avait accumulés, & les Vogoules ne les revoient qu'avec une vénération religieuse. Mais un grand nombre de leurs peuplades offrent à présent les sacrifices dans des enceintes qu'ils appellent kéréments, & qui sont toujours placées dans les bois. L'idole n'est souvent qu'une poutre placée près de l'autel. C'est quelquefois une pierre singulièrement figurée : mais on trouve chez eux des idoles fondues en métal & représentant des figures humaines. On ne nous apprend pas d'où leur viennent ces productions d'un art qu'on croirait leur avoir été toujours inconnu. Ne pourrait-on pas conjecturer qu'elles

sont l'ouvrage des anciens Ouigours, peres des Vogoules? Les peuplades Boréales réverent la divinité sous la figure d'un renne, le plus utile des animaux qu'elles connaissent. C'est ainsi que, chez les Egyptiens, le bœuf ou la vache représentait le Dieu qui rend la nature féconde.

On place ordinairement sur l'autel, pendant le sacrifice, une figure grossièrement taillée & couverte d'un habit d'homme. On ne se retire qu'après l'avoir soigneusement cachée dans les retraites les plus impénétrables des forêts.

On offre en sacrifice des chevaux, des bêtes à cornes, des rennes, des animaux sauvages, des brebis, des chevres, des cygnes, des canards, des oies, de grands & petits coqs de bruyere, des gélinottes, de la pâtisserie, du miel, de la biere, de l'hydromel & de l'eau-de-vie de grain. Cela dépend du lieu, car plusieurs de ces objets, communs chez quelques peuplades, sont absolument inconnus à d'autres.

Quand le peuple est rassemblé dans le Kérémet, quand la victime est immolée, quand les chairs en sont bouillies, le prêtre, ou le vieillard qui remplit les fonctions sacerdotales, met dans un plat le cœur, le foie, la tête, les poulmons, & les pose sur l'autel. Il y range aussi les pâtisseries & les liqueurs présentées en offrande. Cependant le feu est allumé dans la pierre qui sert d'autel: on y jette la cervelle, & pour qu'elle brûle plus aisément, on l'arrose de suif. Pendant qu'elle se consume, le prêtre fait des prières avec autant de recueillement que de ferveur. Il distribue ensuite aux assistans la chair des victimes, dont on mange une partie avec beaucoup de dévotion. Quand le sacrifice est terminé, la tête & la peau de la principale victime sont suspendues à un arbre, près du Kérémet; les autres peaux sont réservées pour le sacrificateur, & les os sont enfouis dans la terre. Les offrandes multipliées rendent souvent les cérémonies très longues. Chacun retourne enfin dans son village, emportant les restes des victimes:

les familles se rassemblent pour en faire un repas ; & le jour, commencé par des actes religieux, prolongé par le plaisir, est terminé par la licence & l'ivresse.

On choisit ordinairement les jours de fêtes pour l'accomplissement des vœux. Mais on offre dans les maisons des sacrifices particuliers pour obtenir la guérison des maladies : les cérémonies sont les mêmes, mais les victimes sont moins nombreuses.

Quoique les Vogoules passent leur vie près des marais ou dans des bois qui pompent & recèlent l'humidité de l'air, ils ne sont pas sujets au scorbut ; avec peu de maladies, & sans aucune connoissance de la médecine, ils parviennent souvent à une grande vieillesse.

Ils enterrent les morts dans les bois, entre des planches, & la tête placée du côté du nord. Ils mettent dans la fosse les armes & les ustensiles du défunt. Si l'on en excepte les Kamtchadales, c'est de tous les peuples dont nous avons parlé jusqu'ici, le seul qui n'accompagne point

d'un repas les cérémonies funéraires, qui ne fasse aucune commémoration du mort, & qui semble l'oublier aussi-tôt qu'il n'est plus.



QUATRIEME SECTION.

Des Votiaks.

C H A P I T R E I.

Extérieur, industrie des Votiaks.

LES VOTES ou Votiaks se nomment eux-mêmes *Oudy*. Partagés en différentes tribus, ils vivent dans le gouvernement de Kazan, & se répandent jusques dans celui d'Orenbourg.

Leur langue est un dialecte de l'idiôme fennique, & l'on ne peut méconnoître en eux une nation finnoise : aucune n'a conservé plus de ressemblance avec les Finnois occidentaux, seuls désignés par ce nom que nous sommes obligés de rendre générique. Leur taille est moyenne, comme celle des peuples de la même famille. Quoiqu'on trouve chez eux des cheveux de différentes couleurs, la couleur rousse

domine, & c'est encore un caractère particulier à la race fennique. Leur parfaite conformité avec les Finnois proprement dits, ne doit pas étonner, s'il est vrai qu'ils aient anciennement vécu sur les bords de la Néva, & qu'ils ne se soient retirés à l'Orient, que pour ne pas embrasser le christianisme. Il est certain du moins qu'un peuple nommé Vote, dépendant de la république de Novgorod, occupait autrefois une partie de l'Ingrie.

Les Votiaks sont bons, pacifiques, sobres, hospitaliers. Comme chaque nation n'a qu'un petit nombre d'idées qui leur soient propres; comme la somme ne s'en accroît que par la communication des individus entre eux & des peuples avec les peuples; comme les connaissances & l'industrie des nations éclairées ne font autre chose que la masse de l'expérience, des observations, des découvertes réunies d'un grand nombre de nations différentes & d'une longue suite de siècles; comme enfin les Votiaks évitent soigneusement de communiquer avec les étran-

gers, ils ne peuvent avoir des idées très-nombreuses ni fort étendues. Leur esprit est borné, mais intelligent : Gmelin faisait voir sa montre à un Votiak, & lui apprenait comment cette machine indique les heures. » J'entends, reprit le sauvage, « c'est un soleil en petit (1). »

Ils ne divisent pas le temps par années, mais ils ont des mois lunaires, & leur donnent des noms tirés des phénomènes qui frappent leurs sens. Ils appellent le mois de mars, le mois qui dissout la glace; & le mois de juin, le mois où le soleil s'arrête. Cet usage qui leur est commun avec la plupart des peuples dont nous avons déjà peint les mœurs, est bien plus philosophique que le nôtre. En nommant le mois, ils donnent une idée des effets naturels qu'on observe dans son cours : mais quelle idée relative à cet objet, peuvent réveiller en nous les noms de quelques Dieux du Paganisme ou de quelques oppresseurs des Romains?

(1) Le chef d'une des îles de la société fit la même réponse au capitaine Cook.

Le jour qui répond à notre vendredi, est pour eux un jour de repos. Ils n'entreprennent rien le mercredi, le regardent comme malheureux, & l'appellent le jour de fang.

Soumis autrefois à la domination des Tatars, ils menaient une vie errante; devenus sujets des Russes, ils ont adopté la vie sédentaire. Mais en se rendant agricoles, ils n'ont pas abandonné l'utile exercice de la chasse; ils se sont adonnés à l'éducation des abeilles; & ces mouckes laborieuses, qu'ils laissent construire leurs travaux dans les arbres creux de leurs forêts, sont en quelque sorte sauvages à la fois & domestiques.

Quelques uns d'entre eux s'occupent avec assez d'adresse des ouvrages du tour: ils font des tasses, des cuillers, des fuseaux, & connaissent la fabrication d'un vernis qu'ils répandent sur leur vaisselle de bois, qui en bouche les pores, la rend facile à nettoyer, & en assure la durée.

Les femmes taillent & cousent les habits de toute la famille. Leur industrie ne se

se borne pas à rassembler des peaux d'animaux pour s'en vêtir : elles ne sont déjà plus étrangères à des arts plus difficiles ; elles savent filer le chanvre & l'ortie , en tisser de la toile , convertir la toison des brebis en un feutre grossier , & même fabriquer un gros drap qui suffit à leurs besoins. Leur politesse consiste , au lieu de s'embrasser , à se donner réciproquement de petits coups sur l'épaule.

Autrefois les Votiaks avaient leurs souverains ; ils n'ont plus même de nobles , soit que les familles de leurs anciens chefs se soient éteintes , soit que , sous une domination étrangère , elles soient insensiblement tombées dans l'obscurité.

Ils vivent rassemblés dans des villages mais ils ont conservé de leur ancienne vie errante l'indifférence pour la demeure qu'ils ont adoptée. Le moindre dégoût , la plus légère incommodité , la plus faible espérance de quelques nouveaux avantages , suffit pour décider l'émigration d'un village entier. Tous les habitants partent à

la fois, & vont loin de là se fonder un nouvel asyle qu'un autre caprice leur fera peut-être abandonner de même.

Soit crainte, fierté ou superstition, ils construisent leurs villages toujours loin de ceux des Russes: ils ne souffrent pas que des étrangers assistent à leurs repas, ni qu'ils bâtissent des maisons sur le terrain qu'ils se sont choisi.

C H A P I T R E I I.

Mariages des Votiaks.

IL est rare qu'un Votiak ait à la fois plus de deux femmes. On les paye encore moins cher que chez les Vogoules, & leurs parents leur donnent en dot à peu près autant qu'ils reçoivent. Cette conformité de moyens est la première condition des mariages; & l'intérêt, même chez des peuples simples & pauvres, forme seul une union qui devrait être celle des cœurs.

Mais souvent, pour épargner les frais, un amant accompagné de ses amis va enlever sa maîtresse jusques sur la nate

qui lui sert de lit. Qu'une jeune fille s'écarte dans la campagne, elle risque bien de priver son pere de la somme qu'elle doit lui rapporter; il n'est pas rare qu'elle soit enlevée par un inconnu. Malheur aux ravisseurs qui sont attrapés en chemin, & qui ne sont pas les plus forts: ils n'en sont pas quittes pour renoncer à leur proie, & de rudes coups sont le prix de leur galante expédition. Mais dès que la fille est entrée dans la maison de celui qui l'a ravie, ses parents ont perdu tous leurs droits sur elle, ils ne peuvent rien exiger de son époux, & s'il leur fait quelques présents, c'est pour appaiser un courroux dont il n'a plus rien à craindre.

Le mariage est accompagné de quelques cérémonies religieuses. Les amis s'assemblent; la future épouse est dans une chambre séparée, où les femmes s'occupent à la parer, & lui font remplacer ses habits de fille par ceux de son nouvel état. Elle entre enfin dans la chambre d'assemblée, mais elle s'arrête à la porte & elle y reste assise sur une piece de feu-

tre : le prêtre cependant fait aux Dieux l'offrande d'un verre de biere & les prie d'envoyer aux nouveaux époux des richesses, d'abondantes moissons & une nombreuse postérité. La priere finie, elle se leve; les deux époux boivent la liqueur de l'offrande, & dès ce moment ils sont unis. Une jeune fille apporte ensuite aux assistants de la biere ou de l'hydromel : la nouvelle mariée se met à genoux devant chacun d'eux pour les engager à boire, & elle ne se releve qu'après qu'ils ont accepté. Un repas, des chants & des danses occupent & terminent cette journée.

Mais quelques jours après, le beau-pere vient visiter son gendre, lui fait quelques présents & emmene sa fille avec lui. Elle reste plusieurs mois & quelquefois un an entier dans la maison paternelle: elle y reprend l'habit de fille, elle travaille pour ses parents & pour elle; les deux époux sont enfin rendus l'un à l'autre, & cette réunion est célébrée par de nouvelles fêtes.

L'habit des femmes est une robe sans

plis, avec des manches longues & étroites, comme celles que nos femmes appellent en amadis, mais fendues par le milieu, pour y pouvoir passer l'avant-bras. Cette robe est ferrée par une ceinture dont les bouts se prolongent & restent flottants. Leurs cheveux, coupés assez courts par-devant, & rabattus sur le front, sont rassemblés par-derrière en forme de chou, & couverts d'un voile qui flotte sur le dos, & descend au-dessous des reins. Ce voile est attaché à un tour de tête fort étroit & fait d'écorce de bouleau, auquel tient de chaque côté une bandelette large de deux doigts, qui pend entre les épaules, revient sur la poitrine, descend fort bas, & est ornée de franges & d'étoffe découpée. Le vêtement des filles est le même pour la forme, mais la coëffure est différente; elles ne portent qu'un bonnet terminé en pointe, orné de coraux, de jettons, de petites monnaies d'argent, & garni de plusieurs rangs de rubans.

Les femmes Votiaques, à l'imitation

des payfanes Ruffes , vont accoucher dans un bain de vapeurs ; & c'est peut-être le meilleur moyen qu'on ait jamais imaginé pour feconder le travail de la nature & faciliter l'enfantement. Dès que l'enfant est venu au monde , le pere immole un belier blanc au Génie tutélaire du nouveau-né ; les amis , les parents fe raffemblent pour manger leur part de la victime & fe livrer à la joie.

C H A P I T R E I I I .

Religion.

G M E L I N , qui n'a vu les Votiaks qu'en paffant , doute s'ils rendent quelques honneurs à la divinité. Ce font en effet les peuples les plus religieux de tous les Idolâtres du Nord ; mais comme ils ne font pas éclairés , ils font auffi , plus qu'aucun autre , livrés à de folles fuperftitions.

Ils appellent le Maître des Dieux Inmar : il réside dans le foleil , & c'est de ce trône enflammé qu'il gouverne la na-

ture. Mouma - Kalsina est sa mere : le genre humain , les animaux , la nature entiere doivent à cette Déesse leur fécondité. Chounda-Mouma , épouse d'Inmar , est la mere des divinités inférieures & du soleil , qui est en même temps un dieu & le siège du plus puissant des dieux.

Chaitan ou Satan , chef des dieux mal-faisants & habitants des eaux , n'a qu'une jambe , encore est-elle torse : il n'a qu'un œil , mais cet œil est d'une grandeur effrayante. Il préside au mal , il préside à la mort : il étouffe les hommes en leur insinuant dans la bouche son énorme mamelle.

La vie n'est qu'un passage : c'est un temps d'épreuve que suivra la peine du crime , la récompense de la vertu. Les bons jouiront de tous les plaisirs dans un monde fortuné : les méchants seront jetés dans le Kouratsin-inti , dans le lieu brûlant , & précipités dans des chaudières de poix bouillante.

Les Votiaks ont des Prêtres qu'ils nomment Touni , chargés d'adresser aux

dieux les prieres des fideles : ils ont des Sacrificateurs dont la fonction est de présenter les offrandes à l'autel , d'y conduire, d'y frapper la victime : ils ont des Sorciers , qui entretiennent des intelligences avec les puissances malignes , & qui peuvent enchanter les hommes & les animaux.

Le retour des saisons , la coupe du foin , la moisson , les semailles sont célébrés par des fêtes. Les victimes , les offrandes sont rangées par le Prêtre autour de l'autel ; on fait des libations , on apporte des gâteaux ; le foie , le sang des victimes sont brûlés en l'honneur des dieux : ces cérémonies se terminent par des chants , des danses , des festins. Il semble qu'on assiste aux fêtes de la Grece.

Celle du printemps doit être également célébrée par les deux sexes , & personne n'est exempt d'y apporter des offrandes. On ne peut y paraître qu'après s'être bien lavé ; car la propreté du corps , symbole de la pureté de l'ame , a été con-

fondue avec elle par les nations ignorantes. Comme on lave avec de l'eau les taches matérielles du corps, elles ont cru pouvoir aussi nettoyer avec de l'eau les taches morales du vice : c'est ainsi que les Indiens se purifient dans le Gange; c'est par une suite du même sophisme que les Mahométans n'osent adresser leur priere au Ciel, qu'après s'être nettoyés dans le bain.

Quand un village est frappé d'une maladie épidémique, on sacrifie à Inmar une brebis noire sur le bord d'une riviere : on le prie de défendre à Chaitan de faire du mal aux hommes. Pendant que le Sacrificateur fait bouillir la chair de la victime, chaque pere de famille frappe l'air de son bâton, en disant à l'esprit malin : *Retire-toi de moi.* On tue dans le village un chien ou un chat à coups de fleches, on lui attache une corde au cou, on le tire dans l'eau en suivant le cours de la riviere jusqu'à ce qu'on soit arrivé au lieu du sacrifice; là on le frappe, on le bâtonne, & l'on jette

enfin à la rivière l'animal, la corde & les bâtons.

Un homme attaqué de maladie sacrifie un coq aux Eaux, ou plutôt au Génie malfaisant qui fait dans les eaux sa demeure. On jette dans l'eau une portion de la victime en disant : « Eaux irritées, je vous fais cette offrande, rendez-moi la santé ». On en brûle aussi une partie en disant : « O Feu, porte cette offrande à la divinité ».

On ne peut changer de demeure sans offrir à Inmar une brebis noire ou au moins du gruau.

La même timidité qui, bien plus que la raison, rend les Votiaks religieux, leur fait voir par-tout des présages funestes. Victimes d'une folle superstition, ils ne peuvent faire un pas, ils ne peuvent rien voir, rien entendre, sans être saisis d'effroi. Un pic noir qui vole sur leur chemin, un corbeau, un hibou qui s'arrête sur le toit de leurs maisons, leur annoncent la mort, ou du moins une grave maladie. Tuer une hirondelle ou un pigeon,

même par inadvertence , c'est se préparer de grands malheurs , c'est risquer la perte entière de son troupeau. Non-seulement ils ont des jours malheureux , mais , pendant une partie de la belle saison , l'heure du repas n'est jamais sans danger. Si le tonnerre est tombé sur un arbre , ils croient qu'il a tué le démon qui l'habitait ; ils croient qu'un ours qu'on a frappé , reconnaîtra toujours son ennemi ; ils regardent même le nom de cet animal comme un présage funeste & ils évitent de le prononcer. Quand ils doivent passer une rivière , ils tremblent d'être pris pour victimes par le démon qui l'habite : mais ils esperent l'appaîser en jetant dans l'eau une poignée d'herbe & en disant : *Ne m'arrête pas.*



CHAPITRE IV.

Cérémonies des funérailles.

ILs lavent les morts , ils les parent , ils leur attachent à la ceinture un couteau dont ils cassent la pointe. Jusqu'à ce qu'on emporte le corps , on brûle devant lui un cierge de cire , & on lui met un pâté sur la poitrine. Quand il est descendu dans la fosse , on lui jette quelques pieces de monnaie. Il est placé entre des planches , & on n'oublie pas d'enterrer avec lui un chaudron , une hache & tous les ustensiles les plus nécessaires. Aussi-tôt que la fosse est recouverte , on brûle dessus quelques cierges , on jette sur la terre quelques morceaux d'œufs durs , & l'on dit au défunt : « Que cette offrande puisse te plaire !

Mais , après cette cérémonie , il faut se purger de la souillure qu'on a contractée. On allume un feu dans une cour : tous ceux qui ont assisté aux funérailles sautent par-dessus les flammes , ils se


frottent les mains de cendres, se lavent, changent d'habit & font ensemble un repas.

Trois jours après, les amis & les parents du défunt se rendent à sa maison : ils y mangent de la pâtisserie & boivent de la biere; mais ils commencent par en faire une libation dans la cour en l'honneur du mort. Le septieme jour, ils sacrifient une brebis & le quarantieme une bête à corne ou un cheval. On fait au mort sa portion & le reste de la victime est mangé par les vivants.

Les Votiaks ont chaque année une fête funéraire, un jour de commémoration générale des morts. Chacun se rend sur la fosse de ses parents ou de ses amis, y brûle des cierges, y fait un repas & laisse sur la tombe quelques portions des mets. La plupart de ces usages du chamanisme ont été conservés par les nations éclairées de l'Asie, d'où ils ont passé dans l'Europe payenne. Les Romains célébraient au mois de Février une fête qu'ils nommaient *Feralia*, parcequ'on portait

ce jour-là de la viande sur les tombeaux. Devenus chrétiens, ils la conserverent encore, & les évêques eurent beaucoup de peine à l'abolir. Les repas funéraires, la coutume de laisser quelques plats sur la tombe des morts, font partie des rits chinois, comme on le voit dans le *Mencius*, ou *Meng-Tsou*.




CINQUIEME SECTION.

Des Mordvans.

C H A P I T R E I.

Mœurs, usages, religion des Mordvans.

LA nation des Mordvans est répandue près de l'Oka & du Volga, dans les gouvernements de Nijégorod & de Kazan, & s'étend jusques dans celui d'Orenbourg. Autrefois soumise aux Tatars, elle avait ses princes particuliers, dont la race s'est éteinte. Elle était alors plus reculée vers le nord & occupait les bords du Volga, aux environs d'Iaroslavle, de Galitch & de Kostroma.

Long-temps mêlée avec les Tatars, elle a adopté un grand nombre de mots de leur langue. Elle est d'ailleurs partagée en deux tribus, dont chacune a son idiôme particulier & qui ne s'entendent mu-

tuellement, que parcequ'elles ont ensemble de fréquentes communications.

Ces deux tribus sont celle des Mokchaniens (Mokchanki) & celle des Erzianiens (Erziani). On trouve encore dans quelques villages du gouvernement de Kazan une troisieme tribu du même peuple ; tribu peu nombreuse , connue sous le nom de Karataï. Ces tribus différentes auroient autrefois regardé comme un crime de s'unir entre elles par les liens du mariage , & leur horreur était plus grande encore pour toute alliance avec les étrangers.

Les Mordvans ont le visage sec , la barbe claire , les cheveux droits & châtrains. On remarque dans leur conformation & même dans leurs usages domestiques , plus de ressemblance avec les Russes qu'avec les peuples de race fennique. Il est très rare que leurs femmes soient jolies.

Lorsqu'ils étaient soumis aux Tatars , ils menaient une vie errante & subsistaient de la chasse : mais depuis qu'ils ont passé

Sous la domination des Russes, ils ont adopté la vie sédentaire, & sont devenus des cultivateurs habiles & laborieux. Toujours actifs, ils ne négligent aucun des profits qui peuvent devenir le prix de leurs fatigues. Ils ont entièrement perdu l'amour de la chasse qui faisait autrefois toute leur ressource : ou du moins ils ne s'en occupent que pendant l'hiver, lorsque la nature leur interdit les autres travaux. La plupart d'entre eux ont des jardins dans lesquels ils cultivent avec succès les plantes potageres. Pauvres en métaux, ils possèdent les vraies richesses, celles qui sont utiles à la vie ; la privation de toutes nos richesses imaginaires, qu'ils ne connaissent pas & qui causent tous nos maux, ne peut nuire à leur bonheur. Ils aiment à construire leurs habitations dans l'épaisseur des forêts. C'est là qu'ils s'appliquent à l'éducation des abeilles : ils n'ont pas encore forcé, comme nous, ces utiles insectes à s'écarter de la nature & à se renfermer dans des ruches ; leurs mouches à miel, dont quelques-uns pos-

sedent plus de deux cents essaims, construisent leurs travaux sur des arbres & ne s'apperçoivent pas qu'elles ont des maîtres.

Les Mordvans ont, peut-être plus qu'aucun autre peuple, conservé le chamanisme dans toute sa pureté. Ils n'ont point d'idoles & ne croient pas que l'homme puisse représenter l'Être tout-puissant qui gouverne la nature. M. Pallas assure même qu'ils n'ont jamais reconnu de divinités secondaires. Pendant que tant de nations éclairées partageaient follement la puissance divine entre le maître des Dieux & les Dieux inférieurs, des Sauvages inconnus adoraient un seul Dieu sur les bords glacés du Volga. Ils lui donnent le même nom qu'au ciel & ils ont cela de commun avec les Chinois : mais ce n'est pas le ciel matériel qui reçoit leurs vœux & leurs offrandes ; c'est l'Être immense, incompréhensible, dont la puissance embrasse tout, & qui commande aux cieus & à tout ce qui existe. Ils lui sacrifient dans la profondeur des forêts,

& lui rendent hommage des bienfaits qu'ils doivent à sa clémence.

Ils connaissent des plantes médicinales, en ont toujours dans leurs maisons, & n'ont pas recours dans leurs maladies aux vains prestiges des sorciers. Ils enterrent les morts avec leurs plus riches habits, font un festin sur la fosse, & y laissent un peu de nourriture. On fait des sacrifices en l'honneur des morts, & les femmes viennent pleurer sur les tombeaux.

C H A P I T R E I I.

Mariages des Mordvans. Parures de leurs femmes.

AVIDES de profiter du travail de leurs brus, les Mordvans marient souvent leurs enfants avant qu'ils soient nubiles. Quelquefois même ils les promettent dès le bas âge; cet accord se fait par l'échange des pipes. La jeune fille, promise sans le savoir, n'est pas liée par cet engagement téméraire; mais le jeune homme ne peut dis-

poser de lui-même, qu'en payant un dédit.

On n'en voit guere qui aient plusieurs épouses à la fois; mais quand ils ont perdu leur femme, ils épousent volontiers une de ses plus proches parentes.

Les jeunes filles se payent ordinairement quarante à cinquante livres de notre monnaie. Quand le prix est fait, & quelques jours avant celui qui est arrêté pour la cérémonie du mariage, le pere du jeune époux se rend à la maison de la future épouse qui lui est présentée par ses parents. On lui offre, en signe d'hospitalité, du pain & du sel. Après un séjour de courte durée, il emmene, ou plutôt il entraîne sa bru qui a le visage couvert d'un voile, & qui pleure la perte de sa liberté. Arrivé chez lui, il la place à table, toujours voilée, à côté de son fils. On sert un grand pâté: il en coupe une tranche, la passe par-dessous le voile de la jeune épouse, & le leve en lui disant, "Vois la lumiere, sois heureuse, & deviens mere d'une nombreuse pos-

térité. » C'est en ce moment que les deux époux commencent à se voir, & déjà ils sont unis. Alors les gens de la noce se livrent au plaisir ; on boit, on chante, on danse au son des instruments ; & les jeunes époux qui viennent peut-être à la première vue de concevoir l'un pour l'autre un dégoût réciproque, sont plongés seuls dans une douleur secrète.

Le jour finit ; on veut conduire l'épouse vers le lit nuptial : elle résiste, on l'entraîne ; elle redouble ses efforts, & l'on est obligé de l'emporter sur une natte. C'est en cet état qu'on la présente à son époux, en lui disant : « Tiens, loup, voici la brebis. »

Les femmes de la tribu Erzianiene portent un bonnet fort élevé & brodé de plusieurs couleurs, d'où pend par-derrière une longue bande chargée de petites chaînes & de plaques de métaux. Leur habillement de dessous est une sorte de tunique brodée en laine bleue & rouge : elle est attachée au collet par une petite agrafe, & sur la poitrine, par une autre

agrafe très-large, d'où pendent de petits ornements de cuivre & un tissu de grains de corail. Cette tunique est ferrée par une ceinture, à laquelle est fixée par-derrière une pièce quadrée de peau, relevée de broderies de différentes couleurs, & bordée de grains de corail, de houppes & de franges. Les femmes ajoutent encore à ces ornements dans les jours de fêtes, & mettent une robe de toile fort ample dont les manches courtes ont une demi-aune de large. Des chaînettes, des clochettes, des grelots & toutes les breloques qui brillent & font du bruit, surchargent leur parure, dont le poids est excessif. Elles portent toujours des pendants d'oreille, & ont à chaque bras trois rangs de bracelets, à la manière des femmes de l'Inde.

Les filles se distinguent des femmes par la coiffure. Elles n'ont pas de bonnet : leurs cheveux sont partagés par-derrière en huit ou neuf tresses dont les deux plus grosses accompagnent les oreilles. Ces tresses pendantes sont encore alongées

par des cordonnets de laine qui s'attachent à la ceinture, & on passe dans chacune une grosse aiguille chargée de jettons & de coraux.

Les femmes de la tribu Mokchanienne portent une coëffure plus basse, & qui n'a d'autre ornement qu'une broderie légère. Deux bandes étroites y sont attachées; elles descendent sur la poitrine, sont garnies de petites monnaies d'argent, & se terminent par des chaînettes du même métal. L'agrafe qui retient la tunique sur la poitrine est accompagnée d'un large écusson d'où pendent plusieurs rangs de coraux. Des grains de verre de toute couleur leur servent de collier; leur tablier est formé de quatre bandes qui se réunissent par de petites agrafes, & qui sont bordées de houpes & chargées de coris. Toutes ces parures sont moins riches que celle de nos femmes, mais elles ne sont guere moins recherchées; & elles auraient aussi leur agrément, si elles accompagnaient la grace & la beauté.





SIXIEME SECTION.

Des Tchérémisses.

C H A P I T R E I.

*Du pays occupé par les Tchérémisses :
de leurs qualizés corporelles, de leur
caractere.*

LES Tchérémisses vivent dans les gouvernements de Nijégorod & de Kazan: on en trouve jusques dans la Permie, mais ils s'étendent principalement le long du Volga, & ils occupent de préférence la rive gauche de ce fleuve.

Leur langue, dérivée de l'idiôme fenique, s'est altérée par un mélange de mots russes & tatars: mais elle conserve encore assez de traits de son caractere primitif, pour faire reconnaître l'origine du peuple qui la parle.

Soumis autrefois aux Tatars, ils occupent

paient des contrées plus méridionales & plus étendues, entre le Don & le Volga.

Les Russes, en les soumettant à leur domination, les ont en même temps referrés & repouffés vers le Nord : ils leur laisserent cependant leurs princes, que leur faiblesse & le peu de pouvoir qu'ils avaient sur leurs sujets empêchaient d'être redoutables : mais, avec le temps, ces princes sont morts sans laisser de successeurs, leur race entière s'est éteinte ou est tombée dans l'oubli, & des débris de ces familles qui fournissaient des souverains, il n'est pas même resté une classe de nobles.

Les Tchéremisses sont de taille médiocre : on voit cependant entre eux d'assez beaux hommes. La couleur brune de leurs cheveux & de leur barbe témoigne assez leur ancien mélange avec les Tatars. Farouches encore ou timides, ils évitent de communiquer avec les Russes : leurs femmes sur-tout craignent les regards des étrangers, ne sortent presque jamais de leurs habitations, & ne savent que leur langue.

Ainsi vivant toujours entre eux, bornés à leurs propres expériences, & ne recevant aucune instruction du dehors, ils ont dû conserver leur ignorance primitive, que nous traiterions d'imbécillité, & qui n'exclut pas l'intelligence. Des voyageurs, fiers de leurs lumières, & trop mauvais raisonneurs pour avoir trouvé, par un retour sur eux-mêmes, comment ils les avaient acquises, ont prononcé que les Tchérémisses étaient d'une extrême stupidité : d'autres, vraisemblablement plus justes observateurs, leur accordent de l'esprit naturel.

Je ne sais si l'on peut donner le nom de villages aux groupes d'habitations des Tchérémisses. Souvent on ne trouve que deux ou trois maisons réunies, & jamais plus de trente. Ces maisons ne sont autre chose que des cahutes de bois, consistant en une étable & en une seule chambre où regne un large banc autour du mur. Les portes sont fort basses, & l'on n'a pour fenêtres que des ouvertures très étroites : au défaut de vitres, on les bouche avec

une vessie de cochon, quelquefois avec un morceau de linge ou avec une écorce de bouleau assez mince pour avoir quelque transparence.

On ne construit pas comme chez nous des greniers au-dessus des maisons: on y supplée par un petit édifice élevé devant la porte, & soutenu sur quelques poutres; il sert de magasin pendant l'hyver, & d'habitation pendant l'été. Nous avons remarqué le même usage dans la plupart de nos peuplades orientales.

Quelquefois, où l'on avait trouvé la veille un village, on n'en voit le lendemain que les débris; les habitants l'ont détruit pour se transporter ailleurs.



CHAPITRE II.

Du vêtement des Tchérémisses.

LES Tchérémisses s'habillent à la manière des payfans russes, & déjà nous avons donné la description de cet habit; mais, à l'imitation des Tatars, ils se rasant la tête & les moustaches, & ne laissent croître que la barbe du menton. Ils relevent d'une broderie de laine colorée le collet & les poignets de leurs chemises, & portent au collet de leur habit un large revers qui ressemble à un capuchon rabattu.

La coëffure de leurs femmes est d'une hauteur prodigieuse. La base en est formée par deux rubans enrichis de coraux & de petites monnaies d'argent, ou du moins de plaques d'étain: l'un s'attache sur le front & vient accompagner le cou; l'autre est arrangé par-derrriere avec les cheveux. C'est sur cette espece de fondement que porte un édifice cylindrique

fort élevé: il est construit d'écorce de bouleau recouverte de toile ou de pelletteries & surchargé de monnaies, de grains de verre, de franges. Une lanier, garnie des mêmes ornemens, descend de ce bonnet entre les épaules.

Quelques femmes portent aux oreilles des anneaux avec de longs pendants de coraux ou de verre: d'autres se passent dans le trou des oreilles des fils de fer ou de laiton, dans la forme de ces boucles que nos femmes avaient adoptées, il n'y a pas long-temps, sous le nom de mirzas, & dont elles ne veulent déjà plus.

Ces femmes, si recherchées dans leur coëffure, négligent l'agrément de la chaussure; elles entourent leurs jambes d'une grosse étoffe de laine, & portent des pantoufles d'écorce de tilleul. Leur habit d'été est une chemise de grosse toile rayée, si étroite qu'elle semble collée sur la peau, & si courte qu'elle ne passe pas les genoux. Cet habillement ferait encore plus indécent si elles ne portaient pas des caleçons: elles se serrent les reins d'une

lanière dont le cuir est caché par une broderie de coraux & de têtes de serpents ; cette ceinture se termine par des franges & des breloques. Une femme ainsi parée ne peut faire aucun mouvement qu'on n'entende autour d'elle un cliquetis désagréable. Elles mettent en hiver, par-dessus cette chemise, une pellicse ou une longue & large robe de drap, bordée de pelleteries.

C H A P I T R E I I I.

Industrie & maniere de vivre des Tchérémisses.

RÉPANDUS autrefois dans de plus vastes contrées, & peut-être moins nombreux encore qu'ils ne le sont aujourd'hui, les Tchérémisses, paresseux alors comme le sont tous les hommes quand le besoin ne leur donne pas de l'activité, ne demandaient pas à la terre une subsistance qu'elle n'accorde qu'au travail : l'homme de la nature aime mieux em-

ployer sa légèreté que sa force, & craint moins la fatigue que l'assiduité. Il regarde comme une honte de s'attacher à la terre, de s'incliner vers elle pour la cultiver; mais il en parcourt volontiers la surface à la poursuite de l'animal qui le suit. Tant qu'il jouira d'un assez grand espace pour vivre de la chasse, il refusera tout autre moyen de subsister. Il ne sera que chasseur, & c'est ce que furent autrefois les Tchérémisses. Resserré dans une enceinte plus étroite, il élève des troupeaux, il devient pasteur; pour le rendre agricole, il faut que sa situation le force à cultiver la terre ou à périr.

Ce fut donc seulement après que les Russes eurent mis les Tchérémisses à l'étroit, que ceux-ci devinrent cultivateurs; ils ne passèrent point par la vie pastorale, parcequ'on ne leur laissa pas l'étendue de terrain qu'elle exige, & parceque l'exemple des Russes, qu'ils n'eurent que la peine de suivre, leur épargna la lenteur naturelle du développement des idées & de l'industrie. Ils font d'abondantes mois-

sons, & en échangent le superflu avec leurs voisins. Ils ont aussi des potagers, & recueillent différentes sortes de légumes & de racines: ils savent brasser la biere, & ont même la malheureuse industrie de tirer du miel une liqueur assez forte pour les enivrer.

Ils élèvent des animaux: les plus riches ont trente chevaux, autant de bêtes à cornes & quelque menu bétail. Le cheval n'est pas seulement pour eux une bête de somme; sa chair est le plus délicieux de leurs aliments: ils en aiment le sang, le reçoivent dans des vases & le boivent, ou ils en font une sorte de bouillon en y ajoutant un mélange de graisse de mouton & de gruau.

Ceux qui habitent près des rivières, se partagent en été entre la pêche & la culture. Tous sont habiles à tirer de l'arc; & la chasse, qui fut leur premier genre de vie, fait encore en hiver leur plus douce occupation. Ils sont adroits à dresser des embûches aux animaux; & quoiqu'ils fassent eux-mêmes une grande consom-

mation de gibier, ils en fournissent à toutes les villes voisines.

Ce n'est guere que dans le loisir de la vie policée qu'on sent le besoin de calculer le temps : on le perd trop souvent sans scrupule ; mais on fait du moins se rendre compte de ses pertes par heures, par minutes, par secondes. On fait à quel quart-d'heure on doit finir une chose inutile pour commencer une autre inutilité ; on fait dans quel moment on portera son ennui dans une société déjà trop ennuyée ; dans quel autre on risquera sur un funeste tapis sa fortune, son honneur, & quelquefois la vie d'une famille entiere. Le talent & la vertu, le vice & le crime comptent les instants pour affliger & pour avilir, pour secourir & pour honorer l'humanité. C'est, comme nous l'avons vu, ce que font bien imparfaitement les Sauvages & les Barbares ; le temps coule pour eux, sans qu'ils observent sa course : les Tchéremisses ne savent le partager ni par années, ni par mois ; mais ils ont des se-

maines dont ils désignent les jours par des noms qu'ils ont reçus des Tarats. Ils ont une mesure commune des distances qui répond à peu près au mille d'Allemagne.

Les femmes savent filer le chanvre, en faire une toile, la broder, & coudre les habits.

Nous avons détaillé en peu de lignes toutes les branches de l'industrie de ce peuple encore neuf; & cette industrie si bornée, ils l'ont reçue de l'étranger. Soit dégoût, soit indolence, on ne trouve chez eux d'autre métier que celui de tailleur: instruments nécessaires à l'agriculture, couteaux, ciseaux, ils demandent tout aux Russes; ce sont les Russes qui leur fournissent tous les ornements dont se parent leurs femmes, les draps, les étoffes, & qui reçoivent en échange des pelleteries de différentes espèces. Enfin, il n'est aucun peuple qui n'ait une tradition, altérée, il est vrai, par le temps & par le penchant qu'ont les hommes pour l'exagération & pour le merveilleux; les

Tchérémisses n'en ont aucune : ils ne sont pas encore assez avancés pour tromper les autres ni pour se tromper eux-mêmes ; ils savent si peu de chose, qu'ils ne savent pas même de mensonges.

La plupart vivent dans une grande pauvreté ; peu rusés, peu hardis, moins prompts qu'assidus au travail, comment seraient-ils riches ?

CHAPITRE IV.

Mariages des Tchérémisses.

On trouve des Tchérémisses qui ont jusqu'à quatre femmes. Souvent un pere marie son fils à l'âge de cinq ou six ans : une autre bizarrerie se joint à cet usage singulier & le rend encore plus condamnable ; c'est qu'il n'est pas permis de marier les filles avant l'âge de quinze ans. Le pere de famille, en serrant des nœuds si mal assortis, ne pense qu'à faire entrer dans sa maison une ouvriere de plus : peu lui importe de contrarier l'indication de la nature qui flétrit souvent la beauté des

femmes dans un âge où l'homme n'a pas encore acquis toutes ses forces.

C'est ordinairement le pere qui va faire la demande pour son fils; si le jeune homme n'a plus de pere, un de ses amis en tient lieu. On demande au pere de la fille la somme qu'il veut en avoir; on marchandé, on dispute, on se rapproche, on convient du prix. La somme varie suivant la beauté de la future épouse, sa condition, sa fortune; elle augmente encore si le jeune homme est déjà marié; car, aux yeux des parents avarés, l'argent compense tout, même le chagrin que leur fille éprouvera de la part d'une rivale.

Les accords sont faits, on est déjà entré en paiement; mais les jeunes époux feront peut-être encore plusieurs mois sans se voir: enfin arrive le terme que les peres ont fixé pour la premiere entrevue; le jeune homme part avec ses amis pour aller au village, souvent éloigné, qu'habite son inconnue; il est accompagné d'une troupe de bouffons, qui, par leurs contorsions, leurs grimaces & leurs

mauvaises plaisanteries, entraînent après eux tous ceux qui les rencontrent. Partout, sur leur route, les villages restent déserts, & les habitants, excités par l'espérance du plaisir, s'invitent eux-mêmes de la noce.

On arrive enfin : le jeune époux trouve un feffin qui lui est préparé ; il paie le reste de la somme pour laquelle son beau-père est convenu de vendre sa fille, & de la condamner peut-être au malheur ; il distribue des présents à toute la famille. Le jour se passe dans la joie ; & le lendemain il part & emmène avec lui son épouse, malgré sa résistance, malgré ses larmes, malgré les pleurs de toute la famille attendrie ; il l'emmène, & ne l'a pas encore vue ; il ne la verra pas encore dans le chemin ; elle est sous la garde de la première femme de la noce, & un voile jaloux la cache à son amour, ou plutôt à sa curiosité. Car, peut-il aimer celle qu'il ne connaît pas encore, & qu'il ne connaîtra peut-être que pour la haïr ?

Une tente est dressée pour recevoir la

jeune épouse. Elle y reste avec les femmes, qui lui mettent cette haute coëffure qu'il est défendu aux filles de porter; le principal garçon de la noce fait sentinelle à la porte, pour en écarter tous les hommes. L'époux entre dans la chambre où doit se faire le repas nuptial; l'idole de la famille est sur la table, & le prêtre commence les prieres: elles sont remplacées par les plaisirs, par les chants, par la danse; le son de la cornemuse, du tympanon & de la guimbarde charme des oreilles grossieres qui ne connaissent pas d'instruments plus harmonieux. L'époux va chercher son épouse, il l'emmene; tous deux se mettent à genoux, & le prêtre demande pour eux dans ses prieres l'abondance des biens, le bonheur & une nombreuse postérité. L'épouse se relève, fait quelques présents aux convives, & leur offre de la biere & de l'hydromel. Elle retourne encore dans sa premiere retraite, & n'est pas témoin de la joie commune qui renaît plus vive & plus bruyante.

Le lendemain, de grand matin, entre, accompagné de plusieurs femmes, un homme d'un âge avancé, d'une physionomie austère, qui représente le pere de la jeune épouse. Si des marques souvent trompeuses ne prouvent pas qu'elle a conservé sa virginité, il la menace d'un fouet qu'il tient à la main, & cette menace est exécutée le jour suivant. Cet instrument de supplice reste entre les mains de l'époux, & doit à l'avenir venger ses offenses, ou même ses soupçons; mais il n'a le droit de frapper qu'après avoir laissé écouler quelque temps entre la menace & l'exécution: c'est la justice, non la colere, qui doit armer son bras du fouet vengeur.

Si le mariage se contracte entre des personnes libres, il exige moins d'apprêts & de cérémonies. L'amant envoie un de ses amis faire les propositions à sa maîtresse. Accorde-t-elle une réponse favorable? on prend jour pour la célébration, les gens de la noce conduisent l'épouse à la maison de son époux, & le mariage se fait sans appareil.

Chez les Tchérémisses, comme chez les autres peuples dont les usages sont à peu près semblables, ceux qui n'ont pas le moyen d'acheter des femmes, s'en procurent par la violence ou la séduction. Les parents irrités de l'épouse refusent d'abord de voir un gendre qui est entré malgré eux dans leur famille; mais cette froideur est la seule vengeance qu'ils puissent exercer, & même ils se laissent bientôt désarmer par quelques présents.

Le mariage est interdit entre les personnes du même sang; il est même défendu d'épouser les deux sœurs à la fois; mais si la mort prive un mari de sa femme, c'est presque un devoir pour lui d'épouser une de ses belles sœurs.

Quand les femmes sentent approcher le terme de leur grossesse, elles se retirent dans un bain de vapeurs pour y faire leurs couches. Si l'enfant nouveau-né est un garçon, il reçoit son nom du premier homme qui vient visiter sa mère, & de la première femme, si c'est une fille.

CHAPITRE V.

Religion & cérémonies des Tchéremiffes.

LES Tchéremiffes, comme tous les autres Chamaniens, reconnaissent un Etre suprême, qui, du haut des cieux, observe les actions des hommes, récompense leurs vertus par des biens temporels & par une autre vie dans le séjour du bonheur; punit leurs fautes par le malheur dans ce monde, & par un sort encore plus rigoureux dans une vie à venir. C'est lui qui, dans sa colere, envoie la stérilité dans le mariage, les malheurs, les maladies & la mort.

Ce Dieu, maître & pere de tous les dieux, se nomme Iouma; son épouse, qui reçoit après lui les premiers hommages, est Ioumon-Ava. De leur union sont nés tous les dieux fécondaires mâles & femelles, qui se partagent entre eux le gouvernement du monde. Les hommes implorent les dieux mâles; c'est aux di-

vinités femelles que les femmes adressent leurs vœux.

Le mauvais principe, l'auteur du mal, Chaitan enfin est aussi le père d'un grand nombre de divinités malfaisantes.

Les Tchérémisses ont peu de vénération pour leurs idoles. Celles qu'ils révèrent le plus sont des poupées ridicules qui représentent le dieu Koudortch. Ce dieu qui ne le cède en puissance qu'au grand Iouma & à sa divine épouse, ce dieu qui, après ce couple redoutable, mérite les plus grands respects des hommes, fait rouler le tonnerre dans les cieux, le lance sur la terre, en frappe les têtes des impies. Il rend la terre féconde, il répand sur son sein la mortelle stérilité. Son idole est respectueusement renfermée dans une cassette de bois de bouleau, qu'on place dans l'angle le plus honorable de la chambre. Ce dieu si révérent ne ruine pas en offrandes ses adorateurs : ils se contentent de lui offrir de temps en temps un peu de ces pâtes frites à la poêle, que nous appellons des crêpes.

Ils suspendent aux arbres des forêts des morceaux de bois informes. Les uns les regardent comme des idoles, les autres comme des offrandes faites aux dieux des bois ; mais tous ont pour ces signes inintelligibles quelque vénération.

Les Prêtres se nomment Machans, ou Mouchans, ce qui peut être regardé comme une altération ou un renversement du mot Chamau. Ils prédisent l'avenir, ils prescrivent les offrandes qu'on doit faire aux dieux & le temps où elles doivent être présentées. Leur Chef, le souverain Pontife, se nomme Iougitch : c'est lui qui fait les prières & qui préside aux cérémonies sacrées. Dans la prospérité, on donne peu d'occupation à ces ministres des dieux ; on les appelle, on implore leur médiation dans l'infortune.

Les Tchéremiffes n'ont pas quitté depuis assez long-temps la vie des peuples nomades pour avoir des temples. C'est dans un kérémet qu'ils rendent leurs hommages aux dieux. Ce n'est autre chose qu'une place bien nettoyée qu'on tâ-

che de choisir dans une forêt. Si l'on est éloigné des bois, on se procure au moins un ou deux arbres & le chêne est préféré. Il faut que, dans le voisinage, il se trouve un ruisseau pour laver les chairs & les entrailles des victimes. On entoure la place d'une palissade en quarré, & l'on y ménage trois ouvertures. L'une au Levant par où l'on amène les victimes; la seconde au Midi par laquelle on apporte l'eau, & la troisième au Couchant qui sert d'entrée au peuple. Sous l'arbre le plus remarquable est une table qui tient lieu d'autel, & sur laquelle on range les gâteaux sacrés. On fait bouillir les victimes sous un toit, près de la porte méridionale. Les femmes ne sont pas assez pures pour obtenir un accès dans le kérémet: l'approche même de ce lieu saint leur est sévèrement interdite, & les hommes eux-mêmes n'y peuvent entrer qu'après s'être lavé le corps & avoir nettoyé leurs vêtements. Chacun d'eux, suivant ses moyens, apporte avec lui quelque offrande.

Le menu bétail & les oiseaux ne sont guere d'usage que pour les sacrifices particuliers. Les animaux pies sont rejettés, les blancs sont préférés à tous les autres, & les noirs admis seulement dans de certaines circonstances. Un cheval blanc est la plus précieuse & la plus pure de toutes les victimes; on la réserve pour les grandes solemnités. Les boissons & les pâtisseries consacrées doivent avoir été préparées par des vierges. Les femmes elles-mêmes, malgré leur souillure originelle, peuvent manger les restes qu'on leur apporte des sacrifices; mais il n'y a que les hommes les plus propres de corps & de vêtements, qui osent demander une part du cheval blanc sacrifié.

La plus grande de leurs fêtes est celle qu'ils célèbrent en l'honneur de tous les dieux. Elle devrait être annuelle; mais comme elle est dispendieuse par le nombre & le choix des offrandes & des victimes, les villages les moins riches ne la célèbrent quelquefois que tous les trois

ou quatre ans. On choisit toujours l'automne pour cette solemnité. Les Manchans allument sept feux rangés en ligne droite du nord-ouest au sud-est : un Prêtre a la garde de chacun de ces feux : on étend au-devant une pièce de drap sur laquelle on dépose les mets sacrés, le miel & les gâteaux. Le Sacrificateur d'Iouma tient devant son feu un jeune cheval entier, celui d'Ioumon-Aya une genisse, & les autres des animaux inférieurs.

Après quelques cérémonies, le Prêtre d'Iouma, élevant en l'air un gâteau & un vase plein de liqueur consacrée, adresse à haute voix une courte prière au dieu dont il est le ministre; le peuple se prosterne à plusieurs reprises. Les autres Prêtres en font autant à leur tour. Ensuite chacun d'eux verse de l'eau froide sur la victime encore vivante : si le faissement la fait frémir, le présage est heureux & l'offrande est agréable à la divinité : quand l'animal reste tranquille, on recommence l'aspersion jusqu'à sept

fois ; mais , s'il persévère dans son immobilité , c'est une marque certaine que l'offrande est rejetée. Au moment de frapper les victimes , on les place de manière que leur sang jaillisse sur le feu sacré. On nettoie ensuite le kérémet , & l'on fait bouillir les chairs & les entrailles !

Dès que les chairs sont cuites , le premier Sacrificateur range sur un plat le cœur , le poulmon , le foie & la tête de la principale victime , fait quelques prières & élève le plat pour l'exposer à la vue des assistants. Chaque Prêtre lui apporte alors sa victime ; il les coupe toutes en morceaux & en offre des portions au peuple qui les mange avec recueillement. On recommence les prières , & l'on fait ensuite , entre les assistants , la distribution des boissons & des gâteaux. On ne jette au feu que les os. La peau du cheval est suspendue à un arbre dans le kérémet , les autres peaux sont distribuées entre les Sacrificateurs , le peuple emporte les restes des victimes & l'on en fait des repas de famille.

On célèbre dans chaque village une fête au temps du labour. Les habitants se rendent dans la campagne, chacun apporte ce qu'il veut en offrande, nourriture ou boisson. Le Prêtre fait des prières & sacrifie une partie de ces dons, les assistants mangent le reste, & cette fête, moins austère, est égayée par la présence des femmes & des enfants.

Chaque pere de famille fait lui-même une fête dans le temps des moissons : il porte dans la cour son offrande, la présente & l'éleve du côté du soleil, remercie les dieux de leurs bienfaits & régale ses amis.



CHAPITRE VI.

Des Funérailles.

LES cérémonies des funérailles ressemblent beaucoup à celles des autres peuples du même rit. Moins barbares que nous, les Tchéremisses placent leurs cimetières dans des lieux écartés, dans le fond des forêts. On enterre avec le mort ses ustensiles, quelques pièces de monnaie, & surtout un bâton qui doit lui servir à chasser les chiens avides de la chair des cadavres. La fosse recouverte, on l'entoure de cierges allumés; les assistants font cuire des crêpes & en jettent quelques morceaux pour le mort; ils souhaitent que ce mets lui plaise, & en mangent le reste. On lui répète à différentes reprises, *Vis en paix*; on se retire enfin, & l'on se purifie, par le moyen de l'eau, de la souillure qu'on vient de contracter.

Trois fois la commémoration du défunt

est renouvelée par de petits repas qui se font sur la fosse ou dans sa maison, & dont on lui sacrifie toujours une partie. Chaque village célèbre une fois par an, au même jour, la mémoire de ses morts.

Mais quand les Tchéremisses perdent un homme considérable par ses richesses ou par l'autorité qu'il s'était acquise, on rappelle sa mémoire avec plus d'appareil. On se rassemble dans sa maison quelques jours après les funérailles, on plante deux pieux dans la cour & l'on étend de l'un à l'autre une ficelle à laquelle on attache un anneau. Les jeunes gens, placés à une distance marquée, tirent de l'arc, & celui qui peut faire passer sa fleche au-travers de l'anneau, reçoit, pour prix de sa victoire, le cheval du défunt. Mais il ne garde pas long-temps la récompense de son adresse : il monte l'animal, le pousse, court à bride abattue jusqu'au tombeau, revient à la maison, recommence trois fois cette course sans se reposer, & s'arrête enfin sur la fosse. Là on immole le cheval, on le dé-

pouille, on le dépece, on le fait cuire :
les assistants se le partagent, & l'on s'oc-
cupe bien moins du mort, que du plai-
sir d'un si agréable festin.



SEPTIEME SECTION.

Des Tchouvaches.

C H A P I T R E I.

Mœurs & usages des Tchouvaches.

LES Tchouvaches occupent les deux rives du Volga dans les gouvernements de Nijégorod, de Kazan & d'Orenbourg. Ils sont maigres & d'une taille médiocre. On reconnoît à leurs traits & à la couleur à leurs cheveux bruns leur ancien mélange avec les Tatars : fort peu d'entre eux ont conservé cette chevelure blonde ou rousse qui devrait rendre témoignage de leur origine fennique ; il ne reste plus guere de traces de cette origine primitive que dans leur idiôme ; encore est-il mêlé d'un grand nombre de mots tatars. Ce peuple n'est point beau, mais souvent les femmes ne manquent pas d'agrément dans leur jeunesse.

Le temps où ils menaient une vie er-

rainte n'est pas encore fort éloigné : ils sont à présent sédentaires & cultivent leurs champs : ils s'adonnent aussi à l'éducation des abeilles ; les plus riches en ont un grand nombre d'essaims , & leur creusent des ruches dans les arbres des forêts. L'agriculture est pour eux un travail nécessaire , & la chasse fait leur plaisir. Les Russes leur ont fait connaître les armes à feu : il avaient autrefois pour armes de longues piques , & ils n'en ont pas entièrement rejeté l'usage.

Ils ne connaissent que deux saisons , l'été & l'hiver ; leur année commence au mois de novembre , lorsque la rigueur du froid se fait sentir : ils ont aussi des mois , & même des semaines qui commencent par le vendredi , jour consacré au repos.

Ils vivent dans de petits villages , si l'on peut donner ce nom à des maisons dispersées sur des hauteurs. Ils choisissent toujours les forêts pour y fixer leur habitation , & ne s'établiraient pas volontiers dans des plaines découvertes. Leurs cases

ressemblent à celles des Tchérémisses : par un usage qui tient sans doute à la religion , les portes sont tournées du côté de l'orient ; on y parvient par un vestibule couvert d'un toit , sous lequel on couche en été.

Ils mangent de tout indifféremment , & ne sont dégoûtés ni des animaux carnaciers ni même de la charogne ; mais pendant leur long commerce avec les Tatars mahométans , ils ont conçu pour le cochon une aversion invincible.

L'habit des femmes est le même que celui des Mordvanes , mais leur coëffure est différente. Le bonnet tout couvert de plaques d'argent & de piéces de monnaie , prend la forme de la tête , couvre les oreilles & se noue sous le menton ; il se prolonge en arriere par un long appendice large de quatre doigts , chargé des mêmes ornemens que le reste de la coëffure , & qui , après avoir descendu au-dessous de la ceinture dans laquelle il s'engage , se termine par des houpes & des franges : deux autres courroies déce-

rées de même, mais beaucoup plus étroites, accompagnent les côtés; cette coëffure est en partie recouverte par un voile ou mouchoir qui passe sous le menton, & va se nouer sur le bonnet. Les filles ne portent qu'un simple bonnet sans voile & sans ornement.

Il est rare que les Tchouvaches fassent des sermens; il ne l'est pas moins qu'ils manquent à leur parole. Si quelque circonstance oblige l'un d'entre eux à prêter serment en justice, il met un peu de pain & de sel dans sa bouche: „ Que je puisse, „ dit-il, si je ments, ou si je ne tiens pas „ ma parole, ne voir jamais ni pain ni „ sel à la maison. „

Dans les causes douteuses, on soumet l'accusé à une étrange épreuve; il est conduit au Kérémet, lieu sacré, dont le seul aspect doit en imposer au coupable: là, on lui fait manger un plat de boulettes, composées de farine & de beurre & cuites dans l'eau: c'est un des mets favoris de ce peuple, qui l'a reçu des Tatars. Pendant qu'il mange, les assistans portent la ter-

reur dans sa conscience, en prononçant à haute voix les plus terribles imprécations contre le parjure. On finit par lui présenter une quantité d'eau salée, fixée par l'usage ; il faut qu'il la boive d'un trait, & s'il touffe, il est convaincu. Épreuve insensée comme celles qu'ont pratiquées nos peres, puisque souvent elle doit confondre de même l'innocent avec le coupable. Le malheureux, dont le gosier trop sensible est déchiré par les pointes du sel qu'on lui fait avaler, ne trouve plus de ressources dans son innocence ; & le scélérat qui peut s'être accoutumé depuis long-temps aux boissons les plus acres, se rit du ciel, de ses juges & de son crime. C'est ainsi que l'erreur & la superstition rendent les hommes injustes & cruels, dans le moment même où ils se proposent d'être justes ; c'est ainsi que trop souvent, par un aveuglement funeste, ils commettent le crime en croyant rendre hommage à la vertu. L'erreur a toujours causé plus de maux, a toujours versé plus de sang, que la méchanceté,

ou plutôt la méchanceté n'est qu'une erreur.

Il se trouve chez les Tchouvaches des propriétaires dont la famille est peu nombreuse, & qui possèdent une grande étendue de terre. Dans le temps des récoltes, ils implorent l'aide de leurs voisins, & reconnaissent leurs travaux par un repas qu'ils leur donnent le soir : on appelle cela le repas d'assistance. Si les mets ne sont pas délicats, ils sont du moins abondants, & les boissons sur-tout sont largement prodiguées : les cours sont remplies de tonnes de biere défoncées ; on y puise à souhait, & personne ne se pique de discrétion. L'assistance finit par l'ivresse de tous ces travailleurs bénévoles qui, conduits par l'amour de la débauche bien plus que par l'humanité, offrent leurs secours à tous ceux de leurs voisins qui veulent bien les accepter, & négligent souvent leurs propres moissons.

Mais il est une autre assistance bien plus respectable & qui mériterait d'être

imitée par tous ces peuples durs qui s'appellent policés. Quand des veuves, quand des orphelins possèdent quelque morceau de terre dont ils ne peuvent eux-mêmes recueillir les fruits, des voisins bienfaisants viennent leur prêter leurs bras. Ils ne leur laissent aucune dépense à faire, leur envoient le grain, le houblon, les viandes, & ne leur donnent que la peine de brasser la bière & de préparer le repas. Après avoir fait si généreusement la récolte des malheureux, ils vont encore dans les forêts leur couper une provision de bois pour tout l'hiver. On ne trouve que chez des barbares une générosité si pure.

Nous avons peu de choses à dire sur les mariages des Tchouvaches, parceque les préliminaires & les cérémonies sont à peu près les mêmes que chez les Tchémiffes. Les filles se marchandent à toute rigueur; on en trouve à tout prix, depuis vingt francs jusqu'à deux-cents cinquante livres; quelques unes se payent même jusqu'à quatre-cents francs;

mais toutes apportent une dot qui dédommage à peu près du marché.

Amenée à la maison de son époux, la jeune épouse reste quelque temps cachée derrière une cloison; elle paraît enfin, & fait trois fois, d'un air triste & modeste, le tour de l'assemblée: au dernier tour, l'époux lui arrache son voile & l'embrasse: dès ce moment elle est sa femme, & elle reçoit des mains de ses compagnes le bonnet qui est la marque de la dignité d'épouse.

A l'heure du coucher, elle est obligée de tirer les bottes de son époux, & sa servitude commence. L'homme a dans son ménage un pouvoir absolu, & la femme ne tenterait pas impunément de s'y soustraire; elle n'a d'autre ressource que d'adoucir le tyran par sa soumission: aussi les querelles, les disputes sont elles presque entièrement inconnues dans les familles; on ne voit d'un côté que l'autorité qui ne fait pas recevoir d'excuses, & de l'autre la profonde obéissance, prête à se soumettre à tout.

Le lendemain du mariage, les personnes les plus notables de la noce viennent visiter le lit nuptial & y chercher les traces de la virginité qui doit y avoir été perdue. Si l'on croit ne les pas trouver, la mariée en est quitte pour se voir exposée aux ris moqueurs des assistants. C'est elle qui ce jour-là préside à la fête, & sa présence rend la gaieté plus vive que la veille: cette fête est peu dispendieuse pour les nouveaux époux, car tous les convives y contribuent; d'ailleurs, on sert sur la table un plat avec un pain piqué d'une flèche, & chacun, en partant, laisse dans ce plat quelque pièce de monnaie.

C'est à peu près de la même manière qu'on fait un présent à la nouvelle accouchée: les amis de la famille viennent lui faire une visite, on nomme l'enfant, on boit de la bière, & l'on ne se retire pas sans laisser quelque argent dans le verre ou l'on a bu le dernier coup.

Le mari est toujours maître de faire le divorce; il n'a qu'à déchirer le voile.

de sa femme, elle n'est plus rien pour lui : mais l'usage de ce pouvoir est bien rare.

Les Tchouvaches sont doux & pacifiques ; jamais chez eux on n'a connu le meurtre : depuis qu'ils ont à la fois reçu des Russes le christianisme & de mauvais exemples, ils se sont permis quelques vols.

CHAPITRE II.

De la Religion des Tchouvaches.

LES Tchouvaches n'ont point d'idoles. Tor est le nom qu'ils donnent au pere des dieux ; Tor-Amiche, la mere des dieux, est son épouse ; il reconnaissent des Dieux secondaires & des puissances malfaisantes.

Leurs prêtres se nomment Iemma. Dans les villages qui n'ont pas de prêtres, le plus respecté des vieillards en remplit les fonctions.

Les hommes vertueux retrouveront

dans un autre monde leurs parents, leurs amis, leurs troupeaux dans un meilleur état qu'ils ne les auront laissés sur la terre; les méchants seront condamnés à une vie errante & misérable dans des solitudes stériles & glacées.

Comme les anciens disciples de Zoroastre, ils adorent le soleil; on avait nié cette assertion de Strahlenberg, mais elle a été confirmée par Lépékhin. Ils rendent aussi hommage à la lune, & immolent à ces deux astres du menu bétail & de la volaille.

Nous ne parlerons ni de leurs fêtes ni de leurs sacrifices; nous ne ferions que répéter ce que nous avons dit à l'article des Tchérémisses.

On choisit le matin pour les dévotions privées: il faut que la victime ait été élevée dans la maison; une victime achetée n'est pas agréable aux Dieux. C'est le plus âgé de la famille qui fait les fonctions sacerdotales. Si quelque infirmité l'empêche de les remplir, il ne peut être remplacé par un homme plus jeune que

lui ; il faut chercher un vieillard dans une autre famille & quelquefois dans un autre village.

Quelle que soit la divinité qu'ils implorent, la formule de leurs prieres est toujours à peu près la même ; ils nomment le Dieu auquel ils s'adressent : « Aie
« pitié de nous, disent-ils, ne nous abandonne pas. — Donne-moi un grand
« nombre de fils & de filles, accorde-moi des monceaux de blé, & remplis
« mes greniers & mes magasins. — Remplis mes étables de chevaux, de bêtes à
« cornes, de chevres & de brebis. — Bénis ma maison, afin que je puisse recevoir les voyageurs, les faire reposer, les nourrir & les réchauffer. » Cette dernière priere est belle : béni soit l'homme vraiment pieux qui, s'oubliant lui-même, dit au Dieu qu'il adore : « Envoie moi des richesses pour les répandre dans le sein du malheureux. »

Plus de la moitié des Tchouvaches a reçu le baptême : » Mais, dit un voyageur instruit & raisonnable qui m'a

« communiqué ses notes, il n'ont pas
 « abjuré dans le cœur la religion de leurs
 « peres. Un Pope ignorant leur dit, dans
 « une langue étrangere, des choses qu'ils
 « ne peuvent comprendre ; il les entend
 « à peine, il en est à peine entendu. Ces
 « prêtres mercenaires scandalisent ces
 « malheureux, en reçoivent des tributs,
 « & remettent le reste à la Providence.
 « Celui qui leur apporte une bonne quan-
 « tité de blé, de moutons, de beurre,
 « obtient aisément la liberté d'exercer la
 « religion qui lui plaît.

« Et quelle instruction donnent-ils à leurs
 « profélytes ? Pour prouver le mystere
 « de la Trinité, le prêtre montre trois
 « doigts écartés ; le premier, dit-il, est
 « le Dieu Sabaoth, le second est Dieu le
 « fils, Jésus-Christ, & le troisieme est le
 « Saint-Esprit : ensuite rapprochant les
 « trois doigts, cependant, ajoute-t-il,
 « les trois ne font qu'un.

« Les Popes ont le malheureux droit
 « de battre les nouveaux convertis quand
 « ils retournent à leurs anciennes prati-

« ques, & ne battent que ceux qui ne
« les paient pas. Cette violence révolte
« les esprits, & ne change pas les pen-
« sées. »



HUITIEME SECTION.

Des Lapons.

C H A P I T R E I.

*Position de la Laponie , origine des
Lapons , leur portrait.*

LA Laponie est la région la plus septentrionale de l'Europe ; elle est partagée entre la Russie , la Suede & le Danemarck. Nous ne parlerons ici que de la portion qui est soumise aux Russes , & ce sera faire connaître assez les habitans des deux autres, qui, ayant une même origine, ont aussi à peu près le même caractère & les mêmes usages.

La Laponie russe est située en grande partie au delà du cercle polaire ; ses côtes sont baignées par la Mer Glaciale & la Mer Blanche. Kola , petite place bâtie en bois, avec un port sur la Mer Glaciale, est la résidence du Commandant russe.

Tout ce pays , hérissé de montagnes , coupé de lacs , délayé par des marais , est brûlé pendant l'été des rayons du soleil , qui , dans cette saison , ne se couche plus ; leur chaleur entretient la vie sur les eaux croupissantes , pour le tourment des hommes & des quadrupèdes ; elle fait naître des nuées de moucherons & de cousins dont on ne peut éviter les cruelles piqures qu'en s'enveloppant d'un nuage épais de fumée. Si l'on en croit Maupertuis , les chrysalides de ces insectes incommodes couvrent , sous la forme de graines jaunâtres , toute la surface des lacs.

En hiver , le froid apporté par les vents qui viennent de parcourir un océan glacé , est rendu plus rigoureux encore par l'entière absence du soleil. Pendant plusieurs mois , un court & faible crépuscule témoigne seul que cet astre n'est pas éteint ; alors le feu des étoiles & la lumière empruntée de la lune , réfléchis par la neige , éclairent seuls une nuit perpétuelle. Cependant les Lapons ne restent

pas enterrés dans leurs cabanes : conduits par cette clarté douteuse, ils vaquent à leurs occupations ordinaires, ils vont à la chasse, ils voyagent ; sans cesse occupés à se garantir des précipices cachés par la neige, craignant sans cesse d'être ensevelis sous des montagnes de neige tout à coup élevées par des tempêtes ; également misérables dans toutes les saisons, & se croyant cependant les plus heureux des hommes ; regardant leur pays comme le plus fortuné de la terre, & mourant bientôt de chagrin lorsqu'on les entraîne dans de plus douces contrées.

Les Lopes ou Lapes, que nous connaissons sous le nom de Lapons, se nomment eux-mêmes Sama ou Sama. Quoique M. de Voltaire, pour appuyer un système insoutenable, ait voulu que ce soit une espèce d'hommes particulière, créée dans le pays qu'elle habite, & qu'elle seule semble pouvoir habiter, il est certain qu'ils sont de race fennique (1). La plus

(1) « On a prétendu, sur la foi d'Olaüs, dit M. de Voltaire, que ces peuples étaient origi-

grande partie des mots de leur langue sont encore à présent de la langue des Finnois : le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes, est celui que se donnent aussi les Finnois ; ou, si l'on y trouve une légère différence, elle ne consiste que dans la prononciation. Le nom par lequel les étrangers les désignent, le mot *lap* signifie chassé, dans l'idiôme fennique, & témoigne que, dans des temps reculés dont on voudrait en vain fixer l'époque, ils ont été repoussés du pays habité par les Fennes. On les appelait encore, dans le quatorzième

« naires de Finlande & qu'ils se sont retirés dans
« la Laponie où leur taille a dégénéré. Mais
« pourquoi n'auraient-ils pas choisi des terres
« moins au nord, où la vie eût été plus commode ?
« Pourquoi leur visage, leur figure, leur couleur,
« tout, diffère-t il entièrement de leurs prétendus
« ancêtres?... Il y a grande apparence que les
« Lapons sont indigènes, comme leurs animaux
« sont une production de leur pays, & que la na-
« ture les a faits les uns pour les autres... Quand
« deux nations donnent aux choses d'usage, aux
« objets qu'elles voient sans cesse, des noms ab-
« solument différents, c'est une preuve qu'un de

siècle, Strikfinnes ou Finlapes, ce qui veut dire Finnois fuyards, Finnois chassés, & la Laponie danoise se nomme Fin-marck, le pays des Finnois.

Les Lapons sont distingués en Lapons montagnards & Lapons des côtes de la mer. Quoique leur idiôme soit un dialecte du Finnois, il se subdivise lui-même en plusieurs dialectes, ce qui doit toujours arriver entre des peuplades qui n'entretiennent ensemble aucune liaison. On dit que leur langue est si riche, que souvent ils ont peine à entendre ce que veulent dire leurs compatriotes : ne

« ces peuples n'est pas une colonie de l'autre. »
Hist. de Russie sous Pierre le Grand. On aurait pu répondre à M. de Voltaire, qu'un peuple repoussé par des forces supérieures n'est pas maître de choisir pour asyle les terres où la vie est plus commode : que les Lapons, loin de différer des Finnois par la figure & la couleur, sont de tous les peuples ceux à qui les Finnois ressemblent le plus : que la dégénération de la taille est un effet constant de l'extrême rigueur du climat qui agit de même sur les animaux, & que la taille des Lapons n'a pas autant dégénéré que l'ont avancé

ferait-ce pas plutôt que chacun d'eux étant fort pauvre d'idées, & ne connaissant par conséquent qu'un fort petit nombre de mots, se trouve embarrassé avec celui de ses compatriotes qui a quelques idées que lui-même n'a pas? Ne remarquerions-nous pas chez nous le même embarras entre un charron, dont toutes les idées portent sur la manière de faire des roues de voitures, & un tisserand qui a puisé toutes ses idées dans l'art de faire de la toile? Tous deux ont une langue peu abondante, comme l'est toujours celle du peuple, & cependant

quelques exagérateurs : que les animaux des Lapons ne sont pas plus propres à leur pays qu'au nord de la Finlande & à toutes les contrées voisines de la Mer Glaciale : que ce ne sont pas même des genres particuliers d'animaux, mais des espèces ou des modifications de genres connus dans des pays plus tempérés & qui doivent à la rigueur du climat les variétés qui les distinguent : que dans les divers dialectes d'une même langue, il se trouve des mots différents pour exprimer des choses même d'usage, soit que l'une des peuplades qui eurent une origine commune, les ait en-

ils ne peuvent s'entendre mutuellement.

Les Lapons ont la tête grosse, le visage plat, les joues tombantes, le menton long & avancé, les yeux gris, la barbe peu épaisse, les cheveux bruns, droits & biens fournis la peau enfumée; lestes & vigoureux, ils sont propres au travail & portés à la paresse: leurs cuisses minces, leurs jambes seches, leurs pieds menus, leur maigreur, le peu de capacité de leur ventre, les rendent légers à la course.

Leur taille est en général au-dessous de la médiocre. Cependant la veuve d'un Officier qui avait commandé à Kola, &

pruntés à d'autres peuplades étrangères & voisines, soit qu'elle les ait formés elle-même depuis la séparation: que les Lapons de Pitha & ceux de Torna ne diffèrent pas moins entre eux par le dialecte, que le dialecte commun des Lapons ne differe de celui des Finnois: qu'enfin il aurait pu voir dans Scheffer une longue suite de mots qui sont les mêmes chez les deux peuples; tel est le nom de Dieu qu'il a cité lui-même. Ses objections ainsi affaiblies ne peuvent détruire les preuves que nous avons rapportées de l'identité des deux peuples.

d'autres

d'autres personnes qui avaient résidé dans cette place, m'ont assuré avoir vu des Lapons d'une taille assez haute & de fort bonne mine. Maupertuis, qui a voyagé dans la Laponie suédoise pour déterminer la figure du globe, dit aussi qu'on a exagéré la petitesse des Lapons; il donne la raison de cette erreur. « Les enfants, « dit-il, ont déjà les traits défigurés, & « ressemblent à de petits vieillards; ils « partagent de bonne heure les travaux « de leurs peres, conduisent les traîneaux, « &c. La plupart des voyageurs auront « jugé de la taille des Lapons & de la « grosseur de leur tête, par celle des en- « fants: c'est sur quoi, ajoute-t-il, j'ai « pensé moi-même me tromper. »

Les femmes sont petites, gaies, caressantes, sages & modestes, quelquefois d'une figure assez agréable, & toujours excessivement timides. La plus légère surprise suffit pour les mettre hors d'elles-mêmes & les faire tomber évanouies; elles aiment à parler, & même à médire. Quand elles se trouvent plusieurs ensem-

ble, celles qui écoutent, s'agitent, gesticulent, remuent les levres comme celle qui parle; un sourd croirait qu'elles parlent toutes à la fois: il faut, pour se consoler de garder le silence, qu'elles fassent au moins le mouvement de la parole.

Ce peuple a l'esprit lourd & le caractère paisible; il se livre volontiers à la gaîté, & s'abandonne aussi aisément aux soupçons & à la défiance; sans connaître le vol, il est frippon dans le commerce; peut-être ne croit-il pas que la bonne foi soit d'obligation avec les étrangers, qu'il regarde comme des êtres inférieurs à lui.



CHAPITRE II.

Industrie.

LES Lapons, en liant quelque commerce avec les peuples qui se croient leurs maîtres, & qui du moins leur imposent quelque tribut, n'ont pu, comme les dernières nations dont nous venons de parler, renoncer à la vie errante. L'homme ne se fixe que sur des terres cultivées de ses mains, & jamais les froids marécages de la Laponie, ses montagnes arides, ne se prêteront à la culture : jamais on n'y verra que les premiers degrés de l'industrie humaine, la chasse, la pêche & l'entretien des troupeaux convenables au climat ; on est forcé de consulter la nature même pour lui commander.

Ceux des Lapons qui habitent les rivages de la mer, sont bornés à tirer leur subsistance de la chasse & de la pêche, & seront toujours réduits au premier état de l'homme ; ils choisissent pour leurs établissements passagers les endroits les

plus favorables aux deux seules branches d'industrie qu'ils puissent pratiquer. Leur vie se passe, en été, près des lacs & des mers, & en hiver, dans les forêts. Presque tous ont des rennes, mais en trop petit nombre pour mériter le titre de pasteurs: rarement ils changent de demeure, parceque les eaux, dont ils tirent principalement leur subsistance, la leur fournissent toujours presque également abondante. L'arc & la fleche étaient leurs armes; ils ont reçu des Russes les armes à feu.

Comme la chasse ne se fait qu'en hiver, & qu'alors les Lapons volent en quelque sorte sur la neige, à l'aide de leurs longs patins, ils poursuivent & atteignent à la course les loups, les renards & les rennes, & les assomment de leurs massues; ils tirent sur les ours, les blessent & les achevent ensuite à coups de hache.

Les Lapons montagnards entretiennent des troupeaux de rennes, plus ou moins nombreux. Sans cesse changeant de place, ils ne s'écartent jamais des som-

mets ou des environs de leurs montagnes. Ce sont des pasteurs habiles, & leurs richesses sont bien supérieures à celles des Lapons chasseurs & pêcheurs. On en voit qui ont jusqu'à six-cents, jusqu'à mille rennes : déjà ils commencent à connaître le luxe, à faire briller sur leurs tables quelque argenterie, à se réserver de l'argent comptant, dont ils sont avares & qu'ils enfouissent ; ils marquent leurs rennes aux oreilles, les distribuent par classes ; & sans savoir compter, ils reconnaissent au premier coup d'œil s'ils en ont perdu. Comme ces animaux, lorsqu'ils sont entiers, sont capricieux & indomtables, ils n'en réservent en cet état que le nombre nécessaire à la propagation de l'espece, & déchirent aux autres, avec les dents, les organes générateurs.

Le Lapon montagnard qui devient pauvre, se défait de ses rennes, & prend le parti de la chasse ; il continue ce métier jusqu'à ce que la fortune lui soit devenue moins contraire.

Les arts pratiqués par les Lapons sont

simples, peu nombreux, peu brillants, mais ils leur suffisent. Obligés pendant une grande partie de l'année de marcher, de courir sur une épaisseur considérable de neige qui n'est point affaissée, ils ont imaginé des patins, longs au moins de huit pieds, qui les soutiennent sur cette surface mobile; ces patins ne sont autre chose que des ais assez minces, recourbés à l'extrémité antérieure, & qui, vers le milieu, s'attachent au pied par un demi-cercle de bois flexible: avec cette chaussure, le Lapon surpasse à la course les animaux les plus légers; il tient en main un bâton pointu d'un côté, & terminé de l'autre par une planche arrondie. En frappant & repoussant la neige avec cette planche, il augmente la célérité de sa course, comme un batelier accélère la vitesse de sa barque en frappant l'eau de ses rames: quand il veut s'arrêter, il enfonce devant lui dans la neige la pointe de son bâton, sur lequel il pese de toute sa masse.

Ils savent construire leurs barques &

ils donnent la même figure à leurs traîneaux, dans lesquels un homme peut faire entrer à peine la moitié de son corps.

« Ce bateau, dit Maupertuis, destiné à
 « naviger dans la neige, qu'il doit fendre
 « avec la proue, & sur laquelle il doit
 « glisser, a la figure des bateaux dont on
 « se sert sur la mer, c'est-à-dire, a une
 « proue pointue & une quille étroite des-
 « sous, qui le laisse rouler & verser
 « continuellement, si celui qui est dedans
 « n'est pas bien attentif à conserver l'é-
 « quilibre. Le bateau est attaché par une
 « longe au poitrail du renne, qui court
 « avec fureur lorsque c'est sur un chemin
 « battu & ferme. Si l'on veut arrêter,
 « c'est en vain qu'on tire une espece de
 « bride attachée aux cornes de l'animal;
 « indocile & indomptable, il ne fait le
 « plus souvent que changer de route:
 « quelquefois même il se tourne & vient
 « se venger à coups de pied. Les Lapons
 « savent alors renverser le bateau sur eux,
 « & s'en servir comme d'un bouclier
 « contre les fureurs du renne. »

Mais s'il est difficile d'arrêter cet animal, quand la nourriture plus solide qu'il a prise pendant l'été lui a donné toute sa force, il n'est pas plus facile de le faire marcher quand la longue disette & la fatigue de l'hiver l'ont fait tomber dans l'épuisement. Il n'est soutenu dans toute cette saison que par de la mouffe pêtée avec de la neige, & dont on forme une sorte de pain, dur comme le marbre. La partie aqueuse & glacée se fond dans la bouche de l'animal, qui trouve dans la même pâte & son fourrage & sa boisson.

Dans leur industrie bornée les Lapons ne manquent pas d'adresse, &, chez les peuples plus instruits, on ne ferait pas les mêmes choses avec d'aussi faibles moyens. Ils font toute sorte de vaisselle de bois, plats, tasses, gobelets : ils les enrichissent d'ornements assez bien gravés, ils les incrustent en or, en corne, en étain. Contraints de n'employer que des matières viles, ils y ajoutent quelque prix par le travail & la patience.

Ce sont les hommes qui font eux-mêmes

mes la cuisine : ils craindraient sans doute que les femmes n'imprimassent quelque fouillure aux mets qu'elles auraient préparés. Mais ils leur abandonnent d'autres travaux : elles tressent des filets de pêcheur, elles font sécher au soleil les chairs des quadrupèdes & à l'air celles des poissons, elles préparent les nerfs des animaux pour s'en servir au lieu de fil, elles passent de l'étain à la filière. Comme elles n'ont pas de filières de fer, elles en font avec des cornes de rennes, qui offrent une résistance assez forte au plus mou des métaux, & rendent le fil rond ou plat à leur gré. Elles ne se bornent pas à l'art de coudre & de broder, elles ont aussi celui de teindre.

Les Lapons ne savent pas écrire, mais ils savent déjà conserver par des hiéroglyphes la mémoire des événements. Ils observent les étoiles, ils donnent aux constellations les noms des figures qu'elles leur paraissent décrire : loin encore d'être astronomes, ils se croient astrologues, & se vantent de lire l'avenir dans les cieux.

Ils donnent aux différens mois des noms tirés de la naissance des plantes ou de l'apparition de certains animaux. C'est ainsi que le mois de Mai se nomme chez eux la grenouille, parcequ'alors cet animal commence à faire entendre ses croassements.

Plus tranquilles que les Toungoufes, plus assurés de leur subsistance que d'autres peuples dont nous avons déjà donné la description, ils devraient aussi jouir d'un sort plus doux : mais l'esprit de propriété, avec toutes les passions qu'il engendre, leur fait déjà connaître une partie des maux qui semblent être la punition des richesses, ou du moins de l'orgueil qu'elles inspirent.

Peuple malheureux ! tu ne possèdes presque rien encore : jamais la nature ne t'accordera ces funestes superfluités, tous ces riens que nous trouvons d'un si grand prix, & qu'elle nous prodigue pour nous corrompre à la fois & nous punir, pour nous rendre par ses dons empoisonnés bien plus misérables que toi ; & déjà tu

touches à notre dépravation ! Déjà ce n'est point à l'homme , c'est au bien que tu accordes ton estime ! Tu ne comptes pas les vertus , mais les rennes de celui qui reçoit tes hommages : aveugle comme nous , tu n'es ni moins dur ni moins méprisable. Ta main cruelle repousse l'infortuné qui t'implore , ton cœur féroce n'éprouve pas le doux épanouissement de la pitié ; tu ne connaîtras jamais le plaisir de faire du bien , tu ne recevras jamais la bénédiction du vieillard dont tes secours auraient adouci la misère , tu ne recueilleras pas les larmes d'un père attendri , que tes soins rendraient heureux dans la langueur de ses derniers ans ; la cupidité te tourmente , la jalousie te dévore , les querelles nées du choc des plus vils intérêts empoisonnent tes jours : presque aussi méchant que nous , tu partages déjà nos supplices.



C H A P I T R E I I I.

Maniere de se loger, de se vêtir, usages.

LA charpente des huttes laponnes consiste en des pieux enfoncés en terre, & qui, se recourbant par l'extrémité supérieure, donnent à l'édifice la forme d'une coupole rustique. Les habitants, suivant leurs moyens ou les circonstances, couvrent cette charpente de jonc, de gazon, d'écorce de bouleau, de grosse toile, de drap grossier, de feutre ou de vieilles peaux de rennes. La hutte n'a point de porte, l'entrée en est fermée par une portiere de drap, de feutre ou de peau. Ces habitations ou tannieres sont si basses, qu'on ne peut y rester debout. Le foyer est placé au milieu. Il est garni de pierres & surmonté d'une chaîne pour suspendre le chaudron. Les Lapons ont la mollesse de semer autour du foyer des feuilles de pin & de les couvrir de peaux pour s'asseoir plus délicatement. Ils cou-

chent nus & s'enveloppent de leurs habits.

Leurs meubles sont les mêmes que ceux des autres peuples qui menent à-peu-près le même genre de vie. Dans leurs fréquents voyages, il leur serait difficile de tout emporter avec eux : mais ils élèvent sur les arbres des forêts, à six pieds de terre, des especes de pigeonniers qui leur servent à la fois de greniers & de garde-meubles. Ils ne les ferment pas, s'absentent pour long-temps & ne perdent rien.

Quoiqu'ils fassent quelque commerce avec les Russes, ils n'ont pas encore adopté l'usage du linge. Ils portent des culottes étroites qui descendent jusqu'à la cheville du pied. Leur chaussure, terminée en pointe, est de cuir écru. Par-dessus une camisolle ils mettent un habit à manches étroites & qui descend jusqu'au genou. Il est quelquefois de drap, plus souvent de peau, mais toujours bordé d'une bande de drap de couleur claire. Leurs ceintures de cuir sont chargées

de broderies en cuivre ou en étain. Leurs bonnets, qui se terminent en pointe, sont ordinairement d'un drap grossier; les coutures en sont cachées par du drap d'une autre couleur, & une bordure de peau de rat en fait le plus bel ornement.

L'habit des femmes ressemble à celui des hommes; mais les bordures en sont plus larges: elles se parent de colliers, de bracelets, de bagues, &, quand elles sont assez riches, de chaînes d'argent auxquelles elles font faire plusieurs fois le tour de leur cou.

Le Lapon tire en partie sa subsistance de la chasse & de la pêche: il mange de toutes sortes de poissons, & n'est dégoûté ni de la chair des oiseaux de proie, ni de celle des phoques, quoique gluante & coriace. La chair d'ours est pour lui le mets le plus délicat: mais il se nourrit sur-tout de celle des rennes, de leurs entrailles, & même de leur sang: il en forme une sorte de boudin qu'il fait cuire seul ou avec des fruits sauvages, du beurre, du fromage & du lait. Il enfer-

me aussi dans des boyaux du lait avec toutes sortes de baies sauvages, & fait geler en terre ces especes d'andouilles. Il retire ce mets, qu'il trouve exquis, quand il veut régaler ses amis, & le mange tout glacé. Loin d'avoir pour le sel l'horreur qu'on attribue aux Lapons Suédois, il en fait un grand usage. Quelques-uns achètent des Russes de la farine ou du gruau qu'ils font cuire dans l'eau ou dans du lait. Ils se font une forte de soupe avec leur fromage qui est plus gras que celui qu'on fait de lait de vache.

La boisson des Lapons est le bouillon de leurs viandes & de leurs poissons & de l'eau pure ou mêlée avec du lait.

Ils ne mangent jamais sur la terre nue, ils y étendent une natte qui leur sert de table. Les hommes & les femmes s'asseient autour de cette natte. Ils font, avant & après le repas, une courte priere, & quand ils se levent, ils se donnent mutuellement la main. S'ils traitent un étranger, ils étendent leurs habits à terre

pour le faire asseoir ; mais on ne leur fait guere de visite sans leur porter un petit présent.

Les deux sexes ont une égale passion pour la fumée de tabac , & vont , sans pudeur , se baigner confusément ensemble dans les rivieres.

Ils enterrent en secret leur argent & tout ce qu'ils regardent comme précieux , & ils se gardent bien de découvrir ces trésors à personne , même à l'article de la mort ; car ils esperent s'en servir dans l'autre monde. Ils ont ainsi une cause d'avarice de plus que les autres peuples : on n'est ordinairement avare que pour cette vie , & ils le sont encore pour l'autre.

Il résulte de leur vie errante , que plusieurs d'entre eux ne savent à quelle domination ils appartiennent , & paient en une même année le tribut aux Danois , aux Russes & aux Suédois ; mais ces tributs sont si légers & les Lapons si doux , qu'il n'y a jamais pour cela de dispute.

Ils faisaient autrefois le commerce par échange , mais ils aiment mieux aujourd'hui

d'hui recevoit de l'argent. Tout misérables qu'ils sont à nos yeux, la balance du commerce est à leur avantage; car leur simplicité les rend peu avides des marchandises étrangères, & ils reçoivent de leurs pelleteries bien plus qu'ils ne dépensent en drap, couteaux, haches, farines, gruaux & autres choses à leur usage. On voit en petit chez les Lapons ce qu'on vit toujours en grand dans l'Inde. Les deux peuples vendent à l'étranger, lui achètent peu, reçoivent son argent pour l'enfouir en partie; & comme ces trésors cachés ne sont connus que du propriétaire qui emporte son secret au tombeau, le hasard seul pourra les faire recouvrer un jour.



CHAPITRE IV.

Du mariage des Lapons. De leurs maladies.

C E sont les peres qui, chez les Lapons, marient leurs enfans, & ils ne consultent d'autres convenances que celles des richesses, qui sont bien différentes du bonheur, qui le ravissent à ceux qu'elles dominent, & qui dominent par-tout où elles sont connues. Les conditions réciproques du mariage se discutent avec la même exactitude que des affaires de commerce; & le présent que le futur époux fait au pere de son épouse, la dot qu'apporte celle-ci, sont rigoureusement balancés. On ne marie un jeune homme que lorsqu'il connaît, par une pratique suffisante, tous les soins qu'exige un troupeau de rennes.

C'est chez les parents de l'épouse que se célèbre le mariage. Elle va, les cheveux épars, au-devant des gens de la noce. On reconnoît dans cette fête toute

la parcimonie laponne; le repas n'occasionne point de frais, & chaque convive est obligé d'apporter jusqu'à sa boisson.

Les Laponnes regardent la stérilité comme un déshonneur; elles enfantent sans peine: elles sont aidées dans cette opération par de vieilles femmes; & quand on n'en peut trouver, les hommes leur prêtent leurs secours. Les nouveaux-nés sont déposés nus sur de la mousse, dans des berceaux qu'on attache à une branche d'arbre dans la hutte, & que les meres portent sur le dos en voyage.

Le pere donne à l'enfant mâle qui vient de naître un couple de rennes; il leur fait une marque qui sera désormais celle du troupeau du jeune homme, & toute leur postérité lui doit appartenir.

La vie dure que mene ce peuple, sa nourriture grossiere, ses fatigues, font mourir les enfants en grand nombre; mais ceux qui ont la force de résister à ces premiers dangers, deviennent des hommes sains & vigoureux. Leur humeur égale, les limites bornées de leurs inté-

iêts qui leur permettent de vivre dans une
 indifférence habituelle, leur froideur en
 amour, leur ignorance des honneurs &
 de la gloire, l'exercice, la tempérance,
 contribuent beaucoup à leur santé. Elle
 est encore affermie par l'heureux instinct
 ou par la nécessité qui leur fait choisir les
 endroits les plus élevés pour y établir leur
 demeure. On aurait tort cependant de les
 croire exempts de maladies; il n'existe
 aucun peuple à qui ce bonheur soit ac-
 cordé. Celles qui les attaquent le plus
 communément, sont la gale, l'étiſie, la
 fièvre avec des taches, les rhumatismes,
 & sur-tout les maux d'yeux, causés par
 les effets de la neige & par la fumée
 dont ils s'enveloppent pour écarter les in-
 sectes. Ils ne connaissent d'autres remèdes
 à leurs maux que les superstitions de leurs
 foreſers.

Quoiqu'ils passent une grande partie
 de leur vie dans des huttes fort basses, ne
 respirant qu'un air corrompu; quoique
 leur climat soit un des plus froids du
 globe, & qu'on attribue à la froideur de

l'air le scorbut qui est endémique chez les peuples voisins de la Mer Baltique; les Lapons ne connaissent pas cette maladie destructive. C'est que la chasse & la pêche les tirent chaque jour de leurs cases mal-saines, & les forcent à s'exercer à l'air libre; c'est que les poissons, le gibier, les rennes, leur fournissent abondamment de la viande fraîche. Nous avons déjà vu que les peuples pasteurs, répandus sous les Zones les plus froides, sont exempts du scorbut, ou n'en sont atteints du moins que dans la vieillesse, quand la faiblesse de l'âge les force à une vie tranquille & casanière. Ce mal qui poursuit l'inactivité, a coutume d'épargner, même dans les grands voyages maritimes, ceux qui s'exercent chaque jour sur les ponts, si d'ailleurs ils n'ont pas une nourriture trop mal saine.



 CHAPITRE V.
Religion des Lapons.

Tous les Lapons suédois & danois, & la moitié des Lapons russes, se disent chrétiens; c'est-à-dire, qu'ils ont reçu le baptême, & qu'ils remplissent quelques pratiques extérieures du christianisme, mêlées avec leurs anciennes superstitions.

Les Lapons idolâtres regardent Ioubméla comme le plus grand des Dieux, & placent au-dessous de lui un grand nombre de Divinités secondaires. Ne sont-elles que ses ministres, jouissent-elles d'une puissance indépendante, mais plus bornée? c'est ce qu'il est assez inutile d'examiner ici. Ioubméla & Rédian habitent & regnent dans les cieux; ils y reçoivent ceux qui ont bien vécu sur la terre. Beivé domine dans les airs; il est le même que le soleil: c'est aussi dans les airs que résident Aia ou Tor, le dieu de la foudre, & Bouag-Olmai, qui commande aux vents & aux

tempêtes, qui les réprime & les déchaîne à son gré. Les montagnes saintes sont habitées par Leib-Olmai, le Dieu de la chasse, & par Mader & ses trois filles, qui ont les femmes sous leur empire. Iadmé, mere de la mort, réside sous la terre, & regne sur les ames qui n'ont point encore été jugées. Les profondeurs de l'abyme sont le séjour de Peskel & des autres Dieux qui président aux supplices des méchants : des Divinités malfaisantes sont répandues sous les eaux, & en sortent pour nuire aux mortels. Mais tous les Lapons ne s'accordent pas dans une même croyance : plusieurs de leurs peuplades ont leurs Divinités particulieres, & toutes ne reconnaissent pas tous les mêmes Dieux.

Ils ont conservé l'antique usage de n'avoir pour temples que les montagnes. On y trouve toujours des autels & des arbres sacrés, sur lesquels ils ont tracé quelques figures. Les Lapons, même chrétiens, éprouvent, à la vue de ces lieux, une sainte horreur : ils n'en ap-

prochent jamais sans y faire quelques offrandes, & craindraient d'habiter dans le voisinage. Ce serait un crime de venir à la chasse près des lieux saints, & les femmes s'en tiennent religieusement éloignées. Ils ont aussi des lacs sacrés où ils ne pêchent que dans le plus profond silence, & d'où ils écartent les femmes & les chiens, que ces barbares croient à-peu près également immondes.

Ils font des sacrifices quand ils sont malades ; ils en font quand la mortalité s'empare de leurs rennes, quand leurs femmes sont stériles, quand enfin ils éprouvent quelques malheurs. C'est le forcier qui leur indique le Dieu qu'il faut implorer, & c'est une des grandes occasions d'employer son tambour magique. La peau en est couverte d'étoiles, de quadrupèdes, d'oiseaux grossièrement dessinés : il met dessus un anneau, il frappe avec une corne de renne, & juge par le signe où s'arrête l'anneau, de la réponse qu'il doit faire.

Celui qui offre le sacrifice, immole
lui-même

lui-même la victime : il en garde les chairs & la peau ; ces parties , utiles aux hommes , sont indifférentes aux Dieux. Il se nétoye avec soin , car il doit n'avoir aucune souillure ; il attache tous ses chiens , de peur d'en être suivi : il emporte avec lui les os ou les cornes de l'animal sacrifié , se met en chemin , & dès qu'il peut appercevoir le lieu sacré , il se jette à terre , s'avance en rampant , met son offrande sur l'autel , se prosterne de nouveau , fait sa priere , & retourne chez lui. Si l'on surprend un chien rongéant un os de l'offrande , on tue l'animal sacrilege , on l'ouvre , on le dissequé , & l'on met à la place de l'offrande celui de ses os qui répond à l'os qu'il a rongé.

Pour appaiser les Dieux souterrains , on répand du lait sur la terre : pour se rendre favorables les Divinités des eaux , on verse dans un lac ou dans un fleuve le sang d'une victime.

Occupés de vaines superstitions , frappés des contes effrayants qui font le sujet ordinaire de leurs entretiens , dupes

des ridicules épouvantails que leur imagination blessée enfante sans cesse, ils ont des visions pendant la nuit : ils voient dans les bois se former & se dissiper devant eux d'horribles fantômes, ils croient vivre entourés d'esprits malfaisants, ils ont à lutter contre toutes les puissances terrestres & infernales. Les sorciers se rendent maîtres de ces ames faibles, y portent la terreur, y font renaître la sécurité ; ils évoquent les esprits au son de leurs tambours, toutes les puissances leur sont soumises, &, par elles, leur empire est absolu dans les airs, sur la terre & jusques dans le profond abyme. Ils vendent les vents & la pluie, ils appellent & chassent les insectes ; & ces misérables, qui vivent aux dépens de la crédulité, se vantent de troubler la nature entière.

Les Lapons enterrent leurs héros, c'est-à-dire, leurs plus fameux chasseurs, près des lieux où se font les sacrifices. Ils couvrent les sépultures d'un monceau de pierres, ou du moins d'un traîneau renversé, sous lequel ils mettent un peu de

nourriture & quelques ustensiles. Les plus riches préparent un léger repas pour ceux qui accompagnent le convoi ; mais il en est peu à qui leur avarice permette cette faible dépense. Le jour de la mort d'un pere , est un jour de querelles entre ses enfans : c'est à qui ne fournira pas le renne qui doit le traîner en terre , parceque , suivant leur préjugé , l'animal qui a porté un mort , ne doit plus servir aux vivants.



 NEUVIEME SECTION.

Des Finnois.

CHAPITRE I.

Portrait, mœurs & usages des Finnois.

LES Finnois se nomment eux-mêmes Sami ou Souomi (1). Le pays qu'ils habitent s'étend au Nord du golphe de Finlande, & au couchant du golphe de Bothnie, entre le soixantieme & le soixante-cinquieme degré de latitude. Il est pierreux; le terrain en est fort inégal, mais on y voit peu de hautes montagnes: des monticules, des forêts, des marais, des lacs, dont quelques uns isolés & d'autres unissant leurs eaux par des canaux naturels; telle est la surface de

(1) Ils tirent leur nom de celui qu'ils donnent à leur pays qu'ils appellent Souoma, c'est-à-dire terre marécageuse.

la Finlande , infertile dans beaucoup d'endroits , par-tout ailleurs récompensant faiblement les travaux du cultivateur , & par conséquent mal peuplée.

Les Finnois paraissent être sortis de l'Asie , & nous y avons trouvé des peuplades de la même race. On rechercherait en vain dans quel temps & pour quelle raison ils ont abandonné leur pays originaire , & comment ils ont été repoussés dans les plus tristes contrées de l'Europe. De tous les peuples qui ont avec eux une origine commune , les Lapons sont ceux à qui ils ressemblent le plus , & on croit qu'ils n'ont pas été séparés avant le treizieme siecle. Ce fut alors qu'ils furent soumis aux Suédois & qu'ils cessèrent d'être gouvernés par des princes ou chefs de leur nation. Un règlement de Smeck , roi de Suede , prouve qu'en 1335 ils vivaient encore de la chasse & de la pêche , qu'ils entretenaient des troupeaux de rennes & qu'ils menaient une vie errante. S'ils ont fait depuis quelques progrès , témoins de la splendeur des na-

tions voisines, ils doivent être encore plus malheureux.

Quoique leurs traits aient de grands rapports avec ceux des Lapons, leurs corps n'ont pas la même vigueur. Leur taille est ordinaire. Dominés depuis longtemps & instruits par les Suédois, ils doivent beaucoup à leurs vainqueurs & l'on ne peut savoir à présent quelle portion de leur industrie actuelle ils tiennent de leur propre expérience. C'est à l'imitation des Suédois, c'est même forcés par eux, qu'ils se sont rassemblés dans des villages & dans des villes. Ils ont conservé leur langue; mais ils ne savaient pas écrire, & ils ont adopté les caractères gothiques, parceque les Suédois, qui en faisaient usage, les leur ont communiqués. Ils n'avaient pas de loix; la Suede leur a imposé les siennes, & ils les suivent encore, même ceux qui vivent sous la dépendance de la Russie. Les familles de leurs anciens Chefs sont éteintes ou du moins oubliées; ils n'ont plus de noblesse, mais ils ne se croient pas égaux entre eux,

parcequ'ils n'ont pas trouvé chez leurs vainqueurs l'idée de l'égalité. L'habitant des villes se regarde comme bien supérieur aux payfans, & les payfans eux-mêmes se croient fort inférieurs à la bourgeoisie.

Ils ne sont plus vagabonds, mais ils sont encore épars : leurs villages sont fort éloignés les uns des autres ; les maisons mêmes, dans les villages, sont fort distantes entre elles. C'est la marque d'une nation qui ne fait que commencer à se fixer & dont l'intelligence & l'industrie ne feront long-temps encore que de bien faibles progrès. Il faut que les hommes s'approchent pour s'éclairer mutuellement, & ils ne s'approchent que lorsqu'ils y sont forcés par une nombreuse population. Si la nature du terrain s'oppose à la multiplication de l'espece, les connaissances & l'industrie restent dans une éternelle enfance ; chacun continue de ne s'occuper que de ses besoins, & les besoins demeurent circonscrits dans le plus étroit nécessaire.

Et de quels progrès serait capable un peuple aussi misérable que les Finnois ? Pour prix des travaux les plus durs, ils peuvent à peine arracher à la terre leur subsistance. Les froides campagnes sur lesquelles ils languissent, délayées par des sources multipliées, saisies de très bonne heure par la gelée, ou couvertes de cailloux, se refusent presque toutes à la culture. De tous les pays qu'ils habitent, la marécageuse Carélie est la moins infertile. Le seigle & l'avoine sont les seuls grains qu'ils puissent recueillir ; jamais, dans les meilleures années, ils ne font des moissons surabondantes, & les années même médiocres les réduisent à un état de disette. Pour éviter la faim qui les menace, ils mêlent avec la farine & le son des écorces de sapin pilées, des racines sauvages desséchées & broyées, tout ce qu'ils croient capable enfin de soutenir leur malheureuse existence. Quel homme dur à la fois & amolli, qui a le front de se plaindre de son heureuse médiocrité, se transporte en imagination du

moins dans la Finlande ; qu'il y apprenne à souffrir, & à verser des larmes sur les vraies souffrances de l'humanité.

Les Finnois septentrionaux ont encore des rennes : les autres ont le bétail des régions tempérées, mais petit, maigre, sec enfin comme les pâturages qui le nourrissent. La chasse, la pêche adoucissent un peu la misère des habitants, qui ont un appétit vorace avec peu de moyens de le satisfaire.

Les femmes de la campagne sont laborieuses & entendent bien le ménage rustique. Elles joignent à ces soins l'art de faire de gros drap, de la toile ; elles savent teindre & broder ; elles font elles-mêmes tout ce qui est nécessaire au vêtement de la famille.

Les Finnois des villes portent l'habit français ; ceux des campagnes sont vêtus comme les Payfans Suédois : mais les femmes ont conservé leurs modes particulières, & le luxe qu'elles étalent les jours de fêtes les console de leur misère habituelle. Leur chaussure est celle des

femmes de l'Europe, & elles portent, comme celles de l'Asie, de larges caleçons. Par-dessus une camifole à larges manches & une jupe courte bordée de franges, de têtes de serpents, de coraux, de pieces de monnaie, elles mettent, dans la grande parure, une robe de toile ou de soie, garnie d'une bordure d'une autre couleur, & ornée depuis les genoux jusqu'en bas de broderie & de grains de verre. Elles ont un collier de corail ou de verroterie dont les rangs multipliés leur descendent sur la poitrine. A leurs boucles d'oreilles de verre coloré sont attachés des rubans qui leur pendent sur les épaules, & dont les couleurs se confondent avec la broderie de leurs manches. Leur ceinture, après avoir fait deux fois le tour du corps, s'attache en écharpe sur le côté, & se termine par des houppes de laine ou de soie. Leur tête est couverte d'un voile qui les pare sans les cacher, & qui, rejeté en arrière, est arrêté à la ceinture & retombe ensuite jusques sur les talons. Sous

ce voile pend le ruban dont elles nouent leurs cheveux, & qui lui-même est chargé de divers ornements. Ces parures, qui ont à nos yeux quelque chose de théâtral, ne manquent pas toujours d'agrément, ni celles qui les portent de gentillesse & de grace (1).

Il est d'usage que les jeunes payfanes, le jour de leurs noces, donnent à chacun de ceux qui viennent leur rendre visite, quelques aunes de toile & une paire de bas. Il est vrai que ces visites ne font jamais trop nombreuses, parceque ceux qui reçoivent ces présents doivent en marquer en argent leur reconnaissance. Mais l'argent reste à la nouvelle mariée, & les présents qu'elle a faits, ont été fournis par ses parents. Aussi le mariage des filles appauvrit les

(1) Je n'ai pas vu de belles Finnoises; je crois même qu'il n'y en a pas & qu'on chercherait en vain entre elles les formes régulières de la Grece: mais on en trouve dont le minois, quoique chiffonné & même un peu grimaçant, serait capable de plaire parmi nous.

peres & est regardé comme la ruine des familles.

Les Finnois parviennent souvent à une grande vieillesse. L'épilepsie, l'hydropisie & le scorbut sont leurs maladies les plus ordinaires.

CHAPITRE II.

Religion.

DEPUIS long-temps les Finnois ont été contraints d'abandonner le Chamanisme que leurs peres avaient professé. Vers le milieu du douzieme siecle, Eric le Saint, Roi de Suede, employa la force des armes & les rigueurs de la persécution pour les convertir au Christianisme. La même puissance qui les avait obligés alors de s'unir à l'Eglise Romaine, les contraignit dans le seizieme siecle à recevoir la réforme de Luther. Sous ces deux périodes, ils s'appellerent successivement Catholiques ou Luthériens au gré de leurs vainqueurs; mais trop dis-

persés pour recevoir des instructions régulières, & pour être exactement surveillés dans les pratiques du culte, ils continuèrent de mêler leurs anciennes superstitions au peu de christianisme qu'ils avaient appris.

Ces superstitions qu'ils suivent encore, & des traditions qu'ils ont conservées, nous font assez connaître leur religion primitive: c'était, à quelques différences près, celle de toutes les nations de race fennique, & ils s'accordaient sur-tout avec les Lapons dans leurs pratiques & dans les noms qu'ils donnaient à leurs dieux. Ioumara ou Ioumala était le Dieu suprême, & devenus Chrétiens, ils continuèrent d'appeller dieu Ioumar: Toré était peut-être ce même Ioumala révééré sous un autre nom par quelques peuplades. Sous le premier des dieux, de nombreuses divinités fécondaires se partageaient le gouvernement de l'univers. Ils leur offraient en commun des sacrifices, & plaçaient leurs idoles dans les antres des montagnes. Le dieu des

enfers se nommait Peskel, comme chez les Lapons : une foule de génies malfaisants était occupée sans cesse à troubler la nature & à rendre les hommes malheureux.

Il serait long & fastidieux de rapporter toutes les superstitions auxquelles ils sont encore livrés. Ils n'oseraient faire aucune entreprise les lundis ni les vendredis : tout ce qu'ils pourraient commencer dans ces jours malheureux aurait une mauvaise fin. Il est un jour de l'année où ils ne peuvent faire du bruit sans s'exposer à être frappés du tonnerre ; un autre, où ils n'oseraient faire sortir leurs troupeaux des étables ; un autre, où ils ne se permettent pas d'allumer du feu ou de la chandelle. Si un seul homme réunissait en lui toutes les superstitions de la terre, il craindrait tout, ne se permettrait rien, & n'aurait que peu de jours à vivre.

C'est le jour de la Toussaint que se manifestent sur-tout l'ignorance & la superstition des Finnois. Ils confondent

alors leurs anciens dieux avec les Saints du christianisme qu'ils ont autrefois ré-vérés. Ils chauffent leurs bains pour les recevoir, ils leur préparent à manger, tiennent toutes leurs portes ouvertes, & croient que ces esprits entrent dans les maisons sans daigner se manifester aux hommes. Il est aussi un jour de l'année qu'ils consacrent à celui de leurs dieux qui présidait aux troupeaux. Ils mangent un agneau en son honneur, & ce festin religieux est accompagné de prières : ils recueillent soigneusement les os, & les enterrent pour qu'ils ne puissent être profanés. Ce serait un sacrilège que rien ne pourrait expier, si quelque animal touchait aux restes de ce repas, & les impies qui manquent à célébrer ce dieu bienfaisant & redoutable, s'exposent à sa vengeance & verront périr malheureusement leurs troupeaux.

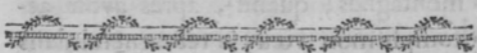
Nous avons vu que tous les peuples idolâtres du Nord croient que les ours ont une ame immortelle, & leur accordent une vénération particulière. C'est

ce que faisaient aussi les Finnois. C'était un point essentiel de leur religion de ne pas omettre, à la chasse de cet animal, certaines pratiques superstitieuses. Ils avaient des chansons qu'ils ne manquaient jamais de chanter après l'avoir tué, & par lesquelles ils croyaient détourner sa vengeance. En voici une qui a été conservée & qui ne mérite de l'être, que parcequ'on aime à recueillir les compositions des peuples sauvages. Un Commentateur pourrait y trouver un sublime enthousiasme & un désordre vraiment pindarique.

« Respectable habitant des forêts,
 « cher animal que j'ai eu la gloire de
 « vaincre & qui as reçu de si profon-
 « des blessures, daigne accorder à nos
 « habitations la santé & la prospérité, &
 « quand ton ame viendra errer près de
 « nos demeures, daigne remplir nos be-
 « soins. Il faut que j'aie rendu grace
 « aux dieux qui m'ont accordé une si
 « riche proie. Mais quand le flambeau
 « du monde éclairera le sommet des

« montagnes ; quand , après avoir ac-
« compli mon vœu , je retournerai dans
« ma cabane ; que l'alégresse y regne
« pendant trois nuits entières. Je mon-
« terai désormais sur la montagne , je
« rentrerai avec plaisir dans ma maison ,
« & aucun ennemi n'osera m'attaquer.
« Ce jour a commencé dans la joie , c'est
« dans la joie que ce beau jour doit fi-
« nir. Toujours je te révérai , c'est de
« toi que j'attendrai du profit , & je n'ou-
« blierai jamais ma jolie chanson de
« l'ours ».





DIXIEME SECTION.

DES IJORIENS.

Origine de ce peuple, sa paresse, ses superstitions.

LES Ijoriens sont des Finnois établis au sud & au sud-ouest de la Néva & qui tirent leur nom d'une riviere nommée Ijora. Les étrangers appellent leur pays Ingrie, Ingermanie ou Ingermanlande. Il fut soumis à la Russie par Pierre I au commencement de ce siecle. Cette Province, qui fut la premiere conquise, ne conserva pas comme les autres ses libertés, & fut soumise aux loix du vainqueur. Les habitants furent distribués à des Seigneurs; des payfans Russes furent établis dans le même pays, & les villages Russes & Ijoriens y resterent mêlés confusément.

Les Ijoriens se donnent à l'agriculture, & leur paresse invincible les condamne à

la plus grande misere. Ce qu'on appelle chez eux un village n'est souvent qu'un assemblage de cinq maisons, jamais de plus de dix, & ces maisons ne sont que des cabanes mal-saines. Ils ont assez de terre, mais ils la négligent & n'ont pas plus de soin de leurs troupeaux toujours peu nombreux. Leur stupidité confirme ce qu'on rapporte de ces Hottentots qui vendent leur lit le matin & le regrettent le soir. Ils ont si peu de prévoyance, que souvent ils vendent le grain qui devrait leur servir à ensemencer leurs terres, & le foin qu'ils devraient réserver pour nourrir en hiver leurs bestiaux. Aussi stupides que les animaux qui font une partie de leurs richesses, ils les voient ensuite avec indifférence mourir de faim, ils ne sont pas eux-mêmes en proie à de moindres extrémités. Leur imbécillité les porte à la défiance, & leur misere au brigandage.

L'habit des hommes est semblable à celui des autres paysans Finnois : les femmes, malgré leur pauvreté, malgré

la dureté de leurs maris, ne laissent pas que de mettre quelque recherche dans leur parure : faible consolation des mauvais traitements qu'elles éprouvent de la part de leurs époux, qui souvent les punissent avec cruauté des moindres fautes qu'elles font elles-mêmes ou que commettent leurs enfants.

Les Ijoriens, dans le temps de la conquête, avaient des Pasteurs Luthériens. Le vainqueur leur donna des prêtres russes, leur fit suivre les rits de l'Eglise Grecque, & ils étaient si peu instruits qu'ils s'apperçurent à peine qu'ils changeaient de religion.

Chrétiens de nom, ils n'en sont pas moins attachés à mille superstitions, restes de leur ancienne idolâtrie ; ils les arrangent comme ils peuvent avec ce qu'ils connaissent du christianisme. Ils donnent aux images des Saints le nom de leurs anciennes idoles, ils les placent dans leurs bois sacrés, & c'est là, bien plus volontiers que dans les Eglises, qu'ils vont leur rendre hommage.

C'est dans les églises qu'ils sont obligés de se marier : mais ils s'y rendent accompagnés de deux femmes , espece de prêtresses , qui , le visage couvert d'un voile , chantent en chemin leurs anciens cantiques idolâtriques.

Ils font enterrer leurs morts par un prêtre russe : mais ils vont secrètement la nuit jeter de la nourriture sur la fosse & ils y retournent souvent. Comme ces mets sont assez mal cachés par la terre dont on les couvre à la hâte , les chiens viennent en faire leur pâture , & on croit que c'est le mort qui les a mangés

Les Ijoriens se rassemblent la veille de la Saint-Jean dans leurs bois sacrés , y allument de grands feux , chantent , gémissent , & finissent par brûler un coq blanc , avec des cérémonies superstitieuses.



ONZIEME SECTION.

*Des Létons, des Estoniens, & des
Livoniens.*

CHAPITRE I.

*Origine, asservissement & misere de ces
peuples.*

LES Latiches ou Létons, les Estes ou Estoniens, & les Livoniens occupent la Livonie. Les premiers sont une nation fort mélangée, les autres sont d'origine fennique.

Les Létons, répandus également dans une partie de la Livonie & dans la Courlande, forment une même nation avec les anciens habitants de la Lithuanie & de la Prusse. Un quart des mots de leur langue est de l'idiôme fennique, presque tout le reste est slavon : ce sont des Slaves qui se sont anciennement mêlés avec

les Finnois. Les Estoniens se sont moins mélangés & il est aisé de reconnaître leur origine fennique : les Livoniens proprement dits & les habitants de l'île d'Escl font un peuple purement Finnois, & ils conservent tous les caractères extérieurs de cette nation.

Lorsque la Courlande & la Livonie furent soumises par les Chevaliers de l'ordre teutonique, les peuples tombèrent dans la servitude & jamais leurs chaînes n'ont été brisées. Opprimés par les Seigneurs, qui les comptent comme des bestiaux au nombre de leurs richesses, réduits à une nourriture grossière, quelquefois insuffisante, & toujours misérable, ils ont acquis un tempérament propre à supporter les rigueurs de l'air, le travail & la disette. L'absolu nécessaire & l'amour sont leurs seuls besoins; l'inaction, leur seul plaisir. L'avilissement ne révolte pas leurs âmes domptées par une longue tyrannie, & l'ivrognerie les console de tous leurs maux. Les femmes ne sont pas indignes de

plaire ; leurs époux méritent peu de les posséder.

Ceux qui ne sont pas attachés au service domestique , reçoivent du maître , pour leur subsistance , quelques portions de terres labourables & de pâturage , & un peu de bestiaux. Au lieu de payer un tribut à leur Seigneur , ils travaillent ses terres. Les femmes sont aussi occupées pour lui à des ouvrages propres à leur sexe. Les ordres exprès du maître , des punitions fréquentes & sévères , ou les plus pressants besoins , peuvent seuls les forcer au travail. Quelques uns cependant amassent un certain pécule , l'enterrent , & il est ordinairement perdu pour toujours.

La barbe rasée les distingue seule à l'extérieur des Finnois proprement dits : les femmes sont plus galamment vêtues que les hommes. Leur habit sans manches laisse voir celles de leurs chemises , larges , artistement plissées , & ornées de broderie sur les bords & sur les coutures. Plusieurs rangs de grains de verre & de corail leur garnissent le col & leur

leur tombent sur la poitrine. Leur petit tablier est garni d'une bordure de couleur différente. L'or & l'argent; ou quelque métal moins précieux, brillent sur leurs bonnets arrêtés en arriere par des nœuds, & d'où pendent sur le dos des rubans de toutes les couleurs.

C H A P I T R E I I.

Ancienne Religion de ces peuples avant leur conversion.

CES peuples durent leur premiere conversion à quelques marchands de Bremen que la tempête fit échouer à l'embouchure de la Dvina vers le milieu du douzieme siecle : mais l'œuvre que ces premiers apôtres n'avaient fait qu'ébaucher, fut achevée par le zele sanguinaire & par les armes des chevaliers porte-glaives. La force les fit alors catholiques; la force les rendit ensuite luthériens. Ils ne se ressouviennent plus, ou du moins ils n'ont conservé que des tra-

ditions fort obscures de la religion qu'ils professaient avant d'avoir été dépouillés de leurs terres ensanglantées par leurs vainqueurs, réduits en servitude, baptisés & non pas éclairés : mais leurs superstitions sont encore des restes frappants de leur ancienne idolâtrie, qui différerait peu de celle des Finnois & des Lapons.

Nous allons faire connaître quelques points de cette religion, d'après un Auteur du seizième siècle (1). Les anciens habitants de la Prusse, de la Lithuanie, de la Samogitie, de la Courlande & de la Livonie, étaient soumis à la même croyance.

Tous reconnaissaient un Dieu du ciel & de la terre, dominateur de toute la nature, maître des autres dieux, auxquels il confiait différentes portions de sa puissance : chacun de ces dieux fé-

(1) De religione & sacrificiis veterum Borussiae Epistola Jo. Meletii ad Georgium Sabinum, dans le livre intitulé : De Russorum, Moscovitarum & Tartarorum religione, sacrificiis &c. Spiræ Nemeturum, 1582.

condaires se renfermait dans les fonctions qui lui étaient marquées. ; l'un faisait rouler la foudre dans les cieux & la lançait sur la terre ; un autre soulevait & calmait les flots de la mer ; un autre n'exerçait son empire que sur les fleuves & les fontaines. Les esprits habitants de l'air avaient leur chef ; un autre chef commandait aux puissances souterraines : un dieu envoyait aux hommes les maladies & la santé.

Les nations sauvages ont une vénération particulière pour le dieu qui préside à leurs forêts : les Létons croyaient qu'il avait établi sa résidence dans un surreau ; ils lui apportaient du pain, de la biere & d'autres aliments, & le priaient d'envoyer dans leurs maisons des esprits familiers & bienfaisants qui y répandissent la prospérité.

Ils ne rendaient guere moins d'hommages à des serpents, qu'ils regardaient comme leurs dieux domestiques. Ils les tenaient sous leurs poëles où regne toujours une douce chaleur, les nourris-

faient de lait & les invitaient à leur table. Quand le reptile daignait répondre à leur accueil & mangeait de bon appétit, ils comptaient sur sa faveur & se promettaient un fort heureux.

Ils avaient un prêtre dont toutes les fonctions étaient d'adorer & d'entretenir, sur le sommet d'une montagne, le feu sacré en l'honneur du dieu du tonnerre. Comme toutes les nations boréales, ils avaient leurs forciers qui versaient dans l'eau de la cire fondue, & qui jugeaient de l'avenir par les figures bizarres que prenait cette cire en se consolidant.

Ils célébraient, au mois d'Avril, la fête du printemps & le renouvellement de la nature. Le prêtre tenait de la main droite une coupe pleine de biere, invoquait le dieu qui présidait aux plantes & aux semences & chantait en son honneur l'hymne suivante : « Tu chasses
 « l'hiver, tu ramenes les charmes du
 « printemps. Par toi les champs se revê-
 « tent d'herbes & de fleurs, par toi les
 « arbres se parent de verdure ». Il pre-

nait ensuite la coupe avec les dents, buvait, sans y toucher de la main, toute la liqueur qu'elle contenait, & toujours avec les dents, il la jettait par-dessus sa tête. Les assistants s'empresaient de la ramasser, la remplissaient de nouveau, la vidaient en chantant les louanges du dieu, & consacraient le reste du jour aux chants, aux danses & aux festins.

C'était sur-tout dans le temps des moissons qu'ils marquaient avec plus de solennité leur reconnaissance envers les Dieux dont ils recevaient les bienfaits. Quand les fruits de la terre étaient parvenus à leur maturité, ils choisissaient entre eux l'un des hommes qu'ils respectaient le plus. Celui-ci allait couper en cérémonie une gerbe de bled & l'apportait chez lui : dès lors il était permis à tout le monde de faire la moisson, & quand elle était finie, la fête commençait. On choisissait un jeune chevreau pour victime : on l'amenait dans une grange qui servait de temple pour cette solennité : & quel temple en effet aurait

plus puissamment excité les hommes à la reconnaissance envers les dieux, que celui qui était rempli de leurs bienfaits ? Le Prêtre imposait les mains sur la victime & invoquait toutes les divinités du ciel & des airs, de la terre & des eaux.

Alors on élevait le chevreau, on l'exposait aux regards de l'assemblée, on chantait un cantique & l'on remettait à terre la victime. Le prêtre la frappait, en recevait le sang dans un vase & remettait les chairs aux femmes pour les préparer. Celles-ci pétrissaient en même temps des gâteaux de farine, mais il n'était permis qu'aux hommes de les faire cuire. Quand tout était prêt, le festin sacré commençait & ne se terminait qu'avec le jour.

On ne nous apprend pas si la polygamie était permise à ces peuples. On dit qu'ils enlevaient les filles qu'ils voulaient épouser & que les parents donnaient ensuite leur consentement au mariage : on a pris sans doute pour un usage constant ce qui arrivait quelquefois ; ou plutôt la résistance ordinaire.

qu'opposaient les jeunes filles à ceux qui les conduisaient à leurs futurs époux, a fait croire qu'elles se débattaient entre les mains de leurs ravisseurs.

Le jour des noces, on faisait faire trois fois à l'épouse le tour du foyer; elle s'asséyait ensuite, on lui lavait les pieds, & de l'eau de ce bain, on aspergeait le lit nuptial & tous les assistants. On lui frottait la bouche de miel pour lui faire entendre que la douceur devait régner dans toutes ses paroles: les yeux couverts d'un bandeau, elle était conduite à toutes les portes de la maison, qu'elle devait frapper du pied droit. Derrière elle, marchait le principal personnage de la noce, portant un sac plein de froment, de seigle, d'orge, de fèves & de pois. A chaque porte, il lui en jettait sur la tête: «Aucune de ces richesses ne te manquera, lui disait-il, si tu respectes la religion & si tu remplis tes devoirs domestiques». On lui découvrait enfin les yeux & le repas commençait.

Le soir on lui dénouait les cheveux en

danfant, on lui couvrait la tête d'un voile surmonté d'une guirlande ; & , malgré sa résistance & ses efforts , elle était portée sur le lit nuptial.

Les cérémonies funéraires des Létons avaient de grands rapports avec celles des autres peuples septentrionaux. On habillait , on chaussait le mort , on le plaçait sur un siege , on mangeait autour de lui , on buvait , on aurait cru voir célébrer une orgie. Le repas fini , les lamentations commençaient : on faisait au mort des présents , & , pendant qu'on le portait en terre , des cavaliers caracol- laient autour de lui , tiraient leurs sabres , en frappaient l'air & ordonnaient aux esprits malins de fuir. On jettait de l'argent dans la fosse , on y déposait un pain & une cruche de biere. La veuve du défunt venait pendant quarante jours pleurer matin & soir sur la tombe. A quatre jours marqués , ses amis , ses parents célébraient sa mémoire par un repas : ils y invitaient son ame : ils mangeaient sans proférer une parole , sans

se servir de couteaux , & jettaient sous la table , pour le mort , quelques morceaux de chaque plat. Après le repas , le prêtre se levait , balayait lui-même la chambre , jettait du sable en l'air pour chasser les ames , & leur disait : « vous
« avez bu , vous avez mangé ; retirez-
« vous ». Alors les assistants commen-
çaient à se parler ; les femmes prenaient le verre les premières & portaient la santé des hommes , ceux-ci leur répondaient ; on s'embrassait réciproquement ; la douleur , les regrets étaient bannis : ils faisaient place à la joie , & bientôt à l'ivresse.

Fin du Tome premier.

